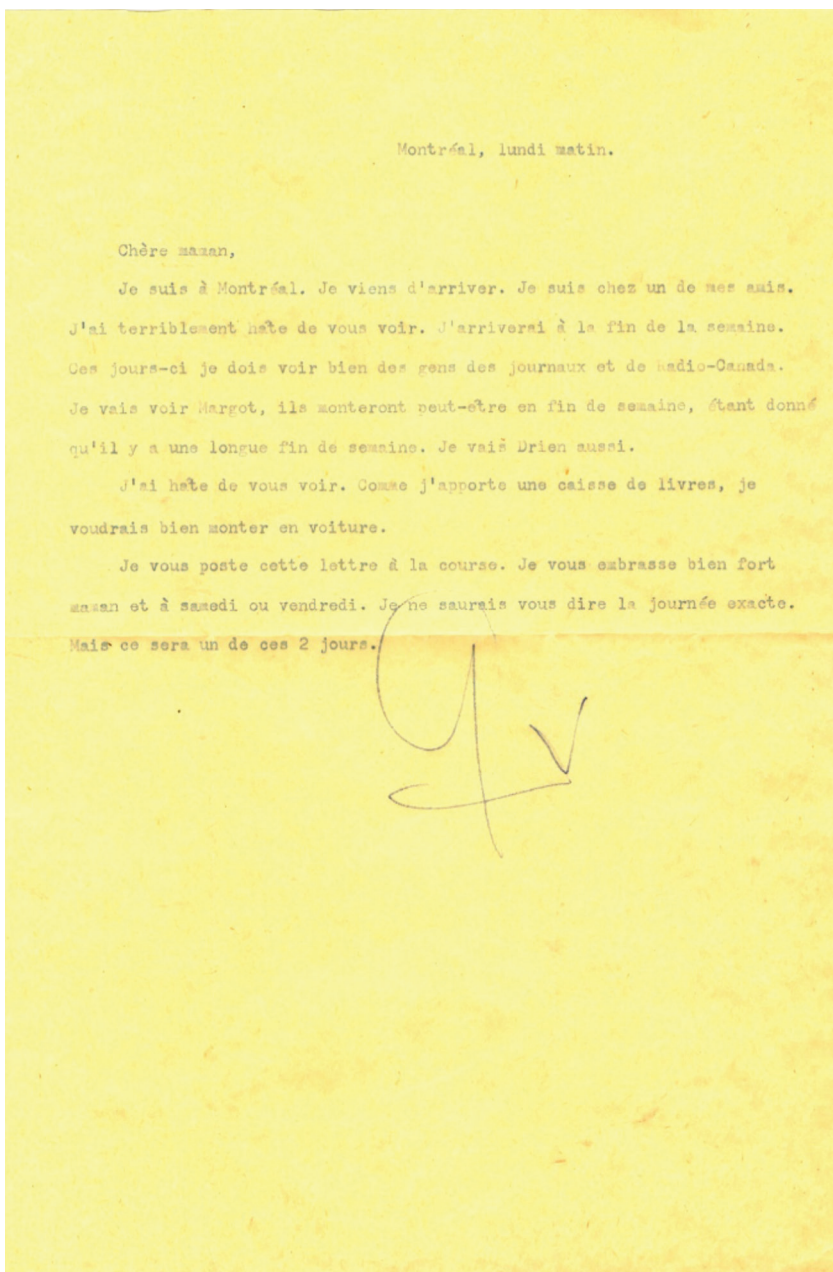


« Si je peux te parler franchement »



Lettres de Gatien Lapointe (1954-1983)

Édition préparée par Jacques Paquin

**« SI JE PEUX TE PARLER FRANCHEMENT... »
LETTRES (1954-1983)**

Septembre 2026

Crédits

Responsable du projet

Jacques Paquin

Contributeur

Gatien Lapointe

Mise en page

Hugues Skene

Responsable de la collection

Annie Tanguay

En couverture

Lettre de Gatien Lapointe à sa mère, [avril 1967], Fonds Gatien Lapointe, Archives nationales de Trois-Rivières.

Les ouvrages de la collection « Nouveaux Cahiers de recherche » sont diffusés librement sur le [site web du Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture au Québec](#) et dans la section « Livres et actes » de la [plateforme Érudit](#).

Dépôt légal

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN : 978-2-923356-56-3 (numérique)

Septembre 2026

GATIEN LAPOINTE

**« SI JE PEUX TE PARLER
FRANCHEMENT... »
LETTRES (1954-1983)**

Édition préparée par
Jacques Paquin

Nouveaux Cahiers de recherche – 15
Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature
et la culture au Québec (CRILCQ)

Remerciements

Je remercie chaleureusement toutes les personnes qui ont généreusement partagé avec moi leur collection personnelle et des informations qu'elles possédaient sur un aspect de la vie ou de l'œuvre de Gatien Lapointe.

Merci à Pierre Chatillon, Louis Jacob, Bernadette Laperrière, Pierre Morency, Bernard Pozier, Jacques Rancourt et les ayants droit de Joseph Bonenfant de m'avoir donné accès à leur correspondance avec Lapointe.

Merci à Adèle Merlet et à Cynthia Bleau pour leur assistanat.

Je suis reconnaissant à Karim Larose, directeur du Centre d'archives Gaston-Miron, de m'avoir fourni les accès aux documents sonores.

Merci à ceux et celles auprès de qui j'ai sollicité une aide ou un avis : Véronique Basile-Hébert, Stéphanie Bernier, Pierre Corbeil, Gaëtan Dostie, Renaud Longchamps, Jacques Mercier, Marcel Olscamp, Luc Ostiguy, Bernard Pozier (encore et toujours!), Mélodie Simard-Houde, Jean-Yves Théberge et Gabrielle Tremblay.

Mes remerciements s'adressent enfin à la direction du Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture au Québec (CRILCQ) qui a accepté d'accueillir cet ouvrage dans une de ses collections, dirigée par Annie Tanguay. Je la remercie chaleureusement pour son accompagnement dans le travail éditorial de ce livre.

Présentation : un épistolier entier, mais intermittent

Beaucoup de correspondances publiées au Québec au cours des dernières vingt années se concentrent autour d'un destinataire, parfois deux, ou alors au sein d'un groupe dont les membres partagent les mêmes intérêts. Chez Gatien Lapointe, bien qu'on ressente son engagement sans réserve dans ses lettres à ses proches, chacune des séries de leurs échanges finit par tourner court, la rupture épistolaire survenant en raison de circonstances diverses mais pas toujours identifiables : un retour de France qui l'éloigne de ses amitiés françaises, la place décroissante de son réseau épistolaire découlant de son retour au Québec, bref, des amitiés remplacées par d'autres qui prennent le relais, selon les occupations du poète, de l'étudiant universitaire ou du professeur.

Les lettres de Gatien Lapointe s'échelonnent sur une période de 29 ans, de 1954 à 1983, année de son décès, avec une activité nettement plus importante entre 1956 et 1962, alors que Lapointe séjourne à Paris pour ses études doctorales. Ce sont les lettres à sa mère et à sa famille qui sont les plus nombreuses. La tranche des années 1962-1969 coïncide avec l'abandon de la thèse et son embauche comme professeur au Collège royal militaire de Saint-Jean. Enfin, Lapointe obtient un poste à l'Université du Québec à Trois-Rivières (UQTR), qu'il occupera jusqu'à sa mort. Pendant la décennie 1970, le professeur et poète ajoute une autre corde à son arc : il devient éditeur en fondant les Écrits des Forges en 1971¹. Deux grandes préoccupations se démarquent durant toutes ces années : sa famille, au premier plan, sa mère, ainsi que son activité d'écrivain. Ces lettres sont donc signées en majorité soit par un fils, soit par un poète. Ce sont les intérêts de ces deux acteurs qui soudent une correspondance qui, en même temps, se caractérise par l'intermittence : le réseau des relations de Lapointe est très mouvant.

1. On consultera la « Chronologie » pour obtenir plus de détails sur son parcours.

Ne pas se trahir

Il reste que l'amitié s'avère une valeur primordiale. Dans le questionnaire Marcel Proust, à la question : « Ce que vous appréciez le plus chez vos amis ? », Lapointe répond : « La fidélité [...] Oui, la fidélité, c'est-à-dire l'incapacité de trahir et de se trahir. » (Lapointe dans Beaulieu, 1970 : 184). Une crainte de la trahison est effectivement perceptible dans une lettre qu'il rédige sur le coup de l'émotion à la suite d'une question de son ami Clément Lockquell qui l'a profondément agacé : « Et votre thèse ? » (Québec, 10 mars 1961). Piqué au vif, il reproche à Lockquell de lui avoir écrit une lettre bourgeoise et sans âme : « C'est un cœur que je veux entendre battre dans une lettre. » (Paris, 25 mars 1961). Malgré la violence du ton qui pourrait entraîner une rupture irrémédiable, le lien d'amitié n'est pas pour autant remis en question, à condition que son correspondant accepte l'expression de son indignation et de sa souffrance. Lapointe a horreur des demi-mesures et de la tiédeur, c'est un être entier, *intense*, comme on dirait aujourd'hui². Il juge ses proches en fonction de la passion qui les anime : « Qu'il ait constamment besoin de parier, de risquer, d'inventer. Qu'il soit une flamme vive et qu'il brûle – sans répit, sans repos. » (Lapointe dans Beaulieu, 1970 : 184). Lapointe était un ami exigeant. Ni pour lui-même, ni dans ses amitiés, il ne tenait ce lien pour acquis. À l'instar de sa propre existence et de sa conception de la poésie, il lui faut entretenir la flamme et échapper à la routine. Devant l'étonnement exprimé par un destinataire, il justifie sa réaction au nom de ce qui lui semble le plus précieux :

Au contraire de ce que vous avancez, je ne tiens pas à jeter le doute dans mes amitiés qui sont très peu nombreuses. L'amitié, c'est une chose rare et belle, et que je voudrais garder intacte ; bien plus, je cherche à ce qu'elle grandisse. Je m'oppose donc à ce qu'elle diminue ou qu'elle s'encroûte sous la force de l'habitude, par exemple, qui arrive à tuer ce qu'il y a de meilleur dans le cœur des hommes. (Paris, 8 mai 1961)

En somme, toute amitié doit être éventuellement mise à l'épreuve, au risque de mourir. Par exemple, à Georges Cartier qui s'interroge sur la vitalité de leur relation et se fait reproche de ne pas répondre à cette exigence :

D'abord et avant tout comment peut-on définir et formuler une amitié ? L'amitié, est-ce que c'est d'avoir soi-même un intérêt pour tout ce qui arrive à l'autre, et est-ce en même temps compter soi-même sur l'autre même si l'on n'a rien à lui demander ? On peut tout exiger et on ne peut rien exiger d'une amitié véritable. On ne commande pas à l'amitié. Et en ce sens je doute qu'on puisse continuer quoi que ce soit car j'estime qu'on peut remettre en question une idée mais non un sentiment ou un état d'être. Et cela ça grandit ou ça meurt. (Paris, 12 février 1962)

Cette intransigeance explique en partie pourquoi Lapointe ne se lie pas facilement. Déjà, en sa jeunesse, il n'éprouve que de l'ennui face à ses camarades de collège et

2. C'est d'ailleurs le qualificatif qu'a utilisé spontanément Jacques Rancourt lorsqu'il m'a remis une copie des lettres qu'il avait conservées de Lapointe.

ne souhaite pas les revoir, il fuit leur « visage intolérable³ ». Il ne veut pas davantage renouer avec eux quand il apprend qu'on l'invite à un conventum : « Je ne pouvais pas les renifler dans le temps, encore moins aujourd'hui. » (Paris, 5 mai 1961). Enfin, sur ses années parisiennes, il conclut : « Sale période en ce qui concerne mes rapports humains aussi. Je crois que je n'aurai découvert aucun véritable ami pendant ce long séjour. » (lettre à Marcel Martin, 21 janvier 1961). Cette intransigeance révèle un aspect majeur de sa personnalité et de la place qu'il accorde aux rapports sociaux. Au fond, au cours de toutes les années couvertes par cette correspondance, il sera resté un solitaire. Au demeurant, force est de constater la disparité qui existe entre la valeur qu'il attribue à l'amitié et l'inconstance de son activité épistolaire.

Un tempérament intranquille

Cette intermittence dans la transmission de ses lettres est aussi due à une instabilité psychologique qui l'a affecté durant toute sa vie. Il n'est pas rare que ses proches s'interrogent sur ses absences ou s'inquiètent de son silence sur de longues périodes. Il a témoigné de l'état dans lequel il se trouve quand il est tout entier plongé dans une œuvre à laquelle il travaille. Les premiers jets de ses recueils *Ode au Saint-Laurent* et *Arbre-radar* ont été écrits dans une espèce de transe et en quelques jours d'intense activité :

Mais les jours rallongent. Ça donne de l'espoir. J'ai écrit plusieurs poèmes ce mois dernier. C'est l'hiver que j'ai besoin d'écrire. Je me renferme et je sors des feuilles blanches. Je n'ai pas tiré les tentures une seule fois du mois. Il faudrait que je publie un livre bientôt. (Québec, 2 février 1967)

Le manuscrit d'*Arbre-radar* auquel il travaille lui fait vivre des émotions fortes et contradictoires. Le poète perd ses marques... et égare ses lettres :

Ce fut un féroce paradis.

J'ai écrit à cette époque-là, dans le noir du délire, une très longue lettre que je ne t'ai pas postée tout de suite et que j'ai égarée. En ai fait une aussi à Jacques Brault que je ne retrouve plus. (J'appelais au secours, je crois, ceux que j'admire et que j'aime). (lettre à Joseph Bonenfant, printemps 1976)

Ces périodes d'écriture sont effectivement vécues comme des fulgurances qui se déroulent en quelques jours pendant lesquels il se coupe de toute vie sociale. En proie à des crises d'angoisse récurrentes, étant hanté par la peur de mourir prématurément, il garde le silence durant de longues périodes. Nombre de ses proches ont été témoins de ses absences soudaines, sans que personne ne sache où il était allé : « Tu dois bien me trouver sans dessein et sans cœur, depuis près de six mois que je reçois de tes

3. On lit dans son journal intime : « C'est la fin de tout : les valises partent et surtout j'oublie tous mes camarades, car ils m'ennuient tous. » ([Québec], 15 juin 1950 dans Lapointe, 2020 : 30) ; « J'ai revu le collège, mais j'ai eu soin de fuir le visage intolérable de mes anciens camarades ; » (Montréal, 23 avril 1952 dans Lapointe, 2020 : 39).

lettres sans y répondre. Je n'étais pas capable d'écrire. » (lettre à Pierre Berthiaume, Saint-Jean, 18 décembre 1967). Cette angoisse le rejoint même dans la solitude de sa petite localité de l'Acadie, en banlieue de Saint-Jean-sur-Richelieu : « J'y entre le 1^{er} septembre, fou de joie parfois ; d'autres fois pris de panique parce que j'y serai la plupart du temps seul et que la mort m'aura à l'œil, qu'elle s'y installera, qu'elle m'aura peut-être. » (L'Acadie, 25 août 1967)

Cette crainte devant la mort prend sa source dans ses problèmes de santé précoces. On lui a diagnostiqué un problème coronarien alors qu'il était dans la vingtaine :

Je manque de temps et de courage surtout pour écrire ce voyage. Je suis rentré plus tôt que je ne le prévoyais mort de fatigue et je suis incapable de récupérer. Il faut ajouter à cela une angoisse de mourir comme je n'en ai jamais connu encore. C'est effrayant par moments. Il est vrai que ma santé n'est pas très bonne non plus. J'ai extrêmement peur de souffrir d'épilepsie. Je vais bientôt consulter un médecin. (lettre à Marcel Martin, Paris, 21 janvier 1961)

Cette peur est sans fondement, mais il éprouve périodiquement des problèmes de santé qui viennent interrompre ses échanges épistolaires. Il a ainsi séjourné à l'hôpital de la fin de l'année 1960 à janvier 1961. De surcroît, la rédaction à la main lui est pénible parce qu'il est sujet à des engourdissements, ce qui explique que la majorité de ses lettres sont dactylographiées. Cette hantise de la mort est enfin accentuée par le souvenir de son père, mort prématurément le 30 août 1944, à l'âge de 53 ans, alors que Lapointe était âgé de 12 ans. Lui-même décédera vraisemblablement d'une crise cardiaque au même âge que son père.

Des amitiés « très peu nombreuses »

Quand on fait le compte des lettres qu'il reçoit et de celles auxquelles il répond, on note un net déséquilibre. Par exemple, pour sept lettres envoyées par Cécile Cloutier, Lapointe en rédige une seule. Même constat pour la correspondance avec Madeleine Gobeil : pour 24 lettres reçues, Lapointe en a écrit quatre. S'il se dit fidèle en amitié, il l'est moins quand il s'agit de répondre à ses destinataires. La seule personne qu'il presse de lui écrire et à laquelle il ne manque jamais de répondre, c'est sa mère. Il faut dire que, par moments, il lui arrive d'égarer les lettres de ses correspondants, la plupart du temps parce qu'il oublie qu'il a glissé une missive, achevée ou en cours de rédaction, dans un des livres de sa bibliothèque. À Pierre Corbeil, il écrit : « T'ai écrit une longue lettre en mai lorsque j'ai reçu le manuscrit d'Auline Aquin, lettre que je n'ai pu te poster tout de suite (je ne trouvais pas ton adresse qui n'est plus dans l'annuaire) et que j'ai égarée. Elle doit être dans un livre quelque part. » (4 novembre 1976)

À un autre qui lui a écrit pour obtenir une liste d'articles, il répond :

Tu voudras bien m'excuser, j'ai mis ta lettre dans un livre ou une revue, mais lequel ? Je ne pouvais donc pas te répondre. Tu as bien fait de revenir à la charge.

J'ai cherché, mais en vain. Je la trouverai quand je ne la chercherai pas, bien entendu!

[...] Je pourrais te passer, si tu les veux, les articles de Cécile Cloutier, de Madeleine Gobeil dans *Le Droit* et ceux de Clément Lockquell et de Jeanne Lapointe de 1962. Mais je ne peux pas le faire aujourd'hui, je ne sais pas dans quel livre je les ai mis, tu comprends? Ce serait un maudit boulot! (lettre à Guy Huot, Saint-Jean, 12 février 1964)

Quelles sont donc les amitiés « très peu nombreuses » qu'il évoque dans sa lettre à Lockquell⁴ et qui ont compté pour lui? Si l'on tient compte uniquement des amitiés désintéressées, c'est-à-dire celles qui ne lui apportent pas d'avantage immédiat pour sa carrière de poète ou de professeur, et qui ont suscité un échange un peu soutenu, la liste demeure effectivement courte : Marcel Martin, Georges Cartier, André Berthiaume, Roch Carrier, Madeleine Gobeil, Jean-Yves Thériage, Pierre Chatillon et les amis du groupe de La Mulette⁵. C'est déjà beaucoup, mais il faut considérer que ces noms restent dispersés dans la correspondance et qu'ils sont abandonnés au gré de ses déplacements et de sa mouvance professionnelle. Pour certains, bien que la relation s'amorce avec un compte rendu favorable d'un recueil du poète, elle conduit rapidement à une amitié à peu près exempte de recherche de bénéfices. La relation avec Marcel Martin, qui a fait une carrière d'historien et de critique de cinéma, remonte à 1953, lors de la publication d'un premier livre, *Jour malaisé*, dans lequel Martin apparaît comme dédicataire. Ce dernier a signé un compte rendu du recueil, mais ce n'est qu'en 1960 que se manifeste une relation épistolaire exclusivement nourrie par les liens amicaux. Les lettres que lui adresse Lapointe révèlent un échange qui ouvre un espace intime plutôt rare, si l'on excepte les lettres envoyées à sa mère. Ce rapprochement semble avoir eu lieu à l'occasion d'un voyage que les deux amis ont entrepris et dont Lapointe rappelle le souvenir, alors qu'il fait du tourisme en Europe. En 1960, il écrit : « À Cannes, me suis rappelé notre séjour... » (lettre à Marcel Martin, Paris, 5 novembre 1960). Deux ans plus tard, un autre voyage suscite à nouveau la nostalgie :

J'ai attendu ta lettre avec hâte et appréhension. Je t'ai écrit hier, je me suis interdit de te rappeler ce que nous venions de vivre dans cette belle ville et qui me brûle encore le cœur ; j'ai préféré te parler de joie et de volonté de vivre et de beauté de vivre. Je t'ai retrouvé pendant le second séjour et cela fut la récompense de ces quelques jours que nous avons passés ensemble. Certains mots que tu as lâchés au cours de nos conversations m'ont permis de voir assez loin en toi et de sentir ce qui s'y passait. (30 juin 1962)

Si l'on écarte la correspondance familiale, c'est dans l'échange épistolaire avec Martin que se manifeste, toutes proportions gardées, la relation la plus étroite et la plus durable avec un destinataire. Martin est en particulier celui avec lequel Lapointe est

4. « Au contraire de ce que vous avancez, je ne tiens pas à jeter le doute dans mes amitiés qui sont très peu nombreuses. » (Paris, 8 mai 1961)

5. S'ajoutent à cette liste quelques noms comme ceux de Pierre Morency et de Jacques Brault. Est-il besoin de rappeler que la part de ces amitiés est évaluée seulement en fonction de leur place dans l'espace épistolaire.

le plus friand de commentaires sur ses observations de voyageur. Plus largement, ces micro-récits nous montrent un Lapointe plus attiré par les cultures latines que celle des pays germaniques qu'il a visités, ne serait-ce qu'en raison de sa préférence pour les régions ensoleillées, lui qui déteste le froid et la neige, la ville de Prague faisant exception. Mais son tempérament s'identifie plus encore au groupe ethnolinguistique des Slaves : « Comme je déteste au fond la mesquinerie des styles classiques français et latins. Je ne m'accorde pas très bien avec l'âme germanique mais elle est + généreuse. Je suis slave! J'ai du sang slave ou andalou dans les veines certainement⁶! » Cette prédilection pour les cultures slaves ou espagnoles se reflète dans son inclination pour un art baroque, qu'il oppose au classicisme français, trop raisonné à ses yeux :

La découverte de la Bavière baroque m'a émerveillé. Je n'avais jamais vu de beau baroque. (Saint-Sulpice et l'Opéra de Paris nous laissent plutôt sceptiques, et avec raison!) Marcel, crois-moi, c'est beau, du véritable baroque! Paris et l'esprit français m'avaient rempli de préjugés sur cet art. Évidemment les Français n'ont pas le génie baroque (et c'est peut-être pour cela qu'ils le décrient tellement): ils sont plus à l'aise dans le classicisme. La sacro-sainte économie des moyens, l'épure les fascinent. Ils sont eux-mêmes là-dedans. J'avoue que j'ai toujours mal blairé ce classicisme dans lequel je sentais souvent non seulement une simple rigueur mais un manque profond de générosité. (lettre à Marcel Martin, Paris, 21 janvier 1961)

Le voyage qu'il entreprend à la fin de l'année 1960 l'amène à établir des comparaisons, défavorables pour la plupart, entre la France et les autres pays comme l'Italie, l'Espagne ou les pays slaves. Ses jugements sur les manifestations culturelles de ces pays reflètent son agacement de plus en plus marqué face à la culture française, jugée trop cérébrale. Ces considérations critiques ne se retrouvent que dans sa correspondance avec Martin, alors que les comptes rendus de ses voyages à sa mère s'en tiennent au strict minimum et insistent plutôt sur l'émerveillement de la découverte.

En France, il s'est lié d'amitié avec un petit groupe appelé La Muette, qui gravite autour de Pierre Caminade, un des membres du jury du Prix du Club des poètes qui a couronné le manuscrit de *Le tempos premier* qui sera publié en 1962. La longue lettre qu'il adresse au groupe La Muette révèle une véritable amitié dont il doit pourtant s'éloigner à regret pour faire carrière au Québec. Entre Caminade et lui se développent une estime mutuelle et une amitié, laquelle durera près de vingt ans bien qu'elle soit discontinuée. Caminade, qui est son aîné d'une vingtaine d'années, est lui-même poète, critique d'art et théoricien de la littérature. Leurs échanges portent surtout sur leur pratique de la littérature. La lettre que transmet Lapointe aux amis de la Muette révèle son attachement pour le groupe, mais leur appartenance à la culture française coïncide aussi avec une prise de conscience culturelle. Pendant la rédaction d'*Ode au Saint-Laurent*, Lapointe a commencé progressivement à se distancer d'une conception littéraire alignée sur une conception qu'il juge trop cartésienne.

6. Lettre sans date ni lieu mais vraisemblablement rédigée le 1^{er} janvier 1961, pendant que Lapointe séjournait à Vienne.

Son retour au Québec en 1962, suscite l'un des échanges les plus riches de cette correspondance avec Joseph Bonenfant, professeur et critique littéraire à l'Université de Sherbrooke. D'un côté, Bonenfant voit dans cette amitié l'occasion unique de pénétrer dans l'intimité de la création littéraire d'un poète reconnu, tout en mettant à l'épreuve ses approches théoriques comme chercheur et critique. De son côté, Lapointe trouve un interlocuteur de qualité qui admire son œuvre et désire en faire la promotion. Avec Bonenfant, Lapointe sent qu'il bénéficie d'une oreille attentive sur son travail de poète, d'autant plus qu'il n'a pas publié de recueil depuis 1967 comme il en témoigne en 1971 :

Ton texte est une demeure. Familière et secrète à la fois. Comme si j'y étais depuis toujours. Comme si tu m'avais non pas surpris mais trouvé déjà là, car tu savais que j'y étais. Comme si de loin tu m'avais regardé la bâtir cette demeure et y entrer. Je sais aussi qu'à la fin du parcours de ton texte nous y sommes entrés ensemble et comme pour la première fois, toi me racontant comment cela est fait, tes mots m'expliquant ceux que j'avais choisis pour la bâtir. Ton texte est fraternel – je ne trouve rien de plus beau pour le qualifier. (11 février 1971)

C'est au cours de cette « conversation », comme Lapointe qualifie éloquemment leurs échanges, que celui-ci raconte à son ami Joseph cette anecdote du geste qu'il a posé alors qu'il était âgé de 12 ans. Incapable de prononcer un mot pour exprimer sa douleur devant son père mourant, il a déposé un feuillage sur sa tombe :

Enfin, chose étrange et qui m'effraie, tu le comprendras, ce feuillage dont je parle depuis si longtemps dans mes poèmes sans pourtant me répéter [...] ce feuillage, dis-je, si j'avais pu le proférer ce jour-là, à l'hôpital, à la toute fin de mon enfance et au début de l'exil, aurait à coup sûr éloigné la mort, aurait même ressuscité. Mais il est resté pris dans ma gorge trop serrée. Le cri n'avait pu éclater de ma bouche.

Incapable de parler, je suis allé prendre ce feuillage dans le jardin, près de la maison, – vif, vivant, vivace! – et je l'ai déposé sur la tombe de mon père. Il faut maintenant que j'invente (ou que je le réinvente) et que je le pose comme un mot souverain entre la mort et la vie sur chaque chose, sur chaque visage et qu'un jour, si je mérite d'être sauvé, qu'il me soit la céleste demeure, la terrestre éternité [...] Je vivrai alors à la fois dans une image, dans une parole et dans une maison enfin habitables. (Champlain, 12 janvier 1971)

Les échanges autour de la poétique de Lapointe, dont le dernier recueil en date était *Le premier mot*, vont mener, dans les travaux de Bonenfant, à la publication d'un article de fond qu'il intitule « La passion des mots ». Bonenfant offre à Lapointe l'occasion de commenter ses hypothèses, ce qui favorise un dialogue fécond autour des réseaux thématiques et sémiologiques de l'œuvre du poète. La rencontre entre le critique et le poète fournit à ce dernier une occasion de s'exprimer à la fois sur la fabrique de ses poèmes et sur leur ancrage autobiographique :

Je ne procède pas par un mouvement dialectique, tu le sais, mais par affirmation (à la fois passionnée et bien fragile, cette affirmation), par défi, par pari, par saut, par soubresaut. D'où la nécessité de recommencer à zéro. Mais chaque fois un peu plus identique à moi-même, un peu plus libre. Dévoré d'absolu, il me faut tout voir et tout avoir d'un coup, sinon j'efface et je recommence, comme si chaque fois j'épuisais le temps et mon sang dans toute la courbe de leur cycle et les reprenais

à leur début, ainsi de ma vie à son premier pas et d'un instant jusqu'au terme de sa route. (9 mars 1971)

Or, généralement, les échanges ne couvrent jamais une très longue période, ou alors, quand ils s'étendent sur plusieurs années, ils sont interrompus par de longs intervalles. Cette remarque vaut également pour son rapport aux personnes engagées comme lui dans la carrière littéraire. En somme, chacune de ces amitiés épistolaires semble se concentrer autour d'une préoccupation commune, mais variable selon les individus ou des conjonctures psychologiques et géographiques.

Les lettres familiales

Cette catégorie de lettres regroupe des écrits dont la destinataire principale est Élise Lessard, la mère de Gatien. Le fils est resté très attaché à sa famille malgré qu'il ait rompu avec son milieu d'origine en poursuivant des études au collège classique, puis à l'université, à Montréal et à Paris. De surcroît, il rompt avec sa classe d'origine par le statut d'écrivain qu'il a déjà acquis en publiant coup sur coup deux recueils de poésie, *Jour malaisé* en 1953 et *Otages de la joie* en 1955. Quand il multiplie les témoignages d'attachement envers sa mère et les membres de sa famille, ce n'est pas uniquement une manière de compenser pour cette inévitable rupture. Il ressent une sincère admiration pour sa mère qu'il élève au rang de poète : « Hier je suis allé voir ma mère. Elle est unique, maman. [...] Son langage d'images m'émerveille de plus en plus. Les mots ne lui disent rien, alors qu'une image rend si vivante sa pensée. Maman, elle est vraiment le plus grand poète que je connaisse. » (3 avril 1952 dans Lapointe, 2020 : 40) On comprend que l'intitulé de la première partie de son recueil de 1963 « J'appartiens à la terre », qui précède *Ode au Saint-Laurent*, n'est pas essentiellement motivé par un choix esthétique :

J'ai aussi emprunté ce que faisaient les miens autour de moi : planter, semer et moissonner. Mais dérocher, aussi, désherber, aplanir. Faire de ce champ une belle feuille blanche où des mots pousseraient bien. D'où une écriture paysanne ; faite, j'ajoute, comme un sentier de labour – sorte d'éclair parcourant et ouvrant la terre, la mettant à vif, au plus proche du miracle qu'elle pouvait produire (Trois-Rivières, 11 février 1971).

Après une entrevue pour le journal *Le Soleil*, dans laquelle il a dit « être né dans le bois », il sent qu'il est allé trop loin en affichant cette filiation, mais il maintient que cet héritage fait partie de sa formation intellectuelle :

Le paragraphe où je dis que je suis né dans le bois, pami les arbres, ôtez-le, je vous prie, car ma famille va me tuer. Ce serait injuste du reste de l'accuser de quoi que ce soit. Ce n'est pas elle qui est responsable de mon ignorance. [...] elle m'a donné par contre ce qui ne s'apprend pas : la sensibilité et l'instinct de l'image, un besoin d'admiration aussi. Son extrême pauvreté ne lui a jamais fermé le cœur. Et puis avions-nous tant besoin de parler ? On disait tout, et sans le secours des mots. Il n'y a que moi dans ma famille qui souffre de cet étrange besoin de parler (et

même d'écrire) pour comprendre mieux. C'est une grande infirmité. (lettre à Claude Daigneault, mai 1967)

Le 18 janvier 1956, année où il a quitté le Québec pour s'installer à Paris à l'automne, Gatien réagit à une lettre de sa mère dans laquelle elle lui confie avoir passé « de bien tristes fêtes » (Lapointe, 2020 : 86) parce que son fils était absent, lettre dont il prélève une phrase qui suscite son admiration : « Malgré la maladie et tout on tâche d'être heureux ! » (Lapointe, 2020 : 86). C'est à sa mère qu'il dédie son premier recueil, *Jour malaisé*, dédicace qu'on trouve sur la bande publicitaire qui ornait la première de couverture lors de sa parution en 1953.

La consultation de la correspondance familiale réserve toutefois une première surprise, et pour le chercheur elle suscite en même temps une vive déception. Alors qu'on se serait attendu à ce que Lapointe conserve précieusement les lettres reçues par sa mère, comme il en a pris l'habitude pour la majorité de ses écrits épistolaires, elles sont totalement absentes du fonds d'archives. Lapointe lui-même n'a conservé aucune des lettres qu'il a écrites à cette dernière entre 1956 et 1959, période au cours de laquelle il en était pourtant éloigné. Cette correspondance occupe pourtant la plus grande part de la vie de Lapointe, même en excluant les lettres non retrouvées. Le fils ne répond pas par simple politesse, il ressent vraiment le besoin de recevoir des nouvelles de sa mère et du reste de la famille : « Votre première lettre a mis bien du temps à arriver ! Je l'attendais... Chaque matin vers 9 heures je regardais sous la porte Toujours rien. Un beau jour elle est arrivée. » (Paris, 22 septembre 1960). Elles couvrent la période qui s'étend du printemps 1959, au moment où Lapointe est engagé dans ses études doctorales, à la première lettre qu'il adresse en 1969 en provenance de Champlain, où il vient de s'installer quand il obtient un poste de professeur de littérature à l'UQTR. L'échange épistolaire se tarit lorsque Lapointe revient au pays, en raison de visites plus fréquentes à la maison familiale de Sainte-Justine-de-Dorchester.

Au début du séjour en France, la mère souffre du départ de son fils à l'étranger. Celle-ci l'accompagne jusqu'à l'aéroport : « J'espère que vous n'avez pas été trop inquiète. J'ai été très content de vous redire bonjour de Montréal. Mais j'étais un peu triste de vous entendre pleurer. » (Paris, 2 septembre 1960). L'année suivante, il doit se justifier de retarder son retour au Québec au-delà de ses deux années de boursier :

C'est vrai, maman, je vous ai dit que je serais à peine un an en France et que je retournerais vite. Je l'aurais bien voulu. Car j'ai besoin de rentrer au Canada et j'ai bien hâte de gagner de l'argent et de travailler et de prendre un appartement. Mais les choses ne se passent pas toujours comme on le veut. Il faut que je termine ce travail que j'ai commencé et que je n'ai pas pu achever à cause de plusieurs voyages que j'ai faits ici et là. Mais j'avais besoin de voir tous ces pays. Je ne reviendrai peut-être jamais en Europe. Je suis sur place, vaut mieux que j'y aie pensé à temps. Après, je n'aurai plus envie de revenir et de connaître ceci et cela. J'ai hâte de travailler et j'ai hâte de vous aider, pour vous enlever toute inquiétude, tout souci d'argent. Ce sera ma première raison de me mettre sérieusement au travail. J'ai ramassé tout l'argent qu'il faut déjà pour mon bateau de retour. (Paris, 27 novembre 1961)

À quelques reprises, Lapointe doit consoler sa mère qui semble avoir « le cœur toujours prêt à pleurer » (18 janvier 1967). Ayant toujours vécu modestement, surtout depuis la mort de son mari en 1944, Élise Lessard possède peu de moyens financiers, une situation à laquelle est très sensible Lapointe qui multiplie les opportunités de la soutenir dans la mesure de ses maigres moyens : « La découverte de la Bavière baroque m’a émerveillé. J’aimerais gagner de l’argent pour vous faire plaisir, pour aider tous ceux que j’aime, pour vous enlever des inquiétudes, des soucis, pour que vous puissiez vous endormir le soir sans vous soucier du lendemain. » (Paris, 18 mars 1961). Avec le peu de sous qu’il gagne en donnant des leçons d’anglais et de latin, il en dépense une partie pour lui offrir des cadeaux. Mais cette question d’argent a une signification plus profonde, dans la mesure où Lapointe souffre de sa situation de transclasse : avec sa condition d’étudiant boursier, sans travail véritable, et dont l’occupation principale est la rédaction d’une thèse et l’écriture de poèmes, il ressent de la culpabilité face à ce qui peut apparaître comme une forme d’oisiveté aux yeux de ses frères qui travaillent dur dans les chantiers : « J’ai hâte de travailler et j’ai hâte de vous aider, pour vous enlever toute inquiétude, tout souci d’argent. Ce sera ma première raison de me mettre sérieusement au travail. » (Paris, 27 novembre 1961). On apprend que la mère souffre occasionnellement de crises d’angoisse⁷, un tempérament dont a peut-être hérité le fils, comme nous l’avons vu.

Inquiet qu’elle soit confrontée à l’indigence, il réagit violemment quand il apprend que l’hôpital où il a passé une partie des Fêtes refile la facture à sa mère : « Les maudites vaches, je les attends. Retournez-moi cette lettre, ne payez surtout rien, ne donnez aucune réponse, je vais arranger cela aussitôt que je recevrai cette lettre. » (Paris, 27 avril 1961). À cela s’ajoute une pointe d’orgueil face aux autres membres de la famille :

Surtout ne soufflez mot de cela à Thérèse, ni aux gars, ni à Thérèse Toussaint, ni à personne. Personne n’a besoin d’être au courant de cela. Il ne faut pas que la famille soit au courant, personne ne me comprend, à commencer par la grande Jules, et ce serait une occasion trop facile pour eux de me traiter de lâche et d’incapable de travailler. Je vous demande de garder ça secret entre nous trois. (Paris, 27 avril 1961)

Les conseils qu’il lui prodigue pour calmer ses inquiétudes se résument à des incitations à travailler moins et à profiter de la vie : « Reposez-vous, maman. Essayez de ne pas travailler. Il faut prendre le temps de regarder le temps qui passe. Les journées passent si vite, et les années ! » (Paris, 23 août 1961). Et quand il se projette en compagnie de sa mère, c’est dans une pause plutôt méditative : « Comme j’aimerais, maman, m’asseoir avec vous au soleil et parler longuement. On se ferait un bon café et on prendrait du pain et du beurre ; c’est ce que j’aime le mieux, c’est ce qu’il y a de meilleur. Il faudra prendre le temps de parler longuement quand je retournerai. » (Paris, 18 mars 1961). Lapointe craint que sa mère ne se fatigue trop ou qu’elle récupère moins bien de ses soucis de santé. Comme bien des femmes de sa génération, elle n’accepte sans doute pas de devenir une charge pour ses enfants et elle veut continuer à accomplir les tâches

7. « Dormez, maman, et prenez-les ces pilules qui ôtent l’angoisse, vous m’en avez parlé l’autre jour. » (Québec, 2 février 1967)

domestiques et à s'occuper du jardin. Ce souhait révèle le décalage qui existe entre sa famille dont la principale valeur est le travail, qui assure leur subsistance, et le statut d'intellectuel de Lapointe, qui n'apporte aucune garantie de rémunération, et qui, du point de vue de sa famille, est peut-être associé à une activité futile. C'est peut-être ce qui suscite le sentiment qu'il croit percevoir chez ses frères : « J'ai l'impression que les gars me reniflent bien mal. Dites-moi. Si c'est mieux que je ne leur écrive pas, je n'écirai pas. Mais qu'est-ce qu'ils pourraient bien me reprocher ? Je ne leur ai rien fait. Je ne comprends pas. » (Paris, 5 mai 1961). La honte qu'il éprouve n'est pas étrangère au fait qu'il néglige de plus en plus sa thèse au profit de l'écriture de poèmes. Toutefois, on ne trouve pas de traces d'un sentiment de honte par rapport à son milieu familial, ni même lorsqu'il en parle à d'autres correspondants de son nouveau milieu social. Lapointe retrouve naturellement le langage de son enfance quand il communique avec les membres de sa famille, y compris en utilisant parfois des expressions populaires, ses lettres étant alors plus près du style parlé, avec des phrases simples et courtes.

Bien que la mère soit la seule destinataire des premières lettres dont on dispose⁸, à partir de septembre 1960, s'ajoute aux salutations à sa mère l'adresse à « petite sœur », ou des surnoms qui identifient Adrienne Lapointe, née en 1938, la plus jeune de la famille. Elle a 21 ans au début de la correspondance alors que Lapointe est plus âgé de sept années. Celui-ci se comporte comme un grand frère protecteur à son égard. Il ne manque pas une occasion de lui envoyer des cadeaux, il planifie une sortie à l'opéra avec elle et il l'invite à l'aider à nettoyer les fenêtres de sa nouvelle maison à Saint-Jean-sur-Richelieu. Il est plein de sollicitude envers elle et il n'aime pas qu'elle travaille trop : « Pauvre Ladrie, tu marches beaucoup au magasin, cela doit te fatiguer. » (Paris, 1^{er} décembre 1959). S'il s'inquiète de son départ pour les plantations de tabac en Ontario, en revanche, la présence de sa sœur au foyer maternel le rassure puisque sa mère sera davantage en sécurité et pourra bénéficier d'une aide aux tâches ménagères. Lors d'une réflexion qu'il livre à un ami, provoquée par le sentiment d'avoir été trahi par une femme, Lapointe révèle sur le coup de la colère l'image qu'il se fait d'une femme : « Je crois qu'on ne peut aimer sans problème que sa mère et sa sœur et à la rigueur une fille qui n'a pas encore connu véritablement les hommes. » (lettre à Marcel Martin, Paris, 21 janvier 1961). Il est cependant étonnant de voir avec quelle candeur il confie à sa mère qu'il souhaite aller dans les bars de danseuses à Paris avec son frère : « On se débaucherait tous les deux. Le premier spectacle qu'on verrait eh bien ces filles-là en auraient pas beaucoup sur le dos. Toutes les filles sont flambant nues dans les cabarets des boulevards. Pigalle » (Paris, 1^{er} décembre 1959).

L'autre destinataire d'importance qui figure aux côtés de sa mère est Jean-Claude, appelé simplement Claude par les membres de sa famille⁹. Mais comme il le fait avec sa sœur, c'est à sa mère que Lapointe s'adresse au premier plan en lui demandant de

8. De la lettre du 26 avril 1959 au 28 mai 1960 (5 lettres au total), Lapointe adresse ses salutations exclusivement à sa mère en recourant à la formule de « Chère maman ».

9. Claude est le frère cadet, alors âgé de 24 ans, est le préféré de Lapointe qui lui rendra hommage.

relayer ses messages à Claude (« Dites à Claude... »). Cette correspondance familiale se termine au moment où Lapointe obtient son poste à l'UQTR en 1969.

Et l'amour ?

Nulle part ailleurs, il n'est question d'amour, et encore moins de désir physique dans les lettres que rédige Lapointe. Certaines personnes ont exprimé le désir d'un rapprochement, par exemple, Martine Saillard, des amis de La Muette. Les lettres de Madeleine Gobeil montrent un réel attachement qui allait peut-être au-delà de l'amitié, une « troublante amitié », comme elle-même l'écrit dans une lettre du 13 novembre 1962. Plus tard, il lui écrit :

Je pense à vous. L'heure est pleine de vous. Je me rappelle nos plus beaux moments et de nouveau je nais des mille langues de votre lèvres. Ô mourir étouffé émerveillé au plus loin de soi-même ! Le monde soudain s'approche et tout devient supportable. Tout devient beau comme quelque chose qui commence. (18 août 1964)

Mais toutes semblent être restées à sens unique. D'où la surprise que peut susciter une lettre sans destinataire identifiable, qui rompt brutalement avec la retenue de l'épistolier. Jamais dans sa correspondance, Lapointe n'a exprimé un désir charnel aussi vif mais aussi désespéré :

Mais pourquoi ne veux-tu pas que je passe une nuit, une nuit entière avec toi ? Que je m'endorme dans tes yeux, dans ta bouche, dans tes cheveux ? Ou que demain matin tu sois la première lumière que je vois ? Le premier feu que j'allume ?

Is it that I don't mean anything for you ? Is it that you're afraid I'll be more suffering tomorrow ? Please, don't worry about me.

Lapointe est indéniablement quelqu'un de passionné, mais il est demeuré discret dans l'expression de sentiments plus intimes, réservant à l'écriture poétique la révélation de son moi plus profond. Un texte qu'il a rédigé en marge du poème qui ouvre le recueil *Corps et graphies* affiche clairement que c'est dans sa poésie qu'il se livre le plus complètement :

Voici donc mon Je. Voici donc les orages et les étonnements qui m'ont traversé. J'écris ici que tous mes autres textes, même ailleurs imprimés ou dans d'autres formes ou de quelconques variantes éparpillées ici et là ne comptent en rien pour moi, et je demande qu'on les considère ainsi. Les événements biographiques de ma vie, les diverses formes de sexualité que j'ai pu pratiquées, mes errances, mes fidélités, mes contradictions ne concernent que moi – celles (toutes les routes peuvent se rendre à m/m et ns rendre le monde.) qui comptent sont dans ce livre. Tout est ici¹⁰.

10. Ce texte, que je cite en partie, a été écrit en marge de la première page du manuscrit de *Corps et graphies*, qui sera publié en 1981.

Bien que nous soyons devant une correspondance d'écrivain, que Lapointe a conservé la plupart de ses lettres en les recopiant, il ne commente pas sa propre pratique épistolaire. Celle-ci demeure aux yeux du poète un moyen de communication qui ne se confond pas avec l'écriture intransitive du poème¹¹.

Lapointe et le milieu littéraire

Sa reconnaissance par l'institution littéraire québécoise a lieu au cours de la décennie 1950 lorsqu'il publie deux recueils en autoédition. Dès son premier recueil (*Jour malaisé*, 1953), son nom commence à circuler auprès des cercles littéraires, notamment à l'occasion de « la fête des poètes », où il se retrouve en compagnie d'Anne Hébert, de Gaston Miron, d'Olivier Marchand et de Jean-Guy Pilon ([Anonyme], 1953 : 7). En 1954, cette visibilité lui ouvre également les portes de la critique littéraire dans la *Revue dominicaine* pour laquelle il rédige une demi-douzaine de recensions. C'est à la faveur d'une de ses chroniques consacrées à *Ces anges de sang* (1955) de Fernand Ouellette que Lapointe développe une amitié littéraire avec le poète, qui occupera plus tard un poste de réalisateur pour les émissions culturelles de Radio-Canada. En avril 1962, Ouellette lui commande deux textes radiophoniques sur de grands poètes français. Une autre figure déterminante du réseau de Lapointe est Jean-Guy Pilon qui l'invite à contribuer à l'anthologie sonore qu'il prépare. C'est auprès de Pilon, qui occupe une place centrale dans l'institution, que Lapointe s'enquiert du climat intellectuel du Québec lorsqu'il séjourne à Paris. Lapointe appréhende son retour dans le milieu culturel et intellectuel montréalais. Il craint l'accueil qu'on lui réservera à son retour : « Je n'ai pas hâte du tout, pour cette raison, de rentrer dans le petit milieu littéraire de Montréal : je l'imagine encore bien plus mesquin que ceux que j'ai connus ici. J'ai certainement déjà des ennemis là-bas. » (Paris, 21 janvier 1961). Malgré ses craintes, le retour au Québec en 1962 lui sera favorable.

La personne la plus influente pour Lapointe reste indéniablement Clément Lockquell. La relation s'est probablement nouée lors d'un compte rendu critique que Lockquell a soumis sur *Jour malaisé*. Celui-ci collabore également à la *Revue dominicaine*, mais surtout, il jouit d'un réseau d'influences, étant doyen de la Faculté de commerce de l'Université Laval, et signe une chronique au journal *Le Soleil*. C'est un ami précieux sur le plan tant personnel que professionnel. Il connaît bien la famille de Lapointe à qui il sert de messager à l'occasion et il est son compagnon de voyage à Paris. L'ascendant qu'exerce ce membre des Frères des Écoles chrétiennes a permis de placer *Ode au Saint-Laurent* sous les projecteurs des jurys littéraires, ce qui a sans doute contribué au couronnement du recueil. Mentionnons aussi le nom de Guy Robert, poète et critique d'art, directeur de la collection « Poésie » chez Déom. Il est l'un de ceux qui a vanté les mérites de la poésie de Lapointe pendant les années 1960 jusqu'aux années 1970.

11. À la différence d'un Jacques Brault, chez qui l'épistolaire est présent même dans ses poèmes (voir Dumont, 2025).

Pendant sa carrière de professeur amorcée en 1962, au collège de Saint-Jean, Lapointe fait la rencontre de Jean-Yves Thériault qui lui ouvre un espace dans ses chroniques du *Canada français*, et qui profitera en retour de la présence de Lapointe au Éditions du Jour pour publier un recueil. Enfin, en 1969, Pierre Chatillon, qui avait été également professeur au Collège royal militaire, a encouragé Lapointe à joindre l'équipe du département de français de l'UQTR. S'en est suivie une amitié entre les deux poètes.

La notoriété que Lapointe acquiert au cours de ces années ne le met pas à l'abri de critiques défavorables ou d'appréciations mitigées. À titre d'exemple, une critique radiophonique de Michel Van Schendel diffusée le 31 octobre 1967 le blesse profondément, malgré les succès rencontrés avec son *Ode* et *Le premier mot*, ce dernier recueil étant mis à mal par le chroniqueur. Sa réponse, rédigée un an plus tard, exprime son amertume :

Je n'ai pas de chance, je le sais, je remporte un tas de prix, je parviens à peu près à me tenir debout, seul, à l'écart de tout mouvement et de toute chapelle, j'essaie d'écrire le plus simplement possible, en homme de la terre que je demeure (je suis convaincu qu'en poésie une seule image vaut les plus brillantes élucubrations cérébrales), et je suis apparemment lu (dix mille exemplaires de l'*Ode*, à ce jour, et quatre mille du *Premier mot*) et peut-être même apprécié (les critiques favorables dans l'ensemble, les nombreuses lettres que je reçois du public, ce qu'on me dit de vive voix, les travaux universitaires qu'on fait sur mes recueils, la place qu'on m'accorde dans les anthologies, tout cela ne m'aveugle pourtant pas, me le laisse croire) ; j'ai trop de chances, voilà, je le sais, et cela agace à la longue ; globalement, petitement, de nier une fois pour toutes ce que d'autres veulent bien reconnaître, et je suis tout près de comprendre cette attitude.

Dans une lettre cette fois adressée au critique Gilles Marcotte, il accuse le coup parce qu'il doute lui-même d'avoir atteint ce qu'il recherche : « C'est peut-être que je n'ai pas accepté que vous disiez dans votre papier sur l'*Ode* qu'il n'y a pas de souffrance dans mes poèmes. Je l'ai sans doute mal exprimée, je ne l'ai peut-être pas du tout exprimée non plus, bien qu'elle soit importante dans ma vie. » (mai 1963).

Ces critiques touchent à une corde sensible et montrent la vulnérabilité du poète face aux jugements sur son œuvre, mais elles demeurent des exceptions. Par ailleurs, les réponses du poète mettent en évidence ses plus grandes préoccupations : rester fidèle à ses origines terriennes, ne pas s'inféoder à une caste et garder espoir, même quand il se sent terrassé : « L'écriture, la conscience de parole est un désespoir mais qui, sans nous sauver, nous garde debout. » (Paris, 18 mars 1961).

Au fil des années, on lui envoie des manuscrits pour solliciter son avis qu'il donne généreusement. L'expérience qu'il a acquise dans les revues et les journaux comme chroniqueur, la place avantageuse qu'il occupe aux Éditions du Jour, enfin, à partir de 1969, ses activités comme professeur de création littéraire, puis comme éditeur de poésie lui confèrent un statut de mentor. Roch Carrier, Cécile Cloutier, Pierre Chatillon, Jean-Yves Thériault, Pierre Corbeil, etc. bénéficient d'un avis donné sans complaisance, avec franchise. Il commente sa « pédagogie » dans sa lettre à Pierre Caminade :

Au collège – il y a longtemps de cela – j’ai eu deux professeurs : l’un, très nuancé, délicat, nous prenait par la main et nous conduisait à travers la forêt, soulignant et expliquant tout ; l’autre, élémentaire, d’une pièce, en arrivant devant la même forêt, nous donnait une grande poussée dans le dos et s’en allait. La méthode du premier complète celle du second. Mais tu devines celle que je préfère. (Paris, 10 juillet 1962)

Lapointe n’est donc pas coupé de l’effervescence des années 1960 au Québec, bien qu’il ait d’abord considéré publier son *Ode* à Paris.

Ai écrit une ode de près de 500 vers sur le Saint-Laurent. J’aimerais qu’on la lise à la radio. J’ai déjà fait qq démarches, j’espère gagner la partie. C’est très bon. Je la publierai sans doute en septembre dans une collection canadienne. J’ai deux recueils qui paraîtront bientôt à Paris : *Lumière du monde* et *J’appartiens à la terre*. Deux poèmes importants.

Ce désir de publier outre-mer persiste même jusqu’au début de 1980, où il propose à Alain Bosquet le manuscrit d’*Instant-Phénix*, resté inédit : « J’aimerais bien, sans trop oser en rêver, qu’il paraisse à Paris, dans une de vos collections peut-être et en coédition, si cela pouvait faciliter les choses, avec les Écrits des Forges que j’ai fondées en 71. » (Trois-Rivières, 7 avril 1982). L’opinion de Lapointe sur Bosquet a grandement évolué depuis leur rencontre durant les années 1960 où il jette un regard condescendant sur le travail anthologique de Bosquet. En somme, Lapointe ne s’immisce pas directement dans les réseaux littéraires de son époque, il crée plutôt des liens individuels avec des intellectuels et des poètes qui ont manifesté leur appréciation pour son œuvre, sans se sentir obligé de se joindre à un groupe particulier. L’orientation éditoriale des Écrits des Forges reflète cette propension à se distancier de toute école, dont devine-t-on, le groupe de poètes qui gravite autour de la revue *La Barre du Jour* : « il y a un petit groupe de cérébraux à Mtl qui me fait chier, chier ! » (30 janvier 1968). Au cours des années 1970, parallèlement à ses activités littéraires au Québec, Lapointe est entré en relation avec Jacques Rancourt, un Québécois qui fait carrière en France, œuvrant aux Éditions Saint-Germain-des-Prés et qui dirige la section de la revue *Poésie*, dont un des numéros porte sur la littérature québécoise. Lapointe accepte son invitation de publier divers poèmes dans sa revue, mais manifeste son désaccord sur la manière dont Rancourt perçoit la poésie du Québec, au point de renoncer à publier les poèmes qu’il avait confiés à la revue :

Je résumerais peut-être ma pensée en disant que c’est alternativement (et excessivement) dans une même suite ou mieux encore dans le même texte, et non dans une série de tableaux tous à peu près négatifs ou tous positifs que je tente de me re-connaître. Et c’est pourquoi, tu le comprends, Miron et moi (nous en avons discuté longuement) ne pouvons malheureusement te donner l’autorisation de reproduire ce choix de textes proposé et qui reprend jusqu’à la lettre ce que tu as déjà écrit dans *Poésie contemporaine*, paragraphe que tu sembles pourtant remettre en question dans ta dernière lettre et qui fait que je ne comprends plus trop. (Trois-Rivières, 18 juillet 1980)

Cette lettre met fin au dialogue qui s’était amorcé en 1972. Cette rupture ne repose pas uniquement sur un désaccord d’ordre esthétique, elle est aussi motivée par un

malentendu entre une conception universaliste de la littérature et les particularités québécoises que défend Lapointe. De la même manière que le poète s'est détourné de l'influence de la culture française, et dont l'*Ode* était une des manifestations, le refus de publier dans l'anthologie de la revue française est l'expression d'une défiance face à une interprétation sur la spécificité québécoise.

La place du politique

Cette revendication d'une identité et d'un engagement québécois est perceptible dans plusieurs lettres. Dans une lettre destinée à ses compatriotes, mais qu'il n'a pas transmise, Lapointe exprime ses convictions profondes, le doctorant québécois se plaint de ne pas avoir été servi en français :

Mais dites-moi, je vous en prie, le Canada n'a-t-il pas été d'abord une terre française et ensuite seulement une terre anglaise ? L'Est du Canada n'est-il pas une terre où les gens qui l'habitent ont le privilège de parler cette belle langue qu'est le français ? Ne serait-il pas tout à l'honneur de ces Messieurs d'ambassade de parler un français convenable sinon correct surtout lorsqu'ils sont en stage à PARIS ? Et nous, Canadiens-français qui venons à l'ambassade du Canada à Paris, ne sommes-nous pas en droit d'être reçus et écoutés dans notre langue maternelle ? (3 juin 1960)

En 1962, Lapointe utilise « Canadien », le terme « Québécois » n'ayant pas encore adopté à cette époque. Lapointe le décrit en ces termes :

Quant à moi, je ne le vois pas encore prêt, ce Canadien, à battre la marche du monde. Il ne peut même pas le suivre ! C'est une plante qui sort de la terre et qui commence à grandir ; qui découvre, avec beaucoup de confusion encore, sa figure et son paysage. Comme tout être jeune, le Canadien parle avec son corps. C'est dans le hockey, par exemple, qu'il s'exprime le mieux. La violence et l'adresse physiques remplacent la passion et le sentiment auxquels il vient à peine de naître. Sa langue a le poids de ses poings nus. Mais il s'approche peu à peu du détail et de la nuance – fussent-ils les plus élémentaires. Un jour, comme l'Européen, il pourra mettre une plume dans sa main détendue. Mais, croyez-moi, il coulera encore beaucoup d'eau sous le pont de Québec avant que ce jour arrive ! Même nos villes sont encore de véritables forêts ! (11 avril 1962)

La lettre d'adieu aux amis français est la plus explicite quant à l'identité canadienne dont il se réclame désormais :

Mais un retour vers la terre s'est imposé, vers une terre précise et vers un homme précis : le Canada et le Canadien. Je n'ai fait que suivre un instinct. Est-ce que je me trompe ? Mes deux séjours en Europe m'auront fait découvrir, entre mille choses, la terre que je porte à mes godasses. C'est dans les jardins de France et d'Europe que j'ai découvert et compris nos grandes forêts canadiennes. Et c'est l'extrême nuance européenne, cet état extrêmement mûr des choses, trop mûr, peut-être, justement, qui m'a replongé instinctivement dans l'élémentaire de là-bas et dans mes origines. (10 juillet 1962)

En 1964, un an après la commission royale d'enquête sur le bilinguisme, il confie à Madeleine Gobeil qu'il est devenu « de plus en plus séparatiste » : « Il n'y a, j'en suis sûr, aucune autre solution. Colonisés et bilingues, id-est analphabètes, sous-alimentés et sous-développés, on s'abâtardit et on se suicide de jour en jour. Si le Québec ne devient pas indépendant ou unilingue, je m'EMPATRIERAI [sic] à New York. » (18 août 1964) En juillet 1967, après la venue de De Gaulle à Montréal, Lapointe se réjouit de la prise de position du Président de la République qui a lancé le fameux « Vive le Québec libre! ». Il signe une brève lettre collective pour exprimer son enthousiasme : « En quels mots vous exprimer notre admiration ? Comment vous dire « merci » pour votre tendresse, pour votre franc parler envers le Québec et ses habitants ? »

En revanche, Lapointe s'est toujours refusé à ce que sa poésie soit au service de ses opinions politiques. Si le succès du recueil *Ode au Saint-Laurent* a profité d'une conjoncture où la libération de la parole rejoignait une revendication du pays, le poète défendait l'idée d'un engagement littéraire, distinct de l'engagement politique. Dans « Le pari de ne pas mourir », qui sert de préface au *Premier mot* (1967), il écrit : « Ainsi, je ne veux pas politiser la poésie, ni la prolétarianiser, ni l'impérialiser ; je voudrais l'humaniser. »

Les références à la politique internationale sont peu nombreuses, mais ses positions sont nettes. Dans sa lettre du 5 novembre 1960, Lapointe critique la politique du Général de Gaulle sur sa gestion de la guerre d'indépendance de l'Algérie :

Reste que De Gaulle est maintenant contraint d'agir : la guerre d'Algérie doit finir : entre les meurtres quotidiens et la paix il n'y a peut-être pas de solution intermédiaire. Mais ce problème est si complexe... Hier De Gaulle semble avoir déçu une fois de plus. Aucun renouvellement de sa politique sauf l'accentuation d'un régime personnel et autoritaire. Une dictature ne peut conduire en France qu'aux pires échéances. Elle existe du reste depuis 58.

La quête la plus profonde et la plus pressante est cependant d'un autre ordre :

Je jure, André, d'arrêter le temps une bonne fois, de faire une trace, de laisser un ou deux signes durables. Je brûle, je flambe, il faut que je comprenne quelque chose de cette vie, de ma vie, de cela qui me hante et dont je vois le commencement loin, très loin, dans mon enfance, et qui est à moi seul, qui est ma propre intime histoire. (lettre à André Berthiaume, 30 janvier 1968)

Voilà donc résumée la trame essentielle de ses écrits épistolaires : suppléer à un manque de mots qui remonte à la sortie de l'enfance provoquée par la mort du père ; rester attaché à sa famille tout en rompant avec sa classe sociale ; se tailler une place dans l'institution littéraire de son époque tout en doutant de sa place comme écrivain. C'est pourquoi ses lettres ne sont jamais anecdotiques, chaque phrase, même la plus banale, révèle une tension, un tremblement, dirait-il, qui lui donne une plus grande portée. Cette correspondance entrelace les lettres du fils et du frère, celles de l'étudiant puis du professeur, enfin les réflexions du poète et critique. Aucune de ces lettres n'est tiède, chacune est dictée par le refus de ménager la chèvre et le chou : « Aujourd'hui le doute me paraît être une bien plus grande perspective d'être que l'affirmation catégorique et exclusive ; douter est peut-être même la seule façon de vivre. Et pourtant c'est dans

les extrêmes seuls que j'arrive à trouver une part, des brindilles de vérité. » (12 février 1962). Par ailleurs, les lettres de Lapointe n'accentuent pas « l'équivoque épistolaire » qui est partie intégrante de la communication épistolaire. En d'autres termes, la lettre pour lui vise à combler cette distance avec autrui : « et demain reviendrai aux autres qui sont, je pense, et sans qu'ils le sachent, une forme de salut parfois pour moi, demain m'approcherai d'eux, écouterai de plus près encore [...] ce qu'ils ont à dire, ce qu'ils ont à crier et commencent à mettre en chant, et des fois en quelques mots » (lettre à Pierre Corbeil, non datée). Si cette correspondance mérite d'être lue, c'est parce chacune des missives a été écrite presque exclusivement avec un sentiment d'urgence et qu'elle est habitée par la hantise du temps qui passe. « Sors une bonne fois tout nu dans la neige, conseille-t-il, pour te convaincre de ton corps ou passe dans le feu! » (lettre à Jean-Yves Thériault, 18 janvier 1967) Ce qui semble être une absence de complaisance est en réalité dicté par l'intime conviction que « seul l'extrême révèle » (lettre à Joseph Bonenfant, Champlain, 12 janvier 1971).

Bibliographie

[ANONYME] (1953), « La fête des poètes est de bon augure », *La Presse*, 24 novembre, p. 7.

BEAULIEU, Victor-Lévy (dir.) (1970), *Quand les écrivains québécois jouent le jeu! 43 réponses au questionnaire Marcel Proust*, Montréal, Éditions du Jour.

DUMONT, François (2025), « Jacques Brault et l'esprit de la lettre », dans Stéphanie BERNIER et Michel BIRON (dir.), *Une écriture en mouvement. Les correspondances d'écrivains francophones au Canada*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, coll. « Archives des lettres canadiennes », p. 427-446.

LAPOINTE, Gatien (2020), *Journal (1950-1956)*, édition préparée par Jacques Paquin, Québec, Presses de l'Université Laval.

CLÉS DE LECTURE

Sigles

- ACO** Gatien Lapointe, *Avec le cœur ouvert. Textes critiques sur les arts visuels, les arts du spectacle et la littérature*, textes édités et annotés par Jacques Paquin, avec la collaboration d'Hervé Guay et de Laurier Lacroix, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. « Cahiers littéraires du Québec », 2025.
- BGL** Jacques Paquin, [Bibliothèque de Gatien Lapointe](#), Montréal, Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises (CRILCQ), coll. « Nouveaux Cahiers de recherche », no [10], 2020.
- J** Gatien Lapointe, *Journal (1950-1956)*, édition préparée par Jacques Paquin, Québec, Presses de l'Université Laval, 2020.
- OSL** Gatien Lapointe, *Ode au Saint-Laurent*, précédée de *J'appartiens à la terre*, édition établie par Jacques Paquin, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « bnm* », 2024.

Note éditoriale

Le Fonds Gatien Lapointe (P136) de Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ), conservé à Trois-Rivières, comprend aussi bien les lettres rédigées par Lapointe que celles qu'on lui a postées. Celui-ci tirait presque systématiquement une copie des lettres qu'il envoyait ou il les recopiait. L'ouvrage réunit exclusivement celles qui ont été écrites par le poète. Ont également été incluses dans ce corpus de 184 lettres¹² celles qui n'ont peut-être pas franchi la poste¹³. En effet, sur le coup d'une émotion, Lapointe a réagi à certains événements ou à certaines lettres et, pour diverses raisons, ces correspondances n'ont pas été transmises à leurs destinataires : réponse à des critiques de son œuvre, lettre ouverte dans les journaux ou missive qu'il oublie simplement de mettre à la poste. En plus des lettres conservées dans le fonds de BAnQ, d'autres proviennent de fonds nationaux ou de collections privées : Fonds Joseph Bonenfant (P54, Service des bibliothèques et archives de l'Université de Sherbrooke), Fonds Pierre Chatillon (Centre d'Archives Régionales Séminaire de Nicolet), Fonds Pierre Morency (MSS199, BAnQ), ainsi que les collections personnelles de Bernard Pozier et de Jacques Rancourt. La décennie la plus riche est celle de 1960 où la majorité des lettres sont écrites, avec 136 lettres, suivie de celle de 1970 avec ses 30 lettres (aucune en 1974 et 1979). Les années 1950 n'en comptent que 5 et les années 1980, 10 lettres (avec un silence en 1980).

Le nombre des notes infrapaginales a été réduit au maximum, entre autres en ne présentant que les personnes qui n'appartiennent pas aux canons bien connus de la littérature et des arts.

Dans le cas des écrits sans lieux ni dates, ils ont été insérés au mieux dans une séquence chronologique à partir du contexte et des informations fournies par l'épistolier. Dans certains cas, j'ai recoupé avec celles d'autres correspondants.

12. Ce chiffre inclut la lettre placée en annexe 1.

13. J'ai toutefois écarté les quelques lettres d'ordre purement administratif du fonds des Écrits des Forges qu'on peut consulter également aux Archives nationales à Trois-Rivières.

Les corrections sont limitées au minimum : coquilles ou erreurs grammaticales ou de ponctuation, mais ont été laissées intactes les inventions lexicales : charnalisent, bouillable, odorable, etc. Des virgules ont été ajoutées seulement quand lorsque leur absence pouvait nuire à la compréhension de la phrase. Les titres d'œuvres tapés en majuscules ou soulignés à la machine à écrire ont été mis en italiques. Autrement, les soulignements sont tous de Lapointe. Les crochets ont été utilisées pour divers signalements : identifier le ou la destinataire de la lettre, les dates, lieux ou années, enfin, des mots manquants ou des passages illisibles.

En annexe, a été reproduite une lettre qu'il m'a été impossible de situer ailleurs dans la chronologie. On pourra aussi lire le compte rendu que Lapointe fait de sa rencontre avec Alain Bosquet, qui deviendra l'un de ses correspondants. La dernière annexe montre un exemple représentatif de la matérialité de ses lettres, une dactylographie produite avec sa machine à écrire. Lapointe, qui éprouvait des problèmes de circulation, se résignant à écrire à la main seulement quand il n'avait pas accès à sa machine. Enfin, les annexes sont suivies d'un index des destinataires par lettre.

Principaux repères chronologiques¹⁴

1931	18 décembre : naissance de Gatien Lapointe à Sainte-Justine, comté de Dorchester (Québec)
1944	30 août : mort de son père Évangéliste Lapointe alors que Lapointe est âgé de 12 ans
1944-1950	Études au Petit séminaire de Québec
1950-1956	Études de baccalauréat et de maîtrise à la Faculté des lettres de l'Université de Montréal, ainsi qu'à l'École des arts graphiques de Montréal
1950-1956	Rédaction de son journal intime
1953	Publication du recueil <i>Jour malaisé</i> , à compte d'auteur
1955	Publication d' <i>Otages de la joie</i> , aux Éditions de Muy, cofondées avec Georges Cartier
1956	Obtention d'une maîtrise de l'Université de Montréal, avec un mémoire intitulé « L'expérience intérieure de Paul Éluard »
1956-1962	Obtention d'une bourse de la Société royale du Canada pour étudier en France à la Sorbonne, avec pour son sujet de thèse « La lumière chez Paul Éluard »
1962	Prix du Club des poètes sur manuscrit (1958) pour <i>Le temps premier</i> , qui sera publié aux Éditions Grassin. Ce prix lui permet de rencontrer le groupe d'amis appelé Amis de la Muette, dont fait partie Pierre Caminade, un des membres du jury.

14. Pour une chronologie plus détaillée, voir Gatien Lapointe, *Ode au Saint-Laurent*, précédée de *J'appartiens à la terre* (2024).

- Retour au Québec pour enseigner au Collège militaire royal de Saint-Jean-sur-Richelieu. Se lie d'amitié avec Jean-Yves Thériault qui dirige la page des « Arts et lettres » du journal *Le Canada français*.
- 1963 Publication d'*Ode au Saint-Laurent*, précédée de *J'appartiens à la terre*, aux Éditions du Jour, dans la nouvelle collection « Les poètes du Jour »
- 1967 Publication de *Le premier mot*, aux Éditions du Jour
- 1969-1983 Professeur au Département de français de l'UQTR
- 1971 Fondation de la maison de poésie Les Écrits des Forges, avec la collaboration de quatre de ses étudiant·es : Gaston Bellemare, André Dionne, Gérard-Claude Fournier et Bernadette Guilmette (Laperrière)
- 1980 Publication d'*Arbre-radar*, aux Éditions de l'Hexagone
- 1981 Publication de *Corps et graphies*, aux Éditions Sextant (Trois-Rivières)
- Publication de *Barbare inouï*, aux Écrits des Forges
- Publication de « Corps-transistor », dans la revue *Atelier de production de la Mauricie (APLM)*
- 1982 Publication de *31 poèmes autographes* d'Émile Nelligan, aux Écrits des Forges
- 1983 Publication de *Le premier paysage*, aux Écrits des Forges, dans la collection « Radar »
- Enregistrement sur disque de *Corps de l'instant. Anthologie (1956-1982)*, aux Écrits des Forges. Lapointe y récite ses propres poèmes.
- 15 septembre : décès du poète, dans sa résidence de Ste-Marthe-du-Cap-de-la-Madeleine

Principaux membres de la famille de Lapointe¹⁵

Parents de Gatien Lapointe :

- Élise Lessard (1893-1989)
- Évangéliste Lapointe (1892-1944)

Frères et sœurs :

- Thérèse (1916-1996), mariée à Jean-Louis Tanguay (1916-1996)
- Lucille (1918-2014), mariée à Paul-Émile Brousseau (1921-1989)
- Alphonse (1919-1992), marié à Thérèse Toussaint (1920-1992)
- Éliane (1921-2001), mariée à Georges Fortin (1915-1994)
- Ti-Louis (Louis-Philippe) (1922-1998)
- Raymond (1923-2009), marié à Mariette Labonté (1922-2006)
- Drien (Adrien) (1925-2015), marié à Lorraine Chabot (1929-2021)
- Margot (Marguerite) (1926-2013), mariée à Lewis Hethrington (1926-1994)
- Jos (Joseph-Henri) Lapointe (1929-1989)
- Claude (Jean-Claude) (1934-2016)

15. Cette liste ne tient compte que des membres de la famille qui sont mentionnés dans la correspondance.

- Adrienne (1938-2024), surnommée Ladrie, Drie, Drienne ou petite sœur

Autres membres :

- Justine Lessard (1897-1984), sœur d'Élise Lessard
- Joseph Lessard (1902-1984), frère d'Élise Lessard

LETTRES (1954-1983)

1

À un destinataire inconnu

[18 décembre 1954¹⁶.]

J'étais très heureux que vous parliez à Dieu de moi hier matin Il a dû très bien vs entendre. Moi je ne sais pas trop comment lui donner de mes nouvelles. Ce serait de mauvaises nouvelles d'abord, et puis zut nos communications sont trop embrouillées. Il y a trop de monde sur la ligne. Je me reprendrai plus tard.

Oui, c'est mon anniversaire. J'ai 23 ans. Je n'ai rien accompli encore. Je n'ai fait que tâtonner. C'est pénible. Il me semble que je suis ben vieux! Il faut que je me dépêche, j'ai bien du retard. Je vais prendre les bouchées doubles, comme le petit Radiguet¹⁷. Les journées sont bien courtes. Le temps file. Il me semble que j'ai beaucoup de temps à rattraper. Que de tromperies et d'heures vides à niaiser dans ma vie! Souvent j'ai cru défendre ou consoler les autres, mais je ne faisais qu'aggraver leurs plaies et puis je m'estropiais moi-même, ce qui est bien bête. Suis malheureux de voir tant de temps perdu derrière moi... J'avance mais sans trop savoir où je m'en vais. J'ai plutôt envie de me cacher, je crois.

Votre texte est beau. Vous écrivez bien. Vos mots sonnent justes. Vous parlez par images, par soubresauts du cœur – le vrai langage des poètes! – et c'est justement par images qu'on arrive à toucher les autres, la masse, cette grosse tortue informe, monstrueuse! L'homme se méfie des idées, il en a une peur bleue. Il a peur d'être

16. Cette lettre est une copie qui fait partie des deux lettres réunies sur un feuillet qui porte le titre « Lettres anciennes », mais ayant chacune un destinataire différent. On y apprend qu'il y a eu plusieurs lettres d'échangées avec cette personne. Elles ne portent pas de signature.

17. Raymond Radiguet (1903-1923) est un écrivain français, mort prématurément, dont le roman autobiographique, *Le diable au corps* (1923), a lancé sa carrière. Lapointe vouait une grande admiration pour des auteurs comme lui, Arthur Rimbaud et Émile Nelligan qui étaient des talents précoces, mais dont le parcours littéraire fut de courte durée.

convoqué. Seules les images l'émeuvent et l'entraînent. Avoir des idées c'est vouloir s'« accommoder ». Les idées permettent des situations agréables... Son nom en grosses lettres dans le journal du matin. Et puis ? Le soir arrive et c'est le temps essentiel de l'homme qui commence... Satisfait, s'endormir tranquille, content...

Je biaise toujours et je sais que je vous déçois avec chacune de mes lettres. Je vous promets une meilleure lettre pour Noël. Vous parlerai de la tête de mes profs, des métros, des jolies pissotières de Paris, etc. Il faut que j'écrive à la maison aussi. Le temps passe vite, pas le temps de le voir. Mille tendresses et toute mon amitié that i shall always keep. Cordialement. B¹⁸.

P.-S. Je viens de vous poster un livre dont tous les personnages sont des enfants. Cela devrait vous plaire. Tout au moins garderez-vous beaucoup d'affection pour ces cours de lumière qui se dessinent dans les vitraux de la 3^{ème} page! C'est un peu pour cela du reste que je vous l'ai envoyé comme cadeau de Noël.

B. Adios!

2 À Roch Carrier

Montréal, le 21 mars 1955¹⁹.

« La forêt sereine de ses cités
futurées.

Debout parmi mon rire. »

R.C²⁰.

Mon cher ami,

Elle est grave cette question que tu me poses dans ta lettre, à savoir si tu dois persister à écrire de la poésie ou bien regarder ailleurs. — Au fait, j'ai toujours mal de voir quelqu'un entrer dans la littérature ; non, je dirai plutôt de voir la littérature

18. B. pour Bernard, initiale que Lapointe a aussi occasionnellement utilisée quand il était en France.

19. Cette lettre, absente des archives, a été recopiée dans le *Journal (1950-1956)* de Gâtien Lapointe (J: 62-63). Lapointe est alors étudiant à la maîtrise à la Faculté des lettres de l'Université de Montréal.

20. Les initiales désignent Roch Carrier (né en 1937), un écrivain et ami également originaire de Sainte-Justine. Ce dernier, qui soumet son manuscrit à l'appréciation de Lapointe, a publié deux recueils, dont le premier, *Les jeux incompris*, a paru à Montréal en 1956, aux Éditions Nocturne, et dont les vers cités sont tirés du poème « L'univers recréé ».

s'imposer à une personne, car le voyage n'est pas libre. C'est l'art qui appelle et invite ; c'est la vie qui demande à quelques élus de découvrir les formes qu'elle cache en elle. Ensuite, la fascination humiliée de l'étoile creuse l'ombre des pas.

Et puis, en même temps, je ressens beaucoup de joie, je vois vite se récapituler devant moi mes premières armes de terre. Beaucoup de chagrins, beaucoup de déceptions, mais une sorte de bonheur, aussi, et qui accompagne.

Les deux vers de toi là-haut sont les seuls qui portent dans ton long poème. Mais ils n'étaient pas ainsi rassemblés. C'est ainsi qu'il faudrait lier les images, en très peu de mots (les mots sont du style, parfois, un pur ornement!). Et le symbole s'impose de lui-même. On ne force pas la vie. Les deux vers comportent l'essentiel de ton sentiment, je crois. — Pourquoi expliquer, pourquoi en dire davantage ? — Tout se ressent et s'éprouve. — Il faut alors se maîtriser. Cette voie est la plus difficile sur terre : se courber et recommencer à chaque mot cette grande humilité du monde...

Ton poème, en somme, me plaît. Il trimballe un air jeune qui ne se connaît pas encore ; la palpitation est frileuse et comme gênée. Assèche les répétitions qui ne font qu'accentuer ta maladresse et ton orgueil. Recueille-toi et écoute longuement ; à la longue, le nécessaire laissera tomber tout ornement. Ta lucidité de conscience se clarifiera à l'égal de ta blessure. Mais cette blessure, on doit l'approcher du soleil. Elle se corrompt dans l'ombre.

Ton langage semble déjà exact, correct. Continue, tu verras s'affermir ta vocation. L'étude de la philosophie, d'ailleurs te sera utile et bienfaisante. Je t'offre mon deuxième livre²¹, qu'il t'apporte un peu de joie et de réconfort!

21. *Otages de la joie*, Éditions de Mui, publié en 1955.

3

À René Garneau²²

Paris, le 5 juin 1958.

Monsieur René Garneau
Attaché culturel,
Ambassade du Canada,
Paris.

Cher Monsieur,

En réponse à la demande de la Société Royale du Canada, dont je suis boursier²³, voici un rapport des cours que je suis à la Sorbonne et au Collège de France, en plus du travail régulier et constant qu'exige la préparation de ma thèse.

1 – À la Sorbonne :

Les cours de Madame Durry²⁴ : « Claudel, *Cinq grandes odes* »

Monsieur Jankélévitch²⁵ : La mort l'immoralité »

Monsieur Castex²⁶ : « Critique d'art en France au XIX^e siècle »

Monsieur Jean Wahl²⁷ : « Élargissement de la philosophie : recours à la poésie »

2 – Au Collège de France :

Les deux cours de Monsieur Huyghe²⁸ : « Esquisse d'une esthétique » et « Baudelaire et Delacroix »

22. René Garneau (1906-1983) est un journaliste, critique littéraire et diplomate québécois.

23. Lapointe avait obtenu une bourse de deux années.

24. Marie-Jeanne Durry était aussi la directrice de thèse de Lapointe (voir les lettres qu'il lui adresse en 1962).

25. Vladimir Jankélévitch (1903-1985) est un philosophe et un musicologue français. Lapointe possédait un exemplaire dédié en date du 15 mars 1957 de *L'austérité et la vie morale* (1956) : « À M. Gatien Lapointe, avec toute la sympathie d'un professeur de philosophie à un jeune poète canadien. » (BGL)

26. Pierre-Georges Castex est le co-auteur, avec Paul Surer, du *Manuel des études littéraires françaises* publié en six volumes durant les années 1950.

27. Jean Wahl (1888-1974) est un philosophe français.

28. René Huyghe (1906-1997) est un historien de l'art. Lapointe possédait un exemplaire de *Dialogue avec le visible*, Éditions Flammarion, 1956.

3 – À l'École du Louvre :

« Histoire générale de l'art »

J'ai le plaisir de vous dire que ma thèse avance et que j'envisage de « soutenir » au cours de l'année²⁹.

Avec mes salutations, veuillez croire, cher Monsieur, en mes meilleurs sentiments.

4

À sa mère

[Paris] Dimanche, le 26 avril 1959³⁰.

Chère Maman,

Je réponds à votre lettre que j'ai reçue la semaine dernière. Écrivez souvent, j'ai toujours hâte de vous lire, d'avoir de vos nouvelles. Je me demande comment vous vous arrangez. L'hiver a été dur à ce qu'il semble. Chacun qui m'écrit me parle de l'hiver épouvantable que vous avez eu. Je vous plains. J'aimerais ne plus jamais voir de cette saleté de neige. Est-ce que vous sortiez quand même dans les plus grosses tempêtes ? La neige et le froid, rien de plus triste. Et l'eau qui a gelé, comme Thérèse³¹ me disait. Pas drôle. Est-ce qu'elle a gelé à la maison aussi ? Heureusement que vous avez les gars à la maison. Ce serait un bon moment pour que j'y aille, Jos et Ti-Louis sont là. On rirait. On aurait du plaisir tous ensemble.

Votre santé maman, comment est-ce ? Vous reposez-vous assez ? Il le faudrait. Prenez le temps de dormir tous les après-midis. Les jours sont longs maintenant, c'est agréable. On voit arriver l'été. Mais le principal c'est qu'on soit sorti de l'hiver. On devrait tous vivre dans le Sud. Le soleil, c'est ce qu'il faut.

Ici à Paris chaque jour est déjà une vraie merveille. Les marronniers sont en fleurs. Les jours sont longs. Il fait un beau soleil. Et quelle belle ville que ce Paris ! Seulement Rome ou Venise peuvent s'en approcher un peu. Je crois que Paris est la plus belle ville du monde. Il y a plusieurs parcs, des jardins, des arbres, les maisons sont belles mais vieilles, mais je crois qu'elles sont encore plus belles d'être si vieilles. Je vois des beaux

29. La thèse ne sera jamais achevée.

30. Ce feuillet dactylographié est la plus ancienne lettre transmise à sa mère et à sa famille, conservée dans le Fonds Gatien Lapointe. Lapointe, alors âgé de 27 ans, est à l'étranger depuis l'automne 1956.

31. Elle a alors 33 ans et vit à Saint-Georges-de-Beauce avec son mari, Jean-Louis Tanguay. Elle écrira à Gatien le 26 novembre 1967 pour le féliciter du succès de son recueil *Le premier mot*.

spectacles, du théâtre, du cinéma, de la danse, et tout le tremblement³². J'apprends, je connais chaque jour davantage. Mais je me demande bien ce que je pourrai faire avec tout ce que je sais. Je me lasse de tout, je recommence sans cesse. J'ai toujours besoin de faire des choses que je ne connais pas. Mais je suis heureux de cette façon. C'est tellement difficile d'être heureux dans cette vie. Voir verdier et fleurir un printemps à Paris cela est suffisant pour trouver du bonheur. Chaque jour est une longue merveille. Il y a une âme dans la moindre chose. Comme j'aimerais que vous connaissiez cette belle ville.

Vous avez reçu mes livres. Je suis content. Placez-les dans les rayons, s'ils sont toujours là. Sinon laissez-les dans une boîte dans la cuisine. S'il n'y a des gens, des étrangers, qui veulent les lire, dites-leur que moi je ne lis que mes propres livres. Ils devraient faire eux aussi la même chose. Je n'aime pas emprunter quoi que ce soit, je n'aime pas prêter non plus. Je n'aime que mes choses à moi.

Et puis vous avez eu cette vache de grippe encore une fois et en plein hiver. Vous n'êtes pas beaucoup vernis. J'espère que vous vous êtes bien soignés. C'est une peste aussi en France, et elle est bête. Moi je ne l'ai pas eue, heureusement. Je n'ai pas la patience pour être malade. Je fais attention. Ne soyez pas inquiète. Ladrie aussi l'a eue. Pauvres vous autres! Je vous imagine dans la neige, malades, pas capables de sortir, et tout le tremblement!!! Pas une vie tout cela. Mais le printemps doit être arrivé maintenant. Et le soleil. Vous allez revoir la terre bientôt, même les arbres et les fleurs. Pensez-vous un peu au jardin déjà? J'aimerais être là pour vous aider à le faire. Au lieu de faire le grand ménage, moi à votre place je m'assoierais au soleil. Au diable le grand ménage! Content que vous ayez fait laver les murs. Trop éreintant. Et Claude comment est-il? Ça ne le tanne pas trop de travailler chez Juste? J'ai hâte de vous voir tous. Je ne sais pas encore quand au juste. Je veux finir ce que j'ai commencé avant. Ou encore j'irais pour un mois ou deux et j'irais pour une autre année. Je voudrais profiter de l'Europe pendant que je suis jeune. Si on peut appeler ça jeune encore à mon âge. Mais je m'en fous pas mal de l'âge³³. Bien écrivez souvent, donnez de mes nouvelles aux autres. Bonne chance, à bientôt.

Comment vont chez Thérèse, Phonse, Lucille? Est-ce que Raymond est au bord³⁴? Et puis chez Liane? J'ai rarement de leurs nouvelles. Mais j'imagine qu'ils vont tous bien. Dites-leur bonjour de ma part³⁵.

G³⁶

32. Lapointe a rédigé des comptes rendus inédits de ses visites dans les expositions et de sa fréquentation des théâtres et des salles de cinéma, textes rassemblés dans *Avec le cœur ouvert. Textes critiques sur les arts visuels, les arts du spectacle et la littérature* (ALC).

33. On verra, qu'au contraire, il est obsédé par l'idée de vieillir.

34. Expression, qui désigne la frontière américaine près de laquelle était située Sainte-Justine-de-Dorchester, qui faisait partie alors du comté de Dorchester.

35. Ce paragraphe a été dactylographié au-dessus de la datation de la lettre, sans doute parce que Lapointe a manqué d'espace au bas de la page.

36. Signature paraphée en rouge qui traverse la fin du texte. Cette paraphé est fréquente dans les lettres à sa famille. Sauf indication contraire, toutes les lettres à sa famille sont dactylographiées.

5

À sa mère

Paris, le premier décembre 1959.

Chère Maman,

Il y a bien des fois que je me reprends pour vous écrire, il arrive toujours quelque chose qui m'en empêche. J'ai reçu votre lettre la semaine dernière. Écrivez plus souvent si vous le pouvez, j'ai toujours une grande joie à lire vos lettres. Vous me dites, maman, que vous avez mal aux reins, qu'est-ce que c'est donc ? De quoi cela dépend ? Est-ce que vous prenez garde à votre santé un peu ? Essayez donc de vous reposer. Il faut vivre tranquillement. Ça ne sert à rien de se presser. Si vous pouvez vous sentir mieux, comme je serais content.

J'aurai 27 ans le 18 décembre³⁷. C'est terrible. Merde, le temps passe à toute allure. On n'a pas le temps de faire quoi que ce soit. La journée est toujours passée. Je vois arriver les fêtes de Noël et cela ne me réjouit pas beaucoup à l'avance. Je n'ai jamais aimé ce temps. Je ne sais pas ce que je ferai. Tous mes camarades s'en vont aux sports d'hiver dans les Alpes. Je me demande si je ne devrais pas y aller moi aussi. Je n'aime pas passer ce temps seul à Paris. J'ai passé un Noël sur la côte d'Azur³⁸, cela ne m'avait pas enchanté. On pouvait se baigner dans l'océan. Ça ne ressemble pas beaucoup à Noël. Il faut de la neige et du froid. Au Canada, on a tout cela, mais un peu trop aussi, je trouve. J'ai bien hâte de vous voir, par exemple. L'autre Noël, je le passerai avec vous autres.

On est allés danser hier soir. On était une quinzaine. Des Iraniennes, des Canadiennes, des Français, des Grecs. C'était marrant comme tout. On a trouvé une vieille cave où il y a un orchestre de jazz du tonnerre. Les filles dansent nu-pieds. C'est la vraie jungle. Pas cher, non plus : seulement 400 francs, ce qui fait 80 cents à peu près. Cette atmosphère plairait à Ladrie. C'est ce qu'il y a de mieux à Paris. J'apprends à danser le be-bop. Mais c'est trop vite. Je me perds. Ladrie me le montrera quand je retournerai. Comment ça va maintenant à la salle ? Y a-t-il toujours des soirées de danse ? C'est bien ce qu'il y a de mieux dans le village.

Déjà au mois de décembre. Encore une autre année sur le diable ! Je donne toujours des leçons de français, d'anglais et de latin pour gagner mes sous. Je ne m'en fais pas trop pourtant. Je prends la vie assez tranquillement. En hiver, je n'aime pas voyager,

37. Il aura plutôt 28 ans.

38. Il y serait donc allé pour Noël 1958.

il fait trop froid, on gèle trop sur le bord de la route³⁹. Le dernier voyage, c'était il y a trois semaines environ à Honfleur⁴⁰ sur le bord de la mer. C'est un petit bled de rien du tout mais tellement joli. De vieilles maisons de bois, un petit port du tonnerre, tout le village est plein de mouettes. Je suis heureux dès que je vois la mer. J'ai eu de la chance l'été passé, j'ai vu toutes les mers qui entourent la France. Au printemps c'est la Grèce que je veux voir. Je mourrais si je ne voyais pas ce pays. Je me suis acheté des cartes, je le connais déjà, je ne serai pas dépaysé. Je ne parle pas la langue, mais les gens là-bas parlent un peu l'anglais, comme ça, ça va aller, je me débrouillerai bien.

Pauvre Drie, tu marches beaucoup au magasin, cela doit te fatiguer. On devrait être riche, nous. On n'est pas fait pour travailler. La chance va toujours aux mêmes. Dis-moi le nom de ton flirt, je le connais peut-être. Claude, lui, a repris chez Juste. Est-ce qu'il aime le boulot ? La patinoire est-elle ouverte ? Ça va prendre vos soirées. C'est agréable de patiner. Ça fait longtemps que je n'ai pas mis de patins, moi...

Maman, on l'aura certain cette petite maison. Ce sera chouette. Pas trop grand et un seul étage pour vous éviter de marcher trop. Et puis des calorifères pour chauffer. Ce n'est pas une vie de descendre à la cave chaque matin dans le froid pour faire du feu. C'est terrible de se lever dans une maison froide. Comme je voudrais déjà vous y voir installée. Mais où la bâtira-t-on ? Près de chez Phonse, ce serait bien. La côte de moins à monter. Mais trouvera-t-on un terrain qui plaise ? On sera capable de la bâtir tous ensemble. Les petits gars sont adroits. Moi je ne sais pas planter un clou, mais j'aiderai. Je vais emprunter de l'argent en arrivant, et on va vendre la nôtre, la maison. Comme cela, ça marchera. Et puis on l'aura tout de suite.

Louis et Jos sont à la maison, comme vous devez être contente de les voir. J'ai reçu une lettre de Ti-Louis, j'étais content, je voulais lui écrire. Vont-ils passer les fêtes au bord ? Ti-Louis a-t-il encore son automobile ? Et Jos, lui ? Demandez-lui s'il revoit la grosse Lessard. Il va rire. Il a eu bien du plaisir avec elle. Dites bonjour à chacun. Donnez-moi des nouvelles de chez Raymond, de chez Lucille, de Phonse. Est-ce que Liane a eu son bébé ? J'écirai à Thérèse la semaine prochaine, aux autres aussi.

Je vous embrasse bien fort, et j'ai hâte de vous voir.

Dites bonjour de ma part à toute le monde. Je n'oublie personne.

La mort de Gérard Philippe⁴¹ m'a consterné. Tous les Parisiens ont eu bien de la peine. C'était un acteur aimé de tout le monde. Je vous ai envoyé des journaux où vous verrez des photos. Et puis deux revues de Paris qui parlent aussi de lui.

Je relis la lettre de Ti-Louis, dites-lui que mes plus gros troubles, c'est les filles. Ça magane c'est terrible. Les études ne me font pas mourir autant. Je travaille à mes études

39. On comprend que Lapointe faisait de l'auto-stop.

40. Honfleur est une petite ville portuaire située en Normandie.

41. Gérard Philippe (1922-1959) est un acteur de théâtre et de cinéma français qui est devenu une grande figure du septième art pendant les années 1950. Il est décédé le 25 novembre.

quand j'ai le temps seulement. Je ne peux plus voir un livre. On a du fun, on va danser, c'est plus gai. Ça serait chouette qu'il vienne à Paris. On se débaucherait tous les deux. Le premier spectacle qu'on verrait, eh bien ces filles-là en auraient pas beaucoup sur le dos. Toutes les filles sont flambant nues dans les cabarets des boulevards. Pigalle⁴² lui plairait beaucoup. Il restera dans ma piaule, le lit est grand. S'il pouvait se trouver du travail en ville, ce serait moins dur que dans les bois et cette saleté de neige. Drien à Montréal ne pourrait pas leur trouver du boulot ? Bonne chance à chacun.

G

6 À Jean-Guy Pilon⁴³

Paris le 17 février 1960⁴⁴.

Mon cher Jean-Guy Pilon,

J'ai enregistré la semaine dernière ces poèmes destinés à cette anthologie sonore⁴⁵ que tu prépares. Tu recevras certainement la bande avant cette lettre, mais j'aurais voulu te souligner – il n'est peut-être pas trop tard non plus – que je tiens à ce qu'il ne soit mentionné en guise de présentation que mon nom seul, tout nu, sans autre précision. Je pense à ces phrases habituelles : il a fait ceci, il a fait cela, il est né ici, il est né là, il est de gauche, il est de droite, etc., qui me déplaisent. Le nom, cela suffit. Je suis sans doute trop catégorique, mais tu comprendras.

42. Quartier de Paris situé autour de la Place du même nom. À l'époque, il doit son attrait touristique à la présence d'un monde interlope.

43. Jean-Guy Pilon (1930-2021) est un poète, réalisateur et éditeur québécois qui a entre autres laissé sa marque comme promoteur de la poésie québécoise à l'étranger. Très engagé dans l'administration des Éditions de l'Hexagone, il a co-fondé la revue *Liberté* dont il a été l'un des directeurs.

44. Cette lettre, reproduite à l'aide d'un duplicateur à alcool, et qui ne porte pas de signature, a été révisée à la main par Lapointe.

45. L'invitation de Pilon à participer à cette anthologie sonore se trouve dans sa lettre du 10 octobre 1959. Lapointe a récité « Le seuil du paysage », « Solitude belle », « Nul présent n'existe », « Une seule saison », dans « Gatien Lapointe, Georges Dor, Maurice Beaulieu », *Anthologie sonore de la poésie canadienne française*, émission de radio, coll. « Société Radio-Canada », 5 mai 1960, 29 min.

Tu trouveras avec cette lettre qq-uns de ces poèmes. Tu pourras les publier dans *Liberté*⁴⁶ si tu les aimes et s'ils conviennent bien entendu à la nature de vos recherches. Cela me ferait plaisir. Ces poèmes font partie d'un recueil presque terminé, et qui s'intitule *J'appartiens à la terre*⁴⁷. Il devrait paraître bientôt.

Je voudrais avoir l'occasion de suivre ta revue plus régulièrement. Les qq numéros que j'ai lus m'ont vivement intéressé. Il y a un feu, un enthousiasme bien sympathiques. Est-ce qu'on peut la trouver dans une des librairies de Paris ? Je rentrerai sans doute au cours de l'été.

Et toi, que deviens-tu ? J'aurais aimé te voir l'automne dernier, mais je ne savais pas où t'atteindre. J'ai téléphoné à l'Ambassade, on n'était pas prévenu de ton passage à Paris, et au Pavillon canadien on ignorait dans quel hôtel tu étais descendu⁴⁸. Et puis toi tu m'as bien fait signe mais sans me laisser d'adresse. Quand reviendras-tu en France ? Veux-tu me dire un mot de l'activité littéraire à Montréal ? Y a-t-il des mouvements qui se créent ? En un mot, est-ce qu'il y a des idées dans l'air ? Quelles sont les publications importantes de ces derniers temps ?

J'ai pris connaissance de cette anthologie de poètes canadiens parue il y a deux ans⁴⁹. C'est toi, je crois, qui as réuni ces textes. Puis-je te demander, si jamais une réédition s'imposait, de mettre à la place du poème de *Jour malaisé*, par exemple, celui p. 62⁵⁰ que je trouve un peu meilleur. Il y a très peu de poèmes qui sont bons dans ce recueil. Celui que je te mentionne est peut-être le seul que je garderai. Je mets de l'ordre dans tout cela. Je ne renie rien du passé. Si un homme doit se sauver, c'est d'un seul bloc. Ce livre a été pour moi une expérience utile mais dont il ne serait même plus nécessaire de faire état.

Ai lu le recueil de Fernand Ouellette⁵¹, qui est étonnant. Je crois qu'on n'est pas guère allé plus loin dans ce genre de recherches. L'écriture est d'une rare perfection.

46. La revue *Liberté*, étroitement liée aux Éditions de L'Hexagone, a été fondée en 1959. Son titre reflète l'avènement d'un renouveau politique et social au Québec après la mort du premier ministre Duplessis, la même année.

47. Lapointe souhaitait au départ publier séparément *Ode au Saint-Laurent* et *J'appartiens à la terre*. Ces deux titres seront finalement réunis sous le titre *Ode au Saint-Laurent*, précédée de *J'appartiens à la terre* (Éditions du Jour, 1963).

48. Pilon a répondu seulement le 9 février 1962 : non seulement son séjour à Paris était-il trop court, mais Lapointe ne lui avait pas donné son adresse. Dans cette lettre, Pilon lui répond sur le projet d'enregistrer ce qui est vraisemblablement « *Ode au Saint-Laurent* ». Il n'y a pas d'émission qui puisse « loger un poème, même plus court », répond-il. C'est aussi dans cette lettre que Pilon lui propose d'écrire « un texte d'une demi-heure sur un peintre ou sculpteur ou architecte contemporain ».

49. Pilon a conseillé Guy Sylvestre pour la composition de l'ouvrage *Anthologie de la poésie canadienne française* (Éditions Beauchemin, 1958).

50. Il s'agit du poème « Vide de la mer ». Malgré les rééditions, la demande n'aura pas de suite.

51. Il évoque sans doute du plus récent recueil intitulé *Séquences de l'aile* (Éditions de l'Hexagone, 1958). Lapointe avait publié une critique du recueil précédent, *Ces anges de sang* (Éditions de l'Hexagone, 1955), dans *Revue dominicaine* (juillet-août 1955 : 50-53).

J'attends donc de tes nouvelles prochainement. Bonjour à ta femme dont j'ai gardé le meilleur souvenir.

Amitiés cordiales,

7 À sa mère

[Montréal, avril ou début mai 1960⁵²]

Bien chère maman,

Un mot tout court qui accompagne ces quelques photos de moi prises aux sports d'hiver en Italie, la saison dernière, et dans ma piaule. Vous verrez ma bibliothèque et un grand ciel sans aucun nuage : tout ce que j'aime à peu près...

Cette lettre me précédera de peu. Mon ticket de bateau est acheté. Je serai à la maison vers le 15 mai. Comme j'ai hâte de vous voir! Nous parlerons longtemps.

Est-ce que la terre sera prête à jardiner? Cela sera un grand plaisir pour moi de me remettre les mains dans la terre.

Malheureusement, je ne pourrai passer que 2 mois à la maison, je serai obligé de revenir en France pour terminer l'agrégation qui exige une scolarité de 5 ans. Après c'en sera fini de l'Europe. Je m'installerai sans doute à Québec, soit à l'Université soit dans un collège classique. Je veux avoir un job qui me laissera beaucoup de temps libre afin que je puisse écrire, ce que j'aime. Je vous explique ce que c'est cette agrégation : après la Maîtrise et la licence que j'ai obtenues à Montréal, et le Doctorat que j'ai obtenu l'an passé à Paris⁵³, c'est le dernier grade qui soit possible. Je considère qu'il m'est nécessaire. Après je serai enfin libre! Ces 2 mois, je le vois, seront courts, je les passerai avec vous à la maison. On doublera les journées.

Je ne pourrai pas apporter bien des cadeaux. Je le regrette. Je voudrais faire plaisir à tout le monde. Mais je suis pas mal fauché. Donc, à très bientôt, chère maman, reposez-vous, je pense à vous sans cesse, je vous embrasse bien fort. Dites aux autres que j'arrive vers le 15, je vous téléphonerai de Québec pour vous dire l'heure exacte.

52. Lettre non datée ni signée parce qu'elle a été recopiée à l'aide d'un duplicateur à alcool.

53. Lapointe évoque sans doute sa scolarité de doctorat, car il n'a pas défendu sa thèse.

8

À sa mère

Paris, le 14 mai 1960⁵⁴.

Bien chère maman,

Je ne suis pas encore parti, les choses s'arrangent mal avec l'Ambassade, j'ai droit aux frais de voyage de retour mais cela est plus compliqué que je ne le prévoyais. J'ai dû écrire à Ottawa pour réclamer cet argent, et vous savez que par lettres on ne s'entend jamais très bien surtout avec des gens aussi peu pressés. Je commence à m'énerver un peu. Tous les jours je vais à l'Ambassade, j'essaie de hâter les choses le plus possible. Le bateau du 15⁵⁵ mai est parti, le prochain est le 25. Lundi j'espère avoir des nouvelles définitives. Je ne vous ai pas mis au courant de tout cela, j'espérais de jour en jour que le problème se résolve sans retard et sans complication superflue. Mais nous voilà au 14⁵⁶ et je ne suis pas encore parti. J'espère prendre le bateau du 25 au plus tard. Je n'aime pas beaucoup l'idée de l'avion⁵⁷. Je ressens plus grande sécurité sur la mer, là au moins on ne peut pas tomber. Et puis le voyage par bateau est tellement plaisant...

Il fait soleil d'été ici. Paris est tout en fleurs. Il n'a pas plu depuis 2 mois. J'ai fait quelques voyages très beaux que je vous raconterai de vive voix. Je commence à connaître assez bien l'Europe.

Comment allez-vous maman ? J'espère que votre santé est bonne. Et que vous ne m'attendez pas le 15 comme je vous l'ai laissé entendre dans une lettre précédente. Je suis bien fâché du retard. J'ai hâte de vous voir, j'ai hâte d'arriver, terriblement. On va faire le jardin ensemble. Attendez-moi. J'espère qu'il ne sera pas trop tard. Je vous embrasse de tout cœur, bonjour à chacun, et à très bientôt, bonne santé.

G

54. Dactylographie signée à l'aide d'une paraphe rouge.

55. La lettre est datée du 14, mais il l'a peut-être terminée le 15.

56. Lapointe fait erreur sur la date : il faudrait lire : le 15.

57. Lapointe sera finalement forcé de prendre l'avion. Voir la lettre du 2 septembre 1960.

9

À Joseph-Roger Plourde

Paris, le 28 mai 1960.

À Monsieur Plourde,
Vice-consul du Canada à Paris,
Ambassade du Canada,
35, avenue Montaigne, 35
Paris-Ville.

Monsieur,

Suite à votre lettre-télégramme datée de ce même jour et pour laquelle je vous remercie.

Je souligne que ma décision reste la même : je refuse toute question de rapatriement. J'ai droit à ces frais de voyage de retour qui m'ont été formellement promis, je les réclame.

Je vous rappelle que la S.R.C.⁵⁸ a avisé l'Ambassade en mars 59 de me prévenir que je devais rentrer avant octobre de la même année et que l'Ambassade a oublié de le faire. Elle doit donc prendre la responsabilité de son erreur. Cette faute du reste a bel et bien reconnue par l'Ambassade elle-même.

Chacun reste libre néanmoins.

J'ai vu hier un juriste, je verrai lundi matin un avocat qui prendra en main le litige qui me sépare de l'Ambassade. Je ne cherche pas à chipoter. Je réclame tout simplement ce qui m'est dû. Et en attendant que ce conflit se règle, j'ai besoin d'argent pour vivre. Si l'Ambassade ne veut pas m'en prêter, j'en trouverai ailleurs.

Je ne puis affranchir cette lettre, étant comme vous le savez sans argent, et je vous prie de m'en excuser.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes meilleures salutations.

Gatien Lapointe

Gatien Lapointe,
10 rue de l'Arrivée, 10
Paris-XV^e

58. Société Royale du Canada, qui lui a attribué une bourse d'études de deux années à l'étranger.

10

À sa mère

Paris, samedi le 28 mai 1960.

Chère maman,

Je vous écris un mot à la hâte, tout désolé de vous dire que le bateau du 25 est bien entendu parti et que je suis encore ici.

Je vous explique le problème en deux mots : j'ai été boursier du gouvernement canadien pendant 2 ans, j'ai économisé sur cet argent pour pouvoir passer une 3^e année à Paris. En mars 59 la Société Royale du Canada dont j'étais boursier a avisé l'Ambassade que je devais rentrer avant octobre de la même année. Or l'Ambassade a oublié de me prévenir. J'ai vu le consul, Monsieur le Ministre d'État, l'Attaché d'État et l'Ambassadeur lui-même. Je leur ai dit que ces frais de voyage de retour m'ont été promis et que je les réclame. Si l'Ambassade a fait erreur elle doit en prendre la responsabilité. Je refuse toute question de rapatriement car le rapatriement est un prêt, et je sais que si j'emprunte de l'État canadien cet argent, il ne me sera jamais remboursé. Je sais comment cela se passe. Je sais aussi que c'est mortel que d'avoir affaire à des fonctionnaires, qu'ils soient ambassadeurs ou simples réceptionnistes d'Ambassade. Mais j'aime la bataille, et il faut être 2 pour se battre. J'ai trouvé mes hommes. J'adore l'obstacle. J'ai vu hier un juriste, je verrai lundi matin un avocat qui prendra en main le litige qui me sépare de l'Ambassade. Je prépare une lettre ouverte dans laquelle je relate tout ce qui se passe à notre sujet et que j'enverrai à tous les journaux canadiens importants. Il faut que cette histoire se sache du public canadien⁵⁹.

Je regrette infiniment, maman, que les choses se passent ainsi. Je cherche à hâter le voyage, je voulais vous aider à faire le jardin, mais de ce train, tout sera levé quand j'arriverai. J'ai avancé tout au début de mes démarches pour ce voyage que vous étiez malade, croyant que cet argument les inciterait à précipiter un peu les choses. Si jamais Ottawa vous demandait si cela est vrai, dites oui et que vous avez hâte de me voir. Dites tout simplement que vous avez hâte de me voir. Après ce que j'ai eu l'audace de dire à l'Ambassadeur, je vous le dis, je n'ai plus peur de personne sur la terre. Cette bataille m'a vraiment réveillé. Je commence ma vie. Je vais en faire des choses. Je vais en dénoncer des petits scandales qui se cachent dans les ambassades. Il faut que je parle. Il faut que j'écrive. Je suis décidé à tout. Et croyez-moi je n'ai plus ma langue dans ma poche et j'ai appris un peu à m'exprimer pendant ce séjour en France. Ces vieilles pierres d'Europe m'ont appris plusieurs choses. Il ne faut pas se laisser dominer

59. Cette menace n'a pas été mise à exécution, mais Lapointe a rédigé une lettre qu'il n'a pas postée (voir la lettre suivante). Cette menace a peut-être aidé à obtenir gain de cause.

dans la vie, il ne faut pas se laisser manger la laine sur le dos. L'obstacle, c'est ce qui me garde bien vivant⁶⁰. Je prouverai que je suis un homme vivant.

Je vous embrasse bien fort, maman, et j'ai terriblement hâte de vous voir. J'espère que votre santé est bonne, votre moral aussi. Et les enfants ? Ce que j'ai hâte de m'asseoir avec vous et de parler ! Ne vous inquiétez surtout pas, j'ai tous les arguments en mai pour sortir vainqueur de ce dilemme. Je gagnerai. Paris est tout en fleurs et il fait un grand soleil d'été.

11

Au lectorat canadien⁶¹

Je soussigné, ancien boursier de la Société royale du Canada (1956-57 et 1957-58) pour séjour d'Études en France, désire faire part à mes compatriotes d'un litige qui m'oppose actuellement à l'Ambassade du Canada à Paris. Je précise que tous les arguments que j'avance dans cette lettre sont authentiques.

Voici de quoi il s'agit :

En mai 1958, cependant que le dernier versement de cette bourse m'eût été donné, j'ai prévenu l'ambassade que je n'envisageais pas de rentrer au cours de cette même année et que je voulais prolonger mn séjour en France puisque les économies que j'avais faites au cours de ces deux années me le permettaient. Aucune loi ne m'interdisait du reste d'agir ainsi ; il est même louable, je crois, qu'un jeune homme prenne une telle décision surtout si l'on sait jusqu'à quel point l'expérience de cette ville à la fois atroce et magnifique peut être difficile, voire pénible à certains moments. Et le temps a passé. J'avais l'esprit tranquille. Il avait été convenu, entre l'Ambassade et moi, que je n'aurais qu'à faire signe dès que je serais prêt à rentrer. Je n'avais donc aucune raison de me soucier davantage de ces frais de voyage de retour qui m'étaient formellement promis, qui faisaient partie de ma bourse et sur lesquels l'Ambassade veillait précieusement. Et cela était pure logique. Je n'avais pas à demander constamment des nouvelles à l'Ambassade ; c'était son devoir de me les donner elle-même.

60. Cette formulation rappelle un vers du poème « Soleil quotidien », qui fera partie de *J'appartiens à la terre* : « C'est l'obstacle qui me garde vivant ». On en trouve des variantes à travers cette section du recueil qui sera publiée en 1963.

61. Lettre qui compte des corrections à la main, reproduite à partir d'un duplicateur à alcool, sans date ni lieu. Le destinataire est sans aucun doute le lectorat des journaux canadiens (particulièrement québécois) à qui Lapointe veut faire part de son litige qui l'oppose à l'Ambassade du Canada à Paris. Dans le texte, la date est indiquée : le 3 juin.

Or, le 13 avril de cette année, je prie l'Ambassade de bien vouloir organiser mon départ pour le 5 mai : ma mère était souffrante⁶² et je ressentais un vif besoin de reprendre contact avec ma terre natale. Mais Monsieur l'Attaché d'État m'annonce que je ne peux plus toucher ces frais de voyage de retour. Je suis un peu étonné, et il y a de quoi ! J'atteste que j'ai suivi à la lettre tous les règlements qui se rattachaient à cette bourse, que ma conduite a été absolument irréprochable, enfin que j'ai conscience d'avoir utilisé au mieux la bourse que le gouvernement canadien avait bien voulu m'attribuer. Mais rien n'y fait. Il semble que je doive retourner au Canada à mes propres frais. Et voici la raison de ce contretemps : UN OUBLI DE L'AMBASSADE.

En effet, l'Ambassade, qui avait reçu d'Ottawa en mars 59 l'avis de me prévenir que je devais rentrer avant octobre de la même année sous peine de perdre tout droit à ce retour, a oublié de le faire. Je certifie que l'Ambassade ne m'a pas informé de cette nouvelle disposition d'Ottawa. Je ne suis pas le seul du reste que cet avis concernait : nous sommes, je crois, 4 dans le même cas et aucun de nous n'a été avisé. Ma foi ! On devait être débordé de travail cette année-là à l'Ambassade ! Je n'ai pourtant pas le sentiment que l'on manquât de personnel à l'Ambassade. J'ai pourtant eu l'occasion, comme je le dirai un peu plus loin, d'exposer mon problème tour à tour premièrement à Monsieur l'Ambassadeur, deuxièmement à M. le Ministre d'État, troisièmement à M. l'Attaché d'État, quatrièmement à M. le Vice-consul, cinquièmement à l'un des Secrétaires de l'Ambassade ; j'ai vu plusieurs charmantes dactylographes dont une ne parle pas du tout français. En tous cas, je n'étais pas invisible, on aurait pu me trouver : je suis allé quelques fois à l'Ambassade pendant ce temps ; j'ai toujours avisé l'Ambassade de mes changements successifs de domicile, mon adresse n'y était donc pas inconnue. L'Ambassade m'a souvent fait parvenir du courrier qui m'était adressé chez elle. Je n'ai donc rien à me reprocher. C'est l'Ambassade qui a commis une erreur (cette erreur du reste a été reconnue verbalement), c'est donc à l'Ambassade d'en prendre la responsabilité. J'ai droit à ces frais de voyage de retour. Je les réclame.

D'ailleurs, je crois avoir déjà subi une large part des conséquences de cet oubli ; je fais la navette depuis le 13 avril presque tous les jours entre Montparnasse où j'habite et l'avenue Montaigne⁶³. Au début, je l'avoue, ces allées et venues ne me déplaisaient pas tellement : les marronniers de l'avenue Montaigne sont très beaux et il y avait toujours dans le quartier soit une exposition de peinture soit une salle de musée que je n'avais pas vues et qui justifiaient mon voyage. Mais le 5 mai le premier bateau de la saison partait et j'étais encore à Paris. Le 25 mai, le deuxième bateau allait partir et mon problème n'était pas encore résolu. La « plaisanterie » n'était plus du tout amusante. Mais Monsieur l'Attaché d'État redouble ses efforts. On télégraphie au Conseil des Arts, qui fait suite à la défunte Société Royale⁶⁴, mais le Conseil des Arts, bien entendu, fait la sourde oreille : il a raison : c'est l'Ambassade qui a oublié de transmettre mon message. Je mets

62. On apprendra dans la lettre à sa mère que c'était un mensonge proféré afin de gagner l'Ambassade à sa cause.

63. Il habite au 10, rue de l'Arrivée, dans le 15^e arrondissement.

64. Le Conseil des arts du Canada a été créé en 1957.

désormais l'accent sur l'essentiel et je souligne même très fort : CES FRAIS DE VOYAGE DE RETOUR M'ONT ÉTÉ PROMIS, ILS FONT PARTIE DE MA BOURSE, J'Y AI DROIT, JE LES RÉCLAME. Le 24 mai, je demande audience à Monsieur l'Ambassadeur qui me reçoit presque immédiatement. Après avoir hanté les couloirs de l'Ambassade depuis plus d'un mois sans trouver la solution de ma question, j'ai été très agréablement surpris d'une telle promptitude. J'expose de nouveau mon problème qui est simple au fond et que je sais presque par cœur maintenant. L'erreur de l'Ambassade est reconnue, mais on me propose de solliciter un rapatriement. L'astuce est très diplomatique : on couvrira ainsi l'erreur de l'Ambassade. Or, je refuse formellement toute idée de rapatriement, car le rapatriement c'est un prêt et un prêt qui doit être remboursé selon des conditions presque draconiennes. D'abord je n'ai pas à payer ce retour de ma poche et puis la liberté est un sentiment qui m'est trop cher. Cependant c'est aujourd'hui le 3 juin et je suis toujours à Paris. La plaisanterie devient un peu amère. L'obstacle ne m'effraie pas. Je le dis dans ce troisième recueil que je publierai prochainement : C'est l'obstacle qui me garde vivant⁶⁵. Mais cela a assez duré. Après avoir demandé conseil à un juriste, je verrai ce matin un avocat qui prendra en main ce litige qui m'oppose à l'Ambassade.

Encore un mot :

Je dois dire qu'il n'est pas toujours agréable d'avoir affaire à Messieurs les fonctionnaires de l'Ambassade du Canada à Paris. D'abord l'atmosphère dans laquelle j'ai été reçu chez Monsieur l'Ambassadeur était glaciale, assez intimidante. C'est peut-être du reste l'atmosphère qu'il convient exactement d'entretenir dans un pareil cas : on peut décourager d'un coup celui qui ose demander ou réclamer quelque chose. Je précise que ce n'est pas l'aumône que je demande à l'Ambassade ; je lui demande de prendre la responsabilité de son erreur et de me donner d'urgence mon billet de retour.

En plus de cet accueil qui inspire la crainte, quelques-uns de ces Messieurs de l'Ambassade du Canada à Paris ne parlent pas français, ou si peu. Il faut alors toutes ses oreilles et aussi tous ses yeux pour arriver à suivre la conversation. Cela est étrange. Sommes-nous bien à Paris ? Après tout, une petite vendeuse de chez Ogilvy's⁶⁶ a sans doute plus d'excuses de n'être pas bilingue qu'un Ministre d'État à l'Ambassade du Canada dans la capitale française. Cela est possible.

Mais dites-moi, je vous en prie, le Canada n'a-t-il pas été d'abord une terre française et ensuite seulement une terre anglaise ? L'Est du Canada n'est-il pas une terre où les gens qui l'habitent ont le privilège de parler cette belle langue qu'est le français ? Ne serait-il pas tout à l'honneur de ces Messieurs d'Ambassade de parler un français convenable sinon correct surtout lorsqu'ils sont en stage à PARIS ? Et nous, Canadiens-français qui venons à l'ambassade du Canada à Paris, ne sommes-nous pas en droit d'être reçus et écoutés dans notre langue maternelle ? Or, n'ayez pas la mauvaise idée de téléphoner à l'Ambassade le soir par exemple après 19 heures : on vous y répondra en anglais et seulement en anglais. Cela est un peu gênant. Et il y a lieu de se demander jusqu'où

65. Voir la référence à cette formulation dans la lettre du 28 mai 1960.

66. Il s'agit de la chaîne de magasins Ogilvy.

ces choses peuvent aller si elles continuent ainsi. N'est-il pas vrai, par exemple, que ce fameux « Château de Maisonneuve », situé en plein centre de la ville de Montréal, porte désormais un nom anglais ? Au reste, Maisonneuve n'est peut-être pas le fondateur de cette ville. Cela aussi est possible.

Je ne voudrais pas en soulignant ces détails avoir l'air de céder à l'amusement gratuit ou de masquer le véritable problème qui me concerne. Ces détails ont leur importance. Mais étant Canadien, je préfère rire de cette histoire qui m'arrive plutôt que d'en pleurer. Et j'espère que cette lettre n'aura détourné aucun Canadien du désir qu'il aura sûrement, lors d'un éventuel voyage à Paris, de venir y saluer son îlot de terre canadienne. L'édifice, croyez-moi, est très beau, très grand, et l'avenue Montaigne est une des plus belles de Paris. Mais moi, au fait, je serai peut-être enfin parti quand vous viendrez...

12

À sa mère et sa sœur Adrienne

Paris, le 2 septembre 1960.

Chère maman, chère Drienne,

Je suis arrivé. L'envolée a été rapide, croyez-moi. Le vrai train des pommes! Le vieux Dodge n'en aurait pas fait autant en si peu de temps! Je n'arrive pas à croire que je suis à Paris. C'est comme un rêve. Ce n'est pas assez long, je n'arrive pas à réaliser que j'ai fait un demi-tour du monde. Mais oui... À minuit et 8 minutes, le jet décollait, à 6 heures et dix on descendait à l'aéroport de Paris. Juste le temps d'y penser un peu. C'est incroyable! J'ai l'impression que le Canada est tout proche de l'Europe.

C'est très beau à regarder ce jet. C'est aussi gros que le village de Ste-Justine. Cela pèse plusieurs centaines de tonnes. Nous étions plus de cent passagers à bord. Je n'étais pas très rassuré, il faut le dire, en montant là-dedans. Il y a quand même une distance de 4 000 milles à franchir, et d'un seul trait. Dès que j'ai été assis dans l'avion je ne pensais plus au danger possible. D'ailleurs il n'y a pas de danger. Il y a moins d'accidents dans les airs que sur terre et sur mer.

À minuit et 8 l'avion décollait. J'étais assis à l'arrière, près d'un hublot et à droite comme je le souhaitais. Je voyais ces ailes immenses dans le ciel, le feu des réacteurs sous les ailes. C'est énorme cet avion-là. On a grimpé vite dans les airs. Montréal me paraissait bien petit. Et tout de suite on monte au-dessus des nuages. Les étoiles me semblaient un peu plus grosses que vues de la terre. Vers une heure, l'hôtesse nous disait que nous arrivions au-dessus de l'océan. Vers 2 heures il commençait de faire jour. Les étoiles s'éteignaient peu à peu et le bleu de la mer apparaissait à travers les

nuages. C'était comme un ciel renversé. Et puis le soleil commence à monter au-dessus des nuages. Toute cette mousse blanche sur laquelle on vole devient rose, rouge, de toutes les couleurs. C'est féérique! Moi qui aime les nuages, je me suis régalé, j'en ai eu pour mes sous. À quatre heures on nous servait le petit déjeuner. À 5 heures on pouvait distinguer déjà les côtes de l'Angleterre. À 6 hrs on arrivait à Paris. Le voyage était fini. Cela n'a peu déçu : on n'a pas le temps d'y penser, on a l'impression d'être assis dans un immense salon ; jamais l'avion ne bouge, aucune poche d'air, aucun soubresaut. Je croyais que ce jet était plus excitant.

On volait à une vitesse de 600 milles à l'heure. Et puis on n'a même pas l'impression d'aller vite. Les nuages passent vite, c'est vrai, au-dessus de nous, mais pas assez pour donner le vertige. On volait à 33 mille pieds dans les airs. C'est très haut. Heureusement qu'on garde dans l'avion le degré de la température de la terre. On ne sent rien lorsque l'avion prend son envol et monte, mais en descendant on a de moyens tourbillonnements dans les oreilles. Je ne croyais pas être fatigué, mais je l'étais en descendant. Frère Clément⁶⁷ a fait le voyage avec moi ; mais je ne l'ai pas vu pendant la traversée : il était en première et moi en classe économique. Marcel⁶⁸ est venu nous reconduire à l'avion. Le soir, chez lui, il a fait préparer un grand dîner : apéritif français, canard à l'orange, vin de France et tout le tremblement. Pendant l'envol une hôtesse est venue me donner une petite bouteille de champagne que Marcel lui avait commandée en cachette avant de partir. C'était un bon avant-goût de la France. Je l'ai bue avec mon voisin de voyage.

Comme j'aimerais que vous pussiez faire cette traversée! C'est pas énervant du tout. On ne sent rien. On va terriblement vite mais on ne le sent pas.

Il était six heures du matin à ma montre, heure de Montréal, ce qui donnait 11 heures du matin ici. Aucune difficulté pour les douanes où j'ai retrouvé Frère Clément. Il faisait beau à Paris mais pas chaud du tout. 60 degrés à peu près. Le climat est tempéré ici en Europe. Montréal et Québec sont de vrais fourneaux l'été et puis l'hiver ce sont des glaciers. À Paris aucune chaleur et aucun froid excessif.

Je vous ai envoyé un télégramme tout de suite en arrivant. Vous avez dû le recevoir jeudi soir vers les 8 heures.

Je n'ai pas dormi du tout dans l'avion. J'ai sauté une nuit. Je me sens un peu dérangé. J'ai quitté Montréal mercredi soir le 31, je suis arrivé hier à Paris et c'est

67. Il s'agit de Clément Lockquell (1908-1984), membre de la congrégation laïque des Frères des Écoles chrétiennes. À cette époque, Lockquell est doyen de la Faculté de commerce de l'Université Laval depuis 1954. Collaborateur à la *Revue dominicaine* pendant les années 1950, il est chroniqueur, dans les années 1960, au journal *Le Soleil* de Québec. Il a été le maître à penser de plusieurs personnalités intellectuelles québécoises.

68. Marcel Martin (1926-2016) est un historien et critique de cinéma français. Lapointe et lui ont entretenu une correspondance de 1960 à 1962, alors que le premier était en France et que le second enseignait à Montréal. L'un des poèmes de *Jour malaisé*, « Un rêve de la mer », affiche une dédicace « à Marcel ».

aujourd'hui vendredi le 2. On doit aller vite certainement. J'ai dormi hier 12 heures de suite sans me réveiller. J'aurais pu dormir debout. Le voyage en lui-même n'est pas fatigant, mais c'est de monter si haut qui nous fatigue.

Paris est très beau ce matin. Je suis allé prendre mon café à une terrasse que j'aime près de ma chambre⁶⁹. Je reconnaissais chaque chose. C'est drôle, il me semble que je rêvais pourtant. Je n'ai pas eu le temps de prendre conscience de l'éloignement.

J'espère que vous n'avez pas été trop inquiète. J'ai été très content de vous redire bonjour de Montréal. Mais j'étais un peu triste de vous entendre pleurer. J'avais peur un peu moi-même de prendre cet avion, maintenant c'est fini, je n'aurai plus peur. L'hôpital non plus ne me fait plus peur. On dit qu'il faut plonger dans l'eau pour apprendre à nager, cela est vrai. Il n'y a plus que le travail qui me fait peur. Toujours travailler, sans prendre le temps de regarder ce qui est beau sur la terre, ce n'est pas une vie.

J'ai attendu trop tard pour téléphoner à Margot. J'ai travaillé à mon texte pour Radio-Canada jusqu'à 7 heures du soir, ensuite je vous ai appelées, Marcel a donné son dîner, j'ai dit bonjour à chez Adrien, et Air-France m'a téléphoné pour me dire que l'avion partait avec une heure de retard seulement au lieu de 2 heures comme on me l'avait dit dans la journée. Ils vont certainement tous aller vous voir en fin de semaine. Vous leur lirez cette lettre si elle est arrivée. Je la poste au plus vite.

Aujourd'hui je m'occupe de choses de ma petite Brie⁷⁰. J'ai mis le beau portrait qu'elle m'a donné sur ma table de travail. J'espère que ma tante Justine passera une autre semaine avec vous. Si elle veut partir, gardez-la quand même. Remerciez-la de nouveau des cadeaux qu'elle m'a faits. Merci aussi de ce que vous m'avez donné maman et Ladrie. J'espère que ce sera bientôt mon tour de vous faire des cadeaux.

L'été a passé bien vite. Comme ces jours étaient beaux! Cela a passé trop vite. Je vous embrasse bien fort, bonne santé. Je vous envoie une carte postale de la rue où j'habite.

69. Lors de sa visite avec son épouse, Roch Carrier a décrit la chambre où les a reçus Lapointe, au 10, rue de l'Arrivée, dans le quartier de Montmartre : « La chambre a la longueur de son lit, au-dessus duquel sont rangés des livres sur deux tablettes fixées au mur. Une machine à écrire portable trône sur un pupitre très étroit, voisin de son oreiller. » (*Leçons apprises et parfois oubliées*, Montréal, Libre expression, 2019, p. 110-111)

70. Il s'agit peut-être d'une coquille pour Drie.

13

À sa mère et sa sœur Adrienne

Paris, le 22 septembre 1960.

Chère maman et chère petite sœur,

Votre première lettre a mis bien du temps à arriver! Je l'attendais... Chaque matin vers 9 heures je regardais sous la porte. Toujours rien. Un beau jour elle est arrivée. Les nouvelles de votre côté sont plutôt bonnes, ce qui m'encourage. Quant à moi je veux vous envoyer un mot chaque semaine. Il ne faut pas que vous vous inquiétiez. Je suis très bien. Je me ménage comme on dit. J'ai réduit les promenades à pied.

Je n'ai pas vu ces 20 premiers jours à Paris. Frère Clément a été d'une gentillesse extraordinaire. On s'est envoyé quelques-uns des meilleurs restaurants parisiens, plusieurs cinémas et du théâtre. Il est parti dimanche dernier. Inutile de vous dire que mon train de vie a changé depuis. Il devait vous appeler en rentrant à Québec pour vous donner de mes nouvelles. Il a pris le même avion pour retourner.

Je suis content que la tôle soit posée. C'est une affaire de réglée. J'imagine que cela a coûté cher. Plus aucun danger pour le feu maintenant. Qui a fait ce travail ?

J'enverrai certainement une carte à Yvon⁷¹. J'étais pour te demander, Ladrie, si cela pouvait se faire. Ça me fait plaisir de lui adresser un mot de Paris. Il est très gentil.

Voici quelques petites choses que j'aimerais que vous n'oubliez pas. J'espère que cela ne vous ennuie pas trop :

Donnez cette petite saleté de veston qui est devenu trop petit pour moi à Jean-Marie⁷² qui pourra l'user. J'ai mis dans une poche une cravate en soie rouge qui vient de Florence (Firenze). C'est aussi pour lui. Un souvenir d'Italie.

Avez-vous posté quelques photos à Madame Labrecque⁷³ ? Je vous rappelle de mémoire sans en être certain : 119, 4^e avenue, Val d'Or, Québec. Je lui enverrai une carte postale de la tour Eiffel. Dites-moi si cette adresse est exacte.

Avez-vous reçu les dernières photos ? Sont-elles bonnes en général ?

Avez-vous posté à Claude la marinière en toile bleue ? C'est celle dans laquelle j'ai fait un trou avec une cigarette. Vous l'avez déjà rapiécée. Il sera peut-être content de la mettre. A-t-il commencé son travail à gage dont il parlait dans une lettre ?

71. Ami de cœur de sa sœur Adrienne.

72. Un des enfants de sa sœur Lucille.

73. Aline Quirion (1931-2022) était mariée à Rémi Labrecque.

J'ai écrit à ma tante Justine en arrivant. Je viens de recevoir une longue lettre d'elle. Elle est adorable. Quel grand cœur et plein de jeunesse! Elle a beaucoup aimé son séjour à la maison. Il faudra qu'elle revienne. Lui avez-vous envoyé une ou deux photos ? Cela lui ferait plaisir. J'ai aussi écrit à mon oncle Joseph⁷⁴, mais j'espère qu'on ne me répondra pas. J'ai promis aussi avant de partir d'envoyer une carte à certaines personnes, mais je ne m'en souviens plus. Si tu t'en souviens, Ladrie, dis-moi.

Je fais attention à ma santé, ne soyez pas inquiètes. J'essaie de ne plus fumer. C'est vachement dur, mais j'y arriverai avec le temps. Je diminue le café aussi. C'est pourtant ce que j'aime le mieux. Toutes ces précautions à mon âge, c'est affreux!

Ladrie, je t'ai posté, mais par bateau, ce qui mettra, je le regrette, un certain temps, un joli pull d'un vieux rose que tu aimeras certainement. J'ai choisi la taille à peu près, car ici les mesures sont différentes. Aussi une grosse médaille (c'est la grande mode ici) avec une chaîne en étain. J'ai trouvé un sac de cuir qui est à peu près du même modèle de celui que tu recherchais dans le catalogue. Et un foulard en laine. Maintenant maman c'est à votre tour. Je veux vous trouver quelque chose qui vous plaise.

Vous me dites qu'il fait beau au Canada. Je vois d'ici ces grandes journées claires et chaudes de l'automne, cela me plairait trop de les passer une fois avec vous autres. Ici le soleil ne se casse pas la gueule. Il pleut presque tout le temps. J'ai recommencé à donner des leçons. J'ai les mêmes élèves que j'aime bien. Je vous embrasse bien fort. Ne travaillez pas trop, je vous le demande. J'attends de vos nouvelles.

G

14

À sa mère et sa sœur Adrienne

Paris, le 25 octobre 1960.

Chère maman et chère petite sœur,

Je rentre d'un très beau voyage en Italie avec des amis canadiens qui avaient une place dans leur voiture. J'en ai profité. C'est un pays extraordinaire. Venise est sans doute la plus belle ville d'Europe après Paris. Je vous en parlerai une autre fois. Je n'ai pas le temps aujourd'hui. J'ai mille choses à faire en ville.

Ladrie, je t'ai posté par avion un joli collier en verre de Murano et des boucles d'oreilles. C'est une des grandes spécialités de Venise. Garde-le. C'est un souvenir.

74. Joseph Lessard.

Je suis persuadé que tu l'aimeras. J'étais fou de joie de te l'envoyer. Tu dois l'avoir reçu à l'heure actuelle. Dis-moi si la couleur te plaît. Un rose passé, bien vénitien.

Et aujourd'hui je suis encore bien plus content. J'ai trouvé par hasard un tissu vraiment formidable, très à la mode ici, vert et bleu, comme la cravate que j'ai mise cet été, avec lequel tu pourras te faire une jupe. C'est du tonnerre! Le modèle est taillé et faulx : tu n'auras qu'à le coudre à ta taille. Comme cela elle sera à ton goût et à ta taille. Comme j'ai hâte que tu la reçoives! Je la poste par avion pour que tu l'aies au plus vite et que tu la mettes alors qu'il fait encore beau. J'en suis vraiment content. Pour toi. Je voudrais qu'elle te plaise. Tu seras coquette!

J'ai trouvé un autre tissu aussi : même genre, en forme de damier, mais noir et rouge. Très attrayant. Je te l'envoie par bateau, la semaine prochaine si je peux, si je fais assez d'argent avec mes leçons. Tu en seras ravie. C'est un tissu de laine.

Content que le sac de cuir soit dans tes goûts. Il y avait dans le paquet deux aquarelles avec la Tour Eiffel comme sujet. Tu as sans doute compris qu'il y en avait une pour Yvon. Tu peux lui donner le porte-clefs si toi tu ne t'en sers pas. Est-ce qu'il a reçu la carte postale ? Quoi de neuf à propos de l'égratignure ? Je ne l'oublie pas. Va-t-il vendre sa voiture bientôt ? Dis-lui bonjour de ma part.

J'ai une autre nouvelle, très grande à vous apprendre. J'ai fait une cinquantaine de dollars avec mes assurances au cours de l'été. On vient de me les envoyer. Je pourrai vous rembourser tout de suite maman. Je sais que vous n'en avez pas beaucoup.

Je prends maintenant mes repas dans un restaurant médico-social⁷⁵. C'est le même prix qu'aux restaurants universitaires. Et la nourriture est bien meilleure et plus copieuse. C'est vraiment très bon. J'ai toutes les chances cet automne! Il faut passer un examen pour avoir droit à ces médico-sociaux, j'ai présenté un certificat des médecins qui m'ont traité cet été à Montréal, et tout de suite j'ai obtenu ma carte⁷⁶. C'est une grande chance. Ne soyez plus inquiète maman de ma santé, je mange très bien maintenant. Je n'ai pas pu arrêter de fumer complètement, vous comprendrez que cela soit difficile. Mais mes jambes semblent aller mieux. Les engourdissements sont beaucoup moins fréquents. Aussi j'ai pu m'acheter une espèce de petit radiateur qui chauffe mieux. La chambre est plus chaude. Mais on a pas eu encore de grands froids, sauf 2 ou 3 jours. J'attends votre pyjama. Vous êtes très gentille de me le poster. Je le mettrai certainement.

Avez-vous donné à Jean-Marie cette semaine cette chemise de nylon bleue que je vous ai postée de Montréal avant mon départ ? Elle est très petite. Il pourra la mettre.

75. C'est un type de restauration bon marché qu'on trouve dans les hôpitaux et les maisons de retraite.

76. Lapointe a souffert pendant une bonne partie de sa vie de problèmes cardio-vasculaires.

Pouvez-vous me dire le nom de famille et le prénom du père de la Poune⁷⁷ ? C'est le barbier de Saint-Camille. Il a été vraiment gentil et il m'a demandé de lui envoyer une carte postale de Paris.

J'ai reçu votre dernière lettre ce matin. Votre mot maman m'a bien touché. Comme vous êtes bonne! Vous pensez à ma santé, à mes repas, à mon linge, et tout cela. Je suis content de vous dire que tout va bien. J'espère que votre mal de reins est fini. Reposez-vous bien.

Je n'ai pas reçu de nouvelles des gars encore. J'espère qu'ils vont bien.

Il fait beau depuis une semaine, ici. Depuis mon retour d'Italie. L'automne est dans son plein. Les arbres sont dans toute leur beauté. Mais un automne français c'est moins beau et moins coloré qu'un automne au Canada. Les arbres sont moins divers ici. On ne voit que des platanes et des marronniers.

Je vous embrasse bien fort. Faites attention à votre santé. Prenez le temps de regarder ce qui passe. Et bonne chance!

G

15 À Marcel Martin

Paris, samedi le 5 novembre 1960.

Mon cher Marcel,

A pris fin hier ce long weekend de la Toussaint que j'ai passé avec R.⁷⁸ sur la côte normande⁷⁹. Comme ce littoral est beau – depuis Cabourg jusqu'au Touquet! J'y suis allé plusieurs fois. Il me semble connaître cette région depuis toujours... Étretat surtout

77. François-Xavier Ouellette étant mort prématurément en 1912, il ne peut s'agir de la même personne. Saint-Camille-de-Leillis est une petite municipalité qui faisait alors partie du comté des Etchemins, dans la région de Chaudière-Appalaches. « La Poune » était le nom d'artiste de Rose Ouellette (1903-1996). Celle-ci domine la scène du genre burlesque comme comédienne et directrice de théâtre jusqu'aux années 1960 où elle fait son entrée à la télévision.

78. Cette initiale de prénom revient périodiquement dans les lettres et dans les documents d'archives. Il semble que ce R. ait cohabité avec Lapointe un certain temps et qu'il avait un fils de 16 ans. Des feuillets trouvés dans les archives nous apprennent que c'est ce même R. qui pousse Lapointe à rédiger une dizaine de pages en prose en un laps de temps déterminé pour l'aider à débloquer son imagination.

79. Tous les noms géographiques énumérés par la suite sont situés dans cette région.

m'attire, avec ses falaises noires et ses plages dorées qui empêchaient Boudin⁸⁰ de voir autre chose. Il en était obsédé. Il n'a peint que ces plages. On peut même reconnaître dans ses quelques peintures sur Venise par exemple les ciels et cette blondeur souriante de la côte de Normandie. Deauville ne m'inspire qu'une curiosité passagère. Ses fameuses « planches » du reste ne sont attrayantes qu'en juillet et août lorsque les grands de ce monde viennent y étaler l'arrogance de leur fortune. La plage n'est pas belle. Il faut déjà avoir un certain âge pour aimer Deauville. Mais Trouville, ma ville jumelle⁸¹, me plaît beaucoup. C'est plus intime – malgré l'immensité de la grève et plus vrai, sans être peuple. Je me suis promené des heures et des heures le long de la mer. Jamais, je crois je n'ai senti de si près la mer. Tôt le matin, lorsque les voiliers reviennent avec une voilière⁸² de mouettes, c'est un spectacle extraordinaire. Honfleur est encore plus sympathique en un sens, c'est un véritable port, mais sans plage. Je suis fou de ce vieux village marin. Il n'y a que Saint-Jean-de-Luz ou Villefranche-sur-Mer qui peuvent lui être comparés. Vu de Trouville, et le soir, l'estuaire de la Seine est grandiose. Ai bien du mal à ne pas te parler des déjeuners savoureux que j'ai pris. Tu connais sans doute la renommée gastronomique de Pacy-sur-Eure, par exemple, ou d'Évreux dans la vallée d'Auge. C'est divin!

Mais je rentrais aussi il y a deux semaines d'un voyage superbe en Suisse et dans le Nord de l'Italie⁸³. Et cela je ne te l'ai pas encore conté.

Un séjour en Italie c'est suffisant pour modifier bien des choses en soi. Moins rigoureuse, moins dépouillée que la France, mais méditerranéenne avec plus d'aisance. Ici tout est clair d'origine ; les couleurs des pierres et des maisons. Comment la vie ne serait-elle pas mesurée, claire, harmonieuse! Les réflexes des gens sont spontanément souriants. On sent souvent chez les Français une recherche de la lucidité qui est cultivée pour elle-même ou pour écarter de soi toute duperie, ce qui reste de négatif, ce qui confine à un simple style d'expression, à un art de paraître, donc à une espèce d'élégance impuissante et à une ironie qui agace très vite. Chez l'Italien cette lucidité est aussi un art d'être, un art de vivre. L'italien est né, musical, profondément. Mais ces deux langues d'abord sont différentes. L'une chante avec bonheur et nonchalance ; l'autre élucide et construit, cache implicitement un effort et une volonté. Les paysages et la lumière ensuite sont différents. La terre d'Italie exige le plein soleil, celle de France réclame une certaine grisaille. Ici, c'est le détail qui révèle, soutient, personnalise l'ensemble ; là, tout doit être vue d'un seul coup d'œil. Mais je dois t'embêter avec ces réflexions trop primaires. Je m'arrête.

80. Eugène Boudin (1824-1895) est un peintre paysagiste originaire de Honfleur.

81. Trouville n'étant pas jumelée à Ste-Justine de Dorchester, le sens que Lapointe attribue à cette gémellité n'est pas clair.

82. Volière, plutôt.

83. Voir la lettre précédente.

Au cours de ce même voyage, j'ai connu le Doubs⁸⁴ qui m'a ravi. C'est une espèce de Dordogne⁸⁵, mais encore plus accidentée, plus riche aussi. C'est le maquis et c'est la forêt verdoyante. Suis tombé amoureux du vieux Dole, la ville natale de Pasteur⁸⁶, qui m'a rappelé un peu ce rêve qui émane du village de Sarlat⁸⁷.

Mais bien sûr on ne peut pas comparer le Moyen Âge et la Renaissance... La vallée du Doubs est extraordinaire jusqu'à Besançon et même jusqu'à Pontarlier. La grande source de la Loue nous arrache des cris d'admiration. C'est la chose à voir. Même le massif central n'est pas plus impressionnant dans ses meilleurs moments...

Mais le plaisir du voyage diminue un peu lorsqu'on rentre en Suisse. Je m'entends mal avec ces gens. Lausanne ne m'a jamais bien excité non plus que Genève. Pourtant, ce qu'on appelle la riviéra suisse, la route de Lausanne à Montreux, c'est du tonnerre! Puis c'est la vallée sauvage du Rhône (en passant par Martigny et Sion) qu'on suit jusqu'au Simplon. Ce col est encore plus terrifiant à certains moments que le Saint-Gothard⁸⁸ que j'ai connu en mai dernier. Après cette féerie continue des Alpes italiennes, le lac Majeur et ses fameuses îles Borromées qui m'ont bien déçu. Je n'y rêverai plus jamais... Mais il faut que je dise que je les ai vues comme personne sans doute : en plein brouillard et sous la pluie battante. On ne voyait rien. Et de toute façon ses parfums exotiques sont désormais dans les livres de Boylesve et de Loti⁸⁹. Ici, il faut se pencher trop longtemps sur les fleurs...

Et c'est déjà une autre Italie qui commence. Bergame, Brescia, Vérone toute rose, ocre et rouge, Vicence, Padoue et Venise. Venise, quelle ville! Quel rêve! Quel style! On n'est plus sur la terre, vraiment! On ne réagit plus avec ses raisons d'homme. Le rêve affleure de chaque chose et nous gagne insensiblement. Il y a à Venise une espèce de rêve et de sentimentalité dans l'air que je n'ai éprouvées nulle part ailleurs que sur le Transat. Venise est un grand bateau flottant. On se sent fatalement amoureux à Venise. L'obstacle n'apparaît que pour souligner que la possibilité de bonheur qu'il cache. Le charme est ici bien plus puissant que n'importe quelle force du corps ou du raisonnement. Et ce n'est plus le jour entier qui compte mais bien l'instant présent. L'éphémère triomphe. Venise est une ville de l'instant. Sous cette mouvance, ce changement constant des choses, c'est un peu de notre secrète permanence que nous touchons du doigt. L'instant est peut-être la plus belle

84. Lapointe s'est déplacé dans le département de Bourgogne-Franche comté. La rivière Doubs a donné ce nom au département. Sauf exception, les municipalités énumérées dans ce paragraphe et le suivant sont situées dans la même région.

85. Cette région tire son nom du cours d'eau qui traverse en grande partie le Périgord.

86. Louis Pasteur (1822-1995) est un homme de sciences français.

87. Ville du Périgord.

88. Massif montagneux qui fait partie des Alpes suisses et qu'il a visité en mai 1960.

89. René Boylesve est un écrivain français (1867-1926), auteur de *Le parfum des Îles Borromées*. Louis-Marie-Julien Viaud, dit Pierre Loti (1850-1923), qui était marin, a écrit des romans à teneur autobiographique et d'inspiration exotique.

figure concrète de l'immortalité⁹⁰... Je ne pouvais plus quitter Venise, cent fois par jour je revenais à la place San Marco et chaque fois, surtout en pleine nuit ou au crépuscule, c'est cette même grande harmonie qui éclatait dans mon cœur... C'est la plus belle place que je connaisse. (Concorde est démesurément grande). Saint-Marc pourtant est un fouillis inimaginable de styles et de bâtiments hétéroclites. Ici il ne faut rien isoler : le détail ne donne rien : il peut même imposer une franche laideur. Mais l'ensemble est d'une harmonie incroyable. Venise, c'est une folie sublime. Ces gens ont misé sur l'éphémère terrestre, ils ont trouvé une éternité. Ai vu la Biennale. Moche dans l'ensemble. Mais découverte d'un grand peintre italien qui aurait dû gagner le prix : c'est Borelli (1909-57). Une de ses toiles *Cantique à l'Adriatique* m'a emballé. Mais 3 millions de lires!!!

Enfin la baie de Trieste, absolument étonnante, qui me donne l'envie de connaître à tout prix celle de Rio⁹¹ et de Naples. Il y a aussi l'Adriatique que je ne pourrai jamais oublier... L'Adige⁹² aussi, moins majestueux mais plus sympathique que le Pô ou le Tibre⁹³. Ah! Il faudra que je compte désormais avec l'Italie pour vivre...

Et retour par Gênes, la riviera italienne que je continue à préférer à la riviera française que nous avons suivie de Menton jusqu'à Marseille. De quoi faire rêver longtemps! Cette dernière est jolie, pittoresque, plaisante. Elle épate au premier voyage. On s'y attache. On jure de lui rester fidèle. Mais elle ne gagne pas à être connue plus à fond. C'est mon avis. Elle donne tout au premier regard. Elle est française : elle charme, elle est bien taillée, mais les coutures ne sont pas finies à l'intérieur... Alors que la riviera italienne demande, plus secrète et plus intérieure, à être connue. Elle est belle, elle ne déçoit pas si on apprend à la connaître. Si tu veux, c'est le Breton et le Provençal. Tu sais de quel côté mon amour penche. À Cannes, me suis rappelé notre séjour...

Retour à Paris par la Provence et la N7. Sans histoire. Je connais chaque maison.

Mon cher Marcel, comme tu le vois, j'ai bien de la chance cet automne! Les dieux me font de gentils petits clins d'œil. Je me précipite.

Ai pu obtenir une carte du COPAR⁹⁴ qui me donne droit à prendre mes repas dans un restaurant médico-social. La nourriture est presque excellente et très copieuse. On y sert servi par des jeunes filles, et dans des assiettes. Même prix : 1 NF⁹⁵. Je crois que tu comprends ma joie d'avoir quitté les restaurants universitaires...

90. C'est d'ailleurs l'un des thèmes prédominants de son œuvre poétique.

91. Baie de Guanabara (autrefois de Rio de Janeiro), au Brésil.

92. Fleuve d'Italie qui prend sa source dans les Alpes et se jette dans l'Adriatique.

93. Ce sont deux des plus importants fleuves d'Italie.

94. C'était le nom donné à la carte d'assurance-maladie en France.

95. Nouveaux francs.

Irai sans doute un jour en Charente maritime⁹⁶. C'est un département que je ne connais pas, non plus que les Deux-Sèvres ni la Vendée : enfin toute cette région à l'ouest de la route Nantes-Poitiers-Angoulême-Bordeaux. C'est toi qui m'en donnes l'envie : je n'oublierai pas ta commission – Et c'est aussi Chardonne⁹⁷ qui est un écrivain presque inconnu et que j'aime beaucoup. Ce n'est pas le coup de foudre mais il ne me déçoit pas.

Je relis ta longue lettre qui m'étonne par moments, qui me fait rigoler à d'autres (lorsque tu me fais la leçon, en terminant, c'est tordant!), et qui m'émeut aussi par moments car cette fois je te retrouve tel qu'en ton image... Heureux Montaigne! C'est lui qui a la chance de t'aider. Je voudrais bien sûr que ce soit moi. Pour le plaisir d'être à la fois ton père et ton fils, une fois, n'ayant été que ton frère. Mais ma sagesse n'est pas celle de Montaigne : je t'inciterais plutôt aux folies... Et il faudrait que l'on se voie dans un cadre autre que celui, par ailleurs très charmant et, qui ns a réunis cet été. (Je n'oublie combien tu as été bon pour moi...) Et puis j'ai l'impression, par moments, que je ne peux plus être moi-même que dans cette ville, que je dénigrais tant au début, et dans cette chambre. C'est peut-être ici que je suis véritablement venu au monde... Voilà que le grand dilemme va me faire souffrir de nouveau...

Non, tu ne manques pas de sens pratique, comme tu l'affirmes, si d'en avoir serait de mettre une entrave à ton cœur et à ta générosité. Je t'admire beaucoup de poursuivre l'œuvre que tu as commencée il y a déjà qq années. J'irais volontiers à l'encontre de qqs de nos amis communs qui te pressent de rompre cette aventure. On est trop égoïste pour t'approuver, c'est simple. Rêve et vis d'abord. L'aventure est française. Et je me demande si tu es aussi Canadien que tu l'affirmes dans cette lettre. Tu te défends trop de l'être pour l'être vraiment.

Ta longue méditation sur la politique moderne m'a passionné. Tu dis juste : il faut d'abord sauver la masse pour que l'individu puisse vivre. La France n'a pas encore compris cela qui vit encore au beau 17^e. De Gaulle a mal dirigé sa clairvoyance aussi. Un vent de fronde souffle à nouveau sur la France. L'opinion se trouble et s'inquiète. De Gaulle est critiqué par la droite et par la gauche. L'armée, le parlement, certains groupes syndicaux, professionnels et universitaires le condamnent. Il est seul avec le gros peuple dont il va méthodiquement chercher les suffrages et les applaudissements. Même Moscou et la Chine durcissent leurs positions et accentuent leurs menaces. L'OTAN n'ose pas encore ouvertement. C'est peut-être malheureusement une VI^e république que cette vaste et active opposition prépare. Est-ce que celle-ci saura s'adapter à la marche du monde actuel ? Mais qui peut gouverner la France ? Ce peuple si profondément individualiste. Reste que de Gaulle est maintenant contraint d'agir : la guerre d'Algérie doit finir : entre les meurtres quotidiens et la paix il n'y a peut-être pas de solution intermédiaire. Mais ce problème est si complexe... Hier de

96. Région du Centre-Ouest de la France qui donne sur l'Atlantique.

97. Jacques Chardonne (1884-1968), nom de plume de Jacques Boutelleau, est un écrivain français originaire de la même région, dont le récit le plus connu est *Claire* (1931). Lapointe possédait *L'Épithalame* (1921).

Gaulle semble avoir déçu une fois de plus. Aucun renouvellement de sa politique sauf l'accentuation d'un régime personnel et autoritaire. Une dictature ne peut conduire en France qu'aux pires échéances. Elle existe du reste depuis 58.

Et puis cette fausse bombe, qui sera toujours anachronique et dérisoire, que la France cesse donc d'en parler⁹⁸! Elle s'entête à être une grande puissance. Cela devient pénible. De toute façon, c'est l'Allemagne seule qui a l'argent nécessaire pour la construire, cette bombe. Le prestige de la France est ailleurs : il est dans ses prix Nobel! Et puis de Gaulle, ce qu'il peut être méprisant! Il envoie promener tout le monde. Encore hier il disait à tout le monde de se mêler de ses propres affaires. Son petit coup de griffes aux USA était délicieux. De Gaulle veut faire l'Europe. C'est son idée arrêtée. Napoléon voulait aussi la faire. Briand⁹⁹ également. Mais j'ai bien peur qu'elle ne se fasse jamais. Tu sais comment Paris et Bonn¹⁰⁰ la conçoivent cette Europe : à Bonn sous la forme d'une fédération dotée d'institutions communes et supranationales ; à Paris bien sûr on préfère la formule de la confédération où chaque nation conserve sa souveraineté. La France, c'est la parcelle qui ne veut jamais s'intégrer au tout. Je ne le lui reproche pas. C'est son caractère. C'était sa force. Mais le XX^e siècle condamne tout isolement si on n'est pas URSS ou USA. La France ne se pliera jamais aux exigences du groupe ; elle ne lui remettra surtout pas toutes ses destinées. L'unification de l'Europe est bien loin... Mais si elle devait en être la directrice, ah! oui! Tout de suite!

Ma chouette je commence à te barber, je le sens, je le sais. Je t'embrasse de tout mon cœur. Amitiés à Pierre que je n'oublie pas. Bonjour aussi à Madeleine, Anne et Paul¹⁰¹. Je joins à cette lettre un article qui va te faire rigoler ; un autre qui t'aidera peut-être à saisir le complexe problème français actuel ; et deux poèmes sur lesquels tu serais gentil de me donner un avis tout cru.

98. La France avait effectué un premier essai nucléaire le 13 février 1960 durant la guerre d'Algérie.

99. Aristide Briand (1862-1932) est un homme politique qui a occupé plusieurs ministères en France, dont celui des Affaires étrangères, entre 1915 et 1926.

100. Avant la chute du mur de Berlin, en 1990, cette ville était depuis 1949 la capitale fédérale et politique de la République fédérale d'Allemagne (Allemagne de l'Ouest).

101. Prénoms dont l'identité est problématique, mais il pourrait s'agir de Madeleine Gobeil et d'Anne-Claire Poirier. Le nom de cette dernière est mentionné dans une lettre de Gobeil qui évoque une escapade en voiture avec Lapointe et Poirier. Celle-ci, née en 1932, deviendra une réalisatrice dont les œuvres marqueront fortement le cinéma québécois.

16

À sa mère

Paris, le 7 décembre 1960.

Chère maman,

Il me semble que je ne vous ai pas écrit depuis longtemps, mais je pense à vous très souvent. Je voudrais vous savoir en sécurité, sans souci et sans inquiétude. L'hiver doit être arrivé déjà et toutes les saletés de la neige. Je vous vois descendre le matin dans la maison froide, ça c'est terrible. C'est la chaleur d'abord qu'il faut. Cette semaine je vous envoie une robe de chambre très chaude, très épaisse. J'espère que vous la recevrez pour Noël. Et comment êtes-vous maman ? Votre santé est-elle bonne ? Faites attention, ne vous fatiguez pas trop, ne prenez pas d'inquiétudes inutiles. Moi je suis bien, les gars m'ont écrit la semaine dernière et ils semblent bien aller eux aussi, les autres sont proches. J'ai écrit une longue lettre à Diane hier. J'espère qu'ils remontent un peu la côte.

J'imagine que vous aurez un réveillon à Noël ou au jour de l'An comme d'habitude. Je me charge de vous envoyer l'entrée et le dessert. Vous goûterez un peu des produits de la France. Comme ça je ne serai pas tout à fait absent. Je vous poste une boîte de crème de marrons. En France on met un peu de crème fouettée dessus. C'est très bon. Et pour commencer le repas, j'envoie du pâté de porc, des œufs de poisson et des rillettes qu'on sert sur des toasts chaudes. Ce sera différent pour vous, j'espère que vous aimerez ça. Pour moi, ce sont les meilleures choses que j'ai découvertes en France. Vous m'en parlerez.

Je vous envoie une photo prise sur la place Saint-Marc avec de milliers de pigeons qui y vivent de générations en générations depuis des siècles. Venise est une ville extraordinaire. C'est la ville que j'aime le plus après Paris et Rome.

Jos est arrivé. J'espère qu'il est bien. Va-t-il sortir son Dodge ? Quand Claude et Louis vont-ils rentrer ? Je suis pressé aujourd'hui, je vous embrasse bien fort et vous souhaite mille bonnes choses, une bonne santé d'abord.

G

17

À sa famille

Paris, mardi le 20 décembre 1960.

Chers vous tous,

J'espère que vous recevrez cette lettre avant Noël. Je peux imaginer un peu le gros trafic qu'il y a dans la maison à cette heure. Cela doit être magnifique à voir! C'est la vie qui bouge, qui grouille, qui s'affirme. On se sent vivant. On se sent au-dessus de l'ordre des choses. C'est la chaleur même de la vie qui se mêle à chacun de nous. Comme je voudrais être parmi vous autres!

J'ai reçu la charmante lettre de Ladrie hier. Je l'ai relue plusieurs fois. Elle me donne une image très attachante de tout ce qui se passe à la maison et au village pendant cette période des fêtes de fin d'année. Il me semble que je suis là. J'aimerais bien vous voir, maman, avec votre nouvelle coiffure. Ça, ça me fait plaisir. J'espère que votre santé est bonne, et que le courage est bon aussi. Je vous envoie 20 piastres que j'ai pu échanger avec un Canadien qui débarque en France. Cela m'a bien aidé l'été dernier. Je vous enverrai les 10 autres prochainement. J'espère que les facteurs ne les renifleront pas à travers l'enveloppe.

Il m'est arrivé bien des aventures, et pas trop drôles, avec la robe de chambre que je voulais vous poster. Un jour, je l'achète : très content de mon coup, je cours à ma chambre pour l'emballer, je me rends à la poste, et là les choses commencent à se gâter un peu, beaucoup. On me dit que je n'ai droit qu'à 500 grammes et le paquet malheureusement pèse 1 500 grammes. J'invente mille choses, mille prétextes, je leur dis que je ne peux pas couper en deux une robe de chambre et tout le tremblement. Impossible de les convaincre par la politesse. Je saute sur mes grands chevaux, je commence à les engueuler, à les traiter de ceci de cela, j'étais dans l'eau bouillante c'est pas mêlant je pétai le feu. Rien ne pouvait les faire changer d'idée. Je suis revenu chez moi avec mon gros paquet sous le bras. Je voulais écraser tout le monde dans la rue. Je savais où j'allais. Je fonçais dans le tas. Mais c'est pas fini. Je ne voulais plus garder cette robe de chambre. Je décide de retourner au magasin, pensant qu'on me la reprendrait tout de suite sans chichi. Vous pensez! Il a fallu que je me batte une bonne heure pour leur faire comprendre le bon sens. Finalement, ils étaient bien consentants à la reprendre, mais ne voulaient pas me rembourser. Or, que voulez-vous que ça me donne d'avoir un compte dans un magasin de choses de femme!!! Là, j'ai dit tout ce que je savais de saleté et leur ai dit que je les enquiquinerais longtemps. La dette se payerait certainement. Je vous jure que la chère France à ce moment-là ne me paraissait pas si belle ni si aimable. Finalement, on m'a rendu mon argent. J'avais chaud dans la rue. Les vapeurs me sortaient de partout. Et l'histoire n'est pas finie. J'en ai essuyé une bonne aussi avec les boîtes de conserve que je voulais vous envoyer quelques jours plus tard.

Cette fois, j'avais fait une quinzaine de petits paquets, vous savez qu'on ne fait pas ça dans le temps de le dire, les maudites boîtes étaient rondes, la corde ne voulait pas tenir autour, et tout le tremblement. Mais j'avais réussi. Les petits paquets étaient beaux, bien faits. La ficelle allait tenir certainement. J'arrive à la poste avec mon bazar. J'étale mes paquets sur le comptoir. On en fout un sur la balance, le plus léger apparemment. 600 grammes, que je vois. Merde, obligé encore une fois de revenir avec mes trucs. Là, je me suis découragé, je n'essaie plus, j'ai tout donné à ma concierge, et malheureusement vous ne boufferez pas de foie gras pour Noël... En tous cas, j'ai fait mon possible.

C'est bien Kennedy pour lequel je criais tant au cours de l'été. J'ai gagné mes élections¹⁰². J'ai suivi le dépouillement des votes dans ma chambre le matin, de 6 hrs et quart le matin jusqu'à midi et demi. J'étais fou de joie.

J'ai oublié de vous dire dans ma dernière lettre que j'ai bien reçu votre pyjama. J'en suis bien content, il est chaud, je l'ai mis tout de suite. Merci beaucoup.

J'ai envoyé une flûte de bois à Claude. Très belle. Dites-lui de l'essayer avec le truc qui est dans la boîte à chaque fois qu'il s'en sert. Dites à Jos que j'ai hâte d'essayer son Oldsmobile. Mais que son Dodge était bien sympathique. J'espère aussi que Louis va arriver bientôt. Il ne faut pas qu'il passe l'hiver dans le bois et la neige. Je vous souhaite à tous, Yvon compris, un très bon jour de Noël et bien du fun.

G

18

À un destinataire inconnu

[Avant les fêtes de Noël, 1960, Paris.]

Merci de tes bons vœux, qui crois-moi, me touchent beaucoup¹⁰³. Ils sont discrets et sereins ; ils disent juste ce qu'il faut pour me laisser deviner toute la sympathie et la tendresse amicale que tu gardes pour moi. Tu sais, j'ai bien pensé à t'écrire parfois ; je t'entendais parler dans le plus lointain de tes nouvelles – tu pleurais peut-être. Mais j'étais moi-même à bout de force. Tu as choisi le silence. C'est la meilleure solution. Au fond, nous cherchons tous deux à nous libérer intérieurement par la même voix. La plupart des gens ont peur d'être libres ; ils se meurent d'être liés à quelque chose ;

102. Le représentant démocrate, John F. Kennedy (1917-1963), a remporté les élections aux États-Unis le 8 novembre 1960.

103. Cette lettre, ainsi que la suivante, a été recopiée et dactylographiée sur une page, avec comme titre : « Anciennes lettres ». Si Lapointe les a recopiées sans autres indications, c'est probablement parce qu'il attribuait une certaine valeur au contenu de ces lettres. La référence à Paris indique que Lapointe est en train de faire ses études en France.

ils ont facilement besoin de souffrir. Ils ont à ce moment-là un alibi pour tromper leur petitesse : c'est la faute de l'autre, je n'ai fait que semblant, et tout un tas d'excuses dans le genre qui ne font que prouver leur faiblesse, leur vulnérabilité. C'est difficile d'être le gagnant. Une espèce d'indulgence, une espèce de miséricorde ou de pitié remonte en surface et noie les couronnes. Tu sembles te consoler peu à peu. Tu sembles souffrir en tous cas avec une âme plus sereine. C'est la souffrance acceptée et comprise qui nous garde à la hauteur de nous-mêmes. Tout cela va s'effacer. Le temps arrange tout. Nous reparlerons plus tard des choses heureuses qui nous sont arrivées. Je t'offre mes meilleurs vœux et te serre la main bien fort. Allez vite va préparer tes rendez-vous pour les fêtes qui approchent. B¹⁰⁴.

P.S. Paris se grime depuis un mois. Cela m'affole un peu de voir arriver les fêtes. Le gibier a peur quand il voit que la période de la chasse est ouverte, il veut se cacher. Moi c'est pareil. Je trouve affreux ce temps des fêtes. Mais il fait jour partout dans mon cœur. Où aller me cacher ? On peut changer le décor, fabriquer un dépaysement, mais le fond reste le même de [sic] la solitude. Le cœur suit les pistes, il accompagne toujours, il arrive même le premier...

19 À Marcel Martin

[Vienne, Jour de l'An, 1961¹⁰⁵]

Mon cher Marcel,

Arrivé à Vienne ce matin à 9h30. Après avoir trouvé un hôtel et regardé un peu le plan de la ville, je suis sorti mon vieux. J'ai le don de dénicher les coins qui peuvent me plaire! Tout de suite ai pris 5 ou 6 adresses formidables! Suis allé prendre un ticket à l'opéra pour ce soir. On donne le don Carlos de Verdi. Décidément, ce sera mon année Verdi : à Prague, j'ai entendu au [passage illisible] qui m'a d'ailleurs étonné. En novembre, à Paris, c'était un Requiem... Mais revenons à Vienne qui me [illisible] du côté que tu imagines bien – et cette ville est peut-être une des + belles d'Europe! – mais qui me déçoit un peu de l'autre. J'avais imaginé une architecture légère, limpide, mozartienne... La pierre valse, d'accord, mais aucun arpegge immatériel dans ces mouvements.

104. Cette signature date d'une brève période pendant laquelle Lapointe utilisait le prénom de Bernard, comme en fait foi le cachet d'une enveloppe daté du 26 décembre 1960.

105. Lettre manuscrite qui comporte plusieurs passages difficiles à déchiffrer.

Au contraire, c'est germanique et je n'ai pas l'âme germanique. Le Donae [?] Strom¹⁰⁶, surtout le mot « strom » éveille tout un monde abyssal, profond, ténébreux, et c'est ainsi que je comprends la sensibilité allemande. Mais Vienne, c'est le Danube écrit et dit en français, c'est léger, aérien. Et cela je ne l'ai pas trouvé encore. Je ne peux pas imaginer que Mozart est né à quelques heures d'ici et qu'il a vécu ici même. Il est vrai que Schubert y est né aussi. Mais Schubert c'est encore léger parfois. Et je cherche à me donner raison, je me dis que Mahler est viennois, que Beethoven y a séjourné longtemps et à ce moment, cette première impression que j'ai de cette ville est véridique bien qu'elle me déçoive un peu. – Ai trouvé un restaurant formidable aussi où j'ai déjeuné. Excellente compagnie [illisible]! Et [illisible] j'ai commencé à découvrir Vienne, mon cher Marcel, il y a exactement 192 monuments intéressants à voir ici, C'est affolant et avec cette atmosphère qui y règne c'est affolant. (Je n'aime pas ce a privatif, et serait plutôt en l'occurrence très nordique!! Chemin faisant, je passe devant une immense galerie où on 5 000 ans [sic] d'art égyptien. J'avais loupé cette exposition lors de son passage à Paris, je suis donc allé la voir. J'ai passé 2 heures merveilleuses. T'en reparlerai cependant une autre fois. Je reviens à Vienne. Ma 1^{ère} impression est plutôt défavorable, mais la principale raison est que j'aurais dû rentrer à Paris en quittant Prague. Prague est une de ces villes qui m'a le plus ému. Je suis en train de gâcher ce qu'elle m'a donné. Prague est une ville baroque, attachante, remplie de poésie. Et cette poésie est la [illisible] qui la lui donne ; c'est cette couleur dorée des maisons, c'est cette présence du Moyen Âge et puis ce sont les Tchèques eux-mêmes. Pas une très belle race, mais généreux, cordiaux, ces Tchèques, comme seuls les Andalous m'en ont donné la preuve. J'ai pleuré en quittant Prague. Je devais prendre un train à 13h15. J'ai pris celui de 22 heures, et si ce n'eût été la question de mon visa qui se terminait à minuit hier soir, je ne serais parti que beaucoup plus tard. Prague, même en hiver, c'est Mozart! C'est une ville musicale et musicienne! Pleine de nostalgie aussi. Une vie royale a été mise au poing¹⁰⁷ mais continue de vivre à travers le nouveau régime socialiste : J'ai mille choses à dire sur cette ville. J'en ferai un article en rentrant à Paris¹⁰⁸. Ça me gêne maintenant de mettre par-dessus tout ce monde la découverte de Vienne, celle de Salzbourg que je ferai, celle de [illisible] enfin. Mais je suis là, et je me dis que je serais bête de louter ces 3 villes. Je regrette surtout que tu ne sois pas avec moi. Quel plaisir j'aurais de découvrir tout cela avec toi! Mais [nous irons?] ensemble à Prague, il le faut! J'étais très ému en montant dans l'Orient-Express. J'avais dans la tête les beaux poèmes pleins de mélancolie de Valéry Larbaud et ceux encore plus poignants de Cendrars¹⁰⁹ sur ce fameux train. Mais j'ai déchanté assez vite. D'abord c'est plein de [illisible] et c'est froid, ce train, terriblement froid! [illisible] enfin j'ai [illisible] et [illisible] Orient-Express! – [illisible] il est 6 heures et je connaîtrai

106. Passage illisible, mais Lapointe a peut-être mal orthographié *Sturm und Drang*, le mouvement littéraire du romantisme allemand qui a eu cours au XVIII^e siècle.

107. Jeu de mots qui évoque l'assujettissement de ce pays à l'URSS.

108. Il ne l'a pas rédigé, à notre connaissance.

109. Valéry Larbaud (1881-1957) est un écrivain français auteur de *Fermina Marquez* (1911), dont Lapointe possédait un exemplaire. Blaise Cendrars (1887-1961) est l'auteur du célèbre poème « La prose du Transsibérien et de la petite Jeanne de France ».

ce fameux opéra, le + fameux du monde avec la Scala, à 7 heures! – Ma chambre est grande, bête, idiote : 3 lits, mal éclairée, mal chauffée... J'ai hâte de sortir de Prague. J'étais [illisible] et me sentais sur [illisible]. Chambre jolie, accueillante, baignoire, radio, eau chaude, et elle était 3 fois –¹¹⁰ chère que celle-ci. Vienne est très chère. Presque autant que Paris. R. est à St-[illisible], avec sa famille. Mais c'est toi qui me manques. T'embrasse et déchire cette lettre illisible et trop « baroque » – Comme je déteste au fond la mesquinerie des styles classiques français et latins. Je ne m'accorde pas très bien avec l'âme germanique mais elle est + généreuse. Je suis slave! J'ai du sang slave ou andalou dans les veines certainement! [illisible] les raccourcis [illisible], la lucidité, le trait un peu cynique des latins, et précis surtout [illisible], une [illisible] bien dans ma peau de Français au fond et j'en serai content. T'embrasse bien fort et je te le dis une 2^e fois : tu me manques... Dis à Paul et Yvon que Vienne ce n'est pas Paris mais Amsterdam! Ils comprendront. Mais Prague c'est Paris et c'est encore un peu plus et c'est un peu moins, c'est différent. Et c'est Paris et Prague que j'aime, moi. Je me demande pourquoi j'ai tant retardé à connaître cette ville! On ira n[ou]s deux au printemps. On dit qu'un printemps à Prague c'est un printemps à Paris, et tu sais que ce que cela peut être –

Bonne année!

20 À sa mère

Paris, samedi le 13 janvier 1961.

Chère maman,

Chaque jour j'espère recevoir une lettre. J'ai hâte de savoir comment vous avez passé ces fêtes de fin d'année. Avez-vous donné un réveillon ? Est-ce que toute la famille y était ? Et les enfants, comment étaient-ils ? J'imagine que vous avez eu beaucoup de plaisir et pas trop de fatigue...

Moi, j'ai passé cela bien tranquillement. J'ai rencontré une jeune Canadienne assez sympathique. On s'accorde bien. Elle est gentille et très intelligente. Mais ça n'est pas suffisant pour faire voir le paradis. C'est donc inutile. Les petites Françaises ont le don de mettre de la vie et de l'allant dans la moindre chose. Quelle race merveilleuse au fond.

Ici les jours grandissent déjà. On recommence à espérer de nouveau. Les jours ont allongé d'au moins une demi-heure. À 6 heures le soir il fait encore clair. On a eu de vraies journées de printemps pendant les fêtes. Comme c'est agréable de voir le

110. Lapointe a utilisé le signe pour indiquer : moins.

soleil. La chaleur et la lumière, ce sont les choses les plus importantes. La vie prend une meilleure figure dès qu'il fait beau et chaud. J'aimerais bien pouvoir vivre dans le Sud.

Que font les gars ? Claude va-t-il retourner pour quelque temps chez Juste ? Jos a-t-il sorti son char ? Ti-Louis est-il mieux ? Comment va sa santé ? Jos est-il encore amoureux de sa Poune¹¹¹ ?

Faites bien attention à votre santé maman. J'espère que ma petite Drie ne s'en fait pas trop non plus. Dites-lui qu'elle mette ses jupes pour travailler au magasin. C'est le temps. Je lui en enverrai d'autres pour l'été. Yvon est-il toujours au bord ? Je vous souhaite mille bonnes choses, écrivez le plus tôt possible. Je suis pressé aujourd'hui. Des saluts à tous.

G

21

À Marcel Martin

Paris, le 21 janvier 1961.

Mon cher Marcel,

Je crains bien – mais c'est heureux pour toi – que je ne pourrai jamais te parler comme je voudrais de ce beau et très intéressant voyage que je viens de faire dans l'Est. Je n'ai traversé que trois frontières et c'est le monde que j'ai l'impression d'avoir découvert ; en tous cas j'ai senti très vivement en moi cette petite Europe si variée mais qui offre partout le même visage ; les fleuves sont à peine des rivières et toutes les villes sont construites sur le même modèle du cercle : on n'est jamais désorienté tout à fait.

Je manque de temps et de courage surtout pour écrire ce voyage. Je suis rentré plus tôt que je ne le prévoyais mort de fatigue et je suis incapable de récupérer. Il faut ajouter à cela une angoisse de mourir comme je n'en ai jamais connu encore. C'est effrayant par moments. Il est vrai que ma santé n'est pas très bonne non plus. J'ai extrêmement peur de souffrir d'épilepsie. Je vais bientôt consulter un médecin. Je vois évidemment tout en noir – moi qui aime la lumière. Et toutes les misères que je vois autour de moi me font autant souffrir que les miennes. Si seulement il y avait quelque chose d'immortel ! Enfin, une sale période. Elle passera.

Sale période en ce qui concerne mes rapports humains aussi. Je crois que je n'aurai découvert aucun véritable ami pendant ce long séjour. Chacun cherche son petit intérêt, ment à visage ouvert, déblatère, raconte les pires méchancetés. J'ai fait, tu te souviens,

111. Il s'agit d'un terme affectueux.

ce voyage en Andalousie avec une fille qui était amoureuse et qui le reste, d'un garçon que je connais. C'est par moi du reste qu'ils se sont connus. Nous avons passé plus de trois semaines ensemble, il est évident qu'on se soit fait des confidences mutuelles – elle surtout vidait son panier car elle était malheureuse à l'époque. Aujourd'hui le ménage est raccordé et c'est, tu le penses bien, la brouille entre ce garçon et moi. Maudites femelles! Marcel, ne te confie jamais à une femme, et ne te mêle surtout pas des histoires de con d'une femme : ça dit tout sur l'oreiller. Mais ne crains pas que je me sois livré de fond en comble : tu me connais assez perspicace malgré mes naïvetés pour ne pas révéler à tout venant mon être intime. Reste qu'on fait des aveux à son insu, qu'on porte des jugements, qu'on se livre d'une certaine façon : avec une femme, le piège se referme toujours sur soi. Je crois qu'on ne peut aimer sans problème que sa mère et sa sœur et à la rigueur une fille qui n'a pas encore connu véritablement les hommes. Les autres deviennent des chiennes et sèment la brouille. C'est une sale espèce. C'est bête, je ne peux pas supporter l'idée d'avoir des ennemis. Non pas que j'aie besoin de charmer, ni d'être entouré de gens qui m'aiment plus qu'il ne le faut, ni que je me sente incapable de me défendre si on m'attaque, mais peut-être parce que je ne peux pas concevoir la haine. Je sais bien que dès que l'homme commence à avoir des idées personnelles et qu'il fait la sottise de les formuler à haute voix, il s'attire des ennemis. Les petites gens ne peuvent pas supporter un avis contraire au leur, ils ne comprennent pas et ils ne pardonnent pas. On dirait qu'il n'est permis que de parler librement qu'entre êtres intelligents. Les vaniteux sont les plus ignobles. Enfin, j'essaie de tirer de ces petites saletés une certaine leçon. Je n'ai pas hâte du tout, pour cette raison, de rentrer dans le petit milieu littéraire de Montréal : je l'imagine encore bien plus mesquin que ceux que j'ai connus ici. J'ai certainement déjà des ennemis là-bas.

Un mot quand même avant de te laisser sur Prague qui m'a ravi, conquis, enchanté. C'est la ville romantique, baroque, généreuse et douce par excellence. Il te faut connaître cette belle ville dorée. Tout est doré à Prague, et cela chante et cela est plein de rêve. Quels beaux visages intérieurs ont ces Tchèques! Ce sont les Bretons de France. Ils ne sont pas beaux mais ils sont présents et généreux. Ce sont les plus pauvres du monde et ils peuvent tout donner. Ce sont les Andalous d'Espagne. Ce sont, et je regrette de le dire, le contraire des Parisiens, qui par souci de lucidité, n'acceptent ni de souffrir ni d'aimer en général. Est-ce que je serais slave ?

Vienne chante encore dans ma tête. Une ville musicale et musicienne, légère, très sentimentale, mais aussi très chère. Une ville idéale pour un voyage de noces par exemple. Le Danube n'est pas tout à fait ce que j'avais imaginé : j'ai bien senti un peu le vent du large et ces remous profonds en le traversant à pied, mais je n'ai pas été emporté. Il est bien sage au fond, ce fleuve, et plus sentimental que romantique, plus français qu'allemand. Mais ce n'est pas non plus la gentille petite chanson de la Seine ; c'est encore un peu plus que le Rhône, mais ça se perdrait dix fois dans le Saint-Laurent ou le Mississippi!

Le moment le plus délicieux fut celui du départ à Paris. Je prenais pour la première fois l'Orient-Express¹¹²! J'avais en tête les poèmes mélancoliques de Valéry Larbaud et ceux beaucoup plus tristes de Cendrars sur ce fameux train¹¹³. D'un bout du wagon, j'entendais les harmonies slaves et de l'autre des violons viennois... Il n'en faut pas plus pour s'émouvoir légèrement et considérer qu'on a peut-être de la chance d'être à bord de l'Orient-Express. J'imaginais facilement l'autre bout du monde... Mais pour ne pas briser ton plaisir je n'ajouterai rien, car tu en rêves peut-être en ce moment.

La découverte de la Bavière baroque m'a émerveillé. Je n'avais jamais vu de beau baroque. (Saint-Sulpice et l'Opéra de Paris nous laissent plutôt sceptiques, et avec raison!) Marcel, crois-moi, c'est beau, du véritable baroque! Paris et l'esprit français m'avaient rempli de préjugés sur cet art. Évidemment les Français n'ont pas le génie baroque (et c'est peut-être pour cela qu'ils le décrivent tellement): ils sont plus à l'aise dans le classicisme. La sacro-sainte économie des moyens, l'épure les fascinent. Ils sont eux-mêmes là-dedans. J'avoue que j'ai toujours mal blairé ce classicisme dans lequel je sentais souvent non seulement une simple rigueur mais un manque profond de générosité. Je ne cherche pas l'abondance ni la prodigalité – et en ce sens je ne me suis pas entièrement reconnu dans le baroque bavarois – mais je veux une mesure pleine. Je ne la trouve pas toujours ici. Et ce que je reproche aux Français surtout c'est de regarder les choses de loin, plus soucieux de synthèse que d'analyse, au fond: on observe le fleuve du haut des rives alors que je voudrais qu'on se jette dedans pour le connaître. Quelques-uns l'ont fait, Claudel¹¹⁴, par exemple, et il m'enchanté. Mais déjà en lisant ce gros et juteux Claudel j'imagine la nuance savante et irremplaçable d'un texte de Montaigne ou de Valéry. Comme tu le vois, je suis plein de contradictions et ce n'est pas tout de suite que je vais régler ce problème. Une chose dont je suis sûr c'est que je ne suis pas Allemand, à peine Bavarois. Je me rapprocherais plus du Breton, de l'andalou ou du Slave. Au fond j'ai eu tort de quitter ma forêt canadienne: mon affaire est là.

Te remercie de tout cœur, mon cher Marcel, de ton cadeau que j'ai trouvé en rentrant. Tu es plein de délicatesse et moi avec mes grosses pattes je ne sais pas comment te dire mon plaisir. -- N'achète pas le roman de Marcotte¹¹⁵, je te l'ai posté hier. C'est un service de presse que j'ai trouvé. Chez les bouquinistes des quais. Les journaux français parlent beaucoup de lui en ce moment. Je ne sais si ces éloges cachent un

112. Premier train de luxe qui reliait Paris à Constantinople (aujourd'hui Istanbul). Lancée en 1883, cette ligne légendaire a pris fin en 1977.

113. Valéry Larbaud (1881-1957) a écrit une « Ode » dans *Les poésies de A.O. Barnabooth* dans laquelle il raconte son voyage sur le train de l'Orient-Express. Blaise Cendrars (1887-1961) est l'auteur du fameux poème « La prose du Transsibérien et de la petite Jeanne de France ». Les deux œuvres datent de 1913.

114. Lapointe admirait Paul Claudel (1868-1955) dont il a rédigé une note à propos de sa pièce de théâtre *Tête d'Or*. Voir ACO, p. 185-189.

115. Gilles Marcotte (1925-2015) est un écrivain, universitaire et l'un des plus fins observateurs de la littérature québécoise. À l'époque de cette lettre, il occupe la direction des sections littéraire et artistique du journal *La Presse*.

peu de charme mais ils sont nombreux et bien dits, comme tu l’imagines, venant de la plume de ces Français qui semblent avoir appris à parler avant de manger ou de chier. Ils m’étonnent et m’horripilent en même temps. Ils m’agacent trop pour que je puisse vivre toujours ici, mais je les aime trop aussi pour que je consente à les quitter définitivement. – Voilà que j’en ai écrit beaucoup! T’embrasse mon cher toi.

22

À Jean-Guy Pilon

Paris, le 17 mars 1961.

Mon cher Jean-Guy,

J’ai bien reçu ton recueil¹¹⁶ en son temps et je t’en remercie.

Aujourd’hui je voudrais te demander s’il te serait possible de me consacrer quelques minutes dans une de tes émissions. Je sais que ton programme est établi depuis longtemps à l’avance, mais un miracle, si ça n’arrive pas tout seul, ça peut se fabriquer. J’ai écrit un long poème sur le Saint-Laurent (une vingtaine de pages, très exactement 456 vers) et j’aimerais avant de le publier le faire passer à la radio. C’est une poésie plus orale qu’écrite. Et ça m’arrangerait sur le plan fric.

Si tu ne veux pas toi-même, puis-je te demander de transmettre ma suggestion à un de tes amis réalisateurs d’« Arts et Lettres » ; je pense, par exemple, à Gilles Derome¹¹⁷ que j’ai connu l’été dernier.

Quant au texte, c’est bon, j’en suis sûr.

Diriges-tu encore la collection Panorama¹¹⁸, ou as-tu remis cela entre les mains de Miron ?

J’ai appris que tu es boursier. Très content pour toi, et toutes mes félicitations. Quand te verra-t-on à Paris ?

Dans l’attente de te lire bientôt, je te serre bien amicalement la main.

116. En octobre 1960, Pilon publie *La mouette et le large*, aux Éditions de l’Hexagone.

117. Gilles Derome (1928-2019) a été réalisateur à la télé de Radio-Canada.

118. Collection créée par Pilon aux Éditions de l’Hexagone en 1953 et qui sera publiée jusqu’en 1959.

23

À sa mère

Paris, samedi midi, le 18 mars 1961.

Chère maman,

Je vous écris assis au soleil, en costume de bain, le soleil est brûlant. Je regarde les arbres qui sont tout en feuilles déjà devant ma fenêtre. Je ne peux pas croire que l'été de nouveau est revenu. Que j'aime le soleil! Tout à l'heure j'ai bu un grand verre d'eau fraîche, c'était bon, il me semble que je découvrais l'eau pour la première fois. Comme j'aimerais, maman, m'asseoir avec vous au soleil et parler longuement. On se ferait un bon café et on prendrait du pain et du beurre ; c'est ce que j'aime le mieux, c'est ce qu'il y a de meilleur. Il faudra prendre le temps de parler longuement quand je retournerai. Mais je ne sais pas encore exactement quand je retournerai. Je travaille beaucoup. Je prépare un livre de poèmes qui paraîtra bientôt¹¹⁹. Je me hâterai de vous poster le premier exemplaire. C'est ce que j'ai écrit de plus beau. J'ai soumis mon manuscrit à quelques écrivains français, et ils l'ont trouvé épatant¹²⁰. Je suis fou de joie. Quelques poèmes seront publiés en avril dans une des plus célèbres revues de France¹²¹. C'est un immense obstacle que je viens de franchir. Cela me donne confiance en moi-même. Je suis plein d'espoir. Écrire, je crois, c'est ma vie. C'est ma raison d'être au monde. Je suis sûr que vous me comprenez. Mais je me fais des tourments. Je devrais gagner plus d'argent, j'aimerais bâtir cette petite maison dont on parlait tous les deux, cela viendra un jour¹²², j'en ai la conviction. Mais à l'heure actuelle je suis incapable de m'arracher à ma machine à écrire. J'aimerais gagner de l'argent pour vous faire plaisir, pour aider tous ceux que j'aime, pour vous enlever des inquiétudes, des soucis, pour que vous puissiez vous endormir le soir sans vous soucier du lendemain. L'argent en lui-même ne me dit rien. C'est un moyen, non un but. Est-ce que Thérèse vous a parlé d'un voyage que je devais faire en Grèce et en Turquie à Pâques ? J'ai changé d'idée. J'ai remis cela à plus tard. J'ai trop de pain sur la planche en ce moment. Mais je garde l'idée. J'ai besoin de connaître ces vieilles civilisations. Ici, tout est en fleurs en ce moment. Le soleil est chaud, les jours sont longs, je vois des gens heureux, et vous là-bas vous êtes encore dans la neige, cela n'est pas juste. Comment est votre santé maman ? Avez-vous des difficultés encore avec vos intestins ? Il faut, paraît-il, boire un grand verre d'eau à jeun le matin, et prendre des pruneaux. Faites-vous aussi de la salade verte avec beaucoup

119. Il s'agit d'*Ode au Saint-Laurent* que Lapointe prévoyait publier à part de « J'appartiens à la terre ». Les deux parties seront réunies en 1963 aux Éditions du Jour.

120. Lapointe a soumis son long poème à Pierre Emmanuel, Pierre Caminade et Alain Bosquet. Pour plus de détails sur la rencontre avec Emmanuel, voir « Rencontre de Pierre Emmanuel » (OSL).

121. « Au ras de la terre » et « J'appartiens à la terre », *Mercure de France*, n° 172, avril 1961, p. 595-596.

122. Il réalisera son rêve quand il se fera construire une maison à Champlain, au début des années 1970, qu'il appellera « Le Vaisseau du soleil ».

d'huile d'olive, cela est très bon à la fin des repas, et ça régularise le fonctionnement des intestins. J'en sais quelque chose moi aussi. Votre foie est-il mieux ? Donnez-moi des nouvelles très précises. Je veux savoir. Et Adrienne, comment va-t-elle ? C'est le soleil dans la main, cette petite. Comme j'aimerais qu'elle n'ait plus besoin de travailler, qu'elle reste avec vous et qu'elle passe son temps à lire, à se faire belle et à plaire. Je la trouve tellement courageuse. Tellement généreuse. Quand je pense que je pourrais faire du fric à sa place et que je suis assis devant ma machine à écrire, comme un grand veau ! J'ai des remords. Mais c'est plus fort que moi, j'ai besoin d'écrire, je crois que j'ai quelque chose à dire au monde. Je le sens. Parfois j'en suis sûr. Si je pouvais avec mes écrits rendre un seul être heureux j'en serais déjà récompensé. J'écris cette lettre très vite. J'ai reçu un mot de Willy Jacques. C'est marrant ! J'ai posté plusieurs revues à Drienne. Dites-moi si Marie a reçu les 2 jouets que je lui ai envoyés il y a 3 mois presque, pour ses petites. J'espère qu'ils ne se sont pas perdus en route. J'ai aussi posté des petites choses à Réjean et à Pierre, et à Louise¹²³. Bien, je vous embrasse du meilleur de mon cœur. Bonne santé, et bonne chance. Dites bonjour à Claude, Louis, Jos, Ladrie, Yvon, et tous les autres.

G

24 À Clément Lockquell

Paris, samedi le 25 mars 1961.

Mon cher ami,

Je lis votre lettre, je prends feu, je bous, je n'ai pas envie de parler, je voudrais donner des coups de pied. Mais que suis-je donc pour vous ? Vous osez m'appeler « Mon cher ami » ? N'êtes-vous pas sûr de vous tromper ? N'avez-vous pas vu que je souffrais ? Ne l'avez-vous pas senti ? Après 3 mois de silence, vous m'adressez cette petite lettre genre fesses serrées qui ne dit absolument rien, qui me raconte des nouvelles que j'aurais pu apprendre dans les journaux. Vous prenez un paragraphe entier pour me demander : « Et votre thèse¹²⁴ ? » Commencez donc par répondre aux questions que je vous ai posées à propos de cette thèse, même si elles sont bêtes et insignifiantes. Et n'écrivez pas : « Mon cher ami » : les formules de politesse m'agacent. J'accorde un autre sens au mot amitié. Le 17 décembre, vous m'avez envoyé vos souhaits par télégramme, j'ai bondi

123. Il s'agit de neveux et de nièces.

124. Lapointe réagit violemment à une simple question que lui pose Lockquell sur l'avancement de son travail universitaire : « Et votre thèse ? » dans sa lettre datée du 10 mars de la même année. Lockquell a touché une corde sensible dans la mesure où Lapointe est inconstant dans la rédaction de sa thèse.

de joie, je vous ai écrit tout de suite, mais j'attendais une lettre, même courte, qui n'est jamais venue. Quelle est donc cette générosité de cœur ? Que signifie-t-elle ? C'est trop facile d'envoyer un télégramme. Cela évite de faire un mot. Cela est plus rapide. Cela épate davantage. Il suffit d'avoir dix dollars dans ses poches. Les bourgeois ont de pareils trucs. J'ai suffisamment souffert des intentions et des sentiments bourgeois. La mesure est pleine. N'opterez-vous donc jamais ? Opterez-vous jamais ! Ne m'écrivez que 2 fois par année : je connais ma solitude, j'en ai pris mon parti. Des lettres dans le genre de celle que vous venez de m'adresser, tous les secrétaires du monde peuvent les écrire. Vous n'avez même pas besoin de les dicter. Je n'en veux pas de ces lettres anonymes. C'est un cœur que je veux entendre battre dans une lettre. Mais comment pouvez-vous agir de cette façon ? N'avez-vous pas vu mon désarroi ? Je ne vous juge pas, je cherche à vous comprendre. La vie vous a donné toutes les chances, tout vous a été accordé, pourquoi en effet quitteriez-vous les sentiers battus et les formules de politesse ! Je ne veux pas vous blesser, je souffre et je le dis. J'ai la force de vous dire ce que je pense. Je considère que j'ai assez d'amitié pour vous aussi pour vous le dire. En aurez-vous assez pour l'accepter ? J'en suis certain. Sinon, rien n'est nécessaire entre nous.

Très content d'apprendre qu'on vous offre ce voyage en Grèce. J'espère vous voir quand vous passerez à Paris.

Ma santé, hélas, ne s'améliore pas. J'ai passé le temps des fêtes de fin d'année à l'hôpital et une partie de janvier. Je dois revoir bientôt un médecin.

Ai écrit une ode de près de 500 vers sur le Saint-Laurent. J'aimerais qu'on la lise à la radio. J'ai déjà fait qq démarches, j'espère gagner la partie¹²⁵. C'est très bon. Je la publierai sans doute en septembre dans une collection canadienne. J'ai deux recueils qui paraîtront bientôt à Paris : *Lumière du monde* et *J'appartiens à la terre*. Deux poèmes importants¹²⁶ paraîtront dans le *Mercur*e d'avril ; un autre dans la revue *Dominicaine* de mai, un autre bientôt dans *Le Devoir*¹²⁷. Je publierai aussi une monographie de l'œuvre de Minaux¹²⁸ dans la collection « Musée de Poche ».

J'espère que votre santé est bonne. Je vous serre cordialement la main. Et tous mes souhaits pour ce grand jour de Pâques !

125. Voir à ce sujet la lettre à Jean-Guy Pilon.

126. À cette époque, Lapointe considérait ces deux titres comme étant des œuvres à part entière. Il les réunira finalement avec « Ode au Saint-Laurent ».

127. « Solitude de l'homme », qui deviendra « Seuil de l'homme », *Revue dominicaine*, vol. LXVII, n° 1, mai 1961, p. 193-194 ; « Le chevalier de neige », « Extraits inédits de l'Ode au Saint-Laurent », dans « Cinq poèmes dont un inédit d'un "grave jeune homme" : Gatien Lapointe », *Le Devoir*, 20 octobre 1962, p. 35.

128. André Minaux (1923-1986) est un peintre, sculpteur, illustrateur, graveur et lithographe français. Paris. Lapointe, qui s'était lié d'amitié avec lui et son épouse, lui a consacré une note critique, mais pas de monographie comme il le prévoyait. Voir ACO, p. 112-114.

25

À sa mère

Paris, dimanche le 16 avril 1961.

Chère maman,

Que se passe-t-il ? J'attends de vos nouvelles depuis mon retour de Granville¹²⁹ où j'ai passé les vacances de Pâques. Je vous ai envoyé une carte de Cotentin¹³⁰, l'avez-vous reçue ? Je vous ai écrit une longue lettre fin mars¹³¹, l'avez-vous reçue ? Je vous posais plusieurs questions dans cette lettre. J'aimerais savoir. Écrivez-moi le plus vite possible.

Est-ce que Drienne a reçu une lettre que je lui ai postée au cours du mois de mars ? J'espère qu'elle ne s'est pas perdue.

J'ai reçu une gentille lettre de Louise. Mais elle ne me dit pas si elle a reçu la lettre que je lui ai écrite. Demandez-lui.

Est-ce que Marie a reçu les petits caniches que j'ai postés à ses petites. J'aimerais savoir. S'ils se sont perdus en cours de route, je vais lui en adresser d'autres.

J'ai reçu un mot de Réjean. Adorable. Il écrivait au nom de Pierre aussi.

J'ai des poèmes qui ont paru dans une grande revue française début avril. Je suis fou de joie. C'est un pas immense que j'ai fait. Je vous poste par bateau un exemplaire de cette revue. Mon livre doit paraître prochainement. Ce sont les plus belles choses que j'ai écrites¹³².

Je rentrerai au cours de l'été vraisemblablement. Mais mes projets ne sont pas encore fixés. Je vous tiendrai au courant.

Faites-moi plaisir, demandez à notre mignonne petite Drienne de m'écrire et de répondre à toute ces choses que je mentionne plus haut dans cette lettre. J'ai besoin de savoir. Donnez-moi aussi des nouvelles de chacun.

Je vous poste un beau polo bleu italien acheté en Allemagne. Je l'ai mis quelques fois, je l'ai fait laver, il m'est revenu dans un état impossible. Je ne peux plus le porter. Vous pouvez peut-être le laver et le faire sécher sur des cintres, il reprendra peut-être sa forme normale. Un des gars pourra le mettre. C'est dommage, on me l'a gaspillé.

129. Station balnéaire située en Normandie.

130. Nom de la presqu'île normande dont fait partie Granville.

131. Il parle de sa lettre du 18 mars.

132. Lapointe parle à nouveau d'*Ode au Saint-Laurent*. Voir la lettre précédente.

Paris est incroyablement beau. C'est le plein été. Tous les jardins sont en fleurs. Il fait un soleil extraordinaire. J'aimerais bien pouvoir aller faire un petit séjour sur la côte d'Azur... Mais j'ai trop de travail.

Je vous souhaite une bonne santé. Bonjour à chacun. Écrivez-moi un mot immédiatement.

G

26

À sa mère

Paris, dimanche [1961¹³³]

Bien chère maman,

Votre lettre m'a fait un grand plaisir et elle m'a fait de la peine aussi parce que vous êtes inquiète. J'ai hâte de vous voir. Dites-moi quand vous voulez faire le jardin. Il faut que je le sache quelque temps à l'avance. J'irai vous aider. Nous nous parlerons longtemps et beaucoup. Il fera beau à ce moment-là.

Et votre santé, allez-vous mieux ? Reposez-vous donc, maman. Et ne soyez plus inquiète, vous me connaissez. Je mène une vie très calme, j'écris. J'attends une lettre bientôt. J'ai fait mes Pâques. Je vous embrasse bien fort.

G qui vous aime

27

À sa mère et sa sœur Adrienne

Paris, jeudi le 27 avril 1961.

Chère maman et chère Adrienne,

Je reçois votre lettre. Retournez-moi vite, tout de suite, la lettre complète et le questionnaire que le Consulat Général de France à Québec vient de vous adresser. Par avion, je veux voir tout de suite. Vous n'avez aucune réponse à faire au Consulat. Remettez-moi cette lettre et j'arrangerai cela de Paris. Surtout ne soufflez mot de cela à

133. Lettre écrite à la main. Le contexte de la lettre a motivé sa place dans cet ordre.

Thérèse¹³⁴, ni aux gars, ni à Thérèse Toussaint, ni à personne. Personne n'a besoin d'être au courant de cela. C'est une affaire qui me concerne. Je voulais vous la cacher pour ne pas vous inquiéter inutilement, puisqu'il n'y avait rien de grave. Il ne faut pas que la famille soit au courant, personne ne me comprend, à commencer par la grande Jules, et ce serait une occasion trop facile pour eux de me traiter de lâche et d'incapable de travailler. Je vous demande de garder ça secret entre nous trois. Quant à l'hôpital, voici en quoi ça consiste en deux mots : je ne me sentais pas bien, et je suis allé à l'hôpital des étudiants. On m'a dit, en entrant, on vous soigne pour rien, ne vous inquiétez pas, ça ne vous coûtera pas un seul sou. Je dis : très bien. J'ai conversé longuement avec les assistantes sociales et les gardes, elles m'ont promis de ne pas vous dire un seul mot de cela. Or, elles ont écrit au Consulat de France à Québec qui vous a écrit. C'est une pure malhonnêteté. C'est une sottise de leur part de vous avoir mis au courant. Mais attendez, je n'ai pas la langue dans ma poche. Ça va barder vachement. Ces 24 piastres, j'étais capable de les payer. On a insisté pour que je les paie pas. Car il y a cent mille gars étudiants à Paris, et on paie malade, ou pas, tant par année justement pour ça. Les maudites vaches, je les attends. Retournez-moi cette lettre, ne payez surtout rien, ne donnez aucune réponse, je vais arranger cela aussitôt que je recevrai cette lettre.

Mais surtout ne vous inquiétez pas de ma santé, je vais très bien ; ne vous inquiétez pas de la réponse que je ferai, je serai très poli, je suis habitué maintenant à ces choses, j'ai l'habitude, j'ai appris à me défendre très bien, j'en suis capable. Jetez cette lettre-ci afin que personne ne la lise.

Vous êtes dans les réparations et ça coûte cher. J'ai honte de ne pas pouvoir à l'instant même vous aider. Mais un jour, j'en ferai du fric. Saleté d'agent, que ça me fait souffrir!

J'espère que votre santé est bonne. Ne travaillez pas trop fort, même si vous êtes obligées de le faire. On ne vit qu'une fois, autant essayer d'en profiter un peu.

Je trouve ça écœurant de vous réclamer ces 24 piastres, alors qu'on me demandait, regardez bien, 6 500 francs par jour, donc 13 dollars, pour un pauvre petit lit tout crotteux dans une salle où il y avait 4 autres puants avec moi. C'est le prix d'une chambre privée dans un hôpital à Montréal. Je suis furieux. Et puis merde j'ai des assurances, tout cela peut être payé. Je n'ai pas besoin de donner un seul sou. Envoyez-moi cette fameuse lettre, d'abord je répondrai au Consulat, ensuite j'irai à mon hôpital et je réglerai ça.

C'est l'anniversaire de Lucille aujourd'hui. J'espère qu'elle passe un beau jour.

J'écirai aux gars, donnez-moi leur adresse.

Et voulez-vous me répondre à toutes les questions que j'ai posées dans ma dernière lettre ? C'est pour savoir si le courrier se fait bien. Je suis maniaque sur les bords. – Quant à Margot, tant mieux qu'elle soit sortie de l'hôpital, elle m'a écrit 2 lettres depuis 1956, depuis que je suis en Europe. Bon, des saluts à tout le monde. Je me résume :

134. Sa sœur.

postez-moi tout de suite la lettre complète que le Consulat vient de vous adresser. Je me charge de faire le reste. C'est mon affaire et je me débrouillerai. Ne vous inquiétez pas inutilement. Ne répondez pas au Consulat, je le ferai d'ici. Ne donnez pas un seul sou, c'est mon assurance qui le fera. Je vous embrasse bien fort.

G

28

À sa mère et sa sœur Adrienne

Paris, vendredi le 5 mai 1961.

Chère maman et chère Adrienne,

Je reçois vos deux lettres à l'instant. Je réponds tout de suite.

D'abord je suis content que personne ne soit au courant de cette saleté que le Consulat vient de vous faire. Mon honneur est sauf. Je sais que le secret restera entre nous trois. Les autres n'ont pas besoin de savoir.

Dès cet après-midi je vais régler cette question de l'hôpital de Paris. Je trouve ça écoeurant de faire tant de chichi pour 24 piastres que j'aurais pu leur payer. Ils les auront cet après-midi. Ils auront ma façon de penser aussi. C'est mon assurance qui paie. J'écris aussi une réponse au Consulat. Mais je vois que le Consulat n'y est pour rien. Il n'a fait qu'obéir qu'à ce que lui a demandé l'hôpital de Paris. Enfin, c'est réglé.

Quant à l'autre lettre, c'est une invitation qu'un de mes confrères du Petit Séminaire de Québec où j'ai fait mes études m'envoie. On fait une réunion à tous les cinq ans. Je n'y vais jamais. Et cette année, pour raison. Je ne vais pas traverser l'océan pour aller dîner avec eux. Je ne pouvais pas les renifler dans le temps, encore moins aujourd'hui. Mais c'est gentil de leur part de ne pas m'oublier. Aucune réponse à faire à cela. Vous avez bien fait d'ouvrir la lettre.

La neige fond. Tant mieux! Quelle saleté! Ici, c'est le printemps depuis le début de février. Tout est en fleurs. On mange des fraises, des pommes de terre nouvelles, et tout le tremblement. Cela vient de l'Algérie. Vous me parlez de vous reposer. Quelle belle et bonne idée. Ladrie est allée à un banquet à Beauceville. Content pour elle. Je voudrais bien qu'elle soit à Paris avec moi, on sortirait, on irait dans les plus grands salons. Les Français la rendraient malade certain. Ils doivent avoir un charme que les Canadiens n'ont pas. Mais dites-moi si Ladrie a reçu une lettre que je lui ai adressée à son nom en mars. Tant mieux, maman, si vos intestins sont réguliers maintenant. Prenez-vous un grand verre d'eau à jeun le matin, avant vos pruneaux? C'est recommandé.

Domage que les petites à Raymond n'ont pas reçu leur cadeau. Les postiers les ont raflés. Dès aujourd'hui j'en poste d'autres. Comment vont-ils ?

J'ai l'impression que les gars me reniflent bien mal. Dites-moi. Si c'est mieux que je ne leur écrive pas, je n'écrirai pas. Mais qu'est-ce qu'ils pourraient bien me reprocher ? Je ne leur ai rien fait. Je ne comprends pas.

Je veux vous envoyer 50 piastres ces jours-ci. Comme il est très difficile de trouver des dollars à Paris, je vais peut-être demander à Marcel ou à Clément¹³⁵ de vous envoyer un chèque, je les rembourserai en francs. Ils viennent souvent à Paris, ils seront contents d'avoir ces sous quand ils seront sur place.

Merci d'avoir répondu à toutes les questions que je vous posais dans mes lettres précédentes. Je voudrais tout simplement savoir maintenant si Ladrie a reçu ma lettre. J'espère ne pas vous taper sur les nerfs avec ça.

Bien, bonjour à tous. De mon côté ça marche très bien. Je vous embrasse bien fort, et bonne santé.

G

29

À Clément Lockquell

Paris, le 8 mai 1961.

Mon cher ami,

J'ai bien reçu votre lettre, et aussi rapidement que je l'attendais. Votre indulgence toute amicale me touche. Je crains cependant que vous ayez mal interprété cette « colère » qui m'a fait bondir et dont vous avez reçu, me semble-t-il, les meilleurs éclats. Car cette lettre était belle et généreuse ; nullement méchante. Elle manifestait des preuves profondes et sincères de cette amitié que je vous porte depuis notre première rencontre en 1953¹³⁶. Vous a-t-on souvent écrit avec le même cœur et la même exigence ? Au contraire de ce que vous avancez, je ne tiens pas à jeter le doute dans mes amitiés qui sont très peu nombreuses. L'amitié, c'est une chose rare et belle, et que je voudrais garder intacte ; bien plus, je cherche à ce qu'elle grandisse. Je m'oppose donc à ce

135. Marcel Martin et Clément Lockquell.

136. On peut supposer que cette rencontre a eu lieu à la suite du compte rendu de Lockquell sur *Jour malaisé* (Clément Lockquell, « *Jour malaisé*, Poèmes de Gatien Lapointe », *Le Soleil*, 14 novembre 1953, p. 4). Le rapprochement avec Marcel Martin pourrait aussi avoir comme source la publication de son compte rendu du même recueil (Marcel Martin, « Notes sur *Jour malaisé* », *Amérique française*, vol. XI, n° 6, 1953, p. 65-67).

qu'elle diminue ou qu'elle s'encroûte sous la force de l'habitude, par exemple, qui arrive à tuer ce qu'il y a de meilleur dans le cœur des hommes. Vous ne semblez pas avoir compris exactement ce que je vous reprochais ; je ne veux pas vous le répéter, je préfère l'oublier.

Je voudrais que vous me retourniez le poème précisément qui s'intitule « Les sabliers du temps¹³⁷ », que j'ai égaré. Il n'est pas vrai que je vous réclamaï ces textes par simple « bouderie ». Ces attitudes ne sont plus de mon âge – si jamais elles l'ont un jour été.

Puis-je vous demander un autre service ? Je voudrais, si vous le pouvez, que vous envoyiez un chèque de 50\$ à maman (Madame Évangéliste Lapointe, Ste-Justine, Comté Dorchester). Je garde précieusement à la Banque canadienne ces 25 000 francs que je vous remettrai quand vous passerez à Paris. Si vous disposez de cette somme, et si vous voulez bien me rendre ce service, je vous prierais de le faire le plus tôt possible, car c'est en ce moment que ma mère en aurait besoin. Vous savez qu'il est très difficile de se procurer des dollars à Paris. Je vous en remercie à l'avance, et je vous souhaite une bonne santé. De mon côté, tout va bien.

Très cordialement,

30

À sa sœur Adrienne

Paris, le premier juillet 1961.

Ma chère petite sœur,

On écrit déjà juillet au haut des lettres, comme le temps passe vite, c'est affreux ! Le temps passe, c'est ce qui me fait souffrir le plus, je suis à l'étranger et je m'ennuie parfois, je devrais trouver le temps long. Mais c'est parfois si exaltant de vivre, de voir la vie, de la sentir que les jours ne soient jamais assez longs, ni les mois, ni les années. Tout passe et on ne retient rien. J'ai l'angoisse de vieillir et de n'avoir pas écrit tout ce que je sens en moi. Tu sais, j'aurai 29 ans le 18 décembre¹³⁸, 30 est donc proche, cela veut dire que la jeunesse s'en va. Est-ce que j'aurai vu un peu de la beauté du monde ? Voyager et découvrir des villes et des êtres à 40 ans, ça ne doit pas être la même chose. Une part de notre enthousiasme doit être partie. Il y a le corps aussi qui vieillit. Je ne plains pas, j'ai eu la chance de voir bien des choses, de découvrir les plus belles villes du monde, de rencontrer des gens très sympathiques, de vivre pendant quelques années dans cette belle ville sentimentale qu'est Paris. J'ai donc eu ma part. Mais on

137. Ce poème fera partie de la section « J'appartiens à la terre », mais il a été publié pour la première fois en mars 1963, dans la revue *Incidences*.

138. Il aura plutôt 30 ans, étant né en 1931.

veut toujours autre chose, aller plus loin, voir plus clair, comprendre mieux, prolonger le peu de bonheur qu'on a aperçu. J'ai passé cette dernière année dans un état plus ou moins moche. La santé n'allait pas beaucoup. Je vais mieux en ce moment. Je pense à la mer. Il faut que je retourne à la mer, m'allonger au bord de l'eau, et regarder cet infini qui bouge tout près de nous. Je t'envoie avec cette lettre un poème fait pour mes 30 ans¹³⁹. Tu me diras ce que tu en penses.

Je relis ta lettre du 23 mai. C'est bien loin. J'aurais dû t'écrire avant. Il me semble aussi que je n'ai pas eu de vos nouvelles depuis longtemps. C'est l'été, les soirs doivent être beaux. Ici, il fait clair jusqu'à 10 heures, le jour ne finit plus de mourir. Comme c'est beau. Les nuits de Paris sont très douces. Ça ne ressemble à nulle part ailleurs. J'aimerais bien être avec vous autres. Je me rappelle l'été dernier. C'était délicieux. Je n'oublie rien Ladrie, je crois que je ne pourrai pas rentrer au Canada avant l'automne. Veux-tu demander à maman si elle veut que je prolonge mon séjour jusqu'à l'automne ? Il faudrait que je reste encore quelques mois. En septembre je publierai deux livres à Paris¹⁴⁰. Je suis fou de joie. Ce sera une grande date dans ma vie. J'aurai un reportage dans *Paris-Match*¹⁴¹. J'espère vous faire honneur à tous. Les critiques de mes livres seront certainement très bonnes. Je connais plusieurs écrivains français qui aiment beaucoup ce que j'écris. Je travaille tout l'été, sauf pendant un petit séjour au bord de la mer. Je donne des leçons pour gagner ma croûte. Après je rentre au Canada. J'enseignerai sans doute dans une université. Et je ferai des textes pour Radio-Canada. Je devrais bien gagner ma vie, et sans trop de misère.

Tu me demandais ce que veut dire marrant, ça veut dire très drôle, très sympathique, très amusant. On ne s'ennuie pas avec les gens marrants. – Tu fumes, me dis-tu. Tu vas comprendre maintenant comment cela a pu être dur pour moi d'arrêter de fumer. C'est un poison, on ne peut plus s'en passer. Le café c'est pareil. – As-tu revu Yvon ? Tu as bien fait de le balancer, si tu crois que ce n'est pas un homme pour toi. Tu as raison, il faut aimer vachement pour se marier, Ou ce n'est pas la peine. Ce n'est pas une chose qu'on peut recommencer souvent. – Vois-tu Willy [Jacques] ? Lui, c'est un gars marrant. – Je revois toujours ma petite de 14 ans.

Bonjour à chacun. À tout le monde!¹⁴²

139. Lapointe se trouve à corriger lui-même son âge. Le poème dont il est question, c'est « Les chemins et les saisons », dans lequel les trente années d'âge reviennent périodiquement. Cet inédit est reproduit dans *OSL*, p. 151.

140. Il s'agit encore des deux parties distinctes d'*Ode au Saint-Laurent*, précédée de *J'appartiens à la terre*.

141. Cette éventualité provenait sans doute du fait que Madeleine Gobeil, dont il sera question plus loin, collaborait à ce magazine.

142. Salutations manuscrites ajoutées en fin de la première page de la lettre, mais celle-ci se poursuit sur la seconde page.

Elle est de plus en plus adorable et fine. C'est une vraie femme déjà, mais je ne vois pas qu'elle. J'ai rencontré l'autre soir en allant téléphoner une gentille petite Italienne¹⁴³ dont le père est français. Elle a 18 ans, pas barrée pour deux sous, pas froid aux yeux non plus. Elle a beaucoup d'allure. J'aime bien sortir avec elle. Mais ce n'est pas le genre de fille que j'aime le mieux.

J'ai reçu une belle lettre de Louis. Il est donc aimable quand il le veut. Je vais leur répondre bientôt. Les pauvres, ils doivent avoir chaud dans les forêts en ce moment. Moi je ne pourrais pas faire un travail aussi dur. Ils ont bien du courage. Heureusement qu'ils sont tous les trois ensemble. Ça n'est pas drôle de mener une vie aussi difficile.

Vas-tu à la pêche, Ladrie ? C'est un passe-temps tellement agréable, même si on ne prend rien. Voir de l'eau, c'est tellement reposant et plaisant. Est-ce que ton amie, qui a tellement de l'allure, la petite Racine, est en vacances en ce moment ? Tu dois la voir souvent. C'est une bonne amie à toi je crois. Elle a l'air des grandes villes, cette fille. Et comment sont les choses au village ? Y a-t-il des soirées chaque semaine ? J'ai trouvé qu'il y avait beaucoup de vie dans ce petit village l'été dernier. Les gens bougent. Il y a du feu dans l'air. On danse, on prend un petit coup, on embarque les filles, c'est vachement agréable. Mais je ne pourrais plus vivre là toute une année. À moins que j'oublie bien des choses.

Très content que maman aime son parfum et qu'il soit arrivé pour la fête des mères. Comment va-t-elle maman ? J'espère que sa santé est bonne. Qu'elle est encouragée. J'espère aussi qu'elle n'aura pas trop de peine de voir que je ne retourne pas tout de suite comme je l'avais dit l'été dernier. J'ai bien hésité avant de vous le dire. J'ai su il y a 3 semaines à la Sorbonne qu'il vaudrait mieux que je passe encore quelques mois. Mais après c'est certain, je rentre. Je m'installe à Montréal définitivement. Avec toutes mes pénates. Il faut que je travaille maintenant pour gagner des sous. C'est nécessaire d'en avoir. On vivra sans s'inquiéter.

Toi Ladrie tu es toujours au magasin. Tu dois être fatiguée. C'est dur. Tu as bien du courage. Tu m'as dit que tu devais aller au tabac¹⁴⁴. Ce serait une belle expérience sans doute pour toi. Mais j'aimerais bien mieux avoir mille piastres à te donner et que tu n'y ailles pas.

Bien je vous laisse. J'ai mille choses à faire. Il fait une chaleur folle. J'étouffe dans mon petit carton à chapeau. Les volets sont fermés et j'étends des serviettes trempées d'eau pour rafraîchir la pièce. Je pense très souvent à vous autres. J'ai hâte de m'en aller et de rester près de vous. Ce n'est pas ma faute si je dois rester encore quelque temps.

143. Lors d'une conférence, le 2 octobre, Jean Éthier-Blais a raconté une anecdote dans laquelle Lapointe est également séduit par une Italienne : « Plus tard, je suis revenu de Paris, en mer, avec Gatien Lapointe. Plein d'enthousiasme, ayant jeté son dévolu sur une charmante Italienne, il s'amurait ferme ». La traversée a eu lieu autour des années 1956-1958. Le texte de cette conférence a ensuite été repris sous ce titre : « Gatien Lapointe », dans *Signets III*, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1973.

144. C'est-à-dire travailler aux plantations de tabac, en Ontario.

Il faut que je finisse un boulot que j'ai commencé. Je le regretterais beaucoup si je ne le finissais pas. Maintenant j'en vois la fin, je suis encouragé, je vois le jour où je pourrai quitter cette ville définitivement. Et sans peine. Sois gentille Ladrie pour annoncer cela à maman. Il ne faut pas qu'elle ait de la peine. Il ne faut pas non plus qu'elle pense que je resterai à Paris toujours. Ce n'est pas mon pays. Je ne pourrai jamais faire ma vie ici, et j'aime trop le Canada pour ne pas y vivre. Et puis c'est ensemble que je veux qu'on reste. C'est fini ce temps des voyages à l'étranger.

Je vous embrasse bien fort, et vous souhaite un bel été, du soleil, rien que de la visite plaisante, comme ma tante Justine par exemple, comment est-elle ? Quels sont les nouveaux mariés du village ? Raconte.

G

31

À sa mère et sa sœur Adrienne

Paris, le 7 juillet 1961.

Chère maman et chère Adrienne,

Samedi midi. Je reçois votre lettre. J'ai bien de la peine, maman, d'apprendre que vous avez été très malade. Cela m'inquiète beaucoup. Je relis votre lettre. Je vous comprends bien, vous aimez travailler dans la terre, j'ai les mêmes goûts, j'aime ça avoir les mains dans la terre, semer quelque chose, voir pousser, voir fleurir et grandir ce qu'on met en terre, moi c'est toute mon enfance sur notre terre qui me parle, je ne peux pas vous reprocher de travailler dans le jardin, et qui le ferait à votre place et à la place de Ladrie. Il n'y a pas d'homme à la maison, et parce qu'on est pauvre on est obligé de semer des patates, je rentre à l'automne, on en aura de l'argent, mais maman faites bien attention, laissez-les pousser comme ça les patates, n'allez plus vous éreinter à renchausser et piocher dans le jardin, avez-vous vous vu le docteur ? Ladrie me dit qu'elle va y aller elle-même. Il faut vous soigner et faire attention à votre santé. Ce n'est pas votre place dans le jardin, c'est un travail d'homme, ça. Demandez à Raymond de vous donner un coup de main. Écrivez-moi tout de suite pour me dire comment vous allez. Pauvre vous, vous avez travaillé au jardin le soir parce que la chaleur est trop épuisante, bien sûr le jour, cela me fait de la peine. Vous ne devriez pas travailler ni le jour ni le soir, vous en avez assez fait. Ladrie est avec vous en ce moment et pour le mois de juillet, cela me fait tellement plaisir. Elle travaille trop elle aussi. Quel courage vous avez. Essayez de vous reposer. L'été passe déjà, c'est les jours les plus longs. Il faut voir la vie qui passe. Je vous envoie du tissu (du matériel ! Ladrie) vert et bleu pour vous faire une robe. C'est pour votre anniversaire le 12 août. Vous la

ferez faire et vous la mettrai pendant les chaleurs d'été. Et pour Ladrie, j'ai trouvé de jolies sandales en cuir de la même couleur que son sac de cuir. J'espère que ça vous plaira, à toutes deux. Je voudrais avoir des millions pour vous faire plaisir et pour vous éviter de vous tuer au travail. Nos lettres se sont croisées en mer. Moi je vais bien. Les chaleurs sont passées. On a étouffé à un certain moment à Paris. C'était un four à pain. Je me dépêche de travailler pour m'en aller au plus tôt. J'ai eu une bonne lettre des gars. Ils semblent bien. Ladrie tu portes des lunettes maintenant. Ça doit bien t'aller. Je te vois. Mais c'est moche cette bebelles dans la figure. Fais mettre des petits tubes de plastic sur le bout de branches, ça ne te fera plus mal.

Je vous laisse. J'attends de vos nouvelles tout de suite. Soignez-vous maman, puis passez un beau mois, j'aimerais bien être proche de vous autres. Ce sont les premières vacances de Ladrie, j'espère qu'elles seront belles. Il faut qu'elle se repose elle aussi. L'été dernier au cinéma, elle dormait un soir, c'est pas normal, je me souviens de cela. Bon, dites bonjour à chacun. Dites à Liane que j'ai posté quelque chose pour Claude et Marie-France. Avec le temps, j'enverrai quelque chose à chacun de ses enfants. Cécile met-elle le pull rose ? Je vous envoie aussi des affiches de Paris en couleurs et des reproductions de peinture. Le bouquet, gardez-le, on le mettra dans le salon. Je le ferai encadrer. Il y a une tête de femme aussi avec un gros bouquet de fleurs, donnez-le à Lucille.

G

32

À sa mère et sa sœur Adrienne

Paris, mercredi le 12 juillet 1961

Chère maman et chère petite sœur,

Mon bon ami Clément est arrivé à Paris ce matin. J'ai déjeuné avec lui. Il m'a dit qu'il est allé vous voir hier. Je suis très content d'avoir des nouvelles toutes fraîches de votre santé. Cela me soulage d'apprendre que vous allez mieux maman. N'allez plus faire d'imprudences ! C'est incroyable, hier Clément était avec vous deux, aujourd'hui il est ici. Le monde est petit. Et comme vous le voyez je ne suis pas loin. Il n'y a plus de distances. L'invention de ces avions à réaction a rapetissé la terre énormément. Clément m'a dit aussi que Ladrie était encore plus jolie et plus belle. Il dit qu'elle a l'air d'être la bonté même. C'est vrai. Enfin toutes ces nouvelles me réjouissent et m'enlèvent beaucoup d'inquiétudes. Il vous a donné aussi ce que je vous ai promis dans

une précédente lettre¹⁴⁵. Achetez-vous quelque chose de beau et que vous aimerez. Faites chanter une messe aussi pour l'anniversaire de la mort de papa¹⁴⁶. Qui fait les fleurs sur sa tombe ?

Je vous écris une lettre toute courte. Je suis pressé. J'ai posté samedi dernier les sandales pour Ladrie. Aujourd'hui c'est le tissu pour votre robe. J'espère que ça vous plaira. Cette lettre ne partira peut-être pas avant lundi maintenant. Demain c'est la fête nationale, le 14 juillet¹⁴⁷, et puis le long week-end anglais. Tout sera fermé. Vous la recevrez donc la semaine prochaine. Clément m'a dit aussi que le jardin est beau, que le comptoir de cuisine est ravissant, et que tout reluisait comme des miroirs. Ça ne m'étonne pas. Mais si vous vous assisiez au soleil et si vous regardiez les nuages, les fleurs, ça me réjouirait encore bien plus.

Je vous embrasse bien fort, bonne santé à vous deux, reposez-vous comme il faut, allez au cinéma, regardez ce qui passe C'est très beau souvent, la vie.

G

33

À sa mère et sa sœur Adrienne

Paris, le 17 juillet 1961.

Chère maman, chère Adrienne,

Un autre mot à la hâte. Je vous écris souvent, vous allez vous fatiguer de mes lettres. J'ai posté la semaine dernière par bateau du tissu noir et gris que vous aimerez peut-être. Hier j'en ai trouvé un autre qui est plus beau, je l'ai donc acheté et vous l'envoie ce matin. Il est noir et bleu. Je n'ai plus trouvé celui dont je vous parlais, vert et bleu ; je ne retrouve plus la rue où je l'ai vu. Mais vous serez contente du deuxième surtout.

Merci de votre lettre et des timbres-poste qui y étaient joints. Ma concierge était contente. Sa collection augmente. C'est son plaisir. Certains aiment les poupées, d'autres les timbres-poste. Chacun fait son paradis comme il peut sur cette terre. Moi, vous le savez, ce sont les nuages...

J'enverrai une bouteille de parfum. Je voudrais que vous la donniez à ma tante Justine, de votre part. Je ne peux évidemment pas accepter le 5 piastres qu'elle m'a

145. Le 8 mai de la même année, il a demandé à Lockquell de remettre de sa part un chèque de 50 dollars à sa mère.

146. Son père est décédé le 30 août 1944.

147. La lettre a peut-être été rédigée sur deux jours.

donné l'été dernier et je ne peux pas non plus la rembourser. Il ne faut pas lui faire de peine. Elle est trop gentille et trop bonne. La verrez-vous cet été ? Dites-lui bonjour de ma part.

Comment passez-vous l'été ? Ce fameux mois de juillet s'en ira vite. Comme vous devez être contente que Ladrie soit à la maison ! Je vous souhaite du bon temps. Ne vous éreintez pas à travailler. La vie passe trop vite.

Moi je me lève tôt, je travaille beaucoup, je suis encouragé, je veux en finir le plus tôt possible. Je suis en pleine forme. Il fait un temps idéal pour le boulot : Paris est gris et sombre et pas tellement chaud. On n'est pas tant tenté d'aller flâner dans les rues ou aux terrasses de café.

Je vous souhaite une bonne santé, vous embrasse bien fort et regardez fleurir le jardin pour moi.

G

34

À sa mère et son frère Louis

Paris, le 23 août 1961.

Chère maman et cher Louis,

Vos dernières lettres m'apportent plusieurs nouvelles. Je les ai relues plusieurs fois. D'abord notre chère petite est partie pour la récolte du tabac. Pauvre Drienne, c'est la première fois qu'elle part, j'espère qu'elle n'aura pas trop de mal. Ça doit être très dur et fatigant, ce genre de travail. C'est un boulot pour les hommes. Comment s'est-elle décidée à partir ? Elle a dû hésiter beaucoup. Mais ce sera sans doute une bonne expérience pour elle. Elle aura vu les paysages merveilleux de l'Ontario. C'est une chose à voir. J'espère qu'elle a pu trouver un poste tout près de Raymond et Mariette. Quelles nouvelles avez-vous reçues d'eux ? Quand reviendront-ils ?

J'ai reçu votre photo prise en juillet. Elle est très bonne. Je vous en remercie. Je la garde dans mon portemonnaie. Il me semble que vous avez maigri. Reposez-vous, maman. Essayez de ne pas travailler. Il faut prendre le temps de regarder le temps qui passe. Les journées passent si vite, et les années ! Louis est à la maison, il arrive à temps, comme vous devez être contente ! La maison est moins grande. S'ennuyer c'est pire et ça fait plus mal que toutes les souffrances. Avez-vous fait une belle promenade à Montréal ? Louis a écrit une gentille lettre de Montréal. J'entendais le bruit des petits autour de lui. C'est mignon, des enfants, c'est adorable, je les aime beaucoup, mais de

loin et pas trop longtemps. Louis a-t-il la même Oldsmobile ? C'est une bonne et belle voiture. Vous avez dû faire un beau voyage tous les deux. Et comment est sa santé, Louis ? Va-t-il un peu mieux ? Il me dit dans sa lettre que son dos le fait souffrir. Bûcher du bois, c'est trop dur. Il a bien du courage. Se fait-il suivre par un médecin ? Claude et Jos vont-ils venir ? Ça doit être pénible de passer les chaleurs de l'été dans les forêts avec les mouches qui nous piquent partout. Quelles nouvelles vous donnent-ils ?

Et comment a été, maman, l'opération à votre pouce ? Rien, j'espère, de trop douloureux. Mais une opération, si petite soit-elle, c'est une opération. Cela a dû vous fatiguer. Comment vous sentez-vous maintenant ? Le médecin a dû vous désensibiliser la main. Mais des piqûres, c'est pas marrant. J'ai la frousse devant une aiguille. On est bien mal pris sur la terre. Il faut bien accepter de souffrir, on n'a pas le choix.

Je suis content que le tissu de vos robes vous plaise. J'espère qu'elles sont faites et que vous les mettez. Content aussi que Ladrie aime ses sandales.

L'été passe déjà. Les jours raccourcissent à vue d'œil. C'est effrayant de voir passer le temps. Je vous souhaite du beau soleil et du beau temps avec Louis. Dites-lui de se reposer lui aussi. Bonjour à chacun, et bonne chance.

G

35

À sa mère et sa sœur Adrienne

Paris, le 29 septembre 1961.

Chère maman et chère petite sœur,

Je rentre d'Espagne le cœur rempli de joie. Quel pays amical et généreux ! On ouvre toujours la main pour donner et pour sourire. Je connaissais le nord jusqu'à Madrid déjà ; j'en avais gardé un bon souvenir, je me promettais d'y retourner. Je viens de découvrir le sud, que j'aime comme une terre natale. L'Andalousie est une terre à la fois âpre et douce, très attachante. J'ai vu en cours de route des récoltes de coton, de tabac, de raisins et d'olives. Un moment je me suis cru en Floride. Mais l'Espagne est bien différente des États-Unis du sud. J'ai vu les principales villes : Grenade, Cordoue et Séville. C'est Séville que je préfère. Je suis amoureux de cette ville blanche aux rues très étroites et dont aucune maison n'est banale. Mais il y fait très chaud. Le soleil était brûlant. Je ne pourrais pas y vivre en plein cœur de l'été. C'est déjà un peu le climat de l'Afrique. Le style aussi des églises, des monuments, des maisons, des édifices publics est arabe. Tout le sud de l'Espagne appartenait jadis aux Arabes qui y ont laissé leur art et leur style. Ce monde est complètement différent de tout ce que j'ai connu

déjà en Europe. Je m'y suis habitué très vite. Je ne m'y sentais pas du tout étranger. Vous vous souvenez pourtant le mal que j'ai eu au début de mon voyage en Europe à aimer ce vieux continent. J'ai dû prendre le pli. L'Europe m'est maintenant nécessaire. Je l'ai dans ma mémoire. Tous mes souvenirs sont présents. Mais c'est en Amérique que je vivrai. C'est en Amérique que je pourrai me sentir utile un peu et ne pas avoir l'impression perdre mon temps.

J'ai trouvé en rentrant un tas de lettres remplies d'amitié et de générosité de cœur. Jamais j'ai senti la vie de si près et jamais la vie ne me fut si douce. Votre lettre est celle qui m'a plus touché. Je la relis plusieurs fois. Comme vous êtes bonnes toutes les deux! Et comme je suis content que Ladrie soit rentrée! Je vous sentais seule maman. On ne la laissera plus partir cette Drienne. Elle dit avoir fait un bon voyage. Tant mieux. Mais ça dut [sic] être dur et difficile. C'est son premier grand voyage : je regrette qu'elle l'ait fait dans ces conditions. Un voyage d'agrément aurait été plus souhaitable. Mais il n'est pas dit que nous n'en ferons pas ensemble bientôt. Toute la famille devait être folle de joie de retrouver Drienne. Je lui cherche quelque chose pour fêter ce retour. J'ai vu en Espagne une très belle médaille en pendentif en bronze qui représentait deux scènes de corrida. Je n'ai pas pu l'acheter parce que je n'avais pas assez de sous sur moi. Mais je vais essayer de la faire venir. C'est une belle chose qui est la meilleure image de cette Espagne que j'aime tant.

Je me suis remis au travail. Je boulotte fort. J'écris beaucoup. C'est ce que j'aime et c'est ce que je dois faire. Paris est très beau en ce moment. Il fait très chaud encore. On ne sent pas du tout l'automne encore. Au Canada c'est la plus belle saison. Les deux seules choses que j'aime du Canada et qui sont les plus belles, ce sont le fleuve Saint-Laurent et l'automne. J'ai déjà écrit un poème de plus de 20 pages sur le fleuve. On me dit que c'est très beau et moi-même j'en suis très content. Je vais commencer une ode à l'automne.

Je n'ai pas vu Roch Carrier. Ma concierge m'a dit que plusieurs Canadiens étaient venus pour me voir pendant mon voyage. Je les rencontrerai certainement un jour. Je n'ai pas encore reçu le linge que vous avez m'envoyé. Les bateaux sont moins nombreux en ce moment. Quant à mon retour, je ne voudrais pas que vous vous inquiétez. Je retournerai certainement. Ne craignez pas que je veuille rester en Europe. Ce n'est pas mon pays et je n'ai rien à ajouter à toutes les œuvres d'art que ces pays ont faites. Je dois retourner. Au Canada ce que je peux écrire peut être utile un peu. Je ne sais pas encore exactement quand. Mais j'ai hâte de retourner et de me fixer une fois pour toutes.

J'espère que votre santé est bonne, maman. Reposez-vous. Ne vous inquiétez pas de moi. Tout va bien. Je suis plein de courage et d'enthousiasme. J'écris beaucoup. J'espère que Ladrie s'est bien reposée. Elle va recommencer à travailler le 1^{er} octobre. Ça c'est moins gai. Je voudrais tant qu'elle puisse rester avec vous et que vous ayez du temps toutes deux pour regarder les choses et la vie qui passe.

Je me suis laissé pousser la barbe. Je ne suis pas allé chez le coiffeur depuis 6 mois. Dites-moi comment vous me trouvez.

Je vous embrasse bien fort. Merci de votre bonne lettre. Salut à tous. Que deviennent les gars ? Je leur poste des journaux.

G

36

À sa mère et sa sœur Adrienne

Paris, le 10 octobre 1961.

Chère maman et chère petite sœur,

J'ai vu Roch Carrier et sa femme la semaine dernière. Je les ai invités à venir prendre un jus chez moi ; ils sont partis à 2 heures du matin. Très sympathiques tous les deux. On a parlé de mille choses. L'opinion qu'ils ont de vous, maman, et de toute la famille, m'ont rempli de joie. Ils m'ont dit les plus belles choses. Ils vous considèrent comme la dame la plus digne et la plus distinguée du village. J'étais content et fier qu'un étranger le dise. Ils ont aussi vanté les qualités de Ladrie et le beau travail de Phonse. On sort un peu de l'ombre. On nous regarde. On nous estime. On a l'œil sur nous. Cela fait plaisir. Ce que je sais en tous cas c'est qu'on est une des familles les plus racées du village.

Ils m'ont donné ce que vous leur avez confié. Très content du tricot de corps. J'en avais besoin justement. Les chaussettes aussi. Merci beaucoup.

Il fait terriblement beau à Paris depuis mon retour d'Espagne. L'automne est superbe. C'est un véritable commencement d'été. Le temps est clair ; on voit très loin. Là-bas vous devez voir arriver l'hiver et le froid déjà. Quelle saleté ! Je me demande ce que je ferai là-dedans... La réadaptation sera dure. Il y a une seule saison possible au Canada, c'est l'automne. Le printemps, il est trop court, on n'a pas le temps de le voir ; l'été on crève de chaleur et l'hiver il faut toujours se battre contre le froid et la neige. C'est pas beaucoup un pays !

Je pense à vous autres très souvent. J'espère qu'il ne vous manque rien et que votre santé est bonne. Je vous souhaite les meilleures choses.

Vous embrasse bien fort,

G

37

À sa mère et sa sœur Adrienne

Paris, mardi le 31 octobre 1961.

Chère maman et chère petite sœur,

Je rentre de Grèce et d'Italie avec le sentiment d'avoir acquis tous les éléments qui me sont nécessaires pour achever cette thèse que j'ai commencée pour la Sorbonne. J'ai fait un excellent voyage et qui me sera très utile à tous points de vue. Je me remets au travail immédiatement. Je voudrais finir ce travail le plus vite possible. C'est long et parfois emmerdant.

Votre lettre du 26 m'attendait à mon arrivée. Je suis peiné d'apprendre que vous avez eu, maman, une très mauvaise grippe. Soignez-vous bien. Faites bien attention. Reposez-vous aussi. J'espère qu'avec du repos et les remèdes du toubib vous allez mieux maintenant. C'est la saison dangereuse. Moi j'ai de la chance, je suis parti de l'été de la Grèce et suis entré à Paris où il fait beaucoup moins chaud et même un peu froid déjà, sans coller de rhume. Je touche du bois.

J'ai rapporté de Grèce un collier pour Ladrie que je poste tout de suite. Toutes les Athéniennes portent ce genre de bracelet. C'est un modèle qui existait plusieurs siècles avant Jésus-Christ. J'espère qu'elle l'aimera.

J'ai aussi trouvé avec votre lettre deux autres lettres en provenance de Montréal. J'y ai répondu dès ce matin. Tout est réglé. C'est une erreur qui est survenue dans mon dossier de l'Hôtel-Dieu de Montréal au sujet de mon hospitalisation de l'été dernier. Vous connaissez les paperasses... Ces gens n'ont pas besoin de tout un voyage de foire pour y perdre une aiguille. J'ai mis ce matin les choses au clair. Ils comprendront. Si jamais, mais j'en douterais, vous recevez d'autres lettres, postez-les-moi tout de suite. Ne vous inquiétez pas, c'est trois fois rien. Une bagatelle comme on dit.

Content que les gars arrivent bientôt. Ils ont bien du courage de travailler si dur et dans la neige et le froid. L'été, c'est la chaleur et ce n'est pas mieux. Que fait Raymond ? Comment va Mariette, et les enfants ?

Avec qui Ladrie sort-elle en ce moment ? Elle semble pleine de courage et d'enthousiasme. Comme je voudrais qu'elle reste avec vous à la maison.

Je me suis coupé la barbe. J'en avais marre d'avoir la gueule pleine de poils sales. Mais ça m'amuse bien de porter la barbe. Je recommencerai certainement un jour. Je vous enverrai de moi de meilleures photos prises à Athènes et à Rome.

J'aurais bien aimé rencontrer le docteur Fontaine et sa femme à Paris. Malheureusement j'étais en Grèce et en Italie à ce moment-là. J'espère qu'ils ont aimé leur voyage. Paris est empesté de Canadiens cet automne. On en rencontre à tous les coins de rues. Paris maintenant, avec ces jets du tonnerre, c'est un peu la banlieue de Montréal...

Donnez-moi des nouvelles de chacun, parlez-moi un peu du village, de ceux que j'ai connus... Est-ce que Gertrude va mieux? Elle était dans un bien sale état l'été dernier. C'est ça le purgatoire. Et la neige aussi. Quelle saloperie!

Je vous parlerai plus longuement de mon voyage dans une autre lettre. Aujourd'hui je voulais vous rassurer au sujet de ces deux lettres auxquelles j'ai tout de suite répondu. Vous embrasse bien fort et vous souhaite mille bonnes choses.

G

38

À sa mère et sa sœur Adrienne

Paris, lundi 27 novembre 1961.

Chère maman et chère petite sœur,

Je reçois votre lettre que je m'empresse de lire. Vous ne n'aviez pas donné de vos nouvelles depuis longtemps. Je m'inquiétais. Merci de cette bonne lettre. Une nouvelle qui me fait plaisir c'est que vous vous sentez bien, maman. Vous engraissez, c'est incroyable! Ah! si vous aviez toujours une bonne santé! Travaillez moins et reposez-vous.

Ladrie semble bien aussi. Tant mieux. Si elle pouvait rester à la maison, ce serait une bonne chose. Vous auriez moins de travail toutes deux. Elle me dit dans sa lettre qu'elle sort avec un beau gars. Qui c'est? Je veux savoir qui. Pas de cachette. A-t-elle reçu le bracelet que je lui ai posté en rentrant de Grèce il y a au moins 15 jours? Je l'ai envoyé par avion. Il devrait être arrivé, ou alors il s'est perdu, et j'en serais bien désolé, car c'était un beau souvenir de Grèce que je lui gardais. J'aurais voulu qu'elle ait quelque chose de chacun des pays d'Europe que j'ai vus.

Vous ne saviez donc pas que j'étais allé en Grèce. Je suis furieux. Je vous ai adressé deux cartes postales d'Athènes, ne les avez-vous pas reçues? C'est un des plus beaux que j'ai faits de ce côté-ci de la mer. J'ai maintenant vu tout ce que je voulais voir. Je suis allé un peu partout dans toute l'Europe. Il me reste à voir cependant Vienne et Prague. Mais je n'ai aucun projet de fixé pour ces deux villes. Il se peut bien que je n'y aille pas. Je ne serais pas malade de ne pas les connaître.

C'est vrai, maman, je vous ai dit que je serais à peine un an en France et que je retournerais vite. Je l'aurais bien voulu. Car j'ai besoin de rentrer au Canada et j'ai bien hâte de gagner de l'argent et de travailler et de prendre un appartement. Mais les choses ne se passent pas toujours comme on le veut. Il faut que je termine ce travail que j'ai commencé et que je n'ai pas pu achever à cause de plusieurs voyages que j'ai faits ici et là. Mais j'avais besoin de voir tous ces pays. Je ne reviendrai peut-être jamais en Europe. Je suis sur place, vaut mieux que j'y aie pensé à temps. Après, je n'aurai plus envie de revenir et de connaître ceci et cela. J'ai hâte de travailler et j'ai hâte de vous aider, pour vous enlever toute inquiétude, tout souci d'argent. Ce sera ma première raison de me mettre sérieusement au travail. J'ai ramassé tout l'argent qu'il faut déjà pour mon bateau de retour.

Il neige là-bas. J'espère que vous êtes bien chauffée et qu'il ne vous manque de rien. Ici il pleut et c'est le brouillard. C'est bien emmerdant.

Qui bâtit ce cinéma dont vous me parlez ? Est-ce la commune ou un particulier ?

Je vous souhaite les meilleurs choses, une bonne santé et moins de travail. Je vous écrirai à toutes les semaines. Ne pensez pas aux choses tristes. Le printemps va arriver vite malgré tout. Vous embrasse bien fort.

G

Merci pour les timbres-poste. Je les envoie tout de suite à des gens que j'ai connus en Espagne en septembre¹⁴⁸.

39

À sa mère

Paris, le 10 décembre 1961.

Chère maman,

J'ai eu l'impression, hier en fin d'après-midi, en sortant de ma chambre que les jours commencent à rallonger. Je sais bien que ce n'est pas vrai, on n'a pas encore vu les plus longs. Mais il fait très beau et très doux en ce moment à Paris. Je n'ai même pas besoin de chauffer. On se promène sans manteaux dans les rues. Les terrasses sont pleines de monde qui prennent le café... C'est très agréable. On a l'impression que c'est l'arrivée du printemps. Je n'en serais pas fâché si c'était vrai. Mais le froid viendra bien. Je serai obligé de fermer ma fenêtre et de chauffer. Au Canada vous devez déjà être embourbés dans la neige... Le climat de France est plus doux.

148. Ajouté après la signature.

Maman, je vous poste aujourd'hui un flacon de parfum. J'espère qu'il vous plaira. C'est un petit rien pour les fêtes de fin d'année. Dans le même paquet j'envoie un collier très fantaisiste pour Ladrie. C'est à la mode ici. Toutes les jeunes ont ça au cou. Il y a du tissu pour une jupe. Si ça ne tombe pas dans ses goûts, elle le donnera à Cécile.

Comme va votre santé ? Est-ce que tout va bien à la maison ? Ne vous inquiétez pas maman. Essayez de vous reposer. Comme j'ai hâte de vous voir et de parler longuement avec vous ! Est-ce que Ladrie est bien ? Comment vont ses amours ? C'est toujours la danse, je suppose, le samedi et le dimanche. Le village est organisé comme une véritable ville. Le nouveau cinéma est-il fini ? J'espère que c'est un particulier qui le construit. Vous aurez peut-être de meilleurs films. À la salle du curé c'était plutôt des films saint-nitouche qu'on pouvait voir.

J'ai envoyé un mot à chacun pour les fêtes de fin d'année.

Je vous poste une photo de moi avec ma barbe. Je regrette de l'avoir coupée. J'en ai eu marre un beau matin et j'ai mis les ciseaux et le rasoir dedans. Mais je vais la laisser pousser de nouveau.

Est-ce que les gars sont au bord ? Ils devaient arriver fin novembre. J'espère qu'ils vont bien et qu'ils sont là pour les fêtes. Vous serez tous ensemble. J'envoie des journaux. Laissez-les dans le salon, ceux qui viennent pourront les voir et prendre connaissance des quotidiens français. C'est un peu différent de nos gros journaux de 85 pages du Canada. Mais je crois qu'ils sont mieux faits et ils racontent plus de choses intéressantes. Louis me dit qu'il aime bien les lire. Dites à Claude qu'il me parle un peu de son anglais. Il devait l'apprendre. Là où il était ça devait être facile pour lui, il pouvait converser avec des chums. Je crois que Jos et Louis se débrouillent bien aussi en anglais. Ici ce serait plutôt l'allemand qu'il faudrait apprendre. Mais j'ai horreur de cette langue. Je peux maintenant faire mon chemin très bien en espagnol et en italien. J'aime ces langues.

Bonjour à chacun. Demandez à Ladrie de me dire si elle a reçu le bracelet de Grèce. J'ai fait une réclamation de toute façon. Écrivez quand vous aurez une minute. Parlez-moi de tout ce qui se passe. Vos lettres, je les lis plusieurs fois. Je dois voir Roch [Carrier] et sa femme ces jours-ci. Je les aime bien.

G

40

À sa famille

Paris, le 19 décembre 1961.

Cher vous autres,

Je reçois votre lettre du 13. Content d'apprendre que tout va bien et de vous lire. Il fait terriblement froid à Paris depuis 3 jours. C'est arrivé comme ça : on est passé du soleil printanier au froid bleu de l'hiver. Les rideaux voltigent dans ma piaule... Je pense à la Floride. Je ne peux plus penser au froid. C'est la plus grande misère de ce monde. S'il y a un enfer, on doit y être mieux, au moins il fait chaud là-dedans. – Je suis content que Ladrie ait reçu le bracelet de Grèce. Je le croyais perdu dans l'Atlantique. Vous avez aussi mes cartes de Rome et d'Athènes. Elles y ont mis le temps! Ça pris le chemin le plus long me semble-t-il. Mais ces pays sont tellement loin! Enfin, vous les avez reçues, c'est le principal. Je les avais pourtant postées par avion. – Ma santé est bonne mais j'ai froid en ce moment. J'ai sorti le pyjama de flanalette que vous m'avez donné. Il est chaud. J'ai l'air de me plaindre, mais le froid je ne voudrais plus y penser. Il y a assez d'emmerdements dans la vie, on pourrait se passer d'avoir froid. – Jos est au bord. Comment va-t-il ? Il doit vous faire rire. Quel gars! Pourquoi Louis et Claude restent-ils là-bas ? Ils ont bien du courage de passer les fêtes dans la neige et seuls. Dites-leur de venir. Ça n'a pas de bon sens de passer ces fêtes qui sont tellement tristes dans la neige et le froid. Jos a une Oldsmobile, il avait une Pontiac, l'a-t-il vendue ? – Pauvre Drie, ça doit pédaler au magasin de ce temps-ci. Quel boulot ça aussi. Avaler les petites faces qui ne nous reviennent pas, être obligé de sourire malgré tout, elle est bien bonne d'encaisser tout ça. – Moi je m'en vais à Prague pour Noël, je passerai le jour de l'An à Vienne, quelques jours à Munich et rentrerai à Paris. Vous enverrai un mot. Je pars si j'obtiens mon visa vendredi soir pour Prague. Si je ne l'ai pas, je m'en vais tout de suite à Vienne. Penserai à vous autres et vous enverrai un mot. Je prends le train. Ça m'emmerde le train, mais ça me coûterait trop cher par avion. Vous embrasse. Et bon Noël.

G

Salut à chacun! Merci de vos bons vœux d'anniversaire. Le 18 décembre c'est pour moi la journée la plus dégueulasse de l'année. Je ne voudrais pas vieillir. J'ai peur de vieillir. Voulez-vous remettre cette lettre à Jean-Noël. Thank you¹⁴⁹!

149. Ajout à la main après la signature.

41

À Madeleine et Pierre Gagnon

Paris, le 15 janvier 1962.

Merci de vos bons vœux que je trouve en rentrant de Tchécoslovaquie. Très content d'apprendre que vous avez une adorable petite fille toute fraîche éclosée. Votre enthousiasme est très beau et je le partage : étant trois, n'êtes-vous pas plus profondément unis ? Je souhaiterais de tout cœur avoir un enfant à moi ; mais je crains que je n'oserai jamais jeter une vie dans cette prison du monde qui est parfois belle et douce mais qui demeure néanmoins une prison. Être père d'un enfant cela doit être une chose merveilleuse ; mais est-ce la seule paternité qui existe ? Écrire une bonne page me donne un grand bonheur – et cela aussi est une paternité. Et celle-ci et l'autre peuvent également empêcher l'homme d'être seul ; elles peuvent aussi l'accomplir et le perpétuer. Tu me dis que tu as trouvé la « sérénité » : j'ai envie de te dire que je n'y crois pas. Il reste toujours une interrogation à laquelle aucun événement, aucun bonheur, soient-ils très grands, ne peuvent, me semble-t-il, répondre complètement. L'affaire du temps qui passe, l'affaire de mourir, l'affaire de trouver la vérité seront toujours là, insolubles et angoissantes. Mais il y a l'espérance. C'est notre poids, c'est notre seule arme. Et même si on me donnait de connaître d'un coup cette vérité, je le refuserais peut-être : je préfère chercher et souffrir, et m'étonner aussi parfois. Souhaitez-moi donc de garder espérance!

Ariane, quel beau nom! Mes bons souvenirs à vous deux.

42

À Marie-Jeanne Durry¹⁵⁰

Paris, mardi le 23 janvier 1962.

Chère Madame,

Vous me pardonnerez de vous infliger la lecture d'une réponse supplémentaire à votre vaste référendum sur Camus¹⁵¹.

150. Marie-Jeanne Durry (1901-1980), la directrice de thèse de Lapointe, est une spécialiste de littérature à la Faculté des lettres de Paris et une poète française. Elle est aussi la première femme nommée dans une faculté des lettres pour la littérature française.

151. Albert Camus (1913-1960) compte parmi les écrivains qu'admirait Lapointe, dont « Le pari de ne pas mourir » doit beaucoup aux pages de *L'homme révolté* (1951).

Je m'étonne qu'aucun étudiant n'ait évoqué le style admirable que cet écrivain possède pour justifier son plaisir de le voir au programme de l'année. Camus est à mon avis un des plus grands stylistes de toute la littérature française ; et c'est une des raisons, peut-être la première, qui me le font placer en tête de mes préférences. Son nom brille avec autant d'éclat que ceux de Montaigne, Rousseau, Stendhal, Proust et Giraudoux.

Et, comme tous les grands stylistes en général, Camus excelle dans l'art de décrire la nature et le cœur humain. Le monde des sensations et des impressions est son domaine. C'est là, me semble-t-il, qu'on peut trouver le meilleur de l'homme et de l'écrivain. Il règne dans l'image ; il s'essouffle et s'appauvrit, un peu dans l'illustration des idées. *Noces, Été, L'envers et l'endroit* m'ont beaucoup appris, et j'y reviens souvent. *L'étranger* est l'épure d'un roman tracé avec un poignard sur la face brûlée du désert. C'est un poème en prose. Ses essais ne me tombent pas des mains, mais ils me retiennent moins longtemps. La poésie et le bonheur d'écrire y semblent moins libres.

Je crois du reste que l'homme ne vit pas d'idées mais d'images. Pourtant, curieux paradoxe, aujourd'hui, où tout événement est mis en images on ne trouve plus que des idées dans l'air. L'Histoire et la Politique couvrent tous les horizons. Camus nous montre un petit coin de ciel resté pur, et c'est pour cela que je l'aime. Il cerne de plus près, dans ces pages, le problème essentiel d'être que dans ses « dissertations » les plus élaborées et les plus réfléchies.

Quand je pense à Camus, à Racine, à Monet ou à Debussy, ce sont des figures de poètes que j'imagine. Toute expression profonde rejoint la poésie. Il y a un poète au fond de tout grand créateur.

J'apprendrai sans doute, en suivant vos commentaires, à comprendre et à mieux aimer l'autre Camus, l'idéologue, que je n'ai jamais su apprécier à sa juste mesure. Vous avez le don rare de découvrir et de nous faire partager, en les recréant, les merveilles les mieux dissimulées. Certains de vos cours sur Mallarmé, par exemple, demeurent parmi les plus beaux moments que j'aie passés en France. J'aurai eu deux ou trois professeurs dans ma vie ; vous êtes celui qui m'a fait sentir de plus près le secret de la beauté. Je vous en remercie.

Je vous prie de croire, chère Madame, en l'expression de mes respects et de toute mon admiration.

43

À Jean-Guy Pilon

Paris, le 5 février 1962.

Mon cher Pilon,

Je regrette de ne pas t'avoir vu à ton passage à Paris l'automne dernier.

J'aurais voulu mettre au clair avec toi, de vive voix, un malentendu qui doit exister entre nous puisque tu n'as pas répondu à ma lettre de mars 61¹⁵². Je ne veux pas aborder cette question par correspondance sachant que les mots à distance peuvent brouiller et compliquer les cartes les plus simples, même si on parle clair et net. J'attends de te rencontrer pour en parler tous les deux, face à face, comme il convient.

Il se peut cependant que tu n'aies pas reçu cette lettre ; dans ce cas, considère les lignes qui précèdent comme inexistantes.

Je me demande ce qui aurait pu intervenir depuis que nous nous sommes vus il y a deux ans à Montréal pour que tu changes d'attitude. Nous nous sommes rencontrés dix fois dix minutes dans le passé, nous ne pouvons donc pas nous connaître assez pour nous juger réciproquement. Les seules apparences en tout cas ne nous l'autorisent pas.

Mais les autres existent et le monde est bien petit.

Je te demandais dans cette lettre si tu pourrais trouver les moyens de faire passer à la radio une ode que j'ai écrite. Je viens de discuter cette idée avec notre ami commun, René Garneau¹⁵³, qui semble enthousiaste et me dit aimer mon poème. Je voudrais que tu me dises d'un mot si ce projet t'intéresse, s'il peut entrer dans le cadre de tes émissions et comment, le cas échéant, nous pourrions le réaliser.

J'attends donc ta réponse et te prie de croire en mon meilleur souvenir.

152. Lapointe fait référence à la lettre du 17 mars 1961.

153. C'est le même auquel Lapointe avait écrit en tant qu'attaché culturel dans la lettre du 5 juin 1958 pour lui faire rapport de son emploi du temps comme boursier de la Société Royale du Canada.

44

À Georges Cartier¹⁵⁴

Paris, lundi soir le 12 février 1962.

Cher Georges,

Merci de ton mot « sérieux » mais qui ne pouvait pas être autre et qui me fait plaisir. Il suppose un besoin de franchise qui trouve un écho en moi. Je regrette seulement de ne pas t'avoir écrit la même lettre plus tôt.

Cette lettre je voulais l'écrire depuis juin dernier à peu près, car on ne s'est pas véritablement vus depuis cette époque. L'accord s'est brisé à un moment. Quelle en fut la raison ? Je ne pourrais pas mettre le doigt exactement dessus mon mal bien que je sache où je souffre. Mais nous le découvrirons, il faut qu'on le trouve. On ne peut pas vivre sans raison.

Pourquoi n'ai-je pas écrit cette lettre plus tôt ? Ai-je craint, d'une part, que tout finisse et meurt en avouant le premier que quelque chose était rompu et en cherchant à replâtrer les morceaux ? Je n'ai jamais fui devant le danger et c'est mon habitude de regarder l'autre en face. Mais il y a que j'ai gardé une peur instinctive de voir mourir quoi que ce soit ; un oiseau, une bête, un arbre, une amitié, depuis que j'ai vu mourir un homme autrefois¹⁵⁵. Mais je ne me considère pas faible pour autant, ni moins homme.

D'autre part, j'attendais de vous rejoindre par un autre côté, d'une autre manière, au cours d'une conversation. L'occasion a-t-elle passé ? Je l'aurais bientôt provoquée. Je sais que garder le silence, dans ce cas, est toujours désastreux ; et se voir dans ses conditions, même et surtout de loin en loin comme on le fait depuis quelque temps, est une perte de temps pour les deux. Le véritable dialogue n'existe plus. Il n'y a plus d'échange.

J'ai hâte aussi de mettre au clair ce qui nous embrouille. Tu dois connaître ma sincérité. Nous parlerons clair et net.

Et si je n'avais pas tenu à notre amitié j'aurais tout foutu en l'air depuis l'été dernier. Et parfois j'ai pensé que la meilleure solution serait peut-être qu'on ne se voit plus tant que je ne serais pas rentré. Je me disais qu'après les choses iraient mieux et comme d'elles-mêmes car je suis ici dans des conditions qui m'empêchent quelques fois d'être moi-même. Mais au fond on n'est jamais trop pris par des problèmes personnels pour

154. Georges Cartier (1929-1994) est un poète et ami de Lapointe avec qui il a cofondé les Éditions de Mui en 1953. Des informations sur la suite de la carrière de Cartier se trouvent dans le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. 3 (Roger Chamberland, « *Hymnes/Isabelle*, recueil de poésies de Georges Cartier », p. 487).

155. Son père.

ne pas trouver le cœur ni le courage ni la lucidité de régler ipso facto ceux qu'on a avec les autres. On se verra. Je ne veux pas précipiter le rendez-vous, je connais vos obligations, mais le plus tôt possible serait le mieux. J'attends cette rencontre que j'appellerai pour rester dans le ton de ton mot délivrance.

Mais qu'est-ce qui me retient à Paris encore pour quelque temps ? Tu n'es pas le seul ni le premier à te le demander. J'ai les yeux ouverts. Mais moi seul peux en juger, et je demande qu'on me foute la paix sur ce sujet et qu'on me fasse confiance si l'on croit en moi. J'ai d'ailleurs écrit du 5 au 7 février, c'est-à-dire la semaine dernière, un poème de 400 vers environ sur cette question¹⁵⁶ qui, tu dois t'en douter, me fait souffrir. D'accord, je prendrai bientôt une place et un rang dans la société puisque n'ayant pas du tout l'argent que je veux je n'ai pas le temps d'être heureux comme je le voudrais. Mais, dis-moi, s'engager dans l'existence, n'est-il pas plus important que de prendre profession et maison et tout le tremblement ? Je me fous d'avoir pavillon et carte de visite appropriée si je ne sais pas reconnaître l'ombre et la lumière. Et si je m'accorde encore un peu de temps avant de rentrer, c'est-à-dire choisir, (ou vice-versa) cela ne veut pas dire que je perds ce temps. Je donne l'image d'un homme qui oscille ; c'est vrai, j'oscille et les extrêmes me brûlent. Je cherche un équilibre qui me convienne. Je serais tellement calme et heureux si jamais je le possédais ! Car alors j'aurais trouvé sans avoir choisi, c'est-à-dire sans avoir eu de parti pris et sans avoir refusé. En fin de compte notre liberté de choisir est bien limitée ; je ne connais pas d'êtres conscients qui auraient demandé de venir au monde. J'affirme néanmoins qu'on se fait au jour le jour, et à ce moment on n'a plus rien à revendiquer. Le choix c'est d'avancer et le bonheur est dans l'effort quotidien, même si on ne croit à rien. (Sur ce chapitre nous différons d'avis et nous en reparlerons). Aujourd'hui le doute me paraît être une bien plus grande perspective d'être que l'affirmation catégorique et exclusive ; douter est peut-être même la seule façon de vivre. Et pourtant c'est dans les extrêmes seuls que j'arrive à trouver une part, des brindilles de vérité.

Ne m'avez-vous donc jamais regardé vivre ? Me connaissez-vous tant soit peu ? Quand ça va bien je trouve un accord de bête, j'invente du feu ; quand ça va mal je me cache. Et je considère qu'il y a autant de générosité à recevoir qu'à donner. Mais depuis juin dernier je ne sais plus rien recevoir de vous et une pudeur m'empêche de donner comme je le voudrais. Je mettrai des exemples concrets sur ça.

Mais j'ai quitté, sans pourtant m'en écarter totalement, le propos qui nous concerne aujourd'hui. Nous nous verrons et nous nous demanderons réellement ce qui nous a rassemblés et ce qui pourrait nous unir encore, quelle vérité il y a eu dans nos rapports, quelle nécessité et quel plaisir ils contenaient, sur quoi a reposé et devra reposer cette entente si elle dure. Mais définir une chose qui doit être selon moi un état d'être naturel et vivant c'est risquer de la tuer. C'est même aussi l'agrandir et la valoriser. De toute

156. Il s'agit d'un poème resté inédit, « Les chemins et les saisons » (OSL, p. 153-172). Voir également la lettre suivante à Marcel Martin.

façon la réflexion n'a un sens véritable que si elle ouvre des perspectives plus grandes et plus hautes. Autrement c'est du gargarisme.

D'abord et avant tout comment peut-on définir et formuler une amitié ? L'amitié, est-ce que c'est d'avoir soi-même un intérêt pour tout ce qui arrive à l'autre, et est-ce en même temps compter soi-même sur l'autre même si l'on n'a rien à lui demander ? On peut tout exiger et on ne peut rien exiger d'une amitié véritable. On ne commande pas à l'amitié. Et en ce sens je doute qu'on puisse continuer quoi que ce soit car j'estime qu'on peut remettre en question une idée mais non un sentiment ou un état d'être. Et cela ça grandit ou ça meurt.

Je préfère, après réflexion, achever les choses consciemment, ou les ranimer dans le feu, que les regarder se détériorer et mourir dans des yeux à demi ouverts.

Mais si ce qui a été ne doit plus continuer, je ne l'effacerai pour autant, je ne le renierai pas : pourquoi ce qui m'a semblé à moi être une vérité cesserait-il de l'être ? Seules les bêtes ont le privilège de recommencer à neuf à chaque instant, les hommes ne font que continuer avec leur passé. Nous couperons les ponts tout bonnement. On pourra se voir à l'occasion du hasard, non plus comme de véritables amis, mais comme des gens qui se sont déjà rencontrés.

Voilà comme pré-face [sic] à notre rencontre. Mais cette lettre est trop longue pour avoir dit l'essentiel et trop courte pour avoir tout dit. Elle situe cependant le niveau où cet entretien doit avoir lieu. Je t'appellerai vendredi pour que nous prenions rendez-vous. Et bien sûr qu'on se verra chez moi¹⁵⁷.

10, rue de l'Arrivée, Paris-XV^e.

45 À Marcel Martin

Paris, le 13 février 1962.

Mon cher Marcel,

Pas de nouvelles de toi depuis fin décembre ! Voles-tu dans une fugue quelconque ? J'aimerais savoir ce que veut dire ce silence de mort. Débordé de travail ? Ce n'est pas une raison. On trouve toujours un petit dix minutes pour jeter un mot à la volée. J'ai appris que c'est lorsque notre horaire est le plus chargé qu'on trouve encore le plus de temps. Sans programme précis, on est toujours en retard partout et on ne fait même pas l'essentiel.

157. Lettre non signée.

As-tu reçu ma lettre de la mi-janvier¹⁵⁸ ? Je parie qu'elle t'a excédé. J'y brossais un tableau, à mon échelle, de cette Europe tellement variée et complexe dans ses frontières relativement petites. J'ai dû me tromper, j'ai dû écrire des stupidités. Mais comment essayer de voir clair et de prendre possession de ce qu'on a vu et senti sinon par des raccourcis et des synthèses ! Analyser dans le détail serait trop long et on perd l'ensemble. L'arbre nous cache la forêt.

Je te disais aussi que je souffrais. Quelle impudeur, même devant toi ! Je me sens encore vulnérable et comme menacé, bien que j'aille mieux. Mon moral en tous cas est en meilleure santé. J'ai écrit dans la nuit du 5 au 6 dernier un poème de 400 vers environ qui m'a allégé et remis dans la réalité quotidienne¹⁵⁹. Je brûlais. J'étouffais. J'appelle ces pages, provisoirement, *Je est un autre*¹⁶⁰. En résumé je dis ce que j'ai cherché dans la vie et que je n'ai pas trouvé. La terre y a encore une place importante, mais le feu aussi. C'est peut-être aussi le portrait si direct que je trace de moi-même. Une figure tracée avec des bouts de bois sur la terre. Il y a des passages assez violents. Je ferme les poings pour la première fois et je frappe. Je tente de trouver une mesure et en même temps une sorte d'absolu. C'est un poème plein de contradictions. J'interroge de tous côtés. Je cherche encore, pauvre con, la vérité, alors que je sens par moments qu'il n'y a dans la vie et dans l'homme que des besoins. Mais je ne peux pas me soumettre à la bête nécessité ; je ne peux pas me résigner à l'habitude et au milieu confortable du chemin : les extrêmes me fascinent et ce n'est que là que j'aperçois des éclairs, des bribes de vérité.

C'est drôle, Marcel, je ne te vois pas arriver. Aurais-tu remis ton voyage à plus tard ? Tu m'avais annoncé ton voyage pour cette époque-ci.

J'ai plongé dans Alain hier soir. J'ai cherché dans ses derniers *Entretiens au bord de la mer*, je n'ai rien trouvé. Je suis revenu à un de mes premiers livres *Les idées et les âges* et la rencontre s'est faite¹⁶¹. Quelle simplicité et quelle justesse d'expression ! La langue est belle, drue, charnue ; la pensée est forte. Pourtant mon admiration n'est pas totale. Je reste un peu sur ma faim. Alain ne me fait pas oublier Valéry par exemple. Ce dernier ne décrit jamais, il crée. On lit une phrase de Valéry et on s'aperçoit soudain qu'il est allé au-delà de ce qu'il voulait exprimer, et nous voilà plongés dans le secret. Un secret tremble, tout proche de nous. On frôle quelque chose de beau.

158. Lapointe a rédigé un long brouillon d'une lettre qui racontait effectivement son voyage, avec de nombreux passages illisibles, mais la copie au net est absente de ses archives.

159. « Les chemins et les saisons ». Les dates de rédaction qu'il donne sont légèrement différentes par rapport à celles de la lettre précédente.

160. L'une des citations les plus célèbres d'Arthur Rimbaud, tirée d'une de ses « Lettres du voyant » (1871).

161. Alain, *Entretiens au bord de la mer. Recherche sur l'entendement* (1930). Lapointe possédait la réédition de 1949 ; *Les idées et les âges* est paru d'abord en 1927.

Ai vu dernièrement l'*Orestie*, *L'Alcade de Zalamea* et *Le Marchand de Venise*¹⁶². Trois spectacles exceptionnels et qui m'ont rempli de bonheur. Ici j'ai encore envie de me risquer au jeu des comparaisons bien qu'elles clochent toujours. J'ai senti chez ces trois grands auteurs une universalité d'esprit que je ne trouve pas par exemple chez les classiques français du Grand Siècle. J'aime *Phèdre*, j'aime *Polyeucte*, mais ces pièces s'en tiennent à une seule passion humaine¹⁶³. Elle est fouillée en profondeur, d'accord ; mais au détriment du reste. Les 3 premiers embrassent l'univers et tout le cœur humain en décrivant une seule chose. Et cette espèce de « nationalisme » de l'esprit, je le retrouve chez la plupart des auteurs français, sauf bien sûr chez Claudel, chez Valéry, chez Alain. Je sens aussi que Montaigne est de cette taille mais je ne le connais pas assez pour me prononcer. J'ajoute que la brillante *Judith*¹⁶⁴ m'a ravi sans le toucher le moins du monde. C'est du théâtre de langage. Le cœur n'y est pas. Mais je t'envoie le mien et en entier. Écris, vieux paresseux ! Je t'embrasse.

46

À Jean-Guy Pilon

Paris, le 13 février 1962.

Mon cher Pilon,

Bien sûr que ce que tu me demandes dans ta lettre du 9 m'intéresserait.

Je te donne en 2 mots la méthode que je suis pour ce genre de travail car j'ai déjà écrit, « pour mon compte et pour mon plaisir », plusieurs textes dont une monographie de l'œuvre peinte et gravée d'André Minaux¹⁶⁵ qu'on parle de publier et que je pourrais adapter pour la radio.

1. Je présente l'homme.
2. Je cerne le point qui me paraît être le foyer de l'œuvre.
3. J'interviewe l'auteur.
4. Et je développe ce que j'ai avancé.

162. *L'Orestie* est une trilogie du dramaturge Eschyle (v. 525-426 av. J.-C.) ; *L'alcade de Zalamea* (*El alcalde de Zalamea*, 1651) est une pièce de théâtre écrite par Pedro Calderón de la Barca ; la pièce *Le marchand de Venise* a été écrite par William Shakespeare (entre 1586 et 1598).

163. Titres de tragédies écrites respectivement par Jean Racine et Pierre Corneille.

164. Titre d'une pièce de théâtre de Jean Giraudoux (1882-1944) créée en 1931.

165. Sur André Minaux, voir la lettre du 25 mars 1961 adressée à Clément Lockquell. Les textes qu'il a écrits « pour son compte et pour son plaisir » sont reproduits dans « [Note sur André Minaux] » (ACO).

Je serais content de pouvoir participer à cette émission (je connais personnellement plusieurs peintres et sculpteurs) et te remercie à l'avance des démarches que tu pourras faire dans ce sens.

Mes meilleures amitiés¹⁶⁶,

47 À Alain Bosquet

Paris, le 11 avril 1962.

Cher Monsieur et ami,

J'imaginai et partageais toute votre joie, hier, devant votre nouveau livre. Il aurait fallu fêter davantage cet événement! Ce fut un très beau moment : je le retrouverai quand je lirai votre recueil¹⁶⁷.

Vous avez très bien saisi le visage du Canadien dans cette chronique de *Combat*¹⁶⁸. Tout est suggéré en deux mots. Vous avez le don d'aller en deux pas à l'essentiel. Mais votre conclusion me semble très optimiste. Les horizons que vous ouvrez sont bien larges!

Quant à moi, je ne le vois pas encore prêt, ce Canadien, à battre la marche du monde. Il ne peut même pas le suivre! C'est une plante qui sort de la terre et qui commence à grandir ; qui découvre, avec beaucoup de confusion encore, sa figure et son paysage. Comme tout être jeune, le Canadien parle avec son corps. C'est dans le hockey, par exemple, qu'il s'exprime le mieux. La violence et l'adresse physiques remplacent la passion et le sentiment auxquels il vient à peine de naître. Sa langue a le poids de ses poings nus. Mais il s'approche peu à peu du détail et de la nuance – fussent-ils les plus élémentaires. Un jour, comme l'Européen, il pourra mettre une plume dans sa main détendue. Mais, croyez-moi, il coulera encore beaucoup d'eau sous le pont de Québec avant que ce jour arrive! Même nos villes sont encore de véritables forêts!

166. Sans signature et la virgule est telle quelle.

167. Il pourrait s'agir du recueil *Maitre objet*, paru le 13 avril 1962 et que Bosquet a dédié à l'intention de Lapointe : « Pour Gatien Lapointe, en communion de pensée, avec la jeune amitié d'Alain Bosquet qui aime beaucoup ses poèmes cosmiques et chaleureux » (voir BGL).

168. Quotidien français fondé en 1941 pendant la Seconde Guerre mondiale, il cessera de paraître en 1974.

Vous trouverez sous ce même pli, avec une note biographique, mes manuscrits les plus anciens. Pour vous éviter de perdre du temps, je vous suggère de lire d'abord le dernier poème de chaque recueil.

Vous appellerai, comme convenu, mardi prochain.

48

À Fernand Ouellette

Paris, le 25 avril 1962.

Mon cher Fernand,

Merci de ta lettre¹⁶⁹. C'est avec plaisir que je ferai les deux textes que tu me demandes.

Tu serais bien aimable, cependant, de me dire, quelle que soit être la longueur exacte de chacun de ces textes, c'est-à-dire combien de lignes de combien de mots, car, puisqu'il s'agit de retracer la personnalité d'un écrivain et de mettre en relief les 3 thèmes dominants de son œuvre en 2 minutes, chaque mot doit être essentiel.

D'autre part, dois-je te transcrire tous les poèmes que j'aurai choisis pour illustrer cette présentation, ou t'indiquer seulement leurs titres avec références complètes ?

Tout cela, afin de te donner un travail qui soit clair et précis.

Content de te savoir réalisateur à Radio-Canada et j'espère que tout va pour le mieux de ton côté.

Bien amicalement,

10, rue de l'Arrivée
Paris-XV^e.

169. Cette lettre est une réponse à l'invitation (18 avril 1962) de Fernand Ouellette, qui souhaite consacrer des émissions à de grands poètes français. On confie à Lapointe les noms de René Char et de Jules Supervielle. Le texte de Supervielle fait partie des archives, mais pas celui de Char. Poète, romancier et essayiste québécois, Ouellette (1930-2026) a publié le recueil *Ces anges de sang* (1962) dont Lapointe a fait un compte rendu critique (voir « Trois poètes regardent la vie », *Revue dominicaine*, Montréal, juillet-août 1955, p. 52-53).

49

À un ami¹⁷⁰

Je m'ennuyais terriblement hier soir. Un grand vide. Aucune prise sur les choses autour de moi. Aucune communication. Tout me semblait vide et insignifiant. Rien n'existait. J'étais mort avec le monde. Aucune envie de voir un spectacle quelconque. Ni d'appeler des amis. Que peuvent les autres ? M'auraient-ils apporté exactement ce que j'attendais ? Très peu de gens sont présents et attentifs. Chacun parade, cherche son intérêt. De toutes façons, on est toujours seul. Seul avec ses problèmes que les autres ne peuvent que compliquer : car on ne connaît que ce qu'on a éprouvé. Et on ne veut bien connaître que ce qui nous intéresse de près.

C'est un événement intérieur que j'attendais et qui n'arrivait pas. Qui n'avait pas lieu.

Je suis allé dîner et je me suis enfermé dans ma chambre. Manger fait du bien. Comme rire, comme chanter, comme danser, en d'autres occasions à d'autres moments. J'ai pris Valéry, et j'ai trouvé soudain. Il est très rare que je ne trouve à ces moments ce qui me manque. Surtout si je ne me laisse pas aller, si je ne consens pas au vide, si je m'entête à sortir de mon mal. La patience donne une force soudaine. J'ouvre un livre au hasard – mais est-ce bien du hasard ? – et c'est le plus souvent la bonne page. J'ai relu pour nième fois « Le cimetière marin » et quelques pages de *Mélanges*¹⁷¹. Quelle belle langue ! Précise, concrète et tout auréolée de mystère en même temps. L'expression est juste, si juste parfois qu'elle va au-delà de la pensée recherchée, et nous voilà d'un coup plongés dans le secret, dans le mystère.

Je ne tenais plus. Le livre me brûlait les mains. Une impatience de dire me brûlait. J'ai fermé le livre. J'ai pris la plume à mon tour – mais avec moins de bonheur que ce grand Valéry. Il est vrai cependant que mes exigences et mes moyens ne sont pas à sa mesure. J'ai écrit et mon sang a repris son rythme normal. Une certaine joie m'a envahi. Est-ce qu'on n'écrit pas uniquement parce qu'on n'est pas heureux ?

J'ai trouvé dans mes lectures ce que je ressentais déjà vaguement, des pensées ou des sentiments que je n'avais pas exprimés mais dont j'avais une espèce d'intuition, parfois même la certitude. Valéry est peut-être le seul qui m'apprenne quelque chose de nouveau, qui me jette dans un mode totalement inconnu. Je me sens naître à ces moments. Toute une partie de moi est nouvelle qu'il me faut explorer et exprimer.

170. Cette lettre, non datée, a sans doute été rédigée à l'époque où Lapointe occupait sa petite chambre à Paris. Rien ne permet de déterminer à qui elle est adressée. Sans doute lui attribue-t-il une valeur plus grande qu'un échange épistolaire et circonstanciel. Elle a été placée juste avant les lettres qui marquent le départ définitif de Lapointe pour le Québec.

171. Ce poème a été écrit en 1920 et il fait partie du recueil *Charmes* (1922). *Mélanges* a été publié en 1941. Étonnamment, les œuvres de Valéry sont absentes de la bibliothèque personnelle de Lapointe.

J'ai écrit et me suis endormi après avoir trouvé espoir. Je tenais un grand soleil dans mes mains. Je m'étais justifié. J'avais arrêté une parcelle de temps. Je pouvais alors accepter que le temps continue sa marche, et demain me paraissait grand, sensé, beau. J'avais de l'espoir. Souffrir me purifie. Une légèreté soudaine m'envahit. Quelle joie de se relever seul, d'aller seul au fin bout de son vide intérieur et de reprendre souffle à travers ses propres cendres! Et cela sans avoir eu recours à quelque distraction, à qq événement extérieur. M'ennuyer m'oblige de découvrir. Souffrir me permet grâce et espérance.

Tu connais ces vers sublimes de Valéry lorsqu'il parle du langage, ce langage qui le hante :

Honneur des Hommes, Saint LANGUAGE
Discours prophétique et paré,
Belles chaînes en qui s'engage
Le dieu dans la chair égaré...¹⁷²

C'est plein de beauté! La figure de Mallarmé se profile à travers ces mots et pourtant la musique [est] de Valéry, la pensée est de Valéry.

50 À Pierre Caminade

Paris, le 7 juin 1962

Pierre,

Je suis content d'avoir tant soit peu contribué à vous remettre le feu au ventre. Mais c'est bien celui que vous m'avez donné que vous avez eu l'impression de recevoir de moi. Ce feu, c'est en vous qu'il est. Moi, j'ai tout à apprendre, et je suis malheureux parce que je n'ai rien à offrir. La plus grande part de la joie que m'a apportée ce prix est de vous avoir tous connus.

Ce poème que vous m'envoyez, est très beau, plein, étale, remplissant jusqu'au bord l'horizon qu'il ouvre, et d'une chaude, lumineuse sérénité. Restez dans ce paysage, c'est là que les dieux semblent avoir choisi d'habiter quand ils passent sur la terre.

Pourquoi ne groupez-vous pas en un volume les poèmes de *Lumières* et tous ceux que vous cachez certainement dans vos tiroirs? Quel beau livre ce serait! Et qui serait non seulement beau mais nécessaire.

172. Majuscules telles quelles dans le poème. Les points de suspension sont de Lapointe, pour signaler que le poème se poursuit.

Votre *Chevauchée*¹⁷³, j'ai dû la lire très vite, cavalièrement, et c'est aussi cavalièrement que j'ai jeté en l'air mes impressions. J'ai beaucoup aimé ce roman. Il m'a étonné et meurtri, profondément. J'ai senti en le découvrant que je ne pourrai vivre moi-même à un tel degré de conscience et que jamais je ne pourrai atteindre à cette plénitude d'être. Vous avez fait de deux corps jumeaux le seul paradis habitable sur terre. Vous nous comblez et vous nous désespérez.

Je voudrais compléter ce que j'ai avancé en 2 mots à propos du sentiment que vous découvrez sous l'émotion. Je voulais dire que vous rejoignez au-delà des émotions et des sensations qui restent personnelles et subjectives, le sentiment et la conscience qui, vécus à un tel niveau, relèvent du domaine impersonnel et appartiennent à tous les êtres. Cela, très peu d'artistes l'ont exprimé, très peu d'hommes l'ont vécu. Veinard, vous avez justifié pleinement votre vie. Vous devez donner le surplus aux vôtres. C'est un peu de cette surabondance que j'aurais voulu vous voler.

Vous êtes très aimable de m'ouvrir si généreusement votre maison. J'irai, si je le peux, mais je le veux aussi, vous surprendre avant de rentrer dans votre retraite méditerranéenne.

Merci de votre lettre, et merci encore de *Lumières*. Ce livre aura place d'honneur dans ma bibliothèque¹⁷⁴.

Bien amicalement,

51 À Claudine Chonez

[20 juin 1962]

Chère Madame,

L'envoi de votre livre de nouvelles et la dédicace qui l'accompagne me touchent beaucoup¹⁷⁵. Vous avez toute mon amitié et elle est « jurée » – sur ce que j'aime le mieux au monde. Mais la mienne est pauvre et maladroite, et ne peut rien vous apporter, alors que la vôtre m'étonne et me comble.

173. Aucune œuvre publiée de Caminade ne porte ce titre.

174. Voir *BGL*. La référence du recueil se lit ainsi : [poèmes]. MIC-LOBRY [photos]. [s. l]. [s. é.], *Lumières et lumière*, 1962.

175. *Les maillons de la chaîne*, Albin Michel, 1962. Claudine Chonez (1906-1995) est une journaliste et écrivaine française qui faisait partie du jury qui a attribué en mai 1962 le prix du Club des poètes pour le manuscrit de *Le temps premier*. La bibliothèque personnelle de Lapointe comprend un recueil de poèmes dédié par Chonez (*Poèmes choisis*, Seghers, 1959) : « Pour Gatién Lapointe, des poèmes dont je voudrais bien qu'ils ne soient pas indignes des siens. Avec une jeune mais vraie amitié, Claudine Chonez » (*BGL*).

Ce prix, c'est la chance qu'il m'a été donnée de vous rencontrer.

Quelle belle image vous me donnez de la France!

J'ai hâte de pouvoir me plonger dans votre œuvre, déjà si nombreuse, pour en parler – si jamais j'obtiens cette chronique que je guette¹⁷⁶ – avec toute l'admiration et la ferveur que votre personnalité et la lecture de qq-uns de vos poèmes et de 2 de vos nouvelles ont suscitées en moi.

Mais vite que le 24 arrive d'abord! Vous serez là, il le faut¹⁷⁷.

52

À Joseph Rouffanche¹⁷⁸

[25 juin 1962]

Cher Monsieur,

Votre geste, tout de discrétion et de spontanéité, me touche beaucoup. C'est une générosité de cœur à laquelle je suis sensible, et c'est pareillement que je vous remercie.

Je poste, par un autre courrier, pour votre fils dont vous m'avez parlé, un livre souvenir. Je voudrais qu'il lui plaise. Et pour vous, un exemplaire de mon recueil¹⁷⁹. J'attends le vôtre avec impatience.

Espérant que nous pourrons poursuivre un jour le dialogue que nous avons commencé hier, je vous prie de croire, cher Monsieur, en l'expression de mes sentiments les meilleurs.

176. Lapointe n'a rien publié sur Chonez.

177. Allusion au lancement du recueil *Le temps premier* aux Éditions Grassin.

178. Lettre manuscrite. Rouffanche (1922-2017) est un écrivain français qui a aussi été publié par Grassin. Il a obtenu le prix Anne-Van Qui la même année où Lapointe remportait celui du Club des poètes. La lettre a vraisemblablement été envoyée de Paris.

179. *Le temps premier*.

53

À Marcel Martin

Paris, samedi le 30 juin 1962, 9 heures.

J'imaginai dans quel état tu serais à ton retour, et je m'en suis inquiété. J'ai attendu ta lettre avec hâte et appréhension. Je t'ai écrit hier, je me suis interdit de te rappeler ce que nous venions de vivre dans cette belle ville¹⁸⁰ et qui me brûle encore le cœur ; j'ai préféré te parler de joie et de volonté de vivre et de beauté de vivre. Je t'ai retrouvé pendant le second séjour et cela fut la récompense de ces quelques jours que nous avons passés ensemble. Certains mots que tu as lâchés au cours de nos conversations m'ont permis de voir assez loin en toi et de sentir ce qui s'y passait. Je sens que ce « tournant » de ta vie est difficile et peut-être décisif en un sens. Je sens aussi que tu as tous les atouts et toute la force qui te permettent de prendre le chemin qui est le tien, et dans lequel tu pourras engager ce qu'il y a de meilleur en toi. Je partage, sois-en sûr, tout ce qui t'arrive en ce moment. Et si je pouvais te donner un peu de ce feu qui me tient debout, j'en serais très content. Je te le répète, je tiens à toi, je tiens à notre amitié ; je veux que nous soyons sincères l'un envers l'autre, que nous nous épaulions, que nous grandissions ensemble. Tu m'apportes cette mesure qui me manque, que je refuse en un sens, mais dont je sais que j'ai besoin. Je suis excessif en tout, autant dans l'enthousiasme que dans l'incertitude de l'angoisse. J'essaierai de t'aider – même maladroitement, même pauvrement. Mon retour, je l'ai presque oublié pendant quelque temps, c'est-à-dire qu'on m'a obligé de n'y pas penser trop souvent. J'ai été pris, j'ai vu beaucoup de monde, j'ai beaucoup travaillé. Je me retrouve seul et l'appréhension me reprend. Ta lettre me donne confiance, je fonce.

Ai appris par *Le Monde* que *Le Nouveau Journal*¹⁸¹ est tombé. Cette nouvelle m'a remis les deux pieds sur terre. Elle mesure notre réalité et nous en donne le poids exact. J'ai eu beaucoup de peine. Il est donc vrai qu'il ne faut pas entretenir de trop grandes ambitions là-bas. J'allais mettre un point d'interrogation...

Surpris, étonné et ne pouvant / peux pas très bien comprendre que Paul quitte l'appartement. Quelle raison t'a-t-il donnée ? Je ne voudrais pas qu'il me donne la place qu'il occupait avec tout son cœur et si généreusement¹⁸². Vous êtes devenus nécessaires l'un à l'autre. Je suis content – je ne peux pas le cacher – que tu m'ouvres encore une fois ta porte. Cela m'ôte tout sentiment de panique. Mais il ne faut pas que ce soit au

180. Il pourrait s'agir de Paris, que Lapointe qualifie de ville « sentimentale » dans une autre lettre adressée à sa sœur, le 1^{er} juillet 1961.

181. *Le Monde* est un quotidien français qu'on associe habituellement au centre-gauche en politique. *Le Nouveau journal* est un hebdomadaire québécois qui paraît la première fois le 5 septembre 1961, à la suite d'une scission au journal *La Presse*. Il cesse de paraître le 21 juin 1962.

182. On comprend que Lapointe s'installera momentanément chez Martin à son retour au Québec.

détriment de Paul ni de votre amitié à tous deux. Dis-moi, ou demande-lui de me le dire. Je ne voudrais pas gêner ni désunir ni compliquer.

Merci de la très amicale et belle lettre que tu adresses à Raymond. Il a passé la semaine en Bretagne, dans le Finistère. Je devais moi-même aller au Pouldu¹⁸³, mais trop d'occupations m'ont retenu à Paris. Il devait rentrer hier ; aucune nouvelle. Je me demande ce qu'il est advenu. Ce silence ne lui ressemble pas. Lui remettrai ton mot dès que nous nous reverrons. Il a été enchanté de te connaître.

Le Nouveau Journal aura quand même contribué à améliorer *La Presse* et à stimuler *Le Devoir* et tous les journalistes. Il a ouvert un horizon et quelques-uns ont vu, même si cet horizon doit se fermer momentanément. Cela est important. C'est le seul point positif que je trouve dans cette aventure. Sur le résultat des élections, je n'ai pas assez d'arguments en main pour en juger. Ce que tu en dis me paraît juste, cependant¹⁸⁴.

Quant au prix, voici en 2 mots : cela s'appelle le Prix du Club des poètes de Paris que j'ai remporté à l'unanimité du jury. Il consiste – outre une certaine reconnaissance de mon travail – en l'édition (par tranches de mille) de 10 000 exemplaires de mes 2 recueils *Le temps premier* (1957) et *Lumière du monde* (1959¹⁸⁵) en une plaquette de 50 pages. J'ai dû ne retenir de mon gros manuscrit que les poèmes qui me semblaient les meilleurs. Le jury était composé de Louise de Vilmorin, de Paul Gilson, Jean Vilar, Jean Tardieu, Claudine Chonez, Pierre Caminade, G.-E. Clancier, Philippe Soupault et Jean-Pierre Rosnay¹⁸⁶. (L'autre prix qui s'appelle le Prix Anne Van Qui et qui fut décerné par le même jury et au même jour est d'un million d'anciens francs¹⁸⁷. Il n'est cependant pas nécessaire d'en parler. Je l'ai vraisemblablement loupé parce qu'on m'a cru milliardaire ; ou, certainement, si j'avais été là lors de l'attribution comme on me l'avait demandé, j'aurais été ex-aequo avec le lauréat. Mais le fric n'a aucune importance.) La plus grande part de la joie que m'a apportée ce prix a été de connaître Clancier, Chonez, Caminade, Tardieu et Jean-Pierre et leurs amis avec lesquels j'ai noué des amitiés « jurées ». Les conversations que j'ai eues avec eux – et je ne vois pas de raison pour qu'elles cessent – ne m'ont peut-être pas ouvert des horizons bien nouveaux, mais elles ont contribué d'abord à dompter un peu ma timidité, à m'approcher un peu plus près de la grandeur de l'être humain, de la beauté d'être humain, à préciser ma pensée, ma démarche intellectuelle (à supposer que j'en aie une et qui soit valable), le but que j'essaie d'atteindre. Je ne m'étais jamais confronté avec de grands hommes. J'écoutais. Je suis encore plus attentif mais je commence à parler, à m'exprimer. Cela m'est désormais nécessaire. J'ai besoin du véritable dialogue.

183. Station balnéaire située dans le Finistère Sud de la Bretagne.

184. Élections provinciales qui avaient eu lieu le 14 novembre 1962 et qui ont reporté au pouvoir le gouvernement libéral de Jean Lesage.

185. Ce titre sera plutôt intégré au recueil suivant, *Ode au Saint-Laurent*, précédée de *J'appartiens à la terre*.

186. Prix créé en 1961 par Jean-Pierre Rosnay (1926-2009), poète et libraire, et par sa compagne, Marcelle Moustacchi (née en 1932).

187. Soit 10 000 nouveaux francs à l'époque.

Je te vois en ce moment au bord de la mer. Il faut que tu y sois!

Quant à Zurich, essaie que cette image ne soit pas un mur qui et bouche tout horizon, tout avenir, tout espoir. « Le vent se lève... » Rappelle-toi. Mais cette chance, tu peux aussi la trouver par et à travers une joie concrète, physique et complètement heureuse. Le corps ne se laisse jamais oublier. Il réclame. Il faut compter avec lui. Et comme il est beau parfois d'en avoir un et de pouvoir s'en servir!

J'espère que Clément ne m'a pas trouvé trop encombrant, trop envahissant. Je n'étais pas du tout content de moi après que je lui ai posté ma dernière lettre. Rassure-le.

T'enverrai bientôt le roman de Bruce Lowery¹⁸⁸, et avec une dédicace si je peux le voir.

Salut, mon cher vieux Marcel, ne souffre pas trop. Si la peine te prend, regarde un arbre et souris quand même ; il te répondra. Et je suis là.

Je t'embrasse bien fort.

54

À Joseph Rouffanche¹⁸⁹

Je vous demande de m'excuser de ne pouvoir tenir ma promesse de vous envoyer tout de suite mon recueil. Nous avons trouvé 2 coquilles dans la présente édition qui me gênent beaucoup. Connaissant aussi votre sentiment « mallarméen » de toute imperfection, je préfère vous adresser un exemplaire de la seconde édition – qui ne devrait pas tarder. J'y joindrai un souvenir pour votre fils.

On m'a dit les meilleures choses de vos poèmes. J'ai hâte de les lire. Je sais que je les aimerai. Giraudoux m'a déjà initié aux beautés et aux douceurs du langage Limousin¹⁹⁰.

188. Le nom de ce romancier reviendra plus tard dans les lettres à Marcel.

189. Lettre manuscrite, adressée le 2 juillet 1962.

190. Jean Giraudoux (1882-1944) est l'auteur du roman *Siegfried et le Limousin* (1922). Rouffanche est originaire de la région.

55

À ses amis de la Muette

Paris, le 10 juillet 1962.

Mes amis de proche aurore,

D'abord je vous nomme et je vous touche : Martine, Albert, Pierrette, Pierre et Madeleine¹⁹¹.

Que faites-vous sur votre perron de la Méditerranée ? Que devenez-vous si proches des dieux ? Je vous imagine au grand soleil, dans la chaleur et la joie, regardant la mer et très loin en vous. Vous avez retrouvé le paradis d'avant les écoles et les principes ; vous retrouvez la grande harmonie primitive. Vous vivez, quoi ! Et on ne peut vivre que de cette façon : dans l'instant qui devient durée et dans l'instinct qu'une conscience qu'une conscience habite.

Cette liberté des débuts est plus difficile à reconquérir sur l'asphalte et dans les distractions de Paris. Ici, l'événement extérieur peut vous apporter beaucoup, il peut nous prendre beaucoup aussi. Il faut savoir fermer les yeux et se retirer au bon moment. De toute façon, depuis mai, je n'ai pas de temps à accorder aux spectacles ni même le loisir de flâner comme je le voudrais. Je pars le 14 août¹⁹², je compte les jours, j'ai mille choses à faire, j'essaie de prendre les bouchées doubles et de faire doubles les pas, mais déjà la journée est finie et je m'aperçois que je n'ai pas fait tout ce que je projetais en me levant. Je me demande si j'arriverai à temps partout. Je me demande aussi si je pourrai aller vous voir. Je le veux pourtant, et je ne n'ai pas encore dit non. Je vous remercie de m'ouvrir si amicalement votre maison. Il y aura une place aussi chez moi à Montréal pour chacun de vous.

Ici, je m'adresse à Martine tout spécialement¹⁹³ :

Merci de ton mot daté et écrit « du haut de la Muette¹⁹⁴ ». Je sens le vent et la mer qui vous entourent et ce grand silence en toi qui efface les vains bruits et qui va éclater en paroles. J'ai hâte de lire tes « notes¹⁹⁵ ». Je peux déjà en deviner le sens et la portée ;

191. Respectivement Martine Saillard, Albert Ayme, Pierrette Ayme, Pierre Caminade et son épouse, Madeleine.

192. Pour Montréal.

193. Martine Saillard (aujourd'hui Ayme-Saillard) a été la compagne d'Ayme en 1961, puis ils se sont mariés. Elle a organisé de multiples événements artistiques pour faire la promotion de la carrière de son époux. Depuis la mort de son mari, elle gère et met en valeur le catalogue des œuvres du peintre.

194. Cette lettre porte l'en-tête « Vendredi – La Muette », sans précision de date.

195. Il s'agit probablement de ce que Saillard désigne comme « Les carnets de la Muette », dans un envoi non daté, mais qui pourrait avoir été joint à une lettre du 14 août 1962.

mais c'est ta propre expression que je voudrais connaître. Tout ce qui ne peut pas être dit peut passer dans une poignée de mains, dans la chaleur du sang – et le souvenir est durable ; il peut et doit passer aussi dans le langage écrit – et cela est peut-être plus complet et plus durable encore. Tu vas nous étonner avec tes notes, et nous mettre au monde. Rappelle-moi les deux phrases du début que tu m'as lues l'autre jour et qui indiquent le chemin dans lequel tu t'engages et le but que tu recherches.

J'ai commencé à lire Ouspenski¹⁹⁶. Ce livre, comprends-moi, m'intéresse justement parce qu'il me semble élémentaire. L'auteur parle au niveau de l'espèce, d'une espèce, il marche par enjambées de sept lieues, il ouvre d'un coup toute grande la porte. Cette méthode me plaît. La nuance et le détail, c'est au lecteur de les découvrir et de les apporter. Paysan comme je suis, c'est un des livres qu'il me faut, bien que je devine que celui-ci ne répondra pas entièrement aux principales questions que je me pose et qu'il ne changera pas en certitudes tous mes doutes. Une chose, cependant, qui me gêne un peu, c'est cette façon que l'auteur a de noyer l'essentiel dans l'anecdote et la description. Je sais bien que la qualité de la terre, du soleil et de la pluie joue un rôle important dans l'éclosion d'une plante, d'un fruit ou d'une pensée. La description des circonstances et de l'atmosphère est importante pour l'auteur qui s'exprime ; le lecteur en a besoin aussi pour bien comprendre sa pensée. Mais dans un livre c'est la démarche et surtout le résultat qui m'intéressent, secs, nus, sans points sur les i. (Ponge me semble en ce sens). Mais je veux le terminer, ce livre.

Ouspenskime donne bien envie de rencontrer ce fameux Gurdjieff. Le connaissez-vous ?

Au collègue – il y a longtemps de cela – j'ai eu deux professeurs : l'un, très nuancé, délicat, nous prenait par la main et nous conduisait à travers la forêt, soulignant et expliquant tout ; l'autre, élémentaire, d'une pièce, en arrivant devant la même forêt, nous donnait une grande poussée dans le dos et s'en allait. La méthode du premier complète celle du second. Mais tu devines celle que je préfère.

Ici, à chacun et à tous :

Ce goût de l'élémentaire qui vous gêne, et je le comprends, m'est nécessaire en un sens, et pour plusieurs raisons. Je suis né paysan, j'ai été élevé sur la terre, avec les bêtes et les arbres et c'est là, je crois, que j'appartiens véritablement. Je ne serai jamais un écrivain au sens propre du mot, bien que j'aie besoin de m'exprimer avec des mots. (Modeler de la glaise ou du bois m'aurait passionné ; j'ai essayé, je n'arrivais pas). J'ai fait un petit tour dans les écoles, je me suis frotté à quelques livres, j'ai été intéressé, ces expériences m'ont ouvert des horizons, elles ont aussi failli fermer ceux que j'avais ouverts naturellement. J'aurais envie, certains jours, de foutre le feu à tous les musées et à toutes les bibliothèques ! Un arbre, une bête, un oiseau, un fleuve, une poignée

196. Pieter Demianovitch Ouspensky (1878-1947) est un auteur soviétique qui tentait de concilier les théories des sciences naturelles et la théologie. Ses travaux sont influencés par son mentor, Georges Ivanovitch Gurdjieff (1866[?]-1949), mystique et adepte d'un enseignement inspiré par l'occultisme. On ne sait de quel ouvrage parle Lapointe.

de terre, un visage, un corps, un battement de cœur m'apportent bien davantage. Ils valent bien les plus belles formes, les plus belles expressions du monde. Une matière brute m'inspire autant qu'une forme accomplie. Quand je lis une belle page, j'ai parfois la main qui me brûle, et je ferme le livre pour me mettre à écrire ; le plus souvent elle me décourage. Au fond, c'est de chercher qui est important. Mais trouve-t-on jamais ?

Là où je voudrais en arriver, en tout cas, c'est de m'exprimer avec mon corps. Je ne refuse pas l'intelligence, mais le cerveau, la cérébralité qui gâche tout instinct. La sensation va toujours plus loin que la plus minutieuse élucidation. Si jamais j'arrivais un jour à bien éduquer mes sens, à les rendre conscients et intelligents, je pourrai alors parler directement avec mon corps. Mais je suis encore plein de ténèbres. Quel chemin j'ai à parcourir ! Je n'aurais jamais assez de temps.

C'est en ce sens, je crois, que le livre de Legrand¹⁹⁷ me serait utile. Et c'est en ce sens que j'ai aimé *La chevauchée*¹⁹⁸. Le corps est aussi un absolu¹⁹⁹ : c'est peut-être là la seule idée qui compte dans mon petit livre et qui peut le justifier. Je me demande comment vous lirez ce recueil. Je suis sûr que vous serez très déçus. Je vous l'ai posté avec beaucoup d'hésitation et d'appréhension. Ces textes datent de 57 et de 59 : heureusement ! Mais ces dates, qui me paraissent lointaines, ne m'excusent pas pour autant, ni ne me justifient. Les manques restent apparents et les perspectives entrouvertes sont bien petites. J'ai confiance cependant en l'avenir. Parfois, je suis certain de pouvoir arriver un jour à faire quelque chose qui soit valable. Je ne demande que du temps, et les quatre vents pour garder mon feu debout et l'élever.

Ici, à Albert :

Je n'ai donc lu ton mot²⁰⁰ qu'après votre départ de chez moi, ce soir-là, toi et Martine. Vous étiez là, je n'avais pas besoin de le lire. Mais je l'ai regretté après coup. J'aurais voulu t'en remercier de vive voix. Tu es vraiment gentil. Ton offre d'illustrer éventuellement de mes textes me touche beaucoup. Et tu sais que je te ferai signe si l'occasion se présente. J'ai commencé à te connaître, à te découvrir, sur un plan réflexif et humain. Je n'ai pas encore vu tes œuvres. Mais j'affirme, connaissant tes exigences, ton instinct et ta lucidité, qu'elles me plairont.

Ton dernier mot surtout me touche : « Tu as des amis en France. Je suis de ceux-là ». Toi, tu es de ceux qui me font regretter de partir. Mais je reviendrai. Reviendrai-je ? Peut-être en mai prochain pour « soutenir » en Sorbonne si jamais je reprends goût à ma thèse de doctorat et décide de la terminer cet automne. C'est une possibilité. En

197. Jean Legrand (1910-1982), auteur et créateur du mouvement le sensorialisme. Dans une lettre précédente, Caminade mentionne deux titres de cet auteur, publiés en 1947 : *Jacques ou l'homme possible* (Éditions du Sagittaire) et *L'homme manifeste* (C.G.T.).

198. C'est un roman écrit par Pierre Caminade et qui fait l'objet de divers échanges épistolaires avec Lapointe qui a eu accès au manuscrit, mais il n'a jamais été publié.

199. Phrase placée en épigraphe de la section « Lumière du monde » du recueil *Le temps premier*.

200. Albert Ayme (1920-2012) est un peintre et un théoricien de l'art qui obtiendra une reconnaissance internationale. La lettre d'Ayme a été écrite à Paris, le 21 juin 1962.

tout cas, vous avez tous mon amitié – même au-delà de l’océan – et je garde la vôtre. Je la veux. Je la prends.

Ici, à tous :

Je vous raconte un rêve que j’ai fait après avoir parlé, en prenant le café avec Martine, de sensations tactiles et olfactives²⁰¹. Vous savez que c’est de toucher et de renifler qui m’importent et qui m’apportent le plus. J’ai rêvé, donc, que je devenais aveugle. Je l’avais souhaité du bout des lèvres seulement, car je veux bien garder mes yeux, mais aussi avec une certaine indifférence. La métamorphose commence de s’opérer. Je passe de la vision réelle à la vision imaginaire. Je ne ressens aucune panique. Je reste calme. Car je continuais de voir, mais par mes sens intérieurs ; il ne me semble pas non plus que la lumière ait diminué : elle n’a fait que changer de nature. Mes sens s’éveillaient peu à peu, s’avaient, grandissaient, grandissaient ! J’entrais de souffle en souffle dans cette région du « merveilleux » dont parle Ouspenski. Je me suis fait mille repères pour me guider. J’avais mille autres mains dans les miennes pour connaître, et chaque chose odorait une odeur bien précise, bien déterminée. Je ne restais plus à la surface des choses, comme mes yeux dans le réel m’y contraignent en un certain sens, mais j’entrais en elles, je les devenais [sic]. L’espace en soi m’était devenu moins important que le temps que je prenais pour le parcourir, degré par degré, et le pénétrer. Les formes et les couleurs devenaient moins importantes que leur matière dont je découvrais avec mes mains l’intimité. Je me rappelle, par exemple, avoir touché l’écorce d’un arbre que j’ai tout de suite reconnu. Je ne me rappelle plus, cependant, si c’était un platane ou un sapin. Enfin, un rêve banal en soi, mais très beau et très significatif pour moi.

Pour poursuivre mon idée sur cette « intimité ». Il y a des mots comme germes, salive, naissance, origine, devenir, avenir, sperme, printemps, vert, qui m’exaltent !

Et c’est ce passage de la naissance à la maturité en devenir qui me retient aussi. Le passage du vert au bleu, par exemple, me fascine. Le vert qui est germes et promesse, et le bleu qui est accomplissement et forme achevée. Martine l’autre jour m’a fait découvrir *Proèmes* de Ponge²⁰². Je l’ai lu d’une traite d’abord, un soir, assis contre ma fenêtre ouverte. Il était 9 heures environ. Le ciel était tout rose. Et les pages du livre devenaient roses. Puis, peu à peu, le bleu de la nuit est tombé et je ne sais quelles ombres vertes s’élevaient dans ma chambre. Le vert et le bleu se mirent à osciller sur les pages de mon livre, et j’ai presque saisi le secret de ce passage. Il était palpable. Mais j’ai dit : presque. Quand j’ai réalisé, quand j’ai commencé à penser, à réfléchir, tout m’a glissé des mains, je veux dire ce secret justement.

Ici, à Pierre :

J’aurais voulu répondre à votre bonne lettre du 9 juin (que le temps passe !) tout de suite. Mais pris, sollicité, débordé, pris de tous les côtés. Je ne me suis pourtant

201. Lapointe avait écrit « olfactiles », créant peut-être, sans s’en rendre compte, un mot-valise.

202. Recueil de Francis Ponge publié en 1948.

pas laissé « bouffer » par les multiples distractions et tout ce qui est arrivé depuis cette date ; j'ai pu me garder libre et disponible, intérieurement, autant qu'il se pouvait. Mais je devais être présent, et cela m'a ôté du temps pour écrire.

Le 24 juin est passé. Bonne journée dans l'ensemble. Un coin de verdure idéal ! De l'eau, des bêtes, des arbres, du foin frais fauché. J'ai retrouvé un beau contact avec la terre. Rien, heureusement, du programme officiel, ne m'a entamé. Cela m'a glissé sur les épaules comme de l'eau. Je suis resté maître de sentir et de penser à ma guise. Il m'aurait été impossible d'agir ainsi il y a seulement deux mois. Habitué depuis toujours à vivre seul, cette foule m'aurait « distrait ».

J'aimerais connaître davantage, Pierre, le merveilleux et difficile bout de chemin que vous avez fait avec ce Legrand. La description de cet apprentissage me passionnerait. M'enrichirait. Vous êtes maintenant. Vous vivez.

Où puis-je me procurer ces « Commentaires sur l'essai de Bédard²⁰³ » ?

Vous avez déjà reçu mon recueil. Bien entendu, c'est un choix tous les poèmes de ces deux époques : 57 et 59, ne pouvaient paraître dans une plaquette de 48 pages²⁰⁴. Je le regrette un peu, évidemment : ces « coupures » brisent l'unité et le mouvement du recueil initial. Il y a des trous, des creux qui doivent sauter aux yeux. Je rétablirai l'ensemble plus tard.

Vous avez très bien vu l'orientation actuelle de ma pensée. Je m'en vais de plus en plus vers une expression de la terre. (Je n'emploierai le mot cosmique que plus tard, peut-être). Ces poèmes d'amour ont été nécessaires, cependant. Ils furent une étape. Une sorte de tremplin aussi pour rejoindre une objectivité, une généralité que je cherche. Ces poèmes m'ont permis d'éclaircir mes petites expériences dans ce domaine, d'appivoiser et de connaître mes sens un peu, et de m'approcher un peu de cet absolu que seul le corps peut faire entrevoir.

Mais un retour vers la terre s'est imposé, vers une terre précise et vers un homme précis : le Canada et le Canadien. Je n'ai fait que suivre un instinct. Est-ce que je me trompe ? Mes deux séjours en Europe m'auront fait découvrir, entre mille choses, la terre que je porte à mes godasses. C'est dans les jardins de France et d'Europe que j'ai découvert et compris nos grandes forêts canadiennes. Et c'est l'extrême nuance européenne, cet état extrêmement mûr des choses, trop mûr, peut-être, justement, qui m'a replongé instinctivement dans l'élémentaire de là-bas et dans mes origines. Je ne peux rien ajouter à ces formes qui me semblent parfaites, alors que je sens où ma main peut être utile là-bas.

203. Jean-Claude Bédard (1928-1982) est un peintre. Pierre et Madeleine Caminade, « Commentaires sur l'essai de Jean-Claude Bédard », tapuscrit inédit, août 1960, fonds Pierre Caminade, Archives municipales de Toulon.

204. Ce sont des poèmes qui vont composer *Le temps premier*, publié à la suite de la réception du Prix du Club des poètes.

Vous tous vous êtes nés dans ce climat de raffinement, vous pouvez y ajouter quelque chose. Moi je dois commencer au niveau le plus élémentaire.

Cette terre, je l'ai dans la peau et dans les narines. Vous verrez, mon *Ode au Saint-Laurent*. C'est un poème – d'une seule phrase au fond – qui me contente assez et que je suis content de vous soumettre. Soyez intransigeant, toutefois. C'est une figure tracée sur le sol avec des bouts de branches. Entendez les répétitions des « je » comme des coups de marteaux sur un chantier. C'est ma symphonie, et je l'aime. C'est mon premier texte important. Est-il important ? Ne voyez pas le premier vers comme un mur qui boucherait tout horizon, mais bien comme un coup d'archet (je le pense, donc je l'écris) wagnérien qui ouvre une perspective.

Je n'ai pas pu écrire ce poème sur place. Il me fallait du large et du recul. Il me fallait imaginer. Me fallait reconnaître.

Cela est né, cela a pris naissance en moi lorsque je suis retourné au Canada en 60 après mon premier séjour en Europe. J'étais en mer. Rentrant dans le Golfe, qui est encore la mer, j'ai soudain été alerté, surpris, ému, ravi, par quelque chose. J'avais le visage en plein vent, j'ai reniflé, j'ai regardé. Puis, remontant le fleuve, qui est presque toujours la mer aussi, a commencé de surgir, au loin, à l'horizon, une mince ligne de terre ; et les rives se sont approchées lentement, lentement ; et c'est lentement que montait en moi quelque chose que j'ai voulu exprimer dans cette ODE.

Ces rives, âpres, dures, sauvages, toutes de rochers et d'arbres, avec quelques baies à peine habitées ici et là, étaient comme deux phrases jumelles qui se déployaient au pas du bateau, et qui me suivaient, et que je pouvais lire à l'état naturel, et que je recréais, et qui remontaient jusqu'à leur naissance, jusqu'à la mienne. Québec m'a paru divin.

J'ai été pris pendant toute une journée et toute une nuit, le temps de la remontée du fleuve, d'un grand frisson, d'une grande flamme. Je regardais, je sentais, et quelque chose m'est apparu. J'ai pleuré. Cela a été et demeure une de mes plus belles émotions de ma vie. Quelle révélation ! Ronchamp, l'Acropole, la Pointe du Raz, la baie de Naples ont été de grandes et belles découvertes, mais différentes et peut-être moins essentielles que celle-là.

Vous enverrai les pages de cette monographie en question concernant *Le poète* de Zadkine²⁰⁵. N'ai pas eu le temps de voir le directeur du Musée de Poche²⁰⁶. Trop de choses m'ont occupé et m'occupent encore.

Ici, à chacun et à tous :

Je vous poste mon *Ode*. Je souhaite que vous la regardiez, si vous en avez l'envie et le temps, avec un œil critique sans complaisance aucune. Toutes vos remarques me

205. Ossip Zadkine (1888-1967) a créé une sculpture en hommage à Paul Éluard, intitulée *Le Poète*, exposée au Centre Pompidou de Paris.

206. Titre d'une collection d'ouvrages qui porte sur des peintres et des sculpteurs du XX^e siècle.

seront utiles : autant vos premières impressions, vos réactions instinctives, que les analyses que vous pourrez faire. Le réflexe est aussi important que la réflexion. (Le directeur du Mercure de France et son comité de lecture, à qui je l'ai soumise il y a un an, étaient et restent enthousiastes. Ils ont voulu la publier. Le projet n'a pas abouti : ils exigeaient que le Conseil des Arts canadien leur achète à l'avance 400 exemplaires – vous connaissez la situation financière de cette maison –, chose qui fut refusée naturellement). Je la publierai en rentrant. J'ai dessiné grosso modo une carte du Canada pour que vous situiez bien l'espace dans lequel moi, le fleuve, le pays, le Canadien (et l'homme tout court, peut-être, aussi – et je serais content si j'avais pu arriver à travers du subjectif et du national à tracer une figure générale) évoluons tous ensemble, le « je » étant tantôt l'un, tantôt l'autre, parfois nous tous en même temps. Quant au temps dans lequel cela se passe, cet extrait d'une lettre adressée à un ami français, que vous trouverez au début, vous le donnera²⁰⁷.

Mais je veux, malgré ces précisions, que vous vous placiez dans l'absolu, c'est-à-dire hommes au centre de l'univers, pour juger ce poème.

Un autre recueil, *J'appartiens à la terre* (1960), précède cette *Ode*. Soyez aussi sans indulgence. 4 poèmes au moins sont plus mauvais que les autres. J'hésite cependant à les foutre en l'air, car ils contiennent certains vers auxquels je tiens. Vous les trouverez. Votre jugement coïncidera certainement avec le mien.

Comme je vous l'ai dit, toutes vos remarques me seront utiles. Mais je ne veux pas être encombrant. Je ne vous demande pas tant de temps. Je vous remercie à l'avance de votre amitié.

Ai vu un soir de la semaine dernière *Le vray mystère de la passion*²⁰⁸ sur le parvis de Notre-Dame. Croyez-moi, rien de plus beau. Évidemment le jeu des acteurs est très grossi, la nuance est effacée, mais c'est au profit de la parole qu'une mise en scène intelligente sait mettre en valeur et animer. Jamais sous mes yeux une parole avait pris une telle dimension, une telle épaisseur charnelle. Elle devenait les platanes de la place, les bruits assourdis de la vielle et du fleuve, les cloches, le vent, les étoiles, les oiseaux, la nuit, toute la nature! Souvent uniquement récitative, narrative, cette parole s'incarnait dans la rosace, dans une colonne, dans une tour, dans une statue ou dans le portail

207. Cette lettre est absente de la correspondance, mais l'extrait d'une dactylographie, datée du 11 avril 1962, sans indication de destinataire, de la main de Lapointe, se lit comme suit : « (...) Le Canadien, c'est une plante qui sort à peine de terre et qui commence à grandir ; qui découvre, avec beaucoup de confusion encore, sa figure et son paysage. Comme tout être jeune, il parle d'abord avec son corps. C'est dans le hockey, par exemple, qu'il s'exprime le mieux. La violence et l'adresse physiques remplacent la passion et le sentiment auxquels il vient tout juste de naître. Sa langue a le poids de ses poings nus. Mais il s'approche peu à peu du détail et de la nuance – fussent-ils les plus élémentaires. Un jour, comme l'Européen, il pourra mettre une plume dans sa main détendue. Mais, croyez-moi, il coulera beaucoup d'eau sous le pont de Québec avant que ce jour arrive! Même nos villes sont encore de véritables forêts! (...) ». C'est Lapointe qui souligne et les parenthèses sont aussi de lui.

208. Texte composé par Arnoul Greban en 1452.

qu'on éclairait isolément et tour à tour. Chacun des membres de la cathédrale prenait ainsi la parole et s'adressait à nous. À la fin, ce fut une explosion de lumière sur toute la façade, ce fut l'éclatement d'une harmonie, l'exaltation de toute la cathédrale. Rien de plus beau, je vous le dis. Et quel beau texte! Et quelle redécouverte pour moi de cette religion chrétienne! Une religion concrète, physique palpable, et qui parle directement à l'homme et qui s'intéresse à lui *hic et nunc*. (Que je sois croyant ou non n'importe pas). La pâques [sic], la communion et le Notre Père sont des plus beaux moments de ce spectacle. Écoutez, le Christ dit à un moment : « J'ai désiré d'un vrai désir manger cette pâques avec vous... ». À un autre : « Prenez et mangez, ceci est mon corps... » Rien d'abstrait. Aucune métaphysique. Le symbole se fait chair. Et le Notre Père dit d'abord par le Christ, répété ensuite par 2 voix, ensuite par toute la communauté, c'est une merveille de grandeur et de simplicité. C'est aussi tout un résumé de la condition humaine et quotidienne. J'ai passé, vous le voyez, une grande soirée.

Mais quel drame de ne pouvoir devenir ceux et tout ce qu'on aime dans chaque instant de leur existence passée et dans leur avenir!

P.-S. Il est neuf heures. Je me suis levé à 6 heures un quart. J'ai une grande et belle journée en vue. Je vous en souhaite une pareille. Salut à chacun – même à Pierrette et Madeleine que j'ai l'impression de connaître un peu. Regardez bien la mer, regardez longtemps! Et racontez un peu si vous avez le temps. Je viens de vous écrire tout un livre, ce n'est pas un exemple, mais j'aimerais bien recevoir le vôtre. Ici, il fait gris et froid. Le ciel, le jour, le temps : tout est bouché. Mais cela ne me déplaît pas pour l'instant. Je travaille à deux nouvelles²⁰⁹ qu'il me faut achever et expédier au Canada le plus tôt possible, et à un autre texte pour la Radio. Je compte sur ce fric pour me démerder en rentrant. J'en aurai un besoin urgent. C'est le seul obstacle qui m'empêcherait d'aller vous voir. Mais il est sérieux, et vous le comprenez. Est-ce sérieux ?

Gatien

56

À Jean-Yves et Monique Théberge

Caraquet, 13/7/62²¹⁰

Ce pays que je refais pas en verbe [sic] – devrait s'appeler Acadie – c'est beau et vrai et sympathique et pauvre et beau encore – J'y vivrais – GL Caraquetois

209. Il n'y a aucune trace de ces projets d'écriture.

210. Carte postale envoyée du Nouveau-Brunswick et dont le cachet de la poste est illisible, mais quelqu'un (Théberge ?) a inscrit la date à l'encre rouge. Cette carte a été donnée à Bernard Pozier qui a accepté de la partager.

57 À Madeleine Gobeil

Paris, le 18 juillet 1962.

Chère Madeleine,

Merci de votre bonne lettre. C'est drôle, je vous croyais morte.

Bien sûr, je suis toujours votre ami. Pourquoi cette interrogation ?

Que dire de cette merveilleuse ville que vous ne connaissez déjà ? L'événement est toujours à portée de la main, le désir constant, les soirs parfois comme je les aime, c'est-à-dire roses et gris, les jours longs et très courts, aujourd'hui plus beau qu'hier et beaucoup moins que demain le promet. On vit. Je vis. Je vis à pleines tripes.

Mais il n'y a pas eu de printemps, cette année, ni d'été encore. Il pleut comme vache qui baisse culotte depuis 6 bons mois. Mais on finit toujours par se débrouiller ici.

Que faites-vous de vos grandes nuits blanches ? Veinarde!

Vous avez de la chance : les Canadiens vous ont au moins laissé une roue, les « maudits Français » vous auraient volé les deux²¹¹. Pourquoi chialez-vous ? C'est un non-sens.

J'espère que cette gelée de pétales de roses aura agrémenté quelques-uns de vos petits déjeuners canadiens. À Paris, on bouffe de l'air, et ça suffit. Pas besoin de confiture!

Vous avez eu tort de m'en vouloir, je me rappelle, j'étais très proche de vous.

Je rentre le 22 août²¹², enthousiaste, lucide, et merveilleusement égoïste. J'espère vous voir bientôt. Je vous apporterai la roue qui manque.

P.-S. C'est froid, c'est bête, c'est tapé à la machine ; mais j'engourdis trop pour écrire à la main.

211. Gobeil a écrit : « J'allais en vélo – Il y a une semaine les maudits canadiens-français m'ont volé ma roue arrière. C'est la seconde fois en deux ans. » (Montréal, 13 juillet 1962)

212. Première mention de la date de son retour, mais les dates varient au fil des lettres qui suivent.

58

À Marcel Martin

Paris, le 18 juillet 1962.

Mon cher Marcel,

Donne-moi vite ton numéro de téléphone. Je veux me faire imprimer des cartes de visite avant de partir. Je tremble un peu à cette idée : le voyage sera donc fini. Aurais-je fini de voyager ? Les « cartes » m'ont pourtant dit le contraire. J'espère²¹³.

J'ai reçu une lettre de M.²¹⁴ ce matin. Drôle, mais à force d'ingénuité. Elle se plaint que les « maudits Canadiens » lui ont volé une roue. Je parle de son vélo. Je lui ai dit qu'elle a de la chance : les « maudits Français » lui auraient sans doute volé les deux et qu'ils auraient pu, de surcroît, lui dire des choses pas très jolies. Je ris. Je souris. Elle est merveilleuse. Mais en pleins nuages!

Ai vu hier un court métrage qui m'a paru loupé mais qui m'a inspiré, je veux dire qu'il m'a ouvert de petits horizons. Cela s'appelle *L'Oiseau de papier*. Loupé en ce sens que le style de l'auteur – une femme, Geneviève Martin, je crois – (je ne comprends pas la virgule que Mauriac²¹⁵ met après son tiret ; il a souvent répété qu'elle répond à quelque chose en lui. Mais elle n'est pas justifiée, grammaticalement. Il ajoute qu'il a découvert ce « procédé » chez Barrès²¹⁶) hésite entre une recherche purement graphique et d'effets de couleurs et une recherche d'humour et de poésie. Ces buts et ces moyens ne sont pas incompatibles. Mais ici le résultat déçoit : les 1^{ers} éléments, loin de créer et de déterminer les autres, et de se fondre à eux en un sens, les annulent. Reste, cependant, que j'ai fait mon propre court métrage. Les défauts d'une œuvre, comme toujours, m'inspirent autant que ses qualités. Suivait *L'enclos* de Gatti²¹⁷. Parfois intéressant. Un très beau sujet mais gâché. Une tragédie pouvait naître, on s'est maintenu dans un drame ordinaire. Une caméra qui n'invente rien. Elle se contente la plupart du temps de mettre le texte en images. Elle illustre parfois, le plus souvent elle copie. Et quel texte bavard! Ah! le film muet!!!

Heureusement que tu seras là à mon arrivée! Je me prends de nouveau à douter de moi-même et à souffrir. Le sujet du film de Gatti m'a replongé en plein vertige, en

213. Lapointe consultait parfois des cartomanciennes, comme en témoigne sa lettre du 8 août 1962 à Anne Van Qui.

214. Madeleine Gobeil.

215. Voir plus loin la lettre qu'il lui adresse.

216. Maurice Barrès (1862-1923) est un écrivain et un politicien français.

217. Film franco-yougoslave réalisé par Armand Gatti (1924-2017) et sorti en 1961, qui décrit le système concentrationnaire nazi.

pleine angoisse. Si les Américains ou les Russes pouvaient investir la cellule vivante²¹⁸ de mon temps!

Ai reçu une très belle lettre de Clément²¹⁹. Quel ami!

Ai 17 expositions à voir avant mon départ²²⁰! Et mille autres choses à faire. Je me demande si j'aurai assez de temps.

Te parlerai demain du *Vray mystère de la passion* que je viens de voir sur le parvis de Notre-Dame²²¹. Rien de plus beau! C'est sans doute le dernier spectacle que je verrai.

Je compte sur toi. Garde-moi du travail. Et de bonnes paroles!

J'ai l'impression de vivre en sursis. Je compte les jours. 28 aujourd'hui.

J'adore mon costume. Il est du tonnerre!

Aurai plusieurs photos à te faire voir qui concernent le lancement de mon petit livre. Je le trouve un peu moins laid, ce petit livre. Je dois m'y habituer, j'ai tellement renâclé en le voyant pour la première fois²²²!

Content que ton séjour à la mer t'ait plu. Tu m'as fait m'ennuyer de Cape Cod. Je continue de recevoir d'excellentes lettres de mes amis français qui sont en ce moment sur les bords de mer. On m'invite. Mais trop de choses me retiennent à Paris. Et qui me semblent plus urgentes.

T'ai posté il y a une semaine le roman de Bruce Lowery²²³.

Je t'embrasse mon cher Marcel. Regarde vers le Golfe²²⁴! J'espère qu'il fera beau ce jour-là.

218. L'image de la cellule vivante provient de la situation narrative du court-métrage dans lequel un Allemand et un Juif sont enfermés dans la même cage, à l'issue de quoi, pour être gracié, l'un devra tuer l'autre.

219. Clément Lockquell lui a écrit le 8 juillet de la même année, lui révélant qu'il fait partie du jury des Prix littéraires de la Province du Québec, et que le manuscrit de *l'Ode* a de bonnes chances de l'emporter. Il lui suggère du même coup des postes auxquels Lapointe pourrait poser sa candidature : « scripteur, réalisateur, professeur... ». De par sa position avantageuse au sein de l'institution culturelle, Lockquell semble être en mesure de favoriser l'embauche de son ami dans l'une ou l'autre des fonctions. Déjà, dans une, il annonce à Lapointe : « je vais m'activer de votre désir de devenir professeur au Collège de St-Jean. » (Ste-Foy, 2 novembre 1959).

220. Pendant son séjour d'études, Lapointe a rédigé de nombreuses notes critiques d'expositions artistiques et de pièces de théâtre. Demeurées inédites, elles ont été rassemblées dans ACO.

221. La représentation a eu lieu le 10 juin 1962.

222. *Le temps premier*, publié chez Grassin.

223. Bruce Lowery (1931-1988) est un écrivain américain principalement connu pour son roman *La cicatrice* (1960).

224. Allusion de Lapointe à son retour prochain au Québec par bateau, et à son arrivée par le golfe du fleuve Saint-Laurent.

59

À Anne Van Qui²²⁵

Chère Anne,

C'est ainsi que je vous appelle désormais. Me le permettez-vous ? Vous êtes ma grande sœur et celle que je préfère.

J'ai la plus belle cravate au monde. Unie et bleue, comme j'aime. Je vous remercie.

J'ai beaucoup aimé ce déjeuner. Parler de cœur à cœur pour le plaisir de trouver et d'ajouter un lien nouveau à ce qui nous unit, et pour trouver une plus grande vérité, rien de plus beau au monde !

C'est peut-être cela, le contact des cœurs et des intelligences, qui peut être appelé beauté.

Et quel plaisir d'être connu par des êtres qui en valent la peine ! C'est le plus beau don que chacun puisse recevoir. Et quelle récompense de vous avoir connue.

Vous souhaite une belle fin de semaine près de la mer, près du soleil et de tous ceux que vous aimez.

DÉDICACE DE MON LIVRE : Pour Madame Van qui [sic], amie de la lumière et de la beauté, ces commencements de poèmes.

60

À Jean Grassin²²⁶

Paris, le 30 juillet 1962.

Monsieur,

Il y avait un malentendu au départ ; croyant que vous aviez gardé, comme tous les éditeurs ont l'habitude de le faire et comme vous me l'aviez laissé entendre, non

225. Lettre manuscrite adressée le 19 juillet 1962.

226. Jean Grassin (1925-2007) est l'éditeur du livre *Le temps premier*. Il a créé de nombreuses collections, dont l'Encyclopédie poétique, dans laquelle a publié Lapointe. Il a également fait une carrière de poète. Le contrat avec Grassin a été signé le 8 juin 1962.

seulement les plombs mais aussi les galées²²⁷, je me suis permis de vous demander de tirer avant mon départ 200 ou même seulement 100 exemplaires de ma plaquette après avoir bien entendu corrigé les coquilles qui se sont glissées dans le texte.

Si vous n'aviez pas omis de me dire jusqu'à la dernière minute, c'est-à-dire vendredi dernier lors de mon appel téléphonique, que les mises en page étaient défectueuses je n'aurais pas insisté à ce point, sachant le travail que cela représente et connaissant votre emploi du temps qui est très chargé jusqu'aux vacances.

Je regrette que vous n'ayez pas mis les choses au clair dès le début. Les demi-vérités entraînent toujours des malentendus et des heurts.

Je vous prierais de bien vouloir m'adresser la liste des 580 personnes auxquelles vous devez, selon le contrat signé entre nous, adresser un exemplaire de mon livre.

Voici l'adresse que j'aurai dès le 22 août :

4109, chemin de la Côte-des-Neiges, MONTRÉAL-25, CANADA²²⁸.

Je vous signale que je quitterai Paris le 10 août.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

61

À Joseph Rouffanche

Paris, le 1^{er} août 1962.

Mon cher poète et ami,

Vous êtes dans le chagrin et la colère. N'ayez ni chagrin ni colère : l'homme en question n'en vaut pas la peine²²⁹. C'est moins qu'un « marchand de pantoufles » comme vous le pensez très justement, c'est un homme insignifiant, c'est une chose insignifiante. Dommage pourtant que votre texte n'ait pas eu un meilleur sort.

Moi non plus je ne suis pas satisfait du tout de cette édition. Ce livre est très mal édité. La couverture est dégueulasse. Les feuillets se détachent au moindre souffle. AUCUNE page de garde, 5 coquilles dans le texte, en ne comptant pas celle du dos du livre : cette tache d'encre noire que vous voyez masque un autre titre :

227. La galée est un terme de typographie servant à déposer les lignes de caractères en prévision de l'impression d'un ouvrage.

228. Adresse de Marcel Martin.

229. Lapointe parle de Jean Grassin, leur éditeur commun.

Concentricités qui appartient à un autre auteur. Je n'aime pas non plus la mise en page ni le caractère typographique. C'est un cadeau, l'éditeur m'a-t-il dit. Est-ce un cadeau ?

On ne m'a donné comme épreuves à corriger que la somme des vers juxtaposés sans même le titre des poèmes. Quelle drôle de manière! J'aurais aimé avoir copie des textes tels qu'ils paraîtraient dans le livre, c'est-à-dire dans leur complète mise en page. J'aurais pu alors, dans la mesure du possible, intervertir l'ordre de certains poèmes, afin d'empêcher qu'ils se terminent en page de droite, ce que je n'aime pas. Mais c'est là un moindre mal²³⁰. J'ai moi-même édité mes deux premiers livres²³¹, cela m'a rendu exigeant, trop sans doute.

Cet homme ne connaît vraisemblablement pas son métier. En tous cas, le souci de perfection ne semble pas l'étrangler : au téléphone, vendredi dernier, il m'a lâché cette réflexion qui m'a profondément déçu et qui confirme bien des choses : « Avez-vous déjà vu un livre dans lequel il n'y a aucune coquille ? ».

Inutile de vous dire que je suis en désaccord avec lui. Il crie sur tous les toits que je suis un emmerdeur (et que vous l'êtes, vous aussi). J'ai insisté pour qu'il fasse un tirage de 200 ou même de 100 exemplaires de mon petit livre avant mon départ. Il s'y refuse. J'ai insisté, car il m'a laissé entendre à plusieurs reprises qu'il avait gardé non seulement les plombs mais aussi les galées avec les mises en page complètes. Il m'a enfin avoué ce même vendredi qu'il avait défait les mises en page. Est-ce vérité ? Est-ce fausse excuse ? Ces demi-mensonges ou ces demi-vérités, c'est selon, me déplaisent. Ils sont toujours source de malentendus et de heurts. Ils éveillent en plus chez l'autre la méfiance.

Je rentre avec 6 exemplaires dans ma poche, car j'ai dû donner les 12 autres qui m'ont été remis. J'ai bien eu les 20 premiers. J'ai dû les réclamer, et aller les prendre moi-même au 50 de la rue Rodier. J'achèterai peut-être une dizaine d'exemplaires avant de partir. Je vais demander ceux qui sont numérotés 990 à 1 000. Je verrai ainsi si le tirage officiel a été respecté.

Il est stipulé dans le contrat que l'éditeur doit faire un S.P.²³² de 580 exemplaires. Je l'ai prié de m'adresser la liste de ces 580 personnes. Exigez-la vous-même. Car 400 seulement doivent être mis en vente.

Enfin, si vous trouvez une raison suffisante de rompre ce contrat, mettez-moi au courant. C'est la seule chose que j'exige désormais de cet « exécutant ».

Quant aux photos qui sont très belles en général, il faudrait vous adresser soit à Madame Van Qui soit à M. Grassin.

230. On peut consulter les instructions de Lapointe quant à l'ordre des poèmes et ses demandes au typographe.

231. *Jour malaisé* et *Otages de la joie*.

232. Service de presse.

Merci à l'avance de l'envoi de votre livre²³³. J'ai hâte de le lire. Et merci des très belles pensées que contenait votre dernière lettre à propos du mien. Je serais content que vous en parliez quelque part un jour.

Mon meilleur et amical souvenir!

Voici mon adresse au Canada : 4109, chemin de la Côte-des-Neiges, MONTRÉAL-25, CANADA.

Je pars de Paris le 10 août, et de France le 14. Serai à Montréal le 22.

62

À Claude Mauriac²³⁴

Cher Monsieur,

Vous connaissez mon pays puisque j'ai eu le plaisir de vous être présenté à Montréal au printemps 1955²³⁵. Mais je ne sais pas si vous l'aimez. Il n'y a que la France, je crois, et plus encore Paris, qui puisse être une seconde patrie pour tout homme.

J'aurais aimé pouvoir vous demander de m'accorder un rendez-vous avant de rentrer, mais mon départ se trouve précipité : je serai en mer le 14 août.

Je prends quand même la liberté de vous adresser un de mes recueils qui vient d'obtenir le Prix du Club des poètes.

Si vous avez le loisir d'en prendre connaissance et si vous y trouvez quelque commencement d'expression, je serais content que vous donniez votre opinion dans une de vos « Vie des lettres » que je lis avec beaucoup d'intérêt.

Je vous prie de croire, cher Monsieur, à l'expression de ma fervente et fidèle admiration.

En dédicace : à M. Claude Mauriac, ce modeste signe de mon admiration. Gatien Lapointe.

233. Joseph Rouffanche, *Dans la boule de gui*, Paris, Grassin, coll. « Poètes présents ». Il s'est mérité le Prix Anne Van-Qui en 1962.

234. Lettre adressée le 3 août 1962.

235. Claude Mauriac (1914-1996), écrivain et journaliste français, a été invité d'honneur à deux événements lors de son passage à Montréal. Le premier était organisé par la Société d'étude et de conférences, le 17 avril, à l'hôtel Windsor ; le second a eu lieu le 26 avril, à l'Alliance française où Mauriac a prononcé une conférence sur le théâtre. La chronique « La vie des lettres », dont il est question plus loin, paraissait dans *Le Figaro*.

63

À Anne Van Qui

Paris, le 8 août 1962.

Chère Anne,

J'espère que vous aurez fait un bon voyage dans les Vosges et que vous aurez trouvé du soleil.

J'espère aussi que la sœur de M. Van Qui va mieux.

J'imagine que vous rapporterez à Paris un magnifique bouquet de poèmes. N'oubliez pas de m'en poster quelques-uns au cours de l'année. Ai hâte de voir et de toucher votre livre!

Inoubliables et tristes nos adieux dans la pluie en pleine rue... Pourquoi ?

Votre geste m'a beaucoup touché, et je vous en remercie.

Ai vu Madame de Grazia et Madame Gouttenègre. Toutes deux excellentes! Vous direz si leurs prédictions, qui se recourent étrangement, se révèlent justes.

Au revoir merveilleuse Anne! Le monde est un peu plus beau de vous avoir rencontrée.

Je vous embrasse.

Gatien

64

À Marie-Jeanne Durry

Paris, le 9 août 1962.

Chère Madame,

Votre mot, concernant le prix que j'ai reçu, est de ceux qui m'ont le plus touché. Je vous remercie.

Je prends la liberté de vous adresser ce petit livre²³⁶ – tout plein d'imperfections. Mais est-ce trop dire qu'il contient une esquisse du but que je cherche et un commencement d'expression ? Je l'aurais voulu. Et c'est en ce sens que je tiens encore à ces vieux textes.

236. Il peut s'agir de *Jour malaisé*, mais plus probablement d'*Otages de la joie*.

Je vais rentrer bientôt au Canada. J'ai beaucoup de peine de quitter Paris et la France, mais j'emporte les plus belles images. Ce pays et cette langue étaient devenus les miens. J'ai appris à vivre ici. Je suis né ici. Comment pourrais-je l'oublier ? Plusieurs de vos cours – ceux sur Mallarmé surtout – et la découverte de votre œuvre furent parmi mes plus beaux instants.

Mais je reviendrai. Reviendrai-je²³⁷ ? Peut-être l'an prochain. Car je veux terminer ma thèse et enfin la soutenir ! Jusqu'ici trop de préoccupations et de voyages m'en ont distrait, un besoin de vivre et de connaître – ce qui ne va pas sans souffrir – m'ont un peu éloigné. J'ai pu cependant accumuler tous les documents qui sont nécessaires, et j'ai rêvé et j'ai médité longuement sur la poésie d'Éluard.

Je voudrais – est-ce présumer de mes forces ? – que cette thèse soit non un simple exercice littéraire mais une « œuvre » dans laquelle je mettrai beaucoup de moi-même, tout en suivant le plus possible le thème choisi.

Je vous remercie de votre bonne, patiente, généreuse attention, et je vous prie de croire, chère Madame, à ma fidèle et respectueuse admiration.

4109, chemin de la Côte-des-Neiges, 4109

MONTREAL-25, CANADA.

65 À Madeleine Gobeil

Paris, le 9 août 1962.

Chère Madeleine,

Je vous remercie de votre bonne lettre.

Vous aurais volontiers, et de préférence à tout autre, « filé » mon petit alcazar, bien que plusieurs amis me le sollicitent depuis longtemps ; mais il y a la proprio aussi qui le réclame : je dois donc le lui rendre. Je le regrette infiniment. Cette chambre est petite, mais comme vous le savez, extraordinaire. J'aurais été content que votre ami s'y installe d'abord, et vous ensuite.

237. Lapointe utilise la même formule qu'il a utilisée dans sa lettre à Pierre Caminade et à ses amis de la Muette, le 10 juillet 1962, formule qui traduit son incertitude sur sa thèse : « je reviendrai. Reviendrai-je ? ». Un extrait de la lettre que lui envoie sa directrice, le 17 août 1962, est révélatrice de l'inconstance de son doctorant : « Vous ne me dites pas quel travail vous attend au Canada, j'entends : quel métier – car votre vrai travail je le connais et il ne peut pas vous faire défaut sous aucun ciel. Vous êtes un être intermittent ! ».

Ce projet d'interview me plaît. Vous êtes gentille d'y avoir pensé. Vous téléphonerai à mon arrivée²³⁸.

Je pars le 14, serai à l'autre bout du monde, c'est-à-dire Montréal, le 22. J'ai le cœur qui bat à pas moins de 120 km/heure! Le temps de dire adieu approche!

Ici, à Paris, il fait toujours gris, sale, chaud, sombre, étouffant. C'est un bien sale été! Je me crois tout le temps dans le métro.

Mais la mer va me laver!

Je vous embrasse

Gatien Lapointe²³⁹

66 À Jean Grassin

Montréal, le 13 septembre 1962.

Monsieur,

Auriez-vous l'obligeance de me poster, le jour même où vous recevrez cette lettre, si vous le pouvez, cent exemplaires du *Temps premier*, au prix convenu dans la lettre-contrat signée entre nous, c'est-à-dire 2 NF 50. Je m'engage à ce qu'un ami de Paris vous règle, par chèque et en francs, dès que j'aurai reçu le colis dont les frais de transport devront naturellement être payés par vous, la somme de 25 000 anciens francs.

Ou bien, si elle vous agrée, je vous propose la solution suivante :

Je veux bien acheter à 1 NF 50 tous les exemplaires de mon livre dont vous disposez en ce moment, y compris une partie de ceux qui étaient, selon un accord précisé dans la lettre-contrat, réservés au service de presse, jusqu'à concurrence de 75 000 anciens francs, c'est-à-dire 500 exemplaires, frais de transport également payés. La méthode de paiement serait également la même.

Que vous choisissiez l'une ou l'autre proposition, je vous demanderais de me répondre immédiatement par voie aérienne. Car, que j'achète 100 ou 500 exemplaires, je voudrais essayer d'en vendre quelques-uns. Comme au Canada français plus qu'en

238. Entrevue donnée à l'occasion de l'obtention du Prix du Club de poètes. En complément de l'entrevue, le journal publie un extrait du poème « Ode au Saint-Laurent ». Voir Madeleine Gobeil, « Gatien Lapointe gagne à Paris le Prix du Club des poètes 1962 », *La Presse*, 22 septembre, cahier 2, p. 8.

239. Signature manuscrite.

France encore – et surtout lorsqu’il s’agit d’un auteur étranger et totalement inconnu comme je le suis en France – la vente d’un livre de poésie a quelque chance de se faire au moment même où la presse veut bien en parler, et comme de surcroît je publierai bientôt à Montréal 2 recueils²⁴⁰ – ce qui mettra au second plan celui que vous avez imprimé, il faudrait que vous me donniez une réponse définitive le plus tôt possible.

67
À Jean Hamelin²⁴¹

Montréal, le 26 septembre 1962.

Cher Monsieur,

Veillez trouver ci-jointe la lettre de Monsieur Gilles Rioux qui vous est destinée et que vous avez eu l’amabilité de me donner à lire.

Je lui réponds à l’instant même.

J’espère que quelques-uns des textes que je vous ai soumis auront l’heur de vous plaire.

Puis-je y ajouter, cependant, si votre choix n’est pas établi encore, un poème qui fait partie de *J’appartiens à la terre* (1960) – recueil qui précède l’*Ode au Saint-Laurent* et qui, en un sens, m’a permis de l’écrire ? Je le joins à tout hasard à cette lettre.

Vous remerciant de votre bonne et chaleureuse attention, je vous prie de croire, cher Monsieur, à l’expression de mes sentiments les meilleurs.

Gatien Lapointe

P.S. Voici l’adresse que j’aurai dès le 1^{er} octobre :

Collège Militaire Royal de Saint-Jean,

Saint-Jean, P.Q.

240. Il songe encore à publier séparément « Ode au Saint-Laurent » et « J’appartiens à la terre ».

241. Jean Hamelin (1920-1970), traducteur puis critique littéraire à *La Presse*, assure la direction des pages artistiques du *Petit Journal* (1953-1958), puis du *Devoir* (1961-1964). Il fera par la suite une carrière de diplomate.

68
À Jean Hamelin

Saint-Jean, le 22 octobre 1962.

Cher Monsieur,

Je ne saurais assez vous remercier de cette page du *Devoir* que vous avez bien voulu m'accorder samedi dernier²⁴². Vous êtes très aimable, très généreux. Je voudrais pouvoir un jour mériter votre attention.

Merci aussi de la mise en page que vous avez imaginée. Elle est intelligente, claire, d'un goût parfait. J'aime beaucoup aussi la photographie que vous avez choisie. Tout cela me comble.

Ma joie a été grande!

Ce supplément littéraire, comme les précédents, est très intéressant. C'est là une tradition que vous créez. Elle répond, non seulement à un plaisir, chez le lecteur, mais à une nécessité. Nous attendons chaque numéro. Il s'impose.

Mais que d'heures et de jours devez-vous donner à sa préparation! Votre tâche est inestimable. Vous êtes un de ceux qui sont nécessaires ici.

Je serai toujours très content de collaborer à votre journal.

Je vous prie de croire, cher Monsieur, à l'expression de ma plus cordiale reconnaissance.

Gatien Lapointe
Collège Militaire Royal,
Saint-Jean, P.Q.

242. « Cinq poèmes dont un inédit d'un "grave jeune homme" : Gatien Lapointe », *Le Devoir*, 20 octobre, p. 35.

69

À Guy Robert²⁴³

Saint-Jean, le 29 octobre 1962.

Cher ami,

Bien sûr, j'irai à Montréal le 12 novembre comme vous me le demandez. Je serai content de participer à votre émission²⁴⁴.

Je vous téléphonerai vers 1 heure. J'aimerais bien que vous m'apportiez votre toile. J'aurai le fric. J'ai hâte de l'avoir chez moi! Ai-je bien vu tous les tableaux qu'il vous reste ?

Je resterai aussi pour assister à votre cours du soir à l'U. de M.

Votre livre²⁴⁵ me plaît beaucoup. De l'intelligence, oui, comme disait Gilles Marcotte²⁴⁶; mais autant de sensibilité. C'est plein de beauté.

J'espère que ce poème, que je joins à ce mot, ne vous déplaîra pas trop. Il est en tous cas, comme vous me le demandez, assez court.

N'ai pas encore reçu ce numéro du *Petit Journal* dans lequel vous avez publié des aphorismes. On l'a peut-être oublié.

Savez-vous si Willie Chevalier²⁴⁷ est encore à l'hôpital ? Je serais content de savoir ce qu'il pense du *Temps premier*.

À lundi le 12, et toute mon amitié à vous deux.

243. Ami de Lapointe, Guy Robert est un poète, historien et critique d'art qui a dirigé la collection « Poésie » aux Éditions Déom. Il était aussi responsable de la section « Livres de poésie » à la revue *Livres et auteurs*, à laquelle a contribué Lapointe. Il a accueilli en 1964 plusieurs poèmes du poète dans son anthologie *Littérature du Québec*, t. I, *Témoignages de 17 poètes*, ainsi que certains autres dans une réédition de 1970 (*Littérature du Québec. Poésie actuelle*). Enfin, comme critique, il a fait la promotion de *Ode au Saint-Laurent* dans les revues *Maintenant*, *Livres et auteurs canadiens* et *Le Petit Journal*.

244. Il s'agit d'une entrevue à la radio de Radio-Canada pour l'émission « Revue des arts et des lettres ».

245. *Broussailles givrées*, Montréal, Édition Goglin, 1959, 71 p., avec un bois gravé original de Janine Leroux.

246. Lapointe fait référence à l'article de Gilles Marcotte, paru dans la revue *Liberté* : « Guy Robert, qui est intelligent et cultivé, ne manque pas d'obéir à la règle. » Marcotte déplore dans sa chronique que le thème de la révolte soit devenu un poncif en poésie québécoise. Voir « Chroniques. Deux conseils », *Liberté*, vol. 1, n° 4, juillet-août 1959, p. 257.

247. Willy Chevalier (1911-1991) est un journaliste québécois. À l'époque, il est directeur de l'information du *Petit Journal*.

70

À sa mère et sa sœur Adrienne

Saint-Jean, le 30 octobre 1962.

Chère maman et chère Ladrie,

Merci de votre bonne lettre. C'est une bonne nouvelle. Je suis content que vous soyez allée chez un spécialiste de la vue. Il le fallait et à tout prix. Je me suis beaucoup inquiété. Vous devez donc avoir confiance en lui. Que vous a-t-il dit ? Et vos lunettes, vous permettent-elle de mieux voir ? Cela devait être fatigant et énervant de voir embrouillé tout le temps. Êtes-vous encore étourdie parfois ? Si ce spécialiste vous a dit de ne plus tricoter, ni faire de la petite ouvrage, ni de regarder la télévision, je comprends bien que ce soit difficile pour vous, mais essayez de le faire, il faut que vous le fassiez. La vue c'est très important. Il faut vous reposer aussi. Je sais que vous avez beaucoup à faire, mais il faut en laisser tomber. Prenez garde. Faites attention. La santé, c'est le premier bonheur. Que Ladrie me dise que vous allez mieux et que vous êtes plus encouragée, cela me fait du bien et me fait trouver la vie plus belle.

Tant mieux pour toi, Ladrie qu'il y ait moins de travail au magasin. Cela va te permettre de te reposer un peu et de penser à toi. Une fille de ton âge, ça devrait ne penser qu'à elle et avoir tout son temps. Cela doit bien t'ennuyer que d'entendre parler d'élection à cœur de jour ! Est-ce que les conversations sont très animées ? Il y en a qui vont péter le feu le [mot illisible]. Je vois, Yvon, par exemple. Le pauvre, il va se perdre. Le parti national n'a pas de chef. Ce parti ferait mieux de mourir une fois pour toutes. Lesage²⁴⁸ va certainement rentrer. C'est le premier qu'on a qui a du bon sens. Il faut le garder. Mais Dorchester a toujours été bleu²⁴⁹ : il faudrait le diable pour le faire changer. Pourtant, le salaud de Bégin²⁵⁰ devrait faire réfléchir. Ai hâte à la Toussaint pour toi. Ne le manque pas. Je ne pourrai malheureusement pas monter pour cette date : ici on m'a demandé d'être présent à cause des réunions qu'il y aura. Je ne suis pas libre comme avant. Mon beau temps de liberté est fini. Je ne peux même plus dire merde à qui je veux. Si je dois garder mon poste, je dois agir en conséquence. Mais ces petites obligations, vous pensez bien, je les prends du haut du pied. Je ne me suis jamais emmerdé, encore moins aujourd'hui. Ladrie, ne va pas donner de ton sang. Tu es bien généreuse de vouloir le faire, mais d'autres sont plus capables que toi de cela. Comme tu es bonne !

248. Jean Lesage (1912-1980) est un politicien québécois qui est devenu chef du Parti Libéral du Québec en 1958. Considéré comme le père de la Révolution tranquille, il sera réélu en 1962.

249. Le parti de l'Union nationale est au pouvoir depuis 1935 dans le comté de Dorchester. La couleur bleue était associée au parti conservateur tandis que le rouge l'était au parti libéral.

250. Joseph-Damase Bégin est élu depuis 1935, d'abord avec le parti de l'Action nationale libérale (1935-1936), ensuite avec le parti de l'Union nationale (1936-1962).

Vous enverrai d'autres journaux. J'ai encore eu tout une page complète dans *Le Devoir* du 20 octobre²⁵¹. C'est extraordinaire! La chance me poursuit. Vous en enverrez un à ma tante Justine. Je l'aime bien. Quant à la photo, je n'en ai pas. À plus tard. Je lui en donnerai une avec ma barbe.

Ici, ça va bien. Les cours m'emballent. Les jeunes sont gentils comme le jour. C'est une grande chose, que d'enseigner. Mais c'est difficile aussi à certains moments. On pose mille questions. Il faut avoir une réponse à tout. Et il faut répondre tout de suite. Les jeunes, ils n'attendent pas. Mais je ne me sens pas encore vieux, vous savez. J'ai 29 ans seulement²⁵².

Le pire ici c'est le soir quand la nuit tombe. C'est une heure terrible. On ne reste que quelques-uns dans le Mess et j'ai l'impression que tout est mort, que toute vie est morte. C'est atroce. Je m'enferme dans ma chambre ou je bien je vais marcher le long du Richelieu. C'est une très belle rivière²⁵³. Le paysage est très beau. Cela ressemble un peu à certains coins de France. La vache de France, je l'ai dans la peau.

Ai posté un journal dans lequel j'ai quelque chose à Raymond. Je vais lui écrire. Je vous laisse. Bonjour, bonne chance. Ne travaillez pas trop fort. Je vous envoie ce chèque, changez-le vers le 3 ou le 4, je serai alors payé et j'aurai des fonds. 425 pour Ladrie. Merci de me les avoir prêtés. Et 450 pour vos dépenses maman. Si c'est plus dites-le-moi.

Je vous embrasse bien fort. G

71

À Nicole Deschamps²⁵⁴

Saint-Jean, le 7 novembre 1962.

Chère Nicole,

Merci de votre bonne lettre du 15 octobre qui m'arrive, penaude et ravie, avec un petit air de mer du Nouveau-Brunswick. Ce qu'elle a voyagé! Mais, vous savez, je n'habite pas si loin : à 25 milles seulement de Montréal, les facteurs ont laissé tomber la

251. Voir la lettre adressée à Jean Hamelin, le 22 octobre 1962.

252. Comme il arrive fréquemment, Lapointe fait erreur sur son âge. Rappelons qu'il est né en 1931.

253. Référence à la rivière Richelieu, qui donne son nom à la région de Saint-Jean-sur-Richelieu et où est situé le Collège royal Saint-Jean.

254. Nicole Deschamps (1931-2023) a connu Lapointe alors que tous deux se rendaient par bateau en France pour suivre des études à la Sorbonne. À son retour au Québec, elle a fait principalement carrière à l'Université de Montréal.

première qui a vu du pays ; sur celle du premier novembre qui porte la même adresse on a écrit : « Try P.Q. »

Content de tout ce que vous m'apprenez. Vous êtes gentille.

Merci aussi d'avoir pensé à moi comme à « quelqu'un de bien ». Je remplis la formule [sic] et la poste. Cela fait rêver. Même si mes chances sont très petites. Je me sens, ici, au bout du monde. Ce bled est mortel. Reste le Richelieu que je découvre. Il a des allures de la Loire.

La réadaptation est difficile. J'ai l'Europe qui me crie dans la tête. Certains moments sont pénibles.

J'étais sûr que la Grèce vous griserait, sa lumière, son ciel, ses îles, le secret de la beauté qui est encore présent dans ses moindres ruines... Comment après accepter la neige et toute cette saleté ?

J'aimerais beaucoup vous voir, Nicole. Si vous le permettez, je vous ferai signe dès que je viendrai à Montréal.

Bien amicalement,

Gatien Lapointe

72

À une femme²⁵⁵

[Novembre 1962, Saint-Jean-sur-Richelieu]

Une grande joie me brûle, me porte, en ce moment, mais qui est extrêmement fragile. C'est peut-être même du chagrin. J'ai le cœur comme un soleil qui va basculer, comme un feu qui va mourir.

Il fait très beau et très doux, un vrai soleil d'été, mais c'est novembre pourtant. Trois heures. J'ai fini ma journée. J'ai l'impression, je suis sûr d'avoir donné un bon cours. Suis allé assez loin, très loin même, et tous les cadets m'ont suivi.

Je respire mal. Cette joie, et quelque chose d'autre, m'étouffe, qui s'y mêle en secret. Je voudrais trouver quelqu'un avec qui je pourrais parler, échanger, et qui comprendrait sans mots. Mais je ne connais pas encore assez bien les gens ici – j'ai du reste l'impression qu'ils sont tous morts – j'ai peur de briser cet état extraordinaire, puissant mais fragile aussi. J'ai pensé de te l'écrire, de te parler.

255. Lettre sans adresse, envoyée à une femme qui est en France.

Après le cours, je me suis promené le long du Richelieu. Il fait 22 degrés centigrade! Tout est rose partout, et bleu à l'infini. Je vois loin dans le temps, sur la terre. Je peux entendre marcher le temps. C'est le temps, me semble-t-il. Est-ce tout simplement et plus près de moi mon cœur, ou bien cette joie, bruyante et incertaine, qui me porte et m'empêche de rester immobile? Je pense à toi qui souffres.

Ta lettre, ce matin, m'a rempli de chagrin. J'ai beaucoup de peine. Mais ne souffre pas, je te le dis, essaie. Comme j'aimerais te voir et te permettre de ne pas souffrir, te le commander.

Depuis près d'un mois, je ne pense qu'à mes deux groupes de jeunes, qui sont gentils, aimables, très sensibles, et que je voudrais aider un peu. J'apprends à les connaître. Je suis déjà très attaché à eux. Ils ont envahi ma vie. Ils deviennent, cela m'effraie, une raison pour que je vive. Même écrire, pour le moment, m'intéresse moins, me comble moins que de les prendre par la main et les amener à connaître, à sentir, à savourer, à aimer. Je me surprends souvent à penser à eux et je suis content. Ils m'envahissent doucement, tyranniquement. Il semble, aux propos qu'ils me tiennent, que je révolutionne quelque chose dans l'enseignement ici. Jamais, me disent-ils, on ne leur avait parlé de cette façon. Je suis direct et franc. J'essaie de les éveiller. Je les regarde, je les écoute. Ils sont étonnants dans leurs paroles. Je sens que je capte de plus en plus leur attention. Je ne voudrais pas leur plaire, mais les enflammer, les passionner. Je ferais beaucoup pour eux. Je ne mourrais peut-être pas, mais je vivrais pour eux certainement.

Mes amis, la France là-bas, la langue française, l'Europe, ma jeunesse qui s'en va et qui soudainement m'est très présente, mille présences composent cette joie qui me porte et m'inquiète. Je dis joie, mais ce n'est peut-être que du chagrin. Je voudrais donner à ces jeunes le goût du français, la passion pour tout ce qui est français. Ce frisson passe, j'en suis sûr, parfois, en classe. Mais je sais que dès qu'ils seront à Kingston (c'est là qu'ils finissent²⁵⁶), ils ne pourront plus parler français. Ils en perdront le besoin eux-mêmes. L'armée est unilingue et britannique, donc anglaise. On y défend aux Canadiens-français de parler leur langue. Ils sont punis s'ils le font.

Beaucoup de mélancolie, de chagrin entrent donc dans cette joie. Il y a aussi ce côté éphémère de l'enseignement qui m'attriste un peu. Je sais que l'an prochain ils seront partis, en allés, et que des visages nouveaux les remplaceront. Je ne pourrai plus les suivre. Cela est difficile à accepter. Mais cela est dans l'ordre des choses et de la vie. Je voudrais les suivre jusqu'à ce qu'ils soient heureux, tout à fait heureux, et pour toujours; qu'ils soient invulnérables. Mais ils partiront, comme passe déjà cette merveilleuse journée d'été en automne, comme passe aujourd'hui qui est pourtant assez extraordinaire pour durer. J'ai envie de crier, j'écarterais seulement en sanglots. Qu'est-ce qui dure? Pourquoi n'est-on pas immortels?

256. En fait, le Collège militaire royal de Saint-Jean, où enseigne Lapointe et le Collège militaire royal du Canada de Kingston offrent toutes les deux la même formation et conduisent chacun vers des postes dans l'armée canadienne.

Vos lettres, mes souvenirs, Paris, mon âge, Québec, me disent tout cela qui me fait mal et qui m'enchante à la fois. Je ne peux pas me consoler, mais je suis assez près de toi pour te dire de ne pas souffrir, te le demander, te le commander. J'irai en France, c'est presque sûr, au printemps. Ce sera l'été et les jours longs, les soirs roses et gris de Paris, de la Méditerranée. Ce temps qu'il fait ici depuis une semaine (durera-t-il longtemps ?) est une sorte de miracle : on dit qu'il n'a jamais fait aussi beau à cette époque de l'année au Québec. Tout est rose partout, et le milieu du ciel, bleu, infiniment, très loin et très proche de moi. C'est peut-être toi qui souffres en moi et que j'entends se plaindre. J'ai mon cœur qui pèse plus lourd que le monde, qui va plus loin que le monde. Je vais aller prendre le café avec les autres à 4 heures : l'insignifiant et le futile des propos de ces gens me changeront d'humeur. (J'aime mieux avoir sous la dent une raison de combattre que de me plaindre avec douceur). Je pourrai ensuite me mettre au travail. Je t'embrasse de tout mon cœur, ma sœur, ma violente maîtresse.

73 À Anne Van Qui

Saint-Jean, le 30 novembre 1962.

Chère Anne,

Merci de votre livre et de la belle dédicace²⁵⁷ ! Vous êtes imprimée, c'est formidable ! Je suis très content. J'éprouve une grande joie. J'aurais voulu être là pour le lancement. C'est extraordinaire, ce fait de mettre quelque chose au monde, de lui donner souffle et vie, de lui donner un nom. J'aurais voulu fêter cet événement avec vous tous. Je participe à la joie qui a dû vous prendre et je la partage de tout cœur. Mais je me sens aussi très loin.

J'ai reçu votre lettre lundi. Je voulais vous écrire tout de suite. Ai été retardé par les examens de demi-terme. Et puis on a eu une tempête de neige écœurante : 10 centimètres ! J'étais désolé. Elle commence elle finira en mai. Ce n'est pas un pays. J'ai souhaité ne plus jamais revoir de neige. Mais ce n'est pas en gueulant seulement qu'elle fondra. Évidemment.

257. Il s'agit de *Cantilènes*, publié en 1962 chez Grassin. Le poème dédié, sans titre, se lit comme suit : « Le temps est à la pluie / Le temps est au soleil / Le temps reste ? / Le temps fuit ? / Le saurai-je jamais ? / La roue des cycles qui tourne / Selon les lois / Le sortilège séjourne / Moi / Je fais partie de ce cercle magique / Poussière si légère que le soleil exalte / Je caresse l'échine du destin tragique / Qui ne connaîtra ni havre, ni halte... ». Van Qui, qui agissait comme mécène pour le Prix du Club des poètes, a dédié plusieurs de ses poèmes du recueil à des poètes qui étaient aussi membres du jury du Club : Chonez, Clancier, Gilson, Rosnay, Soupault, Tardieu et de Vilморin.

Ai posté à Jean Éthier-Blais²⁵⁸ votre livre. Il vous répondra certainement. J'aime le titre. La mise en page est belle, aérée, agréable. Une excellente photo de vous. Très content du poème que vous m'avez dédié. C'est un des plus beaux. Je suis très content. J'ai l'impression que vous l'avez modifié, ce poème. Il me semble me rappeler un autre rythme qu'il y avait au milieu du texte. Je me trompe peut-être. Avez-vous encore le manuscrit ?

Comme je regrette, Anne, que tout n'ait pas marché comme vous le souhaitiez. J'en pleurais en lisant votre lettre, je rageais. C'est trop bête. Que n'ai-je été là! Aurais-je pu faire quelque chose ? J'aurais voulu vous aider. Que sont-ils donc qui promettent et ne vont pas au bout de leur pensée ? Je suis furieux. Je comprends votre cafard, c'est une sale bête que je connais bien. Le hasard peut ne pas être décevant, les gens sont impardonnables de l'être. Comme j'aimerais vous voir et parler de tout cela autour de la table!

Il fait très beau soudain aujourd'hui. La neige a disparu. Il fait un grand soleil. On voit loin et très haut dans le ciel. C'est extraordinaire. Un jour d'été qui s'est perdu, qui s'est égaré. Je pense à Paris, je m'ennuie terriblement. Que faites-vous ? Je comprends que le Lido ne vous comble pas ni le Sentier²⁵⁹. Il y a trop de lumière et de beauté en vous pour que cette seule réalité ne vous satisfasse. Je me rappelle entre autres un magnifique dîner chez vous. Toute la beauté du monde était soudain palpable, était visible soudain. Un moment inoubliable.

Ici les arbres et le Richelieu sont beaux, mais les gens tellement cons. Sympathiques parfois mais se révélant très vite étrangers à moi. Je suis vachement seul. Mais Montréal est proche, et Madeleine [Gobeil] dont je vous parlerai dans une autre lettre, et les spectacles et quelques amis. Mais rien ici dans l'air qui porte et soutient notre joie. La neige, la bêtise, la connerie font tout foirer. Il faut être vachement forts, id-est²⁶⁰ invulnérables donc insensibles. Vous n'êtes pas dans un tunnel. Si le feu semble tomber, c'est pour prendre son élan : vous verrez, j'en suis sûr et c'est proche, et vous devez le sentir. Les prédictions des voyantes auront dit vrai²⁶¹. Elles ont dit juste dans l'ensemble en ce qui me concerne. Vous donnerai détails dans une autre lettre.

Je te souhaite, Anne, mon amie, de trouver un petit brin de soleil et puis tout le soleil de toute une journée entière! Je vous embrasse bien fort.

258. Jean Éthier-Blais (1925-1995) est un professeur et homme de lettres canadien. De 1961 à 1983, il est critique littéraire au *Devoir*. Il a également obtenu une reconnaissance comme écrivain. Il favorisera la promotion de l'œuvre de Lapointe.

259. Ces deux lieux parisiens sont respectivement un cabaret célèbre et un quartier de Paris.

260. *Idem est*.

261. Voir la lettre du 8 août 1962 à leur sujet.

74 À Gérard Tougas

Saint-Jean, le 5 décembre 1962.

Monsieur, merci de votre aimable lettre²⁶².

J'ai beaucoup entendu parler de vous. Votre passage au Ministère de la Défense a laissé des traces. Dommage que vous soyez parti. Vous étiez devenu nécessaire.

Je serais très content de vous rencontrer. Venez-vous à Québec, parfois ?

Vous ai posté par un autre courrier, mon dernier recueil, publié à Paris, *Le temps premier*, que je considère comme mes premiers véritables textes. Quant aux précédents, *Jour malaisé* (Mtl 1953) et *Otages de la joie* (Mtl 1955), je regrette de ne pas pouvoir vous les poster, je n'en ai plus un seul²⁶³. De toute façon ils ne méritent pas que vous en teniez compte.

Vous remerciant de votre bonne attention, je vous prie de croire, cher Monsieur, à l'expression de mes sentiments les meilleurs.

Gatien Lapointe

75 À Guy Robert

Saint-Jean, le 12 février 1963.

Voici, mon cher Guy, les deux seules pages que je peux t'envoyer sur les trente ans que j'ai passé sur la terre²⁶⁴. C'est un texte musical. Un des plus complets et des plus

262. Gérard Tougas (1921-1996) est un professeur, critique littéraire et écrivain originaire d'Edmonton (Alberta). Il a été directeur des études françaises au Collège militaire royal du Canada, à Kingston, pour la période 1961-1962. En 1963, il devient professeur à l'Université de la Colombie britannique. Il est l'auteur d'une *Histoire de la littérature canadienne-française*, publiée pour la première fois en 1960, et d'une anthologie : *Littérature canadienne-française contemporaine*, Toronto, Oxford University Press, 1969.

263. Ce mensonge est un prétexte pour éviter qu'on lise ces deux premiers recueils autoédités. Le fonds Gatien Lapointe compte plusieurs exemplaires de ces recueils déposés à Archives nationales à Trois-Rivières. Voir aussi la lettre à Guy Robert, datée du 9 avril 1963, à laquelle il joint un exemplaire de *Jour malaisé*.

264. Il s'agit d'un extrait de la section « Ode au Saint-Laurent » de son recueil à paraître.

adultes que tu auras reçus, j'en suis sûr. Ou alors je me trompe. Mais je sais qu'on ne peut pas se tromper lorsqu'il s'agit de l'essentiel. Je réponds de ces deux pages comme de ma vie.

C'est, par son rythme et ses symboles, une véritable équation mais qui – je l'aurais voulu va plus loin et plus loin et plus près que l'ignorante vérité des sciences.

Que c'est difficile de cerner et d'exprimer avec précision sa pensée! J'ai essayé de mettre en deux pages ce que j'avais déjà développé en vingt. Mais il faut choisir, et choisir c'est encore pour moi éliminer. Je ne comprends pas, comme certains nous l'assurent, qu'on peut dire en deux mots et d'une façon complète ce qui est complexe et qui bouge et qui change comme une pensée ou un cœur.

Ma tempe retentit comme une cible

J'habite près d'un pont de tumulte et de songe²⁶⁵.

P.-S. J'aimerais que tu appelles cela *L'homme en marche* ou encore *La poésie c'est l'homme*²⁶⁶, plutôt que *Je nais dans tout ce que je nomme*, titre que je ne refuse pas et qui me convient mais qui me semble moins juste aujourd'hui que ces deux-là. T'appellerai. Ta figure khmère et l'Esquimau me poursuivent. GL

76

À Marie-Jeanne Durry

Saint-Jean, le 18 mars 1963.

J'ai été mort longtemps, très longtemps. Retour difficile, pénible, malgré les critiques exaltantes qu'on a faites sur mon petit livre. Je ne me réadapterai peut-être jamais tout à fait à ce pays, à cette Amérique. C'est en France que je vivais, que je vivrais. Nos racines pourtant et mon avenir sont ici.

Vos deux livres m'ont apporté de grandes joies. Elles m'ont beaucoup aidé. Je voudrais que vous excusiez mon long silence.

265. Vers absents des recueils de Lapointe.

266. Les titres publiés dans l'anthologie seront : « La poésie c'est l'homme », « Dire c'est revivre », « Plein arc-en-ciel », « L'eau et la terre », « L'ombre et la lumière », « Le chevalier de neige », « Ode au Saint-Laurent (fragment) », « Mortel et maladroit », « Le temps de l'homme », « Visage où demeurer », « Au plus clair de l'été », « Cible », « Le jardin invisible » (1964), dans Guy Robert, *Littérature du Québec*, t. I, *Témoignages de 17 poètes*, Montréal, Librairie Déom, p. 203-221. Repris dans Guy Robert, *Littérature du Québec. Poésie actuelle*, nouvelle édition revue et augmentée, Montréal, Librairie Déom, 1970, p. 241-259.

J'ai hâte de lire votre dernier recueil dont le *Fig. litt.* m'a appris l'existence. *Soleils de sable*, et surtout *Effacé* m'ont beaucoup ému. J'y reviens souvent ; ce sont des mannes. Vous poursuivez une œuvre variée, exigeante et belle. « Ombreuse terre, ô terre où la lumière est belle!²⁶⁷ ».

La neige canadienne me désole. Il neige depuis octobre. On n'en voit pas encore la fin. C'est désespérant. Avec des chutes brusques de 20 à -20 Fahrenheit²⁶⁸ ! On nous traite comme des bêtes. Ce n'est pas un pays. C'est ici pourtant que je peux être utile. Le premier rayon de soleil nous fera pleurer.

Le fleuve bientôt brisera ses énormes glaces et ce sera pendant 15 jours une symphonie extraordinaire. Commencera ensuite en ville celle des constructeurs. Je renaîtrai. Toucher de la terre me redonnera mon âme. En ce moment, même le *Magnificat* de Bach n'a plus d'écho. Il y a plein de neige partout qui bouche tout. On n'ose même plus sourire.

Je publierai à Montréal, le 23 avril²⁶⁹, dans une édition populaire et bon marché, mon *Ode au Saint-Laurent* qui sera précédée de *J'appartiens à la terre*. Je compte beaucoup sur ces textes où j'ai voulu exprimer avec joie et souffrance mon appartenance à la terre et à cette terre d'ici.

Je parle depuis octobre de la littérature française au Collège militaire royal de Saint-Jean. (c'est un peu l'équivalent de Saint-Cyr²⁷⁰). Je ne pouvais pas m'imaginer qu'enseigner puisse à certains moments procurer de si grandes consolations. Entrerai à l'Université McGill en septembre prochain²⁷¹.

Le souvenir de vos cours en Sorbonne m'enchantait encore.

Je vous prie de croire, chère Madame, à l'expression de mes sentiments respectueux et à mon souvenir bien vivant. Vous serez toujours associée à ce que j'ai connu de meilleur pendant mon long séjour en Europe.

Gatien Lapointe

P.-S. Ma thèse, pas morte. Mon doctorat, il me le faut. – Je me permets de joindre à cette lettre un vieux billet de banque trouvé dans un livre. Auriez-vous l'amabilité de demander à une de vos secrétaires de me poster votre recueil ? Je vous remercie.

267. *Effacé*, Paris, Seghers, 1954. Lapointe cite ce vers en épigraphe du poème « Entre ciel et terre », dans *Ode au Saint-Laurent*, 1963. *Soleils de sable* est paru chez Seghers en 1958.

268. Le système Celsius ne sera appliqué qu'en 1975 au Canada.

269. Le recueil paraîtra plutôt le 18 avril.

270. L'École spéciale militaire de Saint-Cyr, communément appelée Saint-Cyr, a été fondée par Napoléon Bonaparte en 1802.

271. Lapointe donnera plutôt des cours d'été en 1963 et en 1964 à cette université montréalaise. Voir à ce propos sa lettre du 21 octobre 1966 dans laquelle il résume son parcours à Henri Tuchmaier, de l'École des Gradués de l'Université Laval.

77

À Alain Bosquet

Saint-Jean le 27 mars 1963.

Mon cher Alain Bosquet²⁷²,

J'ai été mort longtemps. Réadaptation difficile. De la neige et du froid sans arrêt depuis novembre. Le Canada, c'est un pays à habiter en cas d'urgence – quand il n'y a plus de place ailleurs.

Je parle de littérature française au Collège militaire royal de Saint-Jean depuis octobre. De bons moments, d'autres emmerdants. J'en conclus qu'il n'est pas possible encore de parler librement de littérature, de philosophie ou de religion ou de l'Angleterre dans notre sainte et bilingue PROVINCE.

Il faudrait qu'on tue une cinquantaine de curés chaque année.

Des sœurs grises en pagaille.

Et qu'on envoie les Anglais chez eux.

J'ai été très ému quand j'ai pris connaissance de ce que vous dites de moi et de mes poèmes dans votre anthologie²⁷³. Je voudrais un jour le mériter. Je vous remercie de me faire confiance.

Publierai à Montréal, le 25 avril, dans une édition populaire et bon marché, mon *Ode au Saint-Laurent*, qui sera précédée de *J'appartiens à la terre*. J'inaugure une collection. J'entre dans les gares et les tabagies. J'espère ne pas y crever.

Et vous que devenez-vous ? Que vous arrive-t-il ? Que préparez-vous ?

272. Alain Bosquet (pseudonyme d'Anatole Bisk, 1919-1998) est un poète et critique français d'origine ukrainienne qui a été un acteur important de la promotion de la littérature québécoise en France. Voir à ce sujet l'article de Marie-Andrée Beaudet, « La percée de la poésie québécoise en France dans les années 1950-1960. Analyse de la trajectoire de deux "découvreurs", Alain Bosquet et René Lacôte » dans *Destin du livre*, textes réunis par Colette Demaizière et Guy Lavorel (dir.), actes du colloque *Auteurs, lecteurs, libraires*, tenu les 8-10 décembre 1993, Centre d'études des interactions culturelles, Lyon, Université Jean-Moulin, 1994, p. 87-96. Lapointe l'a d'abord rencontré à Paris, vers 1962, pour demander son appréciation du poème « Ode au Saint-Laurent ». J'ai reproduit en annexe un feuillet dactylographié dans lequel Lapointe raconte cette rencontre qui tournera plutôt autour de l'anthologie que prépare Bosquet.

273. « Le temps premier », « L'ombre et la lumière », « Corps accordés », « Au ras de la terre », « J'appartiens à la terre », « Le chevalier de neige » sont les poèmes qui ont été retenus par Bosquet dans *La poésie canadienne*, Montréal, Éditions HMH et Paris, Éditions Seghers, 1962, p. 181-192. Ils ont été repris dans *La poésie canadienne contemporaine de langue française*, édition augmentée, Paris, Seghers, 1966, p. 200-211.

Je serais content de vous voir et de vous lire.

Croyez à mon souvenir bien vivant et à mon amitié.

Gatien Lapointe

78

À Jean Hamelin

Saint-Jean, le 6 avril 1963.

Cher Monsieur,

Vous trouverez avec ce mot copie de deux poèmes que je vous ai adressés la semaine dernière mais qui comportent quelques petites corrections de la dernière minute auxquelles je tiens. Vous seriez aimable de ne retenir que cette dernière version²⁷⁴.

J'apprends que le lancement n'aura pas lieu le 16 mais mardi le 25. Je serais content de vous voir.

Vous remerciant de votre bonne et généreuse attention, je vous prie de croire, cher Monsieur, à l'expression de mes sentiments les meilleurs.

79

À Guy Robert

Saint-Jean, le 9 avril 1963.

Mon cher Guy,

Ai reçu ton mot hier matin. Vais essayer en fin de semaine de mettre la main sur quelques exemplaires du *Temps premier*. En adresserai aussi de l'*Ode* à ce même libraire. Merde! Si j'avais la chance!

Ai pris connaissance de votre très important *Livres et auteurs canadiens*²⁷⁵. C'est vraiment magnifique ce que tu dis de moi. Tu es généreux. J'aimerais pouvoir mériter

274. La seule référence d'un article de Hamelin à cette époque est « Un sommet de l'année littéraire : l'*Ode au Saint-Laurent*, de Gatien Lapointe », *Le Devoir*, 4 mai 1963, p. 11.

275. Guy Robert, « Poésie 1963 », *Livres et auteurs canadiens*, Montréal, Éditions Jumonville, p. 47-48.

ces éloges un jour. Que tu places ce petit livre près des *Îles* et du *Tombeau*²⁷⁶, comment te dire que j'en suis fier et content sans pouvoir cependant chasser de moi un terrible sentiment d'infériorité. Mais le temps est devant moi...

Merci de cela.

Je n'oublie pas Adrien Thério²⁷⁷ à qui j'adresse tout de suite un mot.

Tu trouveras avec cette lettre un chèque (bourgeois!) pour ton *France de lumière*²⁷⁸. Quel beau tableau! Une plénitude jusque dans le moindre détail.

Aussi un exemplaire bien magané de *Jour malaisé*. Cache-le ou perds-le, fais exprès! Sans le renier, je ne retiens que très peu de vers de cette plaquette.

Dès l'Ode baptisée²⁷⁹, je me mets à élaborer et préciser le témoignage que tu me demandes pour ton *Anthologie*²⁸⁰. Je vais vider mon sac.

Jacques Hébert²⁸¹ t'a-t-il téléphoné? Il trouvait ton texte trop long. Il jugeait ainsi en homme d'affaires. J'en étais désolé. Je lui ai dit de t'appeler.

Ai trouvé un titre provisoire, mais que je trouve juste et beau, *Le chemin d'Orphée*²⁸², pour cette sorte d'essai, senti et pensé, vécu, et qu'il me reste maintenant à formuler. Tu peux ajouter ce détail à ton texte. Il serait peut-être bon aussi que tu précises que c'est « une sorte d'essai ».

Je t'envoie aussi une photo que tu pourras publier avec ton texte dans le *Petit Journal*²⁸³. Je compte bien que tu laisseras tomber la biographie du début.

Et je compte sur vous deux le 23 avril! Salut!

276. Alain Grandbois, *Les îles de la nuit* (1944) et Anne Hébert, *Le tombeau des rois* (1953).

277. Adrien Thério (pseudonyme d'Adrien Thériault, 1925-2003) qui deviendra un proche ami de Lapointe, est un écrivain québécois, fondateur de la revue annuelle *Livres et auteurs canadiens* (1961), devenue *Livres et auteurs québécois*, et de la revue *Lettres québécoises* (1976).

278. Le titre exact du tableau de Robert est *Petit nœud de lumière*. Robert fera une exposition de ses toiles à la Galerie libre à l'automne de la même année.

279. *Ode au Saint-Laurent*, précédée de *J'appartiens à la terre*, paraîtra le 18 avril.

280. Lapointe a publié le texte en prose « La poésie c'est l'homme », accompagné de quelques poèmes, dans Guy Robert (dir.) *Littérature du Québec, t. 1, Témoignages de 17 poètes*, Montréal, Librairie Déom, p. 203-221.

281. Jacques Hébert (1923-2007) a fondé les Éditions du Jour en 1961, où Lapointe a publié son *Ode*, inaugurant ainsi la collection « Les Poètes du Jour » en 1963.

282. Ce titre n'a pas été repris.

283. Guy Robert, « Gâtien Lapointe. Le poète d'un profond pays », *Le Petit Journal*, 22 février 1964, cahier B, p. 21.

80**À une personne du groupe Unimuse**

Saint-Jean, le 18 avril 1963.

UNIMUSE
375, rue St-Éleuthère
Tournai, FRANCE.

Monsieur,

Les représentants de votre association à Montréal me font part de votre lettre dans laquelle vous me demandez de vous autoriser à publier dans votre *Panorama* des textes du *Temps premier*.

Volontiers. Prenez les poèmes qui vous plairont²⁸⁴.

Je me permets de joindre à cette lettre un poème inédit. Je serais content qu'il figure, si vous l'aimez, dans cette anthologie.

Vous remerciant de votre bonne attention, je vous prie de croire, Monsieur, à l'expression de mes sentiments les meilleurs.

Gatien Lapointe

81**À Paul Chamberland²⁸⁵**

Saint-Jean, le 18 avril 1963.

Cher Paul Chamberland,

Je regrette de n'avoir pas pu répondre tout de suite à votre amicale lettre de janvier. On allait mal à cette époque-là, je ne voyais rien, je me cachais ; et puis après j'ai été

284. *Panorama de la nouvelle poésie d'expression française : cent poèmes, cent poètes*, Tournai (Belgique), Unimuse, 1963. Seul le poème « Corps accordés » (p. 93), paru dans *Le temps premier*, a été retenu.

285. Paul Chamberland (né en 1939) est un poète, essayiste et professeur québécois qui était rattaché à la revue *Parti pris* qu'il a co-fondée en 1963.

pris par la préparation d'un recueil qui paraîtra mardi prochain le 23 aux Éditions du Jour. Je vous invite au lancement. Je serais très content de vous rencontrer.

Votre recueil m'a beaucoup touché²⁸⁶. C'est plein de beauté. Enfin un langage, enfin un univers personnel! Je ne peux en parler que rapidement, car je l'ai lu assez vite, mais j'y reviendrai : il y a là de l'étoffe et de l'horizon ; et cela est complexe sans être compliqué. Une posée nouvelle. Une aventure nouvelle et passionnée. « L'âme est un mal ardent », dites-vous. Je dis oui aussi.

Venez mardi, vous me feriez plaisir. Dites à votre ami Brochu de venir aussi. Ses nouvelles m'ont plu²⁸⁷.

Gatien Lapointe

82 À Gilles Marcotte

[mai 1963²⁸⁸]

Lettre non-envoyée à G. M.²⁸⁹

Cher Monsieur,

Je ne sais pas pourquoi au juste je vous écris et vous adresse ce texte. Mais j'ai besoin de le faire.

C'est peut-être que je n'ai pas accepté que vous disiez dans votre papier sur l'*Ode* qu'il n'y a pas de souffrance dans mes poèmes²⁹⁰. Je l'ai sans doute mal exprimée, je ne l'ai peut-être pas du tout exprimée non plus, bien qu'elle soit importante dans ma vie.

C'est difficile d'écrire. J'ai essayé plusieurs moyens de m'exprimer. Seule la poésie m'apporte quelque joie. Je ne sais rien faire d'autre. Et pourtant il faut que j'écrive. Je n'ai pas encore dit ce que je veux dire, je ne trouve pas les mots, mais je sais où j'ai mal.

286. Le recueil en question est *Genèses*, A.G.E.U.M, qui a paru à Montréal en 1962.

287. André Brochu (né en 1942) est un écrivain et professeur québécois qui fait partie des fondateurs de la revue *Parti pris*. Il a publié le recueil *Nouvelles*, avec Jacques Brault et André Major, Montréal, A.G.E.U.M, 1963.

288. Lettre qui fait suite à l'article que Gilles Marcotte consacre à *Ode au Saint-Laurent* : « Reconnaissance de l'homme et du pays », *La Presse*, 11 mai 1963, p. 8.

289. Ligne rédigée à la main.

290. Marcotte a écrit : « Le poète fait allusion à une certaine blessure [...], mais elle n'est jamais qu'indiquée, jamais approfondie, jamais inscrite dans la dynamique du poème. Nous touchons là une limite de la poésie de Gatien Lapointe, au niveau de l'expérience : elle n'accueille le mal, la souffrance, qu'avec les plus expresses réserves, en le mettant, pour ainsi dire, entre parenthèses. »

Recevez, cher Monsieur, mes meilleures salutations. Merci d'avoir parlé du *Temps premier* et de l'*Ode*. C'est une chose que je voulais faire depuis longtemps.

83

À Guy Huot²⁹¹

Saint-Jean, le 12 février 1964.

Mon cher Guy Huot,

Tu voudras bien m'excuser, j'ai mis ta lettre dans un livre ou une revue, mais lequel ? Je ne pouvais donc pas te répondre. Tu as bien fait de revenir à la charge. J'ai cherché, mais en vain. Je la trouverai quand je ne la chercherai pas, bien entendu!

Voici une liste d'articles parus ici et là. Toutes les dates ne sont pas là. Mais je crois que tu n'auras pas de mal à les trouver. On dit que La Nationale²⁹² garde tout.

T'enverrais bien les articles que j'ai en ma possession, mais j'ai dû les passer à André Berthiaume, professeur au Collège, ici, qui prépare une conférence²⁹³ qu'il fera le 22 mars au Collège Basile-Moreau. (Tu viendras, j'espère, je t'invite).

Je pourrais te passer, si tu les veux, les articles de Cécile Cloutier, de Madeleine Gobeil dans *Le Droit* et ceux de Clément Lockquell et de Jeanne Lapointe de 1962²⁹⁴. Mais je ne peux pas le faire aujourd'hui, je ne sais pas dans quel livre je les ai mis, tu comprends ? Ce serait un maudit boulot!

291. Employé à la *Galerie nationale du Canada*, Huot a communiqué avec Lapointe dans le cadre d'un travail qu'il devait remettre à la faculté des lettres de l'Université d'Ottawa en vue de constituer une bibliographie sur le poète. La familiarité que Lapointe utilise tient peut-être au fait que Huot aurait aussi été un élève du Petit Séminaire de Québec. Son nom apparaît dans la même cohorte que Lapointe.

292. La Bibliothèque nationale du Canada. Sa fusion avec Archives nationales du Canada, en 2004, a mené à la fondation de Bibliothèque et Archives Canada.

293. André Berthiaume (1938-2023), qui fait partie des correspondants de Lapointe, est un écrivain québécois. Avant de faire carrière comme professeur à l'Université Laval, il a été le collègue de Lapointe au Collège royal militaire de Saint-Jean. Cette conférence est sans doute à l'origine de l'étude que publiera Berthiaume : « Gatien Lapointe ou l'âpre merveille de vivre », *Écrits du Canada français*, vol. 20, 1965, p. 255-272.

294. Cécile Cloutier, « L'*Ode au Saint-Laurent* de Gatien Lapointe », *Livres et auteurs canadiens*, 1963, p. 57 ; Madeleine Gobeil, « Gatien Lapointe gagne à Paris le Prix du Club des poètes 1962 », *La Presse* [et non dans *Le Droit*], 22 septembre, p. 8 ; Clément Lockquell, « Chronique des livres. *Jour malaisé*. Poèmes de Gatien Lapointe », *Le Soleil*, 14 novembre 1953, p. 4 ; Jeanne Lapointe n'a signé aucun article sur Lapointe.

Il y a aussi : *Le Rempart*, journal du Collège, février 1964, mai 1963²⁹⁵. Un article sur Cécile Cloutier, Gilbert Choquette, *La Machine à écrire*, et Marie-Claire Blais dans *Le Soleil* (depuis octobre 64 jusqu'à maintenant²⁹⁶).

Salut, et bon courage! Écris encore si tu as besoin. T'attends le 22 mars à Montréal.

Gatien Lapointe

84 À Madeleine Gobeil

Saint-Jean, le 18 août 1964.

Chère Madeleine,

Je pense à vous. L'heure est pleine de vous. Je me rappelle nos plus beaux moments et de nouveau je nais des mille langues de votre lèvre. Ô mourir étouffé émerveillé au plus loin de soi-même! Le monde soudain s'approche et tout devient supportable. Tout devient beau comme quelque chose qui commence.

L'École d'été est finie²⁹⁷. Ce n'était pas comme l'an passé. Il y manquait un souffle, une flamme. Je n'avais pas d'ailes. Il n'y avait aucun trou dans le temps, je ne pouvais jamais me sauver. Un peu captif, toujours en deçà ; toujours loin de moi aussi, et des autres, mais sans en souffrir trop, sauf les deux derniers jours. Mais il est si facile de frissonner au moment de partir et de s'inventer de beaux regrets. Mais cela ne justifie rien, ne console de rien. Le sang demande davantage.

295. « La poésie c'est l'homme », *Le Rempart* (revue du Collège militaire royal de Saint-Jean), mai 1963, p. 4. Repris dans « La poésie c'est l'homme », *Le Canada français*, Saint-Jean-sur-Richelieu, 2 avril 1964 ; Jean-Paul Plante, « Un professeur à l'honneur », *Le Rempart*, novembre 1963, p. 1.

296. Lapointe énumère les sujets d'articles dont il est l'auteur : « *Cuivre et soies* de Cécile Cloutier », *Livres et auteurs canadiens*, 1964, p. 58-59. Reproduit sous le titre d'« Un arbre en fleur au milieu de notre solitude » *Le Soleil*, 3 janvier 1965, p. 28 ; « La «poésie» d'un cerveau électronique », *Livres et auteurs canadiens*, Montréal, 1964, p. 51 ; « *L'honneur de vivre*, de Gilbert Choquette », *Livres et auteurs canadiens*, Montréal, 1964 ; « *Existences*, poèmes de Marie-Claire Blais », *Le Soleil*, 26 septembre 1964, p. 12.

297. Lapointe donnait des cours d'été à l'Université Carleton, en Ontario. Madeleine Gobeil est une universitaire et une journaliste qui s'est liée d'amitié, et sans aucun doute, davantage, avec Lapointe au début des années 1960. Gobeil l'a reçu en entrevue dans le journal *La Presse*, à l'occasion de l'obtention du Prix du Club des poètes, le 22 septembre 1962. Ils ont entretenu depuis une correspondance pendant plusieurs années. Cette amie intime vient d'obtenir un poste de professeure de littérature française à cette université et est devenue une amie proche du couple Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre.

N'ai pas manqué de dire à l'occasion les meilleures choses de vous. Chacun se rappelle les gros succès que vous avez eus l'an dernier. Écrivez dès novembre à Rabotin²⁹⁸.

Vous envoie un texte sur Sartre que j'ai entendu à la radio. Ça vous amusera de le lire. Mais qui est plus près de lui que vous pour en bien parler!

Vous envie un peu, beaucoup. Cet air de Paris. Cette âme qui affleure de partout, des pierres et des yeux. J'exècre les Français qui sont à l'étranger en général, mais je les aime chez eux. Je vivais plus en France qu'ici, ou différemment. J'apprendrai quand même à vivre ici. Il le faut, Je n'ai pas le choix. Je ne peux voir mon enfance que d'ici. C'est dans ce vent que je me reconnais le mieux, mais j'ai une aff. mélanc.²⁹⁹

Je deviens de plus en plus séparatiste. Il n'y a, j'en suis sûr, aucune autre solution. Colonisés et bilingues, id-est³⁰⁰ analphabètes, sous-alimentés et sous-développés, on s'abâtardit et on se suicide de jour en jour. Si le Québec ne devient pas indépendant ou unilingue, je m'EMPATRIERAI³⁰¹ à New York. Je vous embrasse. De tout mon corps. Mon paysage en ce moment ce sont 2 soleils roses que je sens grandir s'affermir sous mes mains et par lesquels vous respirez, sans effroi, sans limites. J'y mets aussi une rivière, – verte et bleue – pour que nous partions et que nous allions jusqu'au bout de nous-mêmes.

85 À Cécile Cloutier

Saint-Jean, le premier septembre 1964.

Chère Cécile,

Très attachant et très bon, ton nouveau recueil de « nœuds³⁰² ». Des perles ou de la rosée ? Ou les deux ensemble ? Fin, précis, linéaire ; le poids d'une goutte de sang, l'infini d'un instant. Des visages, des paysages d'Orient. N'envie plus au minéral sa durée, toi qui marches si droit dans le temps : tu aimes et tu demeures ! La grâce t'a été donnée.

La couleur aussi arrive, exacte et nécessaire, souveraine.

298. Maurice Rabotin est un professeur au département de français de l'Université McGill.

299. Affreuse mélancolie.

300. Idem est.

301. Ce mot forgé connoterait de manière positive son expatriation.

302. C'est le titre initial du recueil qui sera changé pour *Cuivre et soies*.

Texte qui fait admirablement suite à tes *Mains de sable*³⁰³. Mêmes thèmes qui s'affirment, s'aggravent, s'ensanglantent. Mêmes sonorités de guitare, brèves, aiguës, mais plus charnelles, plus proches du cœur. Tes exigences te sauvent. La pierre prête sa permanence au sang, le poème donne au temps son visage d'éternité.

Le cri tendu d'autrefois devient parole habitable.

Hâte-toi, va vers un éditeur! Il faut qu'en octobre ces poèmes paraissent. Les Éditions du Jour par exemple. (chic, on serait tous les deux dans cette collection!) On te publierait tout de suite³⁰⁴. Je suggère d'y joindre tes *Mains de sable*. Quel beau livre cela ferait! En parlerai dans *Le Soleil* ou ailleurs, mais je veux à tout prix essayer de dire la force et la beauté que j'y trouve³⁰⁵.

On me donne une chronique régulière dans *Claire* (63 000 exemplaires). Je parlerai de 5 poètes. D'abord c'est toi. Voudrais-tu m'envoyer une photo et répondre aux questions que je te pose sur une autre feuille. Cela va paraître le 15 sept ou le 15 oct. Avec *En guise d'erreur* ou *Les mots de mots* et *Inquiète de durée*³⁰⁶. Fais vite si tu le peux.

303. *Mains de sable*, Québec, Éditions de l'Arc, 1964.

304. Comme l'indique Nicholas Giguère, avant l'arrivée de Victor-Lévy Beaulieu comme directeur de collection en 1969, Lapointe avait probablement son mot à dire sur les manuscrits soumis à la collection « Les Poètes du Jour ». Voir « La collection comme vivier : réseaux sociaux et virtuels au sein de la collection « Les Poètes du Jour » (1963-1975) des Éditions du Jour », mémoire de maîtrise, Université de Sherbrooke, 2010, p. 53.

305. Lapointe rédigea un compte rendu de *Cuivre et soies* dans *Livres et auteurs canadiens* (1964), p. 58-59. L'article sera ensuite reproduit sous le titre « [Un arbre en fleur au milieu de notre solitude](#) », *Le Soleil*, janvier 1965, p. 28.

306. Ce projet n'aboutira pas et, d'ailleurs, ces titres sont demeurés introuvables. Mais Lapointe a publié des poèmes et le magazine lui a accordé une interview. Voir Pauline Brissette, « [Gatien Lapointe : L'obstacle me garde vivant](#) », *Claire. Le magazine des adolescentes canadiennes-françaises*, 15 janvier 1964, p. 20 ; « Deux poèmes inédits de Gatien Lapointe. « Mortel et maladroit » et « Poème [Je n'ai qu'aujourd'hui pour t'aimer] » », *Claire. Le magazine des adolescentes canadiennes-françaises*, 1^{er} février 1964, p. 32.

86

À Nicole Morin³⁰⁷

Saint-Jean, le 18 novembre 1964.

Ma chère Nicole,

Vos poèmes sont beaux. Syncopés, brisés, haletants, ils vibrent, ils vivent. Et peu à peu « L'arbre ressemble les directions du jour ». Le chant surgit, se complète, s'impose. Ce constellement ou plutôt cette constellation d'« oiseaux gris » me poursuit. Je suis sûr qu'on ne retient pas sans raison profonde cette « terre informe, agitée » que vous habitez mais qui est aussi la nôtre.

J'aurais voulu vous faire signe tout de suite, j'ai été empêché. Merci d'avoir pensé à me donner à lire ce merveilleux *Prophète*³⁰⁸ que je connaissais déjà mais que je redécouvre avec plaisir. Les vers que vous avez soulignés me sautent aux yeux.

Bien sûr, je serai là le 23. Je compte beaucoup sur cette soirée.

De tout cœur,

Gatien Lapointe

87

À Nicole Morin

Montréal, le 3 février 1965.

Chère Nicole,

Merci de ce beau poème nègre. Je le verrai avec les cadets. Que c'est terrible ce que les blancs ont fait en Afrique! Sur tous les plans. Incapables de s'habituer aux us et coutumes européennes, ne reconnaissant plus ce qui leur était propre, où iront-ils ces nègres?

Notre sort est le même.

307. Lapointe s'adresse possiblement à Nicole Morin, une comédienne qui a aussi mis en scène une lecture publique du poème « Ode au Saint-Laurent ». Voir la lettre suivante à ce sujet. À ne pas confondre avec la comédienne du même nom qui a été diplômée du Conservatoire d'art dramatique de Montréal en 1975.

308. Titre du livre de l'auteur libanais Gibran Khalil Gibran (1883-1931). Ce livre a obtenu un succès international depuis sa traduction en anglais, en 1923.

Ta fleur sèche lentement. Elle entre dans son immortalité.

Je joins à ce mot deux poèmes (ils comportent deux petites corrections) qu'André Berthiaume aimerait que tes comédiens lisent durant son introduction. Voudrais-tu les leur transmettre quand tu les verras ?

Inutile de te dire que ce sera un grand moment pour moi ce 22 mars³⁰⁹! Tu le sais déjà. Je te remercie de me faire cet honneur, de me donner cette joie, de me témoigner cette confiance.

Ton foulard est chaud et beau. Je l'aime beaucoup.

Je cherche de rejoindre Lise pour la remercier de sa peinture qui semble bien se plaire dans ma chambre. C'est une belle œuvre. Comme elle a été gentille! Je lui promets un des tout premiers exemplaires du *Premier Mot*³¹⁰.

Le technicien n'a pas eu le temps encore de s'occuper de ton ruban. Je le talonne, mais sans succès.

Salut Nicole! À jeudi peut-être si tu as le temps de monter sur la montagne³¹¹. Je commence Néligan [sic].

Gatien

88 À D. P. [?]

Saint-Jean, le 30 mars 1965.

Chère Mademoiselle,

Merci de votre lettre. Ça me touche. Et pour répondre en un mot à vos questions, je vais, de crainte de me tromper, vous donner la première idée qui me passe par la tête. J'ai été absent toute la semaine, c'est ce qui explique mon retard à vous répondre.

D.P. Quelle est votre conception de la poésie ?

309. Le 22 mars aura lieu le récital du poème « Ode au Saint-Laurent » au collège Basile-Moreau. La musique a été composée par André Prévost et jouée par trois instrumentistes dans une mise en scène de Nicole Morin. Berthiaume, comme on l'a vu, y prononcera une conférence sur la poésie de Lapointe.

310. *Le premier mot* est le recueil sur lequel travaillait Lapointe. Il sera publié en 1967 aux Éditions du Jour.

311. Le Mont-Royal, à Montréal.

G.L. C'est le combat d'un homme qui ne veut pas mourir. Un combat contre Dieu et pour le destin et pour les hommes. Si l'homme doit être heureux c'est ici-bas, tout de suite et dans son corps. Et s'il doit être éternel ou immortel, c'est sur cette terre.

D.P. On dit que votre poésie est trop saine : qu'en pensez-vous ?

G.L. J'ai appris à vivre dans la vie même, sur une ferme, avec les arbres et les bêtes, je ne l'ai pas appris dans les livres. Et puis si j'ai une confiance inébranlable en la vie c'est dans la mesure où j'ai peur de la perdre. Seuls les optimistes sont tragiques. Seuls les tragiques m'intéressent. Cela peu de critiques l'ont vu dans mes poèmes. Sauf André Berthiaume par exemple dans le texte qu'il a lu le 22 mars à Basile-Moreau³¹².

D.P. Quand écrivez-vous ?

G.L. Vous, quand avez-vous soif ou faim ?

D.P. Comment écrivez-vous ?

G.L. Je voudrais écrire comme on respire, comme on vit. Le jour où j'aurai écrit un poème qui sente la terre et le corps à plein nez, je serai content.

D.P. Quelle est votre définition de l'homme ?

G.L. Un être irrémédiablement seul, qui va vivre et mourir seul, qui le sait, et qui pourtant ne peut pas l'accepter.

D.P. Et de la femme ?

G.L. C'est l'intermédiaire. Si l'homme se sauve c'est par elle. S'il tre[?³¹³] c'est par elle. S'il dure c'est par elle. C'est un pont.

D.P. Que pensez-vous de la souffrance ?

G.L. Souffrir, pour me comprendre et pour comprendre les autres. Pour payer mon droit à l'existence.

D.P. Quelle est la plus grande misère de l'homme ?

G.L. C'est d'être incapable d'aimer ou d'admirer. C'est être seul aussi.

D.P. Qu'est-ce que cet *Homme en marche*³¹⁴ ?

G.L. Celui qui essaie de répondre à vos questions et à celle du Sphinx.

Bien cordialement,

Gatien Lapointe

312. Voir la lettre du 3 février 1965.

313. Le mot est tronqué au bout de la ligne. Ça pourrait être : tremble.

314. Intitulé de Lapointe qui regroupait des poèmes qu'il avait publiés dans les périodiques et qu'il comptait publier dans une rétrospective. Voir la section du même nom dans l'édition critique de l'*OSL*.

89

À Madeleine Gobeil

Saint-Jean, le 3 avril 1965.

Ma chère Madeleine,

Je ne sais pas pourquoi je ne vous ai pas écrit plus tôt. Vous étiez là souvent pourtant, et je me promettais de prendre la plume. Il y eut ensuite J.C.³¹⁵ qui s'interposait entre vous et moi. Mais sans raison. Sa présence, là me gênait un peu. J'ai attendu que son visage s'estompe entre nous. Et puis le temps a passé, et puis je retrouvais certains souvenirs de nous et je n'avais plus besoin de parler. Comme j'aimerais vous voir, et à Paris, et plonger vite dans votre monde, et manger et boire, et parler de ce que nous aimons, et de ce qui est beau ici-bas et qu'on peut trouver en nous et qu'on peut retenir dans nos mains, et être sûrs soudain de ne jamais mourir. Il faudra que ce soit beau, notre prochaine rencontre. J'irai vous prendre à Dorval³¹⁶. Dites-moi quand vous arrivez. Il faut que vous soyez heureuse de rentrer si vous rentrez. Il faut que vous rentriez. Vous ne serez pas heureuse ici de la même façon, mais d'une façon plus durable. Peut-il durer longtemps, indéfiniment, ce bonheur que vous vivez là-bas³¹⁷ ? Il se peut aussi qu'il dure. Mais je suis sûr que votre enfance vous rappellera, vous fera signe. Je ne pourrais pas expliquer ça, mais je sais que ça existe. Mais bon dieu que ça doit être plaisant cette vie que vous menez là-bas! Sartre, Albee³¹⁸, Miller³¹⁹, la Beauvoir³²⁰, et tout cela qui rêve dans les rues, dans l'air, et qui nous brûle. J'ai encore besoin de cette ville, et j'en ai peur aussi. Il ne faut pas que je quitte ce que j'ai eu tant de mal à redécouvrir en rentrant, et que j'aime maintenant. Bien sûr, souvent, non, parfois, je ne trouve rien qui me permette de vivre et d'espérer, l'heure ne passe plus, et je ne vois pas plus loin que cette heure-là. Et puis quelque chose, un rien, un nuage ou un mot remet le cœur en marche et je fais comme si. Je compte aussi sur votre amitié. Vos

315. Ces initiales pourraient être celles de Jacques Castonguay, qui a été collègue de Lapointe au Collège de Saint-Jean.

316. L'aéroport de Dorval, situé dans l'agglomération de Montréal, a été renommé Aéroport international Montréal-Dorval en novembre 1960.

317. Madeleine Gobeil est installée à Paris, où, parallèlement à sa carrière de professeure à l'Université de Carleton, elle fait une carrière de journaliste.

318. Edward Albee (1928-2016) est un dramaturge américain dont l'œuvre offre une parenté avec le théâtre de l'Absurde. *Qui a peur de Virginia Woolf?* (1962) compte parmi ses pièces de théâtre qui ont fait sa renommée.

319. Henry Miller (1891-1980) est un romancier et essayiste américain qui a produit une œuvre semi-autobiographique influencée par le surréalisme, et le recours à un langage cru. *Tropique du cancer* a fait l'objet d'une censure lors de sa parution (1934), puis a été réédité en 1964.

320. À l'âge de 15 ans, elle entreprend une correspondance avec Simone de Beauvoir dont elle fait la connaissance à Paris, en 1958, et développe avec celle-ci et Jean-Paul Sartre une amitié qui durera 30 années.

livres sont du tonnerre. Cette V.-Leduc³²¹ me plaît et les poètes aussi. N'ai pas encore lu le Jouffroy³²² que vous considérez comme important. À l'été. [sic] J'espère que votre robe de nuit vous plaît. Je vous embrasse. Vous écris bientôt. Parlez-moi de vous.

Gatien

90

À Jean Hamelin

Saint-Jean, le 4 mai 1965.

Cher Monsieur,

Je découvre votre article dans *Le Devoir*³²³. Je le relis. Je suis très ému. C'est un témoignage important et qui me réconforte. Comment vous dire que c'est toute la douceur du monde un instant qui m'envahit ?

Je vous remercie.

Vous avez vu et senti très juste. Votre étude est fine, intelligente, remplie de nuances et de détails. Que vous ayez pris la peine et le temps de lire ces textes avec autant d'attention et d'âme me donne une sorte de dignité nouvelle.

Merci aussi de me faire une telle confiance.

Croyez, cher Monsieur, à l'expression de mes sentiments reconnaissants et les plus cordiaux.

321. Violette Leduc (1907-1972) est une romancière française dont l'œuvre aborde des sujets tabous, à l'époque, comme l'homosexualité féminine. Son œuvre la plus connue, à teneur autobiographique, est *La bête* (1964). Lapointe possédait *Thérèse et Isabelle* (1966).

322. Alain Jouffroy (1928-2015) est un écrivain et critique d'art engagé qui a exercé une influence sur l'avant-garde. Il est le fondateur de la collection « Poésie » des Éditions Gallimard. Lapointe avait déjà obtenu une dédicace de *Déclaration d'indépendance* (1961) : « 1^{er} juin 1963, à Gatien Lapointe. sur le quelque chose où je ne sais pas « qui » est qui, ni où est « où » mais où j'ai eu du plaisir à rencontrer un poète. » Le recueil envoyé par Gobeil pourrait être *Les quatre saisons d'une âme* (1955).

323. Hamelin a quitté les pages du journal en 1963. Lapointe découvre l'article, ou alors il y répond tardivement, puisque celui-ci est paru en 1963 : « Un sommet de l'année littéraire : *Ode au Saint-Laurent*, de Gatien Lapointe », *Le Devoir*, 4 mai, p. 11.

91

À Jean-Yves et Monique Théberge

[Las Vegas, 2 août 1965³²⁴]

C'est bon de trouver une ville après deux jours de désert et de chaleur insupportable dans le Nevada (cent quinze³²⁵). Tu devrais être ici : c'est plein de casinos, et c'est excitant. Vous souhaite une belle fin d'été. Salut G Lapointe

92

À Jean-Yves Théberge

Québec, le 3 fév 1966³²⁶

Jean-Yves,

Voudrais-tu, quand tu auras le temps, aller toucher ce chèque (ci-joint le mot qui t'en autorise).

On ira voir une pièce [sic] de hockey avec ce fric des « Lettres nouvelles³²⁷ ».

N'irai pas à Montréal, cependant, avant 15 jours.

Vous préviendrai, ne m'attendez pas.

Ai écrit plusieurs poèmes le mois dernier. C'est l'hiver que j'ai besoin d'écrire. Je me renferme et je sors des feuilles blanches. N'ai pas tiré les tentures depuis un mois.

Tu m'as fait comprendre, Jean-Yves, un mot extraordinaire, c'est « falaise ». Sa valeur morale, la menace qu'il contient, la vie et la mort qu'il frôle. C'est un lieu important pour moi maintenant ce mot.

Salut à vous deux, et bon courage. Trouvez mille choses! GL

324. Carte postale portant le cachet de August 2 [?], 1965, du Nevada, à Las Vegas. La carte montre une photo du Stardust Hotel. Cette carte a été donnée par le couple Théberge à Bernard Pozier qui a eu l'amabilité de me transmettre une copie.

325. 115 degrés Fahrenheit.

326. Lettre écrite à la main.

327. Argent qui provient du cachet obtenu à la suite de la publication de ses poèmes dans la revue française.

93

À un homme

Québec, le 16 juin 1966.

Monsieur et cher maître³²⁸,

Je me permets de vous adresser ce petit article sur le dernier de vos livres que j'ai vu à Québec et que je trouve très beau.

Votre pensée réchauffe et reconforte, c'est une flamme dans ce pays de neige et de solitude.

Croyez en mon admiration lointaine mais bien fidèle.

Gatien Lapointe
775, avenue de Vimy,
Québec

94

À sa famille

Ottawa, le 27 juin 1966.

Chers vous autres,

Quelle belle journée ç'a été dimanche! On avait peur de la pluie, puis il a fait très beau finalement. J'espère que Louis est content. On le fêtera encore l'an prochain. Mais avant, ce sera votre tour, maman, et celui de Ladrie. On ira chez tante Lucille encore. On se fera un feu aussi.

Suis bien descendu. Ai fait aligner et balancer mes roues au lac Etchemin avant de partir. Ça a été long. Je suis parti vers midi. J'ai dû pédaler³²⁹. St-Jean, puis Montréal à l'heure de pointe, c'est long. Je suis arrivé à Ottawa à 7 heures 29 minutes. Juste à temps pour le cours.

328. Destinataire et article non identifiés.

329. Dans le sens de : se dépêcher.

Vous donne tout de suite le numéro de téléphone d'ici pour ne pas l'oublier : 236-9424, au département de français, ou 236-0361, à la résidence, chambre 280. Essayez d'abord le dernier numéro, c'est ici que je me tiens, mais si je n'y suis pas, laissez le message au premier numéro.

Ne travaillez pas trop, prenez le temps de regarder l'été qui passe, il passe si vite, et le soleil, et les fleurs, et les beaux nuages là-bas, dans le ciel³³⁰. Je vous embrasse tous bien fort.

Gatien
Université Carleton,
Département de français,
OTTAWA, Ontario.

95

À Monsieur-mon-très-cher-pays

[Ottawa, été 1966³³¹]

Monsieur-mon-très-cher-pays,

Dimanche dernier, ayant le très vif plaisir d'être à Ottawa, j'eus l'idée, vers deux heures trente, d'entrer à la Galerie Nationale. J'avais une enveloppe à la main. Un planton s'adresse à moi en anglais. Je réponds instinctivement en français : c'est ma façon d'être le plus poli et le plus cordial. Ce planton, qui n'entend rien, s'anime, s'agite, s'impatiente, devient de plus en plus agressif. Je comprends de moins en moins. J'ai l'impression un moment de parler une langue étrangère, dans mon propre pays.

Une charmante jeune fille, heureusement, vient à notre secours et me parle dans ma langue. J'ai envie de croire un moment, que cette Galerie, c'est un peu à moi, que cette capitale est un peu la mienne, qu'on me permet d'être Canadien et de me sentir chez moi partout dans ce pays... Et, comme le demande le règlement de la maison, je vais déposer mon enveloppe au vestiaire.

Mais, avant d'entreprendre ma visite du musée, je voudrais bien connaître le nom ou le numéro de ce planton si farouchement unilingue. Ça m'intéresse de le connaître, car je me rappelle soudain mille choses dont une récente enquête sur le

330. La fin de la phrase reprend presque textuellement la fin du poème « L'étranger », tiré des *Petits poèmes en prose*, de Charles Baudelaire : « J'aime les nuages... les nuages qui passent... là-bas... là-bas... les merveilleux nuages! »

331. Cette lettre a été sans doute rédigée pendant que Lapointe donnait un cours d'été à l'Université Carleton, à Ottawa.

bilinguisme³³². Mais ce nom, j'en suis sûr, je ne l'aurai jamais, pas plus d'ailleurs que celui de cette troisième personne qu'on a fait venir – sans doute un des directeurs de la Galerie.

Et voilà que nous engageons, par l'intermédiaire d'un autre planton, celui-ci parfaitement bilingue et par hasard canadien-français, un autre dialogue à une voix.

J'ai apparemment tort, une fois de plus, de vouloir parler ma langue. Et ce « directeur » terminera la conversation par ces mots que je ne saurais qualifier et qui s'adressent non seulement à moi mais à chaque Canadien-français qui a l'honneur et la dignité de sa langue :

Tell him not to make any trouble here, we'll kick him out

Monsieur-mon-très-cher-pays, je vous le demande, vous-même les accepteriez-vous ces insultes à votre titre de citoyen et à votre dignité humaine ? Croyez-vous que chaque Canadien-français a le privilège et le droit de s'exprimer dans sa langue ? Croyez-vous que c'est [sic] un crime que de parler français dans ce pays, et plus particulièrement dans notre musée national ? Comment pouvez-vous tolérer au service du public des gens qui se paient ostentatoirement le luxe de ne parler que l'anglais et qui, de surcroît, peuvent se permettre d'utiliser un tel langage ? Enfin, comment pouvez-vous admettre qu'il y ait si près de la Tour de la Paix, un édifice national où on s'entête à préparer la guerre si ouvertement ?

Gatien Lapointe

Professeur au Collège militaire royal de St-Jean.

P.-S. J'ajoute que ce même « directeur » a voulu, quelque temps après cet incident, me faire des excuses, mais je n'ai pas eu l'indécence de les accepter. Les plus beaux mots ne peuvent pas effacer un mal concret. Et comme le dit Saint-Exupéry, il faut supprimer la maladie.

G. L.

332. Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme qui s'est tenue de 1963 à 1970. Elle est aussi appelée commission Laurendeau-Dunton.

96
À Henri Tuchmaier

Québec, le 21 octobre 1966.

Monsieur Henri TUCHMAIER,
Secrétaire du Comité de l'École des Gradués
Faculté des Lettres,
Université Laval, Québec.

Monsieur,

Ayant satisfait aux conditions d'admission à l'École des Gradués de Laval, en vue de l'obtention du doctorat d'Université, je voudrais, en considération des raisons présentées ci-après, que vous réduisiez ce minimum de 20 crédits que je devrais obtenir selon vos règlements à environ 6.

J'ai suivi, en Sorbonne, les cours de Mme Marie-Jeanne Durry, de MM. Nadal, Jankélévitch et Jean Wahl de 56 à 59³³³. Ci-inclus les documents qui attestent mes quatre inscriptions consécutives à la Sorbonne.

J'ai travaillé, sous la direction de Mme Durry, à ma thèse de doctorat.

J'ai enseigné, à titre de professeur de littérature française et canadienne-française, au Collège militaire de St-Jean (62 à 66), à l'Université McGill (étés 63 et 64), à l'Extension de l'enseignement de l'Université de Montréal (1963 et 1964), à l'Université Carleton (été 1966) et j'ai fait de nombreux textes pour les émissions culturelles de Radio-Canada.

J'ai obtenu une maîtrise ès arts de l'U. de M. en 1956.

Je suis l'auteur de 4 recueils de poèmes dont *Le temps premier*, suivi de *Lumière du monde*, qui a été couronné par le jury du Prix du Club des Poètes, à Paris, et l'*Ode au Saint-Laurent* qui m'a valu le Prix des concours littéraires de la Province de Québec, le Prix du Maurier et le Prix du Gouverneur Général.

333. Octave Auguste Nadal (1904-1985), professeur et critique littéraire. Lapointe possédait un de ses ouvrages (*Paul Verlaine*, Mercure de France, 1961). Vladimir Jankélévitch (1903-1985) est un philosophe et un musicologue, professeur de philosophie morale à la Sorbonne. Il a signé une dédicace à Lapointe pour son ouvrage *L'austérité et la vie morale*, publié chez Flammarion, dans la collection « Bibliothèque de Philosophie scientifique », 1956 : « À M. Gatien Lapointe, avec toute la sympathie d'un professeur de philosophie à un jeune poète canadien. M. Jankélévitch, 15 mars 1957. » (voir BGL). Jean Wahl (1888-1974) est un philosophe français dont Lapointe s'est procuré certains ouvrages après son passage à l'université.

J'ai obtenu une bourse d'études de la Société Royale du Canada en 1956-57 et 1957-58.

Monsieur Réal Ouellette³³⁴ a accepté de diriger ma thèse dont le sujet est « Le thème de l'étendue dans l'œuvre de St-Exupéry ».

Vous remerciant à l'avance de la bonne attention que vous apporterez à cette lettre, je vous prie de croire, Monsieur, à l'expression de mes sentiments distingués.

Gatien LAPOINTE
775, avenue Vimy, app 313,
Québec 6.

P.-S. J'ajoute aussi que j'ai suivi, au Collège de France, de 56 à 60, les cours de MM. René Huyghe, Merleau-Ponty et Pommier³³⁵.

97

À Jean-Yves et Monique Théberge

[Québec, 28 octobre 1966³³⁶]

Je suis au 775 de l'avenue Vimy, à Québec, et je vous attends. Il fait un temps superbe sur le vieux Cap. Saluts. GL

334. Réal Ouellette (1935-2022) a obtenu en son doctorat pour « Les relations humaines dans l'œuvre de Saint-Exupéry ». Il est devenu professeur à l'Université Laval la même année que la soutenance de son doctorat, en 1963.

335. René Huyghe (1906-1997) est un spécialiste de l'histoire de l'art et conservateur du musée du Louvre. Maurice Merleau-Ponty (1908-1961) est une des figures majeures de l'existentialisme français. Jean Pommier (1893-1973) est un spécialiste de l'histoire de la littérature.

336. Carte postale d'un détail de la cathédrale d'Amiens (L'Ange pleureur). La carte est estampillée avec le chiffre romain X, pour indiquer octobre, bien que le contenu de la lettre fait référence à l'été qui passe.

98
À Gérard de Guire [?]³³⁷

Québec, le 6 novembre 1966.

Salut de Guyre,

J'ai lu et relu ton texte. J'y vois mille choses étonnantes, des cris extraordinaires, des passages de poésie pure, des vers immortels, une recherche dans la composition qui jette ensemble le poème, la réflexion philosophique, le dialogue, le monologue, mais tout cela, je te le dis tout de suite, dans un désordre qui ne semble pas être un vrai désordre – du moins dans cette version-ci. Si tu publies ce texte dans cet état, tu le regretteras, je crois. La forme n'est pas finie. Travaille-le encore, tu es capable de l'améliorer sans l'édulcorer, sans atténuer sa force. Des cris, c'est beau dans une œuvre, mais ça ne fait pas automatiquement une œuvre. Et puis encore, le cri, je crois que ça n'existe pas en littérature en soi : le seul fait de l'écrire, ce cri, nécessite déjà l'intervention de la conscience. Et c'est heureux, car la conscience le clarifie, le modèle, lui donne la forme exacte qui lui convient. Et, loin de briser son élan ou d'amoindrir sa force de frappe, la conscience lui fait exprimer en littérature ce que ce cri ne révélait pas, ne pouvait pas révéler dans son état brut. Ce qu'il y a de meilleur à mon avis dans ton texte ce sont des passages, des réflexions sur la vie et la mort, des images saisissantes. Revois la forme générale (sans retoucher tes deux personnages car eux ils me semblent présents, vivants), coupe surtout les 2 dernières pages de la 2^{ième} partie qui arrivent là comme un cheveu sur la soupe, rends plus présente cette foule dont tu as horreur, parle de tes enfants dès les premières pages, etc. Puis, si tu veux en faire le livre de ta vie, comme tu le dis, il me semble que tu pourrais dire encore mille choses (tout ce que tu m'en as dit, déjà de ta vie, par exemple), tu pourrais en dire encore plus même si tu te situes dans cet espace nécessairement ténu entre la vie et la mort. Mais d'abord fais-le lire à Gaston Miron ou à M. Bode de chez Déom³³⁸ : ils te diront mieux que moi.

Je sais de toute façon que tu ne suivras les conseils de personne, et c'est bien ainsi. Chacun suit son instinct, va à son but et c'est là la seule chose à faire. Salut - Gatien³³⁹

337. Le seul nom qui pourrait correspondre à ce destinataire est celui de Gérard de Guire, acteur dans *Deux femmes en or*, film québécois réalisé par Claude Fournier en 1970.

338. Jean Bode (1921-2000) a créé en 1963 la collection « Poésie canadienne » dont Guy Robert, un des correspondants de Lapointe, assure la direction. Voir Josée Vincent et Marie-Pier Luneau (dir.), *Dictionnaire historique des gens du livre au Québec*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2022, p. 124-126.

339. Ce paragraphe a été ajouté à la main, en marge de la dactylographie.

99

À sa mère et sa sœur Adrienne

Québec, lundi le 5 décembre 1966.

Chère maman et chère petite sœur,

J'ai rangé mon linge tout à l'heure en rentrant et je pensais bien à vous, maman. Comme vous travaillez bien! Et comme vous êtes bonne! Il ne faudrait jamais que vous partiez. Personne ne pourra jamais vous remplacer. Essayez de dormir chaque jour. Ne travaillez pas trop, n'allez pas au bout de vos forces. Et puis, je le sais c'est dur de ne pas pouvoir manger tout ce qu'on voudrait, mais faites attention là aussi. Une indigestion c'est si vite préparé.

Il me semble que je ne vous remercie pas assez pour le beau linge que vous me faites. C'est blanc comme de la neige, et ça sent bon.

Je me suis trompé de route par distraction cet après-midi. J'étais à 5 milles de St-Gilles³⁴⁰. J'ai pensé d'aller voir votre ancien curé, mais j'ai fait demi-tour et suis revenu à Québec.

Ladrie n'a peut-être pas pensé d'acheter le centre beige que vous aimeriez cet après-midi. Je vais m'en occuper cette semaine, une fois que j'irai en ville.

J'espère qu'on aura encore du beau soleil avant les grosses tempêtes. Au moins une fois, pour qu'on se rappelle. Moi je meurs, l'hiver.

J'espère que la petite chatte a été mignonne cet après-midi. Moi j'ai une petite chouette en pierre sur mon bureau et une petite loutre. Elles sont bien belles, mais elles ne sont pas vivantes. Elles sont froides. Et puis elles ne bougent jamais. Toujours à la même place.

Bon, je vous laisse encore une fois. Vous souhaite mille bonnes choses. J'envoie un mot aux petits gars aussi.

Vous embrasse bien fort,

Gatien

340. Municipalité de la MRC de Lotbinière située dans la région des Appalaches.

100
À Jean-Charles Closson³⁴¹

Québec le 3 janvier 1967.

Cher Colonel et ami,

Figurez-vous que je passe l'année à Québec. Ce serait chouette si vous étiez encore dans votre château au-dessus du fleuve! Vous aviez l'art de nous mettre à l'aise dans votre Citadelle. C'était un privilège que d'être de vos amis. Vous êtes parti trop tôt, comme partout d'ailleurs où vous passez.

J'ai été bien peiné d'apprendre tous ces malheurs qui vous sont arrivés l'an dernier. C'est terrible. J'avais l'impression pourtant que votre bonne humeur et votre sourire constant pouvaient éloigner de vous tous les mauvais sorts. C'est trop d'épreuves du même coup.

J'aime à croire que Michelle³⁴² se remet vite de l'accident d'auto et qu'elle retrouve sa belle étoile. Est-ce qu'elle poursuit ses études? C'est un vrai don qu'elle a pour la littérature – et pour bien des choses! Ce qu'elle doit être contente d'être à Paris! Je vous envie bien, des fois. Il fait trop froid ici.

Et vous, Colonel (j'ai du mal encore à ne pas vous appeler... mais je ne prononce pas le mot!), que devenez-vous? Vous faites merveille partout où vous passez, mais il me semble que c'est dans cette atmosphère parisienne que vous pouvez être le plus heureux. Ces beaux diners, ces belles paroles, le faubourg St-Honoré. Les Champs-Élysées, c'est tout cela qui vous convient. Le Québec pour une fois a un bon ambassadeur. Restez-le longtemps.

Moi, on m'a offert un congé sans solde (je souligne le « sans ») de 6 mois et je les passe assis ou couché à Québec. Je regarde le fleuve et je me laisse pousser les cheveux. C'est charmant, Québec, mais tout le monde dort. Il faudrait bien pourtant que je termine mon doctorat, c'est le moment rêvé, mais toutes ces chinoïseries de thèse m'enquiquinent, m'empoisonnent, m'emm... J'aimerais mieux faire cent poèmes, que m'astreindre à cette corvée.

J'écris à la machine pour vous ôter du mal à me lire³⁴³. Mais je m'aperçois que je parle autant que vous. Il est temps que je m'arrête. Transmettez à Madame Closson que

341. Le lieutenant-colonel Jean-Charles Closson (1919-2006) a été commandant de la Citadelle de Québec (1963-1965), là où est logé le Royal 22^e Régiment. Lapointe l'a sans doute connu au collège Royal militaire Saint-Jean.

342. La fille de Closson.

343. Dans une lettre précédente, Lapointe indique qu'il éprouve des engourdissements quand il écrit à la main.

j'espère en bonne santé mon plus amical souvenir et mes meilleurs vœux pour l'année qui commence ; à Michelle, tout ce qu'elle aime et qui lui donne le gout de vivre ; et à vous, une autre très brillante année à Paris. Je souhaite que la guigne, comme disent les joueurs de hockey (les Canadiens sont bien moches cette année), vous quitte pour longtemps.

Bon courage, et mille bonnes choses, dont cette toute petite qu'on appelle le bonheur.

Gatien Lapointe,
Québécois

P.-S. C'est Richard³⁴⁴, un autre Parisien convaincu, qui a eu l'heureuse idée de me donner votre adresse.

101 À Alain Bosquet

Québec, le 15 jan. 67³⁴⁵.

Cher Monsieur et cher ami,

Je me permets de vous adresser ce petit article sur la 2^e édition de votre *Anthologie* que je publierai en avril dans *Livres et auteurs canadiens*. Cette anthologie a été très importante pour nous à plusieurs points de vue, on ne vous l'a peut-être pas assez dit³⁴⁶.

Si vous faites bientôt un autre tirage, puis-je vous demander d'apporter aux poèmes « Au ras de la terre » et « J'appartiens à la terre » les qq modifications que je vous donne ailleurs³⁴⁷ ? Merci à l'avance de bien vouloir y penser.

Je passe l'année dans cette charmante petite ville morte qu'est Québec. J'ai l'impression d'être à cent mille milles de Montréal. J'irai peut-être en Europe au cours de l'été. J'espère avoir le plaisir de vous revoir. Viendrez-vous à l'expo³⁴⁸ ?

Gatien Lapointe

344. Il s'agit peut-être du prénom caché derrière l'initiale R. qu'on retrouve périodiquement dans la correspondance.

345. Lettre rédigée à la main.

346. Alain Bosquet, *La poésie canadienne contemporaine de langue française*, édition augmentée, Paris, Seghers, 1966. L'article s'intitule « *Anthologie de la poésie canadienne* », *Livres et auteurs canadiens*, Montréal, 1966, p. 88-89. Reproduit sous le titre « Les poètes québécois dans l'optique d'Alain Bosquet », dans *Le Soleil*, 31 décembre 1966, p. 24.

347. Il n'y aura pas d'autre tirage.

348. L'Exposition universelle qui a eu lieu à Montréal en 1967.

102

À sa mère et sa sœur Adrienne

Québec, le 18 janvier 1967.

Chère maman et chère Ladrie,

Figurez-vous que ma tante Claire m'a appelé hier matin à 9 heures et qu'elle voulait que je passe les voir. J'ai soupé avec eux. Le temps a passé assez vite malgré tout. J'ai parlé tout le temps, parce qu'il n'y a rien à comprendre à ce qu'ils disent. Je leur ai dit que je les emmènerais à la maison, à Ste-Justine, une bonne fin de semaine. Ils semblaient fous de joie. Mais je vous préviendrai. On arriverait un samedi après-midi et on repartira le lendemain.

Je vais monter samedi soir. Je vais sans doute prendre l'autobus encore une fois. Je monteraient bien vendredi mais Madeleine [Gobeil] m'a téléphoné d'Ottawa hier matin pour me dire qu'elle venait à Québec. Comme elle arrive de Paris et qu'elle fait ce voyage ici pour moi, dans le fond, je vais passer la journée avec elle. Elle est bien gentille. Un peu folle, mais elle me distrait. Elle est pleine de feu, cette fille-là. Tout flambe quand elle passe.

J'aime de plus en plus mon petit appartement que les gens trouvent bien agréable et charmant. J'ai du monde chaque semaine.

Les jours allongent encore une fois. Encore une fois, on s'en va vers l'été, le soleil, la chaleur. Quand l'hiver finit, j'ai l'impression de sortir de prison. On respire de nouveau.

On m'a fait bien de la peine d'apprendre au téléphone l'autre jour que vous aviez passé une mauvaise semaine, le cœur toujours prêt à pleurer. Je comprends bien votre état. Vous avez trop travaillé et vous n'avez jamais connu la joie, le plaisir de vivre. La tristesse, ça finit par coller à la peau. Sacrée vie! Ladrie, elle, semble prendre du mieux. Je suis content pour elle. Souffrir d'amour, ça fait mal aussi.

Donc, à samedi, dites à Moune de venir regarder le hockey.

G

103

À Jean-Yves Thériège

Québec, le 18 janvier 1967³⁴⁹.

Mon cher Jean-Yves,

J'ai passé bien du temps dans ton recueil Je l'ai regardé à froid et un peu ivre. J'ai mis des notes dans presque toutes les marges. J'ai recommencé. Je t'apporterai tout cela à Saint-Jean bientôt. C'est important.

*Entre la rivière et la montagne*³⁵⁰, dis-tu. C'est-à-dire la plaine, l'espace de l'action et de la parole, le champ de combat et de conquête. Mais est-ce bien le cas ? En es-tu là ? Et au niveau de l'expression et au niveau de l'expérience, j'entends.

Tu te situes, me semble-t-il, dans la nuit et tu rêves de matin. Cette nuit-là se confond souvent avec l'eau, la rivière, le songe. Et c'est le reflet d'un corps et d'un pays le plus souvent qui te retient encore. Tu rêves encore. Rêves-tu encore ? Mais une bonne fois, dans cette nuit dont tu parles, prends une bonne botte, botte à en mourir, après tu ne regarderas plus seulement « la démarche du matin », mais tu le construiras. Sors une bonne fois tout nu dans la neige pour te convaincre de ton corps, ou passe dans le feu !

Je voudrais te tirer de cette espèce de flottement où je te vois encore parfois. Il faut arriver à une réalité et la posséder. Il y a plusieurs vers qui indiquent que tu es capable de cette possession, quelques poèmes entiers, aussi. Cela ne trompe pas.

Je te parle peut-être trop franchement. J'aimerais mieux te dire ces choses que te les écrire. En tout cas, tu mérites qu'on soit franc avec toi. On parlera – longtemps. Et ton livre, il paraîtra.

Salue Monique que j'espère comme d'habitude : « belle, tendre, éternelle³⁵¹ ». Vous souhaite à tous deux mille bonnes choses.

G

349. Lettre confiée à Pozier qui m'a transmis une copie.

350. *Entre la rivière et la montagne* paraîtra aux Éditions du Jour, en 1969.

351. Lapointe cite des qualificatifs tirés du manuscrit de Thériège pour parler de Monique Thériège, née Brouillet. Dans l'entrevue qu'il accordera à son ami, dans *Le Canada français*, Lapointe écrira : « Et voici que les poèmes de Jean-Yves Thériège et ses nouvelles [...] affleurent dans les yeux maintenant d'un vert si profond de Monique, et que la rivière c'est elle-même : « belle, tendre, éternelle », telle que chantée par le poète dans son recueil. » (« Premier recueil de poèmes de Jean-Yves Thériège : *Entre la rivière et la montagne* », mars 1969, p. 24-25). Lapointe a favorisé l'entrée de Thériège dans la collection « Les Poètes du Jour ».

104

À sa mère et son frère Claude

Québec le 2 février 1967.

Chère maman et cher Claude,

Pauvre Raymond, il va se tuer. Il n'est plus capable d'aller bûcher. S'il n'a pas sa place au Foyer, je vais faire du bruit. Heureusement qu'il avait son chapeau protecteur. Mais le coup est là pareil. Donnez-lui ces dix piastres pour qu'il prenne l'autobus ou le taxi. Qu'il me téléphone en arrivant, ou qu'il vienne ici et j'irai avec lui. S'il attend Paul, ça peut prendre beaucoup de temps.

Ici, c'est la neige, encore de la neige. On étouffe.

Mais les jours rallongent. Ça donne de l'espoir. J'ai écrit plusieurs poèmes ce mois dernier. C'est l'hiver que j'ai besoin d'écrire³⁵². Je me renferme et je sors des feuilles blanches. Je n'ai pas tiré les tentures une seule fois du mois. Il faudrait que je publie un livre bientôt.

Prenez garde à vous autres. Dormez, maman et prenez-les ces pilules qui ôtent l'angoisse, vous m'en avez parlé l'autre jour. Et que Ladrie se soigne aussi, ça peut être bête une grippe.

G

105

À sa mère et sa sœur Adrienne

Québec, le 3 mars 1967.

Chère maman et chère Ladrie,

Je me suis décidé à changer mon ruban³⁵³, vous pourrez lire mieux. Il fait beau ce matin, pour une fois. La neige va peut-être finir. Chaque fois que je sors dehors, je

352. Les périodes les plus intenses d'écriture ont effectivement eu lieu à l'hiver. Le poème « Ode au Saint-Laurent » a été rédigé du 6 au 9 janvier 1961, l'inédit « Les chemins et les saisons », du 5 au 7 février 1962 et la majorité de ceux d'*Arbre radar* (1980) l'ont été entre le 9 février et le 25 mars 1976.

353. Le ruban de sa machine à écrire.

donne des coups de pied dans les bancs de neige. Je suis écoeuré. J'étouffe cet hiver. C'est plus long que d'habitude.

Je pense souvent à la petite chatte. Vous avez bien fait de la garder. Ce serait pas juste de la tuer parce qu'elle a attrapé des puces. Si elle devient trop tannante, on pourra la faire opérer, elle sera plus tranquille. Mais les chats opérés c'est moins fin.

Mais je pense à vous autres aussi. Comment êtes-vous maman ? Faites-vous attention un peu à votre manger ? Il le faudrait. Et reposez-vous, c'est le temps, cet hiver. Quand il fait beau, c'est plus dur de dormir, il faut sortir et regarder.

Et Ladrie gagne-t-elle au ballon-balai ? J'aimerais bien la voir jouer une fois. Sur la défense, comme Jean-Claude Tremblay³⁵⁴ ! Là, je l'attends jeudi après-midi. Elle me téléphonera en arrivant à la gare. J'irai la prendre. C'est le 9, l'opéra³⁵⁵. On va aller à l'opéra tous les deux comme si on était à Paris. Ça va être chouette !

Je ne pourrai pas encore monter cette fin de semaine à la maison. Il faut que j'aille à St-Jean. Régler des choses pour l'an prochain.

Jean-Noël et Denise sont venus mercredi soir regarder la partie de hockey. On a mangé des tourtières après, mais c'était pas les vôtres. Celles qu'on achète sont moins bonnes. Je vais vous téléphoner demain midi vendredi. Bonjour, bon courage et pensez au printemps, il viendra peut-être.

G

106

À Jean-Yves Thériage

Le 14 avril 67³⁵⁶
à Québec.

Jean-Yves,

Merci de ton mot. Bravo, il faut que vous alliez en Europe. Tu n'y penseras plus, après jamais de ta vie, tant tu trouveras inouï ce pays-ci.

Je parais le 26 avril³⁵⁷. Venez tous deux. Il faut que vs soyez là.

354. Joueur de hockey qui était défenseur pour l'équipe des Canadiens de Montréal.

355. Plusieurs opéras sont présentés cette même année au Théâtre lyrique du Québec. L'Opéra de Québec sera créé en 1970.

356. Jean-Yves Thériage a confié cette lettre manuscrite à Bernard Pozier qui a accepté de la partager.

357. Le recueil *Le premier mot* paraîtra avant, soit le 21 avril.

Je pense toujours à tes poèmes mais suis débordé depuis longtemps. On se voit un bon après-midi après le 26.

G

Salut à vous deux. Moi je tremble. Si j'avais encore 2 semaines, je pourrais faire un bon livre.

107

À sa mère et sa sœur Adrienne

Dimanche, le 15 avril 1967.

Chère maman et chère Ladrie,

Je vais à St-Hyacinthe, près de Montréal, pour surveiller et corriger l'impression de mes poèmes³⁵⁸. Je vais me prendre une chambre de motel, mais je ne sais pas où exactement. Je vais téléphoner à Margot en arrivant. Elle saura où je suis.

Quant à ton rapport d'impôts, Ladrie, ce n'est que la copie de ce que M. Laforest a envoyé au Gouvernement. Il voulait tout simplement te prouver qu'il avait fait ton rapport.

Je suis bien pris. Je tremble un peu. J'ai peur cette fois de publier mon livre. J'espère que ça marchera. Vous recevrez l'invitation prochainement.

Je n'ai pas le temps de voir les jours allonger, et ça me fait de la peine.

Prenez soin de vous, maman. Ladrie, dors un peu. Je reviens vers la fin de cette semaine. Vous téléphonerai.

358. C'est l'entreprise Yamaska Inc. qui imprime le recueil *Le premier mot*, en 1967.

108 À sa mère

Montréal, lundi matin [avril 1967³⁵⁹].

Chère Maman,

Je suis à Montréal. Je viens d'arriver. Je suis chez un de mes amis³⁶⁰. J'ai terriblement hâte de vous voir. J'arriverai à la fin de la semaine. Ces jours-ci je dois voir bien des gens des journaux et de Radio-Canada. Je vais voir Margot. Ils monteront peut-être en fin de semaine, étant donné qu'il y a une longue fin de semaine. Je vais [voir] Drien aussi.

J'ai hâte de vous voir. Comme j'apporte une caisse de livres, je voudrais bien monter en voiture.

Je vous poste cette lettre à la course. Je vous embrasse bien fort maman et à samedi ou vendredi. Je ne saurais vous dire la journée exacte. Mais ce sera un de ces deux jours.

109 À Jean-Yves Thériberge

Saint-Hyacinthe, 21/4/67³⁶¹

Ce mot, Jean-Yves, pour te dire que les corrections achèvent, que la fête arrive!

Je ne le crois pas.

Comment ai-je pu me décider à publier ce livre! J'hésitais depuis 3 ans!

Et regarde, c'est vrai, tourne cette feuille³⁶²!

J'ai encore, après la 3^{ième} correction des épreuves, le même sursaut de victoire et de fierté.

359. Les informations dans cette lettre permettent de la situer au moment où Lapointe s'occupe des épreuves de son recueil de 1967.

360. Marcel Martin.

361. Lettre rédigée alors que Lapointe est chez son imprimeur.

362. Le verso de la lettre reproduit la page 22 du recueil *Le premier mot* (Montréal, Éditions du Jour, coll. « Les Poètes du Jour »).

Mais je sais que le doute va revenir, et la douleur me reprendra.

À mercredi! Bonjour à ta belle, éternelle M³⁶³.

110

À Jean-Yves et Monique Théberge

[Québec] le 9 mai 1967³⁶⁴

Merci de m'avoir si aimablement hébergé. J'espère vous recevoir bientôt à Québec. Venez, pour le plaisir.

Merci aussi de mille choses dont cette découverte du « Babel » de [illisible] que vous m'avez donné à faire.

Et merci encore de ta splendide page dans le « Canada³⁶⁵ ».

Je pars, je retourne au silence et à la solitude.

Ne mourez pas!

111

À Jean-Yves Théberge

Québec, le 15 mai 67³⁶⁶.

Salut Jean-Yves

Merci de l'article que tu as eu la gentillesse de me faire parvenir³⁶⁷.

363. Monique Théberge. Lapointe paraphrase un passage du recueil de Théberge, *Entre la rivière et la montagne*. Voir la lettre du 18 janvier 1967.

364. Collection de Bernard Pozier.

365. « De l'homme et du pays », *Le Canada français*, 4 mai 1967, p. 26. L'édition du 11 mai 1967 de cet hebdomadaire avait publié en première page une photo qui soulignait le lancement du *Premier mot* à la librairie Richelieu. Théberge y signait une chronique régulière.

366. Collection de Bernard Pozier.

367. Voir la note de la lettre précédente.

Plusieurs nouvelles déjà ici : l'arrivée du « France » à Québec nous laisse imaginer ce que fut celle de la « Capricieuse³⁶⁸ » ;

Les « As³⁶⁹ » ont été vendus aux chiens d'Américains ;

Et cetera.

Et puis je vous attends à Québec. Venez donc passer qqs jours!

Mais déjà il faut que je retourne au Collège. Je ne serai complètement libéré que le 26 mai.

Salut à vous deux.

G

112 À Claude Daigneault

[Saint-Jean-sur-Richelieu [?]³⁷⁰]

Le paragraphe où je dis que je suis né dans le bois, pami les arbres, ôtez-le, je vous prie, car ma famille va me tuer³⁷¹. Ce serait injuste du reste de l'accuser de quoi que ce soit. Ce n'est pas elle qui est responsable de mon ignorance. Et puis, sans chercher à la glorifier, je dis que si elle ne m'a pas donné de mots (ce qui s'apprend après tout) j'ai commencé à le faire à la sortie du Collège et je sens que je commence à progresser), elle m'a donné par contre ce qui ne s'apprend pas : la sensibilité et l'instinct de l'image, un besoin d'admiration aussi. Son extrême pauvreté ne lui a jamais fermé le cœur. Et puis avions-nous tant besoin de parler ? On disait tout, et sans le secours des mots. Il n'y a que moi dans ma famille qui souffre de cet étrange besoin de parler (et même d'écrire) pour comprendre mieux. C'est une grande infirmité.

Mai 1967.

368. Le paquebot *Le France*, dans le cadre des festivités d'Expo 67, fait accourir les foules au quai de l'anse au Foulon, à Québec, le 9 mai 1967. L'arrivée de *La Capricieuse* un navire de guerre français. Son arrivée, le 13 juillet 1855, au port de Québec, est soulignée en grande pompe parce que c'était la première fois, depuis la Conquête de la Nouvelle-France, qu'un navire français accostait au Canada.

369. Équipe professionnelle de hockey sur glace de la ville de Québec, qui faisait partie de la Ligue de hockey du Québec. À partir de 1967, elle devient un club-école de l'équipe des Flyers de Philadelphie, dans la Ligue nationale de hockey.

370. Lettre manuscrite.

371. Lapointe a conservé une copie d'une lettre écrite à la suite de son entrevue avec Claude Daigneault : « Propos recueillis : L'intuition de la conscience collective chez Gatien Lapointe », *Le Soleil*, 27 mai 1967, p. 36.

113

À John Glassco³⁷²

Québec, le 21 juin 1967.

Cher Monsieur,

Ai bien reçu votre lettre du 15 courant, ainsi que le chèque et un exemplaire de *Poetry Australia* pour lesquels je vous remercie.

Si je comprends bien, c'est *Le premier mot*³⁷³ et « Ton pays » que vous projetez de traduire. Si oui, je suis d'accord. Encore que « Le chevalier de neige 1 » (paru dans l'*Ode*) me semblerait plus représentatif de ce thème de l'appartenance au pays que « Ton pays ».

Quant au poème « Au ras de la terre », je voudrais que vous utilisiez la version que je joins à cette lettre (qui est d'ailleurs celle que Monsieur Smith a en sa possession).

En ce qui concerne les droits de publication de ces poèmes en traduction, il serait sans doute préférable que vous en avisiez (par délicatesse) le directeur des Éditions du Jour à Montréal, qui a publié « Au ras de la terre » et *Le premier mot*.

Quant à Daniel Boon, il sera content de voir reparaitre sa belle traduction. J'ai d'ailleurs perdu sa trace.

Moi, je vous donne volontiers l'autorisation de publier « Ton pays » qui est inédit³⁷⁴.

Je ne prétends pas connaître à fond l'anglais, mais je serais content de prendre connaissance des traductions que vous ferez avec M. Henderson³⁷⁵.

Merci de votre bonne attention.

Gatien Lapointe
775, avenue de Vimy,
Québec 6, Qué.

372. John Glassco (1909-1981) est un poète et traducteur canadien. Cette missive a été rédigée dans le contexte de publication de poèmes en revue. C'est Jean-Guy Pilon qui était l'instigateur de cette publication (voir Michel Lacroix, « La «poésie des réserves» et les «tabarnaques» : Jean-Guy Pilon et l'affirmation de la poésie du Québec dans les échanges internationaux », *Mens*, vol. 21, n° 1, automne 2020, p. 7-40.) Lapointe répond à la lettre de Glassco du 15 juin 1967 qu'on peut consulter dans les archives.

373. Il s'agit d'extraits du recueil du même nom.

374. Les poèmes paraîtront dans le livre dirigé par Glassco : *The Poetry of French Canada in Translation*, Toronto, Oxford University Press, 1972, p. 213-220.

375. Dans une lettre adressée à Lapointe, datée du 13 décembre 1969, Glassco indique qu'il utilise occasionnellement ce pseudonyme.

114

Au Général de Gaulle

Saint-Jean, 26 juillet 1967

Son Excellence le Général de Gaulle,
Président de la République de France,
Palais de l'Élysée,
Paris
France

Excellence et cher Général,

En quels mots vous exprimer notre admiration ? Comment vous dire « merci » pour votre tendresse, pour votre franc parler envers le Québec et ses habitants ?

Venant de vous, cette reconnaissance, si généreuse et si humaine, d'un Québec vrai ne peut que nous encourager à grandir, à prendre en main notre destinée.

Cette flamme de nos aïeux dont vous nous avez rappelé le souvenir avant de quitter Montréal, nous la reprenons avec tout l'élan que vous avez su avec dignité et noblesse remettre dans nos cœurs et dans nos mains³⁷⁶.

Croyez, cher Général, en notre gratitude la plus chaleureuse. Votre amitié et celle de votre peuple nous garderont debout.

Puissiez-vous vivre toujours,

Monique Théberge
Klaus [?]
Gatien Lapointe,
[nom illisible]
Jean-Yves Théberge
403 Saint-Michel,
Saint-Jean-sur-Richelieu,
Québec.

376. Cette lettre collective fait suite à la venue au Québec de Charles de Gaulle, le 24 juillet 1967, qui a lancé la phrase qui a galvanisé les partisans de l'indépendance : « Vive le Québec libre! ».

115

À Pierre Chatillon³⁷⁷

Québec, le 25 août 67³⁷⁸.

Mon cher Pierre,

Je rentre de plusieurs petits voyages avec mes frères – ce qui m’a retenu longtemps en dehors de mon domaine – et je découvre ta lettre, hallucinante, et le fameux livre³⁷⁹.

Tu me sembles bien angoissé. Je te suis mot à mot. La même flamme me brûle vif. Je regarde passer les jours, les mois et j’ai la panique. Je n’ai encore rien sauvé! Et c’est notre vie qui s’en va, et il n’y en a pas d’autre!

J’ai loué une petite maison blanche – que j’appellerai « les Batailles » – à L’Acadie³⁸⁰. J’y entre le 1^{er} septembre, fou de joie parfois; d’autres fois pris de panique parce que j’y serai la plupart du temps seul et que la mort m’aura à l’œil, qu’elle s’y installera, qu’elle m’aura peut-être. GL

116

À Jean-Yves et Monique Théberge

Québec, 26 août 67³⁸¹

J.Y. et Monique Théberge,

Ma maison, je vais l’appeler « Les Batailles ». Qu’en pensez-vous? Merci encore de votre grande et amicale générosité. Il faudra maintenant parler de Paris, etc.

377. Pierre Chatillon (né en 1939) est un poète, romancier, professeur et compositeur québécois. Lapointe et lui se sont d’abord connus au Collège militaire royal de Saint-Jean, où Chatillon a enseigné une année (1966-1967). Puis ce dernier est entré au département de français du Centre des études universitaires de Trois-Rivières en 1968, qui deviendra, en 1969, l’UQTR.

378. Fonds Pierre Chatillon, Centre d’Archives Régionales, Séminaire de Nicolet.

379. Il s’agit sans doute du recueil de poèmes *Les Cris*, paru d’abord en 1957 et qui sera réédité en 1968.

380. La maison était située au 458, chemin des Bouleaux, dans la municipalité de l’Acadie, à l’ouest de Saint-Jean-sur-Richelieu. La municipalité fait partie maintenant de la ville de Saint-Jean-sur-Richelieu. C’est Jacques Castonguay, un collègue du Collège militaire royal de Saint-Jean, qui s’installera dans la maison à la suite du départ de Lapointe pour l’UQTR. (Voir Jacques Castonguay, *Il n’y a pas si longtemps*, Outremont, Carte blanche, 2011, p. 105.)

381. Indication sur le cachet de la carte postale.

117

À sa mère et sa sœur Adrienne

St-Jean, le 15 septembre 1967.

Chère maman et chère Ladrie,

Je suis entré dans cette maison avec de gros battements de cœur. Je me sentais comme un condamné à mort. Heureusement que Claude, qui est la gentillesse et la bonté mêmes, était avec moi. Je voyais tout en noir. Je n'avais pas envie de m'installer ici. Mais j'étais pris. Les meubles s'en venaient et il fallait bien que je les loge. J'ai eu de la peine de voir partir Claude. Il faut toujours partir, et c'est cela que je ne peux pas accepter. Je suis allé le reconduire sur la route d'Ottawa et je commençais d'être seul. C'est effrayant, vous savez, d'être seul dans une maison. Ce sont les 2 ou 3 premiers soirs qui sont les pires.

Mais maintenant je commence à m'habituer. Je connais les bruits de la maison, les clous qui cassent, le vent, les oiseaux sur le toit, le bruit des autos. Il faut connaître tout cela. Et puis connaître aussi le soleil, à quel endroit il est dans la maison à telle heure. Et puis on s'y fait.

Devant la maison, c'est la plaine. En arrière, c'est encore la plaine. Il y a un silence là-dedans à nous crever les oreilles et le cœur. Le silence, c'est effrayant aussi. Il faut un peu de bruit pour sentir qu'il y a de la vie quelque part, que quelque chose vit. Mais j'ai à droite un voisin tout près et très gentil. Il a cinq petits enfants. Je ne suis pas perdu. Et finalement je vais aimer ça vivre ici dans cette petite maison.

Je n'ai pas encore le téléphone. Je vous le donnerai dès qu'on l'installera. Je n'ai pas de numéro de porte non plus. Écrivez-moi en attendant au Collège militaire St-Jean, comme d'habitude.

Là, le salon est fini, mon bureau de travail aussi, la chambre à coucher au premier et la cuisine et la salle de bain. J'ai fait poser une fournaise à l'huile et un réservoir à eau chaude pour la douche. C'est presque fini. Ce sera une jolie petite maison. Il me reste à poser les tapis et faire un peu de peinture dans l'escalier et les recoins. Quand il ne me restera plus que les vitres à gratter et à laver, j'irai chercher Ladrie. On passera quelques jours ensemble. Il fait beau et chaud encore. 80 degrés³⁸² presque tous les jours. Il n'a pas plu une seule fois depuis que j'ai quitté Québec.

Je ne pourrai pas encore monter cette fin de semaine-ci. On commence les cours le 18. Dimanche, il faut assister à une messe avec tous les cadets. Disons, que je

382. Fahrenheit.

monterai l'autre fin de semaine et que je ramènerai Ladrie si elle veut venir m'aider un peu. On m'a enlevé une autre heure de travail, je n'en ai plus que six par semaine.

J'espère que votre santé est bonne et que vous vous reposez de votre été et de toute la visite que vous avez eue. J'espère que Ladrie aussi va bien. Je peux imaginer que la maison est grande maintenant et que l'ennui vous prend parfois. Je vous embrasse bien fort.

118

À sa mère et sa sœur Adrienne

St-Jean, le 3 octobre 1967.

Chère maman et chère Ladrie,

Merci encore une fois pour tout ce que vous m'avez donné la semaine dernière. J'entrais avec beaucoup de choses. Le géranium a l'air de se plaire ici. Il fait des feuilles. Il deviendra beau s'il retient un peu de sa mère. Le tapis fait bien aussi. Et encore bien des choses.

Ma petite chatte est adorable. Je l'ai insultée le premier soir, je l'ai mise à la cave. C'est une vraie bonne chasseuse, une mouche la fait mourir, mais descendre à la cave ne lui plait pas beaucoup. Je n'entends plus rien dans les murs. Les souris ont dû partir tout de suite en sentant la présence d'un chat dans la maison.

Je m'habitue assez vite à la maison. Tout est presque en place maintenant. C'est bien, d'un côté. Mais c'est silencieux.

Je vous laisse. J'avais juste quelques minutes avant d'aller donner mon cours. Reposez-vous un peu. Il fait beau. C'est l'été encore. Je vous écrirai plus longuement bientôt. Je ne pourrai pas monter cette fin de semaine. Les ouvriers seront encore ici. Mais ce sera la dernière journée. Je vous embrasse bien fort.

G

119**À sa mère et sa sœur Adrienne**

L'Acadie, le 20 octobre 1967.

Chère maman et chère Ladrie,

Ma chère petite chatte est finalement revenue après une longue absence de cinq jours. Elle revient d'un voyage de noces, la tête un peu basse, fripée, toute pleine de pellicules (il a mouillé tout le temps), et le ventre creux. Je lui ai préparé un vrai festin. Elle a mangé comme dix hommes. Puis je lui ai permis dans les circonstances, de passer au salon et de faire ses quatre volontés. Elle a sauté sur son fauteuil préféré et s'est endormie bien dur. Son ronronnement remplit toute la maison. J'étais fou de joie de la voir réapparaître. Je pensais que les enfants du voisinage l'avaient tuée ou volée. Je me la figurais tout étripée. Mais non. C'était à cause de la pleine lune.

Ici, de mon côté, les choses vont assez bien. J'ai très peu de travail au Collège. Cinq heures par semaine seulement. C'est vite passé. Je m'attache pas encore à la maison, mais je m'y fais peu à peu. La catalogne que vous m'avez donnée, maman, est très belle. De loin et de proche, c'est une merveille de bon goût dans l'agencement des couleurs. Jean-Yves et Monique l'ont trouvée extraordinaire. Je vais toujours la garder. Je vais y faire bien attention aussi.

Je vous imagine, vous et Ladrie, au repos un peu. Ce serait le temps de vous reposer un peu. Ce n'est pas froid encore, et c'est encore beau dehors, les feuilles et les couleurs. Regardez tout cela un peu. Je monterai vous voir à la fin du mois, avant les neiges. C'est bientôt les prix de l'année. Je gagnerai peut-être quelque chose. Je vous embrasse bien fort.

G

120**À Cécile Cloutier**

St-Jean, le 6 nov 67³⁸³.

Chère Cécile,

Je sors d'un enfer. Te raconterai de vive voix. Suis à moitié mort. J'ai repris mes cours après une absence d'un mois. Mais je chancèle encore.

383. Lettre rédigée à la main.

Merci de tes deux mots. N'ai pas pu répondre, et m'en excuse, pour des raisons que tu peux deviner. Tu ne m'en voudras pas trop, j'espère.

Quand viendras-tu à Montréal ? Fais-moi signe, à tout prix. Ai laissé l'appartement. De retour au Collège : Fi7-7551³⁸⁴, ou plutôt un petit mot.

T'embrasse

Gatien

121 À Pierre Chatillon

29/11/67, à l'Acadie³⁸⁵

Cher Pierre,

Comment te dire que ton poème « Les Batailles³⁸⁶ » est beau et me touche ? Le meilleur que j'aie lu de toi. C'est simple et ça charrie plus de choses encore, l'horizon est plus grand et c'est plus précis en même temps. Un grand poème. Je voudrais l'avoir écrit. Il est sur le tableau vert depuis jeudi dernier. Tes cadets de l'an dernier m'arrêtent et me parlent de ce texte. Roch [Carrier], je crois, les leur a expliqués en classe. Quant aux miens, ils y ont vu toutes sortes de choses !

Sinon, Guy Robert qui semble aimer tes poèmes. Lui montrerai ce dernier. Il devrait te publier début 68.

Mais je comprends ton désarroi actuel. Si tu demandais à M. Cyr des Éditions Garneau ? Je crois qu'il y a là une porte ouverte. – M'excuse, aurais voulu t'écrire bien avant, le jour même que j'ai reçu ton poème. Te parlerai d'un livre qui semble avoir été écrit pour toi. Salut.

G.

384. Les deux lettres correspondent aux touches 3 et 4 du clavier de téléphone.

385. Lettre rédigée à la main. Fonds Pierre Chatillon, Centre d'Archives Régionales Séminaire de Nicolet. Lapointe a joint des extraits du recueil *Le premier mot* publié en 1967.

386. Dans une note qui accompagne la retranscription partielle qu'il m'a transmise de cette lettre, Chatillon a commenté le choix de ce titre : « Je m'étais inspiré de sa petite maison de l'Acadie, appelée « Les Batailles », pour composer ce poème qui fut publié dans mon recueil *Soleil de bivouac* et que je lui avais dédié. » Le poème a été publié sans dédicace. Il paraît aux Éditions du Jour en 1969 (p. 74-75) et est repris dans *Poèmes*, aux Éditions du Noroît en 1983 (p. 102-103).

122

À André Berthiaume

L'Acadie, le 18 décembre 1967.

Mon cher André,

Tu dois bien me trouver sans dessein et sans cœur, depuis près de six mois que je reçois tes lettres sans y répondre. Je n'étais pas capable d'écrire. J'aurais voulu cependant causer, et longtemps, longuement, comme autrefois. Que de bons souvenirs j'ai, et que je conserve presque pieusement. J'ai fait des bouts de chemin, j'ai trouvé bien des choses, j'ai éclairci certains aspects de la difficulté d'être, de l'angoisse d'être dans nos conversations. Plusieurs des poèmes que j'ai écrits en 64 et 65 surtout, et que je publierai peut-être l'an prochain, flambent de ce feu qu'on entretenait. Si tu avais voulu, toi aussi, conserver ceux que tu as faits, si tu avais su ne pas être trop intelligent aussi, tu aurais un beau recueil. (Je veux dire si tu avais consenti à ne pas être trop lucide.) Car je continue de croire qu'il faut une certaine naïveté pour faire une chose forte et vivante, qui ait le mouvement et le battement de la vie. Tu as ta *Fugue*³⁸⁷ cependant qu'on relira avec plus de générosité et avec moins de parti pris. Et que fais-tu depuis un an ? Qu'écris-tu ? Car je ne peux pas t'imaginer exclusivement dans ta thèse : c'est trop desséchant et aride, et trop facile en un sens. Raconte un peu. Dis aussi comment vous vivez à Tours, vos rapports avec les Français, avec le paysage, comment tu vois le monde dans ce contexte si civilisé, et Louise, que devient-elle ? et le petit qui doit devenir plus français que les Français eux-mêmes ? et toute cette vaste aventure que tu as entreprise... Et l'Italie, bien sûr qui, je parie, a dû réussir à vous faire oublier parfois la France...

Moi, je passe comme d'habitude du brûlant au froid, je flambe ou je m'enterre vivant. Ce n'est pas la meilleure façon de vivre, je le sais, mais je n'en connais pas d'autres. Un petit tout petit problème me bouche tout l'horizon, retient toute ma vie, tient toute ma vie en suspens. J'ai passé un automne très difficile. J'habite une petite maison à l'Acadie depuis la fin d'août, tout seul. Les premiers mois ont été suffocants. Il y a ici un silence effrayant, et que de place pour la mort qui ne demande pas mieux que de s'infiltrer par tous les coins de ce silence. Je me sentais cerné déjà presque en plein jour. Tu peux imaginer un peu ce que les premières ombres de la nuit jetaient en moi. J'avais peur aussi de me mettre au lit car depuis un an j'ai des coups de sang comme des coups de feu dans ma tête qui m'étourdissent dès que je m'allonge. J'avais le cœur aussi qui pompait bien mal. Tout cela a commencé durant ces 4 mois que j'ai passé dans les mains de la pègre³⁸⁸. (Je devrais plutôt dire sous

387. *La fugue*, Montréal, Cercle du Livre de France, 1966. Ce roman lui a valu le Prix du Cercle de France.

388. Image qui fait allusion aux critiques dont il est question plus loin.

la menace de leurs couteaux). Mais coupons court, car je me sens un peu indécent de te raconter tout cela. Oui j'ai été content de remporter le Prix du Québec pour ce petit livre que je préfère à tout ce que j'ai écrit auparavant. Toutes les critiques ont été bonnes en général, sans toutefois employer de grands adjectifs, certaines très justes et très fines, et un éreintement total qui m'a paru basé sur un parti pris de haine au départ et que j'ai essayé d'oublier très vite. C'est ce dernier prix, je crois, qui a exaspéré certaines gens. Mais je me demande bien à qui on aurait pu le donner cette année³⁸⁹. Je continuerai plus tard cette lettre. Vous souhaitez à tous trois mille bonnes choses, une bonne année et tout ce que le paysage peut vous apporter de bon. Est-ce du *Journal en miettes*³⁹⁰ dont tu m'as parlé ? Par ailleurs, as-tu lu les extraits de la *Correspondance* de Flaubert au Seuil³⁹¹ ? Inouï à bien des égards ! Ionesco aussi m'a pris à la gorge³⁹².

123

À Pierre Chatillon

L'Acadie, le 21 janvier 1968.

Cher Pierre

Mais c'est extraordinaire ce *Voyage de Saint-Brandan*³⁹³ ! : « Une nuit, la mer sous eux s'éclaira. Une splendeur intarissable semblait jaillir des profondeurs. Ils voguaient au milieu des vagues de lumière... » Tu avais bien raison, et je me demande bien pourquoi je n'ai pas été tenté de lire avant : aussitôt terminé, on a envie de le relire. C'est d'abord cette simplicité d'écriture et de composition qui me déconcerte, et bien sûr ce merveilleux qui devient si naturel après quelques pages. *Tristan et Roland*³⁹⁴ me fascinent de la même façon. Ce qui, à mon avis, fait la richesse de cette simplicité, c'est que chaque image, chaque symbole, chaque comparaison sont à la fois précis et généraux. On peut avancer toutes les interprétations possibles. En d'autres mots, la forme est si universelle que chacun peut y reconnaître ses propres expériences, mais

389. Malgré ce qu'en dit Lapointe, il avait affaire à une forte concurrence. Parmi les recueils publiés, on trouve Raoul Duguay, *Or le cycle du sang dure donc* ; Pierre Morency, *Poèmes de la froide merveille de vivre* ; Yves Préfontaine, *Pays sans parole* ; et Gérald Godin, *Les Cantouques*. À moins que les règlements du Prix en ait écartés en fonction de leur date de publication.

390. Eugène Ionesco, *Mercur de France*, 1967.

391. Gustave Flaubert, *Extraits de la correspondance ou préface à la vie d'écrivain*, présentation et choix de Geneviève Bollème, Paris, Seuil, 1963.

392. Lapointe rédige cette lettre le jour de son anniversaire, mais sans le mentionner à son correspondant.

393. Lapointe possédait une photocopie du livre : Paul Tuffrau, *Le merveilleux voyage de Saint Brandan à la recherche du paradis. Légende latine du IX^e siècle renouvelée*, Paris, L'Artisan du livre, 1925.

394. *Tristan et Iseult* et *La chanson de Roland*.

assez précise aussi pour reconnaître ses origines. Ici, c'est le Moyen-Âge et l'Irlande catholique. Mais encore une fois tous ces niveaux de signification m'émerveillent. Ce voyage de Saint Brandan me semble être le voyage de retour que peut accomplir chaque homme à ses propres origines, à sa naissance, à sa prévie, jusqu'à ce jour sans nuit et qui ne finit pas. Il y a une remontée, à travers mille obstacles, jusqu'à la lumière première que chacun peut refaire. Et ce jour merveilleux, ce « paradis » est pour moi ici-bas, et il n'y en a qu'un pour tous, mais « chacun voit le Paradis qu'il mérite ». C'est là toute la justice humaine. C'est là aussi toute l'aventure humaine. Et cette aventure est racontée d'une façon si exemplaire que tous ceux qui en liront le livre se reconnaîtront. Et encore quel juste et grave conseil qu'on y donne à ceux qui veulent écrire et porter témoignage : « Prenez de ces fruits et ces pierres (...), afin que tous vous croient, quand vous porterez témoignage. » Vraiment, tout m'étonne là-dedans. Mais que de foi ce livre exige ! Il faut retrouver un cœur d'enfant, et faire confiance, et croire par exemple que ce griffon peut saisir les navires et les emporter, et bien d'autres choses encore ! Comment te dire que je me retrouve dans cette naïveté et cette crédulité que l'auteur manifeste ? Je m'y retrouve et dans la vie quotidienne et en écrivant. Rien de beau et de grand, je crois, n'a été fait que par le cœur. Le cerveau embrouille trop souvent ce que le corps et les sens perçoivent et transmettent de façon simple et immédiate. Pour écrire, pour vivre tout simplement, pour vouloir, pour consentir à vouloir continuer à vivre il faut beaucoup de naïveté, d'espoir et de foi. Et même si c'est une illusion ce qu'on voit, même si cette « Terre de Promission » est une illusion, peu importe, je crois ; l'important c'est de croire que c'est vrai. Les poètes sont les « saints », les martyrs destinés à cette Terre, cette terre originelle, cette vie originelle qui est ici et non ailleurs comme on nous le laisse entendre si souvent. Oui, avoir la foi, et l'aventure devient alors possible, et la Beauté, et le salut. Et cette Beauté, ce salut ne peuvent surgir que d'une plaie, et même si quelqu'un écrit dans la joie parfois, ce chant de la Beauté qu'il trouvera lui brisera le cœur car « la nature humaine est infirme et souffre de trop de joie ». Enfin, que le catholicisme ait permis ce livre, et certaines cathédrales, voilà qui est tout à son honneur. J'aurais encore mille choses à te dire des symboles, des couleurs, des odeurs (rendues palpables), des répétitions de certains mots, de certains gestes, mais le temps passe et il faut que je sorte. Je te poste ce livre par courrier recommandé. Merci de cette découverte. Salut à toi et à ton frère qui semble souffrir si profondément. Te parlerai de notre rencontre d'avant Noël qui m'a bien plu. Salut, et fais signe quand tu viens à Montréal.

Gatien Lapointe

124

À sa mère et sa sœur Adrienne

L'Acadie, le 27 janvier 1968.

Chère maman et chère Ladrie,

Je n'écris pas souvent, j'ai été bien pris pendant tout le mois par toutes sortes de choses. Là, je vois un peu plus clair. Et c'est le moment, car les jours rallongent pas mal déjà. Ici il y a une belle heure : c'est quand le soleil commence à décliner. Le blanc de la neige devient très beau, et toutes les ombres sont d'un bleu extraordinaire. Si j'avais des fenêtres qui donnent vers l'ouest, je regarderais longtemps. Mais il n'y a que le petit carreau au-dessus du lavabo. Quand je me ferai bâtir une maison, elle sera à mon goût.

Et puis on a fait le petit film sur moi. Il passera à la TV de Radio-Canada lundi³⁹⁵. Ce n'est pas comme j'aurais voulu, je n'ai pas dit l'essentiel, mais le réalisateur a su donner un peu de sens à mes bafouillages. Le fait c'est qu'on a filmé sans me prévenir, on me disait toujours continuons, on va enregistrer plus tard. Je me méfiais pas, et puis on me dit voilà c'est fait. J'étais furieux. Eux, ils voulaient que ce soit naturel. Or, comme je n'ai pas dit tout ce que j'aurais voulu dire sur vous, sur la mort de papa, sur la pauvreté qu'on a connue, j'ai demandé qu'on coupe tout cela. C'est malheureux car j'étais content à l'idée qu'on passe votre photo à la TV, mais comme j'ai demandé qu'on coupe ces passages, ils ont aussi ôté les photos qui correspondaient à ce que je disais. Mais l'an prochain on recommencera, et là je me méfierai d'eux, et tout de suite je dirai ce que je veux dire. C'est une bonne leçon que j'ai apprise.

Mon géranium grandit à vue d'œil depuis que le soleil est revenu. Il fait des tiges partout, et il va bientôt se mettre à fleurir. C'est une des choses les plus importantes de ma vie en ce moment, cette plante. Hier, à Montréal, j'ai acheté un magnifique pot de 35 piastres : il va être extraordinaire dedans. C'est une folie, je sais, mais ce géranium m'est très cher.

Il y a la belle Pierrette³⁹⁶ aussi qui a de l'importance dans la maison. Elle est gentille, et je vais au-devant de ses caprices. C'est de la vie ici.

Au Collège, ça va pas mal. Je suis assez encouragé. J'ai 5 heures par semaine : 2 heures de surveillance pendant laquelle je ne fais rien, et puis 3 heures de cours, et j'ai le lundi et le jeudi libres. Aussi, bientôt, dès qu'on annoncera une belle fin de semaine, je partirai le vendredi après-midi et je ne pourrai revenir que le mardi matin.

395. Il n'y a pas de trace, à ma connaissance, de cette diffusion.

396. Sa chatte.

L'eau a gelé ici encore une fois la semaine dernière. C'était la quatrième. J'en avais assez. J'ai pris mes claques et je me suis en allé chez Jean-Yves et Monique. Je me promettais bien de ne pas passer un deuxième hiver ici. C'est pas une maison, c'est à peine un chalet. Mais dès que le temps doux revient, je n'y pense plus. Ici, ça fond et puis on tombe à moins trente. Il y a à peine deux pouces de neige.

Radio-Canada m'a agrandi et collé sur carton de belles photos : une de vous, celle où je suis devant un voyage de foin dans la prairie, et celle où j'ai à peine 4 ou 5 ans. Je les apporterai. Elles valent de l'or. Et plus tard, je leur demanderai de finir celles où vous avez 18 ou 20 ans. Là, cette fois, je ne pouvais pas leur demander trop.

Aujourd'hui, encore, il fait un soleil de printemps. La neige fond. On se croirait au mois d'avril. Durant ces journées, je suis content de vivre.

Et voilà que j'ai parlé de moi mais peu de vous autres. Donnez-moi de vos nouvelles en détails. Allez faire une petite promenade tous les jours. Et Ladrie, est-elle heureuse ? Je l'imagine bien. Raymond a repris l'école, il doit trouver ça dur un peu. Je vous embrasse bien fort.

G.

125 À André Berthiaume

Le 30 janvier 1968, à l'Acadie.

Mon cher André,

Des découpages qui, toutes, me touchent de près et qui me disent que tu n'as rien oublié. Envoie-m'en encore ! Ici, je suis loin, et seul. Mais il y a une heure très belle dans ce petit village, celle où quand le soleil décline la neige devient d'un blanc si profond et les ombres très bleues. Mais je ne pourrais te décrire, il faudrait peindre cela. Et les ormes ici et là qui meurent seuls et solitaires.

T'envoie 50\$ pour que tu me postes, quand tu en auras le temps et le goût, cet *Étang*, ces *Signatures*, cet *Allumeur de rêves*³⁹⁷ (si tu le trouves), aussi *Le Festin nu* de Saul Bellow, *Le Virgile* d'Hermann Boch³⁹⁸ (j'écorche peut-être son nom, il est Allemand),

397. Ces trois derniers titres n'apparaissent dans aucune bibliographie.

398. Lapointe fait erreur sur l'auteur du roman *Festin nu* (*Naked Lunch*) publié en 1959 : il s'agit de William S. Burroughs (1914-1997), un écrivain et un artiste visuel américain, chef de file de la contre-culture. Saul Bellow (1915-2005) est un auteur américain d'origine montréalaise. Le titre exact du livre d'Hermann Boch, un auteur autrichien (1886-1951), est *La mort de Virgile* (1945).

Une Vie ordinaire, *Les îles* de Jean Grenier, *Les papiers collés*³⁹⁹, *Ici repose*, et un Rey⁴⁰⁰, le dernier, qui porte un titre étrange. S'il manque de l'argent, tu me le diras.

Émouvant aussi ce texte de Robert Soupault⁴⁰¹, surtout la fin. J'y vois une parenté de pensée avec Claude Bernard et Jean Rostand⁴⁰², ce saint.

Bien sûr, j'ai lu et relu, vu et revu *Le Roi se meurt*. Si tragique. Son *Journal en miettes*⁴⁰³ est de l'or aussi. Ça me va droit au cœur, ces textes tant déchirés et déchirants.

Comme j'aimerais vous voir! Il n'est pas impossible que j'aille en France cet été. Ou, plus sûrement, l'an prochain. Serez-vous là encore?

Parlez-moi davantage de cet *Oiseau bariolé*⁴⁰⁴.

Radio-Canada vient de faire un court-métrage sur ma pauvre petite vie, et je l'ai loupé. J'ai loupé l'essentiel, j'ai escamoté les questions les plus importantes : mon enfance, ma mère, la pauvreté de ma famille, la mort de mon père, le temps, le feu, la façon de parler avec son corps, la terre, la politique, l'engagement, etc. L'interviewer me dit : parlons à bâtons rompus et plus tard on enregistrera. Naïf, je l'ai cru, et je répondais vite et insouciamment, je donnais le dessus du panier, ce qui venait le plus facilement, étant sûr de dire mieux par la suite, de pouvoir creuser. Mais voilà qu'il me dit tout à coup : c'est fini. Tout était enregistré. J'étais furieux, et décontenancé. Je me suis senti volé, violé, trahi, et j'ai demandé qu'on coupe tout ce qui me paraissait le plus important. Sensible, fin, le réalisateur a quand même fait quelque chose d'assez bien qu'il m'a permis de voir avant de la passer à la TV.

Ce fut une grande expérience pour moi. On m'a permis de refaire pour moi l'interview et dire ce que j'ai à dire sur ces sujets essentiels. Cela donnera un texte voisin (mais

399. *Une vie ordinaire* (1967) et *Papiers collés* (1960) sont respectivement un recueil de poésie et un recueil d'essais publiés par Georges Perros (1923-1978). Perros a publié trois tomes de ses *Papiers collés*. Le roman de Jean Grenier (1898-1971) a été publié en 1959. Lapointe en possédait un exemplaire.

400. Ce titre, ainsi que ce patronyme, n'ont pas conduit à une source sûre. À moins qu'il s'agisse l'écrivain et bédéiste belge Jean Ray (1887-1964), connu pour ses romans fantastiques.

401. Robert Soupault (1892-1975) est un médecin français, frère du poète surréaliste Philippe Soupault. Auteur de plusieurs ouvrages scientifiques, il a aussi écrit sur les écrivains Marcel Proust et Stendhal. Il n'a pas été possible d'identifier le livre dont il est question.

402. Claude Bernard (1813-1878) est le fondateur de la médecine expérimentale, une discipline qui exercera une grande influence sur le mouvement naturaliste en France. Jean Rostand (1894-1977) est un écrivain et biologiste français. La « sainteté » que lui attribue Lapointe vient peut-être du fait qu'il était un militant pacifiste.

403. *Le roi se meurt* est une pièce de théâtre d'Eugène Ionesco (1909-1994) publiée en 1963 et qui a été jouée pour la première fois le 13 décembre 1962 au Théâtre de l'Alliance française, à Paris ; *Journal en miettes* a été publié au Mercure de France, en 1967.

404. *L'oiseau bariolé* (*The Painted Bird*) est un roman américain de Jerzy Kosinski (1933-1991), publié en 1965 et traduit en français en 1966.

différent) du *Pari de ne pas mourir*⁴⁰⁵, et que j'appelle *Le corps est aussi un absolu*⁴⁰⁶. Depuis un mois, j'ai plongé dans mon enfance, j'essaie de fixer les images centrales qui m'ont toujours poursuivi, et là-dessus, je vais établir cette fois ce que j'appelle une *Poétique*. J'ai des choses simples mais belles à exprimer. J'espère pouvoir aller jusqu'au bout.

J'ai déniché, pour ce petit film, deux photos de mon enfance qui me font remonter à la gorge tout mon passé. Très significatives de cette pauvreté dans laquelle on a été élevé, et de mille choses. C'est ce que j'ai de plus important en ce moment dans ma vie, avec un géranium et une ravissante petite chatte très civilisée et très chasseuse. Tout se précise et devient de plus en plus aigu dans ma mémoire et dans ma vie présente comme si j'allais mourir bientôt.

Je te disais que je suis dans mon enfance par-dessus la tête. Oui, je fouille, je creuse, je déterre, je retrouve et je reconnais, je revis ; je m'étonne et je m'effraie, je m'approche de plus en plus de moi, je suis tout près par moments de me saisir. Je volerai peut-être du feu cette fois, je suis sûr d'en avoir déjà volé un peu. C'est un grand tremblement qui m'habite et qui me parcourt ! Je jure, André, d'arrêter le temps une bonne fois, de faire une trace, de laisser un ou deux signes durables. Je brûle, je flambe, il faut que je comprenne quelque chose de cette vie, de ma vie, de cela qui me hante et dont je vois le commencement loin, très loin, dans mon enfance, et qui est à moi seul, qui est ma propre intime histoire. Je ne demande que du temps (j'ai déjà dit cela dans *J'appartiens à la terre*⁴⁰⁷), je ne demande aussi de ne pas m'engloutir dans la haine (il y a un petit groupe de cérébraux à Mtl qui me fait chier, chier!⁴⁰⁸). J'aurai passé tout en flammes, ici-bas, ou bien plein d'un ennui mortel. En dehors d'essayer de comprendre avec des mots et avec mon corps, ce qui revient au même pour moi, en dehors de cet élan qui me tend vers quelque chose à découvrir, je m'ennuie à mourir.

Je pense en ce moment⁴⁰⁹ à des poèmes derniers, définitifs, dont je sens en moi l'essaim d'images grouillantes, vivantes, vivaces, vives aussi, et j'ordonne tout cela en un livre que j'appellerai *C'était avant ma mort*⁴¹⁰. Je m'en irai alors au soleil, au soleil, au soleil, au soleil !

Parle-moi encore de ton livre. *Le temps libre*⁴¹¹, c'est beau et significatif, mais le premier l'était aussi, quoiqu'un peu trop immédiatement émouvant. Parle-moi de toi,

405. Cet essai ouvre *Le premier mot*.

406. Ce texte, qui n'a pas été publié, est absent du fonds d'archives.

407. Le poème « Du sol à la première branche », qui fait partie de la section « J'appartiens à la terre », se conclut sur ces vers : « Je ne demande que du temps / Je ne demande qu'à aimer » (OSL, p. 76).

408. Lapointe fait peut-être référence au groupe qui gravite autour de la revue d'avant-garde littéraire *La barre du jour*, fondée en 1965. Lui-même, en 1969, va y publier le poème « Soir sentimental », qu'il n'a pas repris en recueil.

409. Lapointe a écrit : à ce moment.

410. Ce livre est resté à l'état de projet.

411. Livre absent de la bibliographie de Berthiaume, du moins sous ce titre.

de Louise, du petit François. Quant à moi, tout est centré sur ces deux photos dont je te parlais tout à l'heure. Sur ce géranium que je regarde grandir et sur ma chatte, cette petite bête presque humaine, plus qu'humaine parfois. Et tout cela résumé dans ce texte prochain : *Le corps est aussi un absolu*. C'est peu, et misérable, mais toute ma vie tient en cela.

Bon courage, et merci à l'avance de ces livres que tu voudras bien me poster.

Gatien

126

À sa mère et sa sœur Adrienne

L'Acadie, le 9 février 1968.

Chère maman et chère Ladrie,

Je vous envoie une découpe de journal dans laquelle il y a une recette pour arrêter la transpiration des pieds. Vous pouvez la faire parvenir à Claude si vous pensez que ça ne le fâchera pas. Moi, je n'ose pas : je ne voudrais pas lui faire de la peine. Mais ça pourrait l'aider.

J'ai transplanté mon géranium dans le pot à 35 piastres. Il a une allure extraordinaire, on dirait qu'on l'a rendu encore plus fier de lui. Mais il a fané un peu les premiers jours. Je l'ai gardé dans l'ombre, et c'est revenu. Je ne voudrais pas qu'il meure.

Ici c'est le passage constant entre l'été et l'hiver. On a chaud, puis on gèle. Mais ce qui est sûr c'est que les jours rallongent. Six hres sonnent et il ne fait pas encore complètement nuit. C'est la pensée que le printemps reviendra, je crois, qui nous garde debout tout l'hiver.

Et vous maman votre santé, comment ça va ? Faites-vous tous les jours votre petite promenade ? Ça fait circuler le sang et ça aide à dormir mieux. C'est un bon conseil de Claude. Et votre côté ? C'est drôle que ce mal parte et revienne. Il faudrait que vous vous reposiez chaque après-midi. Quand on se sent bien, la vie est plus belle, tout devient plus beau, on a plus de courage. Je voudrais bien être capable de vous enlever ce mal.

Et Ladrie, ses amours ? Elle pourra dire qu'elle en a filé des amours dans sa vie ! Mais ça se paie ça aussi, et elle en sait quelque chose. L'important c'est qu'elle soit heureuse. Avec la sensibilité qu'elle a, ça lui prend un gars un peu spécial. Mais elle a un caractère bien souple.

Je vous laisse, je vous embrasse bien fort. J'irai peut-être vous voir l'autre fin de semaine.

Gatien et Pierrette⁴¹²

127 À André Berthiaume

L'Acadie, le 18 avril 1968.

Mon cher André,

Je reçois ton mot. Tu pourrais déjà vivre, dis-tu, dans ton jardin! Je vous envie bien, mais c'est beau ici aussi, tu sais. Le printemps est arrivé depuis bientôt un mois déjà. En ce moment il fait 80 degrés! C'est pas mal, avoue. Un printemps civilisé, pour une fois. Je le vois, je ne le crois presque pas. Les verts et les bleus préparent leur rencontre mystérieuse. C'est un moment extraordinaire.

T'ai-je déjà dit que j'ai bien reçu tes *Îles* et ta *Vie ordinaire*⁴¹³? T'en remercie cordialement. Le Grenier est ce que j'attendais de lui; l'autre, dois-je te l'avouer, me déçoit un peu. Je ne l'ai peut-être pas lu dans des circonstances idéales. J'attends les autres, tu es bien gentil de t'en occuper.

Tes lettres raccourcissent, les miennes aussi peut-être. Le printemps, je me quitte, il faut que je m'éloigne de moi, que je revienne à la surface respirer. Je te revois dans cette EUROPE GOTHIQUE⁴¹⁴ et je ne peux pas partager très profondément tes émotions. Tant de culture, en ce moment, m'étoufferait. Le soleil, l'eau, le vent, la terre retrouvée, la merveilleuse pluie, les oiseaux revenus, les bêtes, tout cela me fait davantage trembler. L'art, j'en suis sûr est une sorte d'attentat à la vie, de trahison d'approximation éhontée. Si on pouvait vivre, on n'écrit peut-être pas. Je ne veux pas cependant diminuer tes joies présentes, j'essaie un peu de t'expliquer la brièveté de mes lettres.

Je ne vous oublie pas. Quand revenez-vous? Parle-moi de ton roman et de Louise et du petit qui grandit en esprit français... De *Tête d'or* encore⁴¹⁵! Vous souhaite mille choses heureuses. Écris, j'ai besoin de parler.

G.

412. Il cosigne à la main avec le nom de sa chatte.

413. Voir la lettre 124 pour les références à ces livres.

414. Lapointe a mis cette expression en majuscules, non pour référer à un titre, mais mieux pour la mettre en évidence.

415. La pièce de théâtre de Paul Claudel.

128 À Pierre Chatillon

[Saint-Jean], 22 août 68⁴¹⁶.

Pierre,

Tes poèmes, et toute cette conversation nocturne, j'étais épuisé, m'ont jeté, c'est le mot, en enfer. Tu m'as jeté dans les bras de la mort.

Même l'aube, et puis le matin qui entraient dans ma chambre n'ont pas réussi à m'aider, à m'apaiser.

Encore ce matin, les choses sont fragiles, si fragiles, un mot, une note par exemple du 516 de Mozart m'achèveraient⁴¹⁷. J'ai un sanglot dans la gorge, comme s'ils étaient comptés les jours que je verrai se lever sur la terre.

Il n'y a que la beauté, mais elle est désespérante. Je ne peux pas écrire ni lire sans mourir. Je quitterai tout bientôt.

Gatien

MIDI TROP CLAIR

Calme pur de la mer.

Je dors mais je sens sur mes yeux
La forme de ton corps,
Le feu qui me creuse un chemin
Dans l'obscur forêt des sens.

Midi trop clair d'où s'enfuit le défi
D'un ciel déjà brouillé.

416. Lettre rédigée à la main. Fonds Pierre Chatillon, Centre d'Archives Régionales Séminaire de Nicolet. À cette lettre, envoyée du Collège militaire royal Saint-Jean, est attachée le poème « Midi trop clair », qui présente des variantes avec « Midis trop clairs » du recueil *Jour malaisé* (1953). Le poème est retranscrit à la suite de la lettre.

417. Quintette à cordes n° 4, K.516, de Mozart dont Lapointe va reproduire un extrait de la partition dans *Arbre-radar* (1980).

Tes rêves mis à nu
Résonnent au creux de mes mains,
Et ce paysage de mer
Collé sur mon sommeil...

J'avance vers la terre.

1953.

129

À sa mère et son frère Claude

St-Jean, le 23 septembre 1968.

Chère maman et cher Claude,

J'ai fait un bon voyage. Pas beaucoup de monde sur la route. Mais il y avait des nappes de brume parfois, surtout dans les Appalaches, et je n'ai pas pu voir les belles couleurs des montagnes. Je remonterai.

Je pense, maman, que vous êtes bien fatiguée. Essayez donc de ne pas tant travailler, remettez un peu de travail à demain, vous ne pouvez pas tout faire d'une seule journée. Couchez-vous un peu chaque après-midi.

Quelle belle chambre vous aurez! Claude a eu du goût pour la finir. Vous ne le croirez pas mercredi soir quand vous y coucherez pour la première fois! C'est la première belle chambre de votre vie. Puis elle est grande. Il y aura de l'air.

Quand je monterai, j'apporterai de l'argent pour aider Claude dans ces radous⁴¹⁸. Je vous laisse tout de suite, j'ai un cours à deux heures. Bonjour à vous deux.

G

418. C'est un terme utilisé d'abord pour parler de la réparation d'un bateau, mais il peut aussi désigner la rénovation d'une maison.

130
À Pierre Chatillon

[Saint-Jean], 18 octobre 68⁴¹⁹.

Pierre,

Malgré ton aimable invitation et la grande joie que j'anticipais d'habiter de nouveau ton paysage privilégié, je n'ai pas pu me mettre en route, dimanche, j'étais ce qu'on appelle exténué.

C'est partie remise.

Viens d'échafauder une théorie sur Nelligan qui m'excite. Te raconterai.

Le 24, malheureusement, je devrai être à Ottawa U. C'est une autre belle occasion que je loupe.

Ne te déchire pas trop aux grands ciels rouges de l'automne, ni à la neige qui menace déjà!

Gatien

P.S. Depuis 6 jours, mes artères ne me font pas du tout souffrir : j'ai une faim de créer et de penser et de sentir – désespérée – qui me bouleverse. Je croyais cela disparu, ou presque.

419. Lettre rédigée à la main. Fonds Pierre Chatillon, Centre d'Archives Régionales Séminaire de Nicolet.

131

À Michel Van Schendel⁴²⁰

St-Jean-sur-Richelieu, le 30 octobre 1968⁴²¹.

Cher M. van Schendel,

Il y a un an environ, vous avez parlé de ma poésie à l'émission *Des livres et des hommes*, et ma foi vous ne l'avez pas aimée beaucoup, ce qui est du reste votre droit, et je ne le conteste pas. Mais avez-vous été juste ? Avez-vous seulement été honnête⁴²² ?

Je n'ai pas de chance, je le sais, je remporte un tas de prix, je parviens à peu près à me tenir debout, seul, à l'écart de tout mouvement et de toute chapelle, j'essaie d'écrire le plus simplement possible, en homme de la terre que je demeure (je suis convaincu qu'en poésie une seule image vaut les plus brillantes élucubrations cérébrales⁴²³), et je suis apparemment lu (dix mille exemplaires de *l'Ode*, à ce jour, et quatre mille du *Premier mot*) et peut-être même apprécié (les critiques favorables dans l'ensemble, les nombreuses lettres que je reçois du public, ce qu'on me dit de vive voix, les travaux universitaires qu'on fait sur mes recueils, la place qu'on m'accorde dans les anthologies, tout cela ne m'aveugle pourtant pas, me le laisse croire) ; j'ai trop de chances, voilà, je le sais, et cela agace à la longue ; globalement, petitement, de nier une fois pour toutes ce que d'autres veulent bien reconnaître, et je suis tout près de comprendre cela.

Et que s'est-il donc passé chez-vous ? Votre attitude me paraît bien discutable. Ne m'écriviez-vous pas, en effet, en tête d'un exemplaire de vos *Variations* le ... mai 1967⁴²⁴

420. Michel Van Schendel (1929-2005) est un poète et critique québécois, qui a déjà fait paraître *Poèmes de l'Amérique étrangère* en 1958 et *Variations sur la pierre*, en 1964. Il participe régulièrement depuis 1960 à des émissions culturelles à la radio de Radio-Canada.

421. Lettre dactylographiée, mais qui est demeurée à l'état de brouillon. Elle comporte des corrections et des annotations dans la marge. On trouve aussi dans le fonds un brouillon plus court, rédigé à la main.

422. Gilbert Picard (réal.), « Michel Van Schendel commente le recueil de Gatien Lapointe », *Des livres et des hommes*, Société Radio-Canada, 31 octobre 1967, 4 min. 47 sec. Il s'agit d'une critique du recueil *Le premier mot*. Le commentaire du chroniqueur est dévastateur. *Le premier mot* n'aurait « pas une forte consistance » et, « par manque d'épaisseur, le langage, ici, ne parvient plus à signifier » ; à propos de l'essai « Le pari de ne pas mourir », texte en prose qui précède les poèmes du recueil, Schendel écrit que Lapointe « se fait un art poétique maison ». Lapointe répond à Van Schendel au moment où celui-ci participe à une section de l'ouvrage de Grandpré consacrée à la poésie et où doit figurer Lapointe (p. 304-314). Le document radiophonique a été consulté dans la banque du Centre d'archives Gaston-Miron (CAGM).

423. Lapointe a précisé et poursuivi sa pensée en marge du texte : « et sans refuser les systèmes qui peuvent expliquer les choses brillamment, j'aime encore mieux dire ».

424. Lapointe a laissé des points de suspension, sans doute pour revenir plus tard inscrire la date.

ce qui suit : « À Gatien Lapointe, poète accompli et qui publie trop peu souvent »⁴²⁵ ? Quelques mois après, à cette émission radiophonique plus haut mentionnée, vous ne trouviez plus rien de valable dans ma poésie. Je ne comprends pas. (Non pas, j'y insiste, que je veuille que tout le monde aime mes poèmes ; je souhaiterais tout simplement qu'on essaie de les comprendre avant de les jeter d'un coup par-dessus bord, et, vous le savez bien, si l'on prend la peine de regarder de près on trouve toujours quelque chose à sauver). Ce que je me permets de souligner ici, je le répète, c'est votre attitude qui me paraît très douteuse. Vous avez menti ici ou là. Vous avez triché quelque part.

Il se peut cependant (j'ai toujours affreusement douté de moi) que je n'ai jamais rejoint la beauté, que je n'ai jamais atteint à l'art véritable, que je n'ai pas encore écrit une seule page qui soit belle. Il se peut aussi que la poésie ne soit pas du tout mon affaire et que je ne doive pas chercher en elle un salut quelconque. Il se peut que ma vie et ma mort soient inutiles. Reste cependant que ce je fais m'aide à vivre mieux, comme cela semble aider quelques personnes à vivre mieux. Je continuerai donc d'écrire de la poésie tant qu'elle m'est nécessaire, et avec d'autant plus de passion que votre article⁴²⁶ pouvait m'inciter à me taire à jamais.

Aussi, comme je ne comprends pas et je n'accepte pas – surtout de votre part – le dénigrement systématique, je vous demanderais d'avoir l'honnêteté de mettre à la place, ou à côté de l'article que vous devez préparer pour le tome II d'*Histoire de la littérature du Québec*, de Pierre de Grandpré, dont vous m'avez parlé lors du lancement du *Premier mot*, ce texte ci-joint que votre joyeux massacre m'a poussé à écrire. Car au lieu de me tuer – le coup cependant était d'autant plus dur à recevoir que j'ai d'ordinaire de l'admiration pour votre brillante intelligence – votre critique m'a mis dans l'obligation de refaire pas à pas ce petit sentier de montagne que j'ai ouvert en 1953, d'en tracer les principales étapes et d'en souligner les plus évidentes significations. Il me semble que j'ai droit à ce minimum de justice⁴²⁷.

Quant à préciser ce que je peux avoir emprunté aux autres, et ce que je peux aussi avoir inventé, voulez-vous nous en reparlerons de vive voix un jour, bientôt. J'avoue, sans blesser ma fierté instinctive, que je suis trop pauvre pour m'interdire de comprendre.

425. Lapointe possédait bien un exemplaire du recueil *Variations sur la pierre*, mais la dédicace date du 3 avril 1966. Elle se lit comme suit : « Pour Gatien Lapointe, poète accompli qui devrait publier plus souvent. Hommages de Michel van Schendel 3/4/66. »

426. On comprend que Lapointe parle du commentaire radiophonique dont van Schendel a fait la lecture.

427. Van Schendel, s'il a lu ou eu connaissance de cette lettre, lui ou bien Pierre de Grandpré, n'a pas obtempéré à cette demande. Les poèmes publiés dans cet ouvrage sont : « Au ras de la terre », « Avec [sic] un arbre chantant » (extrait), « Le chevalier de neige » (extrait), « À la tête du fleuve » (extrait), « Ode au Saint-Laurent » (extraits). Pierre de Grandpré, *Histoire de la littérature française du Québec. Tome III, La poésie (1945 à nos jours)*, Montréal, Beauchemin, 1969, p. 308-312.

P.-S. Auriez-vous l'obligeance de me retourner l'exemplaire du *Temps premier* qu'à votre demande et tout en vous précisant de bien vouloir me le retourner, je vous ai fait parvenir au printemps 67 ? Je l'attends. J'en ai besoin.

G.L.

132

À sa mère et son frère Claude

St-Jean, dimanche le 12 janvier 1969.

Chère maman et cher Claude,

Juste un tout petit mot, Maman, regardez cet article que je viens de trouver dans un journal, ça va vous encourager. Il paraît que l'été va arriver dans deux mois! Si c'est vrai, ça ne me fait plus rien d'avoir tant de neige.

Dites à Claude que je ne retrouve pas l'article sur Jean-Claude Tremblay⁴²⁸. Je vais le chercher encore.

Je vous envoie aussi la fiche de votre compte de la Société de Prêts et Revenus. Claude vous inscrira 3 fois par année le montant que vous aurez gagné.

Demandez-lui aussi s'il a envoyé son premier chèque de \$20.00 par mois à cette même société.

Je vous embrasse bien fort, ne travaillez pas trop fort ni trop vite, reposez-vous un peu chaque matin et chaque après-midi. Claude, lui, va aimer mieux son ouvrage, je pense, si son grand ami ne revient pas au travail.

G.

428. Joueur de hockey dont a déjà parlé Lapointe dans sa lettre du 3 mars 1967.

133

À Jean-Yves et Monique Théberge

[Miami, 29 janvier 1969⁴²⁹]

Les oranges et les citrons ici ont plus de jus que la mer n'a d'eau. Il fait soleil (75 à 80°). Chaque jour, les odeurs, les fleurs, les couleurs, la mer, le ciel, tout éclate – comme j'aimerais vous voir arriver! De quoi oublier complètement la neige.

G

134

À Pierre Chatillon

mercredi le 3 avril 69⁴³⁰.

Pierre,

Juste un mot pour te dire que je viens de recevoir ta lettre – émouvante – et que je compte y répondre bientôt.

Ton deuxième livre⁴³¹, je souffre aussi qu'on n'en parle pas encore, mais quelqu'un au loin, perdu, éperdument, s'y déchire peut-être, se prépare à l'écrire, se sent [illisible].

T'envoie un mot de Giono, l'ensoleillé, l'ensoleilleux, que tu connais bien, je crois⁴³². Pouvoir croire à ce qu'on se dit serait se réconcilier, mais comment vouloir continuer de vivre réconcilié?

Ne rate pas la débâcle

Gatien

429. Le cachet de la poste indique Miami, Floride, 29 janvier 69. La carte est adressée à : rue st-Michel, St-Jean, Québec. On lit, au recto: Bright blue lakes and contrast to the rich green citrus grapes in Florida. Collection de Bernard Pozier.

430. Le cachet de la poste qui accompagne cette lettre indique qu'elle a été envoyée de Stockholm (Suède). Fonds Pierre Chatillon, Centre d'Archives Régionales, Séminaire de Nicolet. Dans le coin gauche supérieur du feuillet, Lapointe a écrit: Viens de découvrir un poème étonnant de J. M. Loranger.

431. *Soleil de bivouac*, Éditions du Jour, 1969.

432. Jean Giono (1895-1970) est un romancier et scénariste français qui situait la majorité de ses histoires en Provence.

135 À Gilles Boulet⁴³³

St-Jean, le 30 mai 1969.

Monsieur le Recteur,
Université du Québec⁴³⁴
Trois-Rivières, Qué.

M. le Recteur,

Je suis bien heureux d'apprendre qu'en principe vous m'accordez un poste dans votre département des lettres, et j'en suis honoré.

Seulement, puisque cela est important et qu'il faut bien que je vous en parle, quel statut m'accorderiez-vous ? Croyez-vous pouvoir m'engager comme prof agrégé ? Je sais bien que je n'ai pas encore terminé ma thèse de doctorat à Laval, mais ce que j'ai fait dans le domaine de la création littéraire pourrait peut-être en être considéré comme l'équivalent. Enfin, je le souhaiterais.

Et, à ce sujet justement, si jamais le curriculum vitae que je vous ai fait parvenir le 9 avril vous semble incomplet ou pas suffisamment précis, je le reprendrai volontiers.

Ayant de déménager le 1^{er} juillet, je serais content que vous puissiez me répondre le plus tôt possible.

Vous remerciant de votre bonne attention, je vous prie de croire, M. le Recteur, à l'expression de mes sentiments les plus respectueux⁴³⁵.

Gatien Lapointe
a/s de M. Jean-Yves Théberge,
403, rue St-Michel,
St-Jean, Québec.

433. Gilles Boulet (1926-1997) dirigeait depuis 1960 le Centre d'études universitaires de Trois-Rivières, devenu l'UQTR, et dont il devient le premier recteur en 1969. Sur le campus de l'université, des vers du poème « Ode au Saint-Laurent » sont inscrits sur la sculpture qui lui rend hommage.

434. L'UQTR, qui venait d'être fondée, le 19 mars 1969.

435. Le 28 juillet, Chatillon envoie une lettre à Lapointe pour lui donner plus de détails sur sa charge de cours et pour l'encourager à accepter l'offre du recteur. Mais on apprend, dans une lettre de Boulet, que la conversation téléphonique de Lapointe a abouti à un refus d'accepter l'offre de l'université.

136

À sa mère et son frère Claude

L'Acadie, mardi [le 4 juillet 1969⁴³⁶]

Chère maman et cher Claude,

Mon affaire n'est pas encore réglée. Apparemment, on me donne ce que je demande, et même plus, mais la lettre n'est pas encore arrivée. Je l'attends demain ou jeudi au plus tard. J'ai hâte d'avoir pris une décision. J'ai peur de m'en aller à Trois-Rivières, je vais m'ennuyer à mourir peut-être, c'est petit, triste, c'est laid aussi, mais ici je ne suis pas mieux, c'est beau, la rivière est belle, je suis proche de Montréal, mais je suis fatigué de travailler avec des minus comme ceux du Collège. Et puis je suis là depuis 7 ans, et j'ai l'impression que je dois en sortir. Je peux essayer à Trois-Rivières pour un an, et après je verrai. J'ai l'impression que je vais m'ennuyer partout où j'irai. Il n'y a qu'au 10⁴³⁷ où je suis bien quand on y était tous.

J'espère, maman, que vous n'avez pas été malade. Essayez de faire attention aux petites bouchées de gras, c'est mortel. Mais je comprends bien que c'est un supplice de ne pas manger à son goût. Et vos forces bien sûr ne peuvent pas tenir avec des toasts et des céréales. J'ai trouvé un jus fait d'une douzaine de fruits et de légumes, c'est très bon, et très nourrissant, j'en apporterai la prochaine fois. Ça vous aidera peut-être. On reverra aussi ce que le docteur d'ici m'avait dit à votre sujet, ce que vous pourriez manger.

Et Claude, comment est-il ? J'ai bien de la peine de le voir travailler si fort. Dites-lui de refaire encore ce mois-ci le versement au Fonds mutuel, j'ai de la misère à rencontrer l'homme qui s'occupe de ça ici. J'envoie ces 20 piastres pour ça.

J'espère que les géraniums sont beaux, que la petite épinette reprend vie, que tout le jardin lève. Ce sera un beau jardin. Pierrette est toujours gentille, mais mélancolique, elle n'oublie pas ses petits.

G

436. Comme la lettre suivante date du mercredi 12 juillet, on peut présumer que celle-ci date en réalité du 11 juillet.

437. Lapointe parle du rang X de son enfance où vivent encore des membres de sa famille.

137

À sa mère et son frère Claude

L'Acadie, mercredi le 12 juillet [1969]

Chère maman et cher Claude,

Je ne peux plus attendre leur réponse, je décide de rester ici. C'est trop fatigant de vivre ainsi dans l'incertitude. Et puis je n'ai plus envie d'y aller, du moins pas cette année. En fin de semaine dernière, je suis allé passer deux jours à Trois-Rivières et j'ai eu une drôle d'impression : je me sentais sourd tout à coup, je n'entendais plus les bruits de Montréal ou de Québec. J'étais là, perdu, seul, dans cette petite ville. Je pensais que j'aurais du mal à m'y habituer. J'ai acheté le journal de la place : rien à lire dans ça⁴³⁸. J'ai acheté une carte de la ville : je me suis promené, j'ai fait et refait le tour, suis allé dans la banlieue, le long de la rivière St-Maurice, j'ai vu de beaux coins, mais c'est près des moulins à papier et l'odeur du soufre m'a fermé les sinus net. Je suis revenu à l'hôtel et j'ai fait mes bagages.

Là, j'ai bien décidé de ne pas aller à Trois-Rivières, même si les conditions seraient excellentes. Hier encore, ce prof de là-bas que je connais⁴³⁹ et qui est un grand poète, m'a dit que j'avais ma place à l'Université, qu'on m'y attendait, et que le Recteur devait m'écrire d'un jour à l'autre. Mais cette lettre se fait trop attendre. Même si elle arrivait demain je ne change pas d'idée. Je reste au Collège une autre année. Mais je me suis bien fourré maintenant pour me trouver une maison ici. Il faut que je parte lundi, et je n'ai plus le temps de trouver ce que je veux. Le mieux, je crois, c'est de mettre mes meubles dans un entrepôt et de louer un chalet meublé pour le reste de l'été. J'y serais heureux, je crois. Je pourrais trouver un loyer tout de suite, mais tout de suite ça m'ennuie d'entendre les voisins se chicaner, se crier de manger de la merde... Et puis dans un loyer je ne pourrais peut-être pas garder ma belle Pierrette...

Bonjour à tous, et ne vous inquiétez pas, j'ai réglé un gros problème.

G.

438. Le quotidien *Le Nouvelliste*.

439. Pierre Chatillon, qui avait été embauché la même année.

138 À Pierre Chatillon

Saint-Jean, le 23 juillet 1969⁴⁴⁰.

Pierre,

Tu sais sans doute à l'heure actuelle, que j'ai dit au téléphone, ce matin, à M. Guilmette⁴⁴¹, que je n'irai pas à Trois-Rivières. Pas cette année tout au moins.

Je le regrette pour toutes les raisons que je t'ai déjà mentionnées, et surtout, et d'abord parce que tu es là. On aurait pu faire beaucoup, inventer, créer, avancer. Enfin on continuera de cette façon.

Au fait, j'ai trop longtemps attendu cette réponse qui, paraît-il, m'attend enfin chez Jean-Yves. J'ai attendu, j'ai mal vécu aussi. Et comme je ne pouvais pas retarder indéfiniment mon départ de l'Acadie, j'ai dû quitter le 14 : l'autre locataire s'y amenait. Je suis maintenant aux quatre vents, à l'hôtel, chez des amis, jusqu'au premier août, toutes mes choses à l'entrepôt. À partir de cette date, je serai dans un chalet, au bord du Richelieu jusqu'à la mi-octobre. Te donnerai mon numéro de téléphone.

Là, je pars pour quelques jours. Je vais me reposer un peu au bord de la mer, dans le Maine. J'essaierai de me retrouver.

Serai ici au Collège, « de garde », du 28 courant au 8 août. Si j'ai le courage d'aller à l'entrepôt, et si je les trouve, t'enverrai mes petits poèmes de jeunesse auxquels je tiens maintenant comme aux premiers reflets d'une maison, d'un été, d'une éternité que j'ai alors commencé de reconstituer mot à mot⁴⁴².

Je ne pourrai évidemment pas non plus profiter de ton chalet que tu m'as si aimablement offert pour la durée de tes vacances. J'en garde, je le répète, un extraordinaire souvenir.

Salut et bonne fin d'été.

G.

440. Rédigé à la main. Fonds Pierre Chatillon, Centre d'Archives Régionales, Séminaire de Nicolet.

441. Armand Guilmette (1925-2011) était le directeur du département de français. Il a écrit à Lapointe le 9 juillet pour lui offrir un poste au département. Critique et historien de la littérature, son épouse Bernadette Guilmette (Laperrière) et lui sont devenus des amis intimes de Lapointe.

442. Lapointe a rédigé des poèmes quand il était élève au Petit Séminaire de Québec. On peut les consulter dans son fonds aux Archives nationales à Trois-Rivières.

139

À sa mère et son frère Claude

Saint-Jean, le cinq août 1969.

Chère maman et cher Claude,

Je suis enfin installé au chalet depuis le 1^{er} août. C'est très beau et très plaisant. J'aimerais bien que vous puissiez y venir avec Claude. Il y a une petite chambre, une cuisine tout équipée et un grand salon bâti sur l'eau même. On se croirait parfois en bateau. C'est à mourir de beauté. Quand une chaloupe passe, il y a des vagues qui viennent rebondir sur les murs – ah des petites vagues! Je m'assois devant les fenêtres et je regarde les jeux du soleil sur l'eau. Les jours gris aussi c'est extraordinaire, et les matins quand tout est encore calme, et surtout les couchers de soleil : c'est très beau à s'arracher le cœur.

Le même jour je me suis empressé d'aller sortir Pierrette de prison. Elle était toute perdue. Puis, imaginez, elle a eu « son » nouveau durant son séjour à l'ombre. Deux petits noirs, déjà ravissants, nés le 21 juillet. Le premier soir, au chalet, elle m'a tenu réveillé toute la nuit : à tout moment elle cherchait à déménager ses petits qui évidemment éventraient les cris. Elle cherchait un petit coin où elle se sentirait en sécurité avec sa progéniture. Le lendemain soir le même manège a recommencé, puis elle s'est faite peu à peu à la place. Là, elle est chez elle.

Il fait beau presque chaque jour. Le vent est chaud et plein d'odeurs. La terre est chaude sous les pieds. Il y a un petit stand de fruits le long de la route, je m'arrête en manger, c'est mûr et plein de soleil. Il faudrait que l'été dure plus longtemps. Dans un mois tout sera fini.

Il me semble que je ne vous ai pas vus depuis longtemps. Samedi je monte. J'espère que vous ne travaillez pas trop, maman, et que vous pensez un peu à votre santé. Je pense à Claude qui doit travailler enfermé, que ça doit être dur. Je n'ai pas encore le téléphone.

à samedi

G

140
À Gilles Boulet

Québec le 12 août 1969⁴⁴³.

Monsieur le Recteur,

Votre lettre de la semaine dernière, toute pleine de générosité et d'attention, ne laisse pas de me faire rêver. Elle m'oblige presque à remettre en question ma décision, et du même coup je recommence à me « torturer ».

Je serais malhonnête, d'abord, de ne pas vous souligner combien je trouve humain et réconfortant et invitant le fait que vous attachiez autant d'importance à la poésie et à la création littéraire. Il serait peut-être enfin possible d'en vivre.

Je note aussi, évidemment, cette sorte d'« année sabbatique, à plein salaire, répartie sur deux ans », que vous me proposez, ainsi que ces cours qui ne pouvaient que me réjouir. C'est d'une générosité qui, je l'avoue, me coupe un peu le souffle ; et, en même temps, je m'en inquiète.

C'est là un bien gros avantage, en effet, et qui me mettrait peut-être par rapport à mes collègues du département dans une situation privilégiée. Comment pourrais-je me justifier ? Ce congé, venant du collège militaire où je travaille depuis sept ans, me paraîtrait dû ; vous ne pourriez me l'accorder, me semble-t-il, que sous forme de don.

Le lien moral, enfin, que je sentirais vis-à-vis de l'Université ne me paralyserait-il pas ? Il y a le fait aussi qu'il est bien tard, encore que je ne sois pas en dette avec cette institution, pour donner ma démission du Collège où, somme toute, on m'a bien traité.

Voilà donc des scrupules tout à fait naturels dont je voudrais, avec quelques autres sujets, vous entretenir de vive voix le plus tôt possible. Disons que j'essaierai de vous joindre par téléphone jeudi ou vendredi de cette semaine.

Vous remerciant de la confiance que vous me manifestez, je vous prie d'agréer, M. le Recteur, l'expression de mes sentiments respectueux et cordiaux.

Gatien Lapointe

a/s de M. Jean-Yves Théberge,
403, rue St-Michel,
St-Jean-sur-Richelieu,
QUÉBEC.

443. Cette dactylographie des archives est encore à l'état de brouillon, avec ici et là des interventions à la main.

141

À sa mère et son frère Claude

Bord de l'Eau⁴⁴⁴, mardi le 20 août 1969.

Chère maman et cher Claude,

Pauvre vous, vous avez encore eu une secousse! On dirait que vous ne pouvez pas être heureuse jamais. C'est décourageant. Vous avez passé votre vie à travailler, et maintenant c'est la maladie qui vous menace constamment. C'est pas ce qu'on appelle une vie. Je cordais le beau bois de bouleau que vous m'avez donné la semaine dernière et je pensais à vous. J'aimerais bien pouvoir vous empêcher d'avoir ces crises. Il me semble que les docteurs pourraient vous aider. J'espère que vous allez un peu mieux aujourd'hui, et que vous ne travaillez pas. Si vous le voulez, maman, je pourrais payer une femme qui viendrait vous aider tous les jours. Vous pourriez vous entendre avec elle. Moins fatiguée, vous seriez moins souvent malade, j'en suis sûr. On en reparlera cette fin de semaine-ci.

Dites à Claude que j'ai trouvé un genre de petit polo en ratine qu'il aimerait peut-être. Il pourrait le mettre pour aller travailler. C'est chaud, et ça n'a pas besoin de repassage. J'en apporterai un et s'il l'aime je lui en procurerai d'autres.

Moi, j'ai enfin fini de me torturer avec cette question de partir ou de ne pas partir. Je pars. Je saute. J'ai pris la décision hier, et aujourd'hui je commence à être content. Mais ce que j'ai suffoqué, surtout la semaine dernière! Ah, j'avais de la misère à respirer par moments. Les avantages sont tellement grands que m'offre l'Université de Trois-Rivières que je ne peux pas m'être trompé. On me donne tout compte fait 14 500 pour 3 mois de travail. C'est beaucoup. Et cela pendant deux ans. J'aurai toute la liberté que je veux, et la confiance et l'admiration de mes patrons. Je ne peux pas en demander davantage. Demain j'apprends la nouvelle au Collège. Je n'ai pas hâte du tout. Mais ça passera. Je suis plus fort qu'eux. En principe je m'installe le 30 août dans cette maison dont je vous ai parlé au téléphone. C'est à Champlain, un joli petit village presque mort. Près du fleuve. Les gros transatlantiques vont toucher presque au seuil de ma porte. Je vais les regarder passer, tout illuminés, avec Pierrette.

444. Lapointe se trouve dans son chalet, dans la région de Saint-Jean-sur-Richelieu. Le lieu indiqué pourrait être le nom d'un rang ou d'une rue de la région.

Jacques Castonguay⁴⁴⁵, le padré⁴⁴⁶, et Jean-Yves m'ont dit que j'ai pris la bonne décision. Ils sont étonnés de voir qu'on m'offre tant. Ils pensent aussi que j'ai une certaine valeur puisqu'on me l'offre.

Mon char commence à montrer des petits signes de fatigue. J'étais sur l'autoroute du pont Champlain cet après-midi et en freinant sec il s'est étouffé. Pas capable de remettre le moteur en marche. Et 4 travées d'autos qui fondaient sur moi! J'ai bloqué toute la circulation pendant quelques minutes. Tout à coup est arrivée une remorque derrière moi qui m'a poussé et le moteur est reparti. Je respirais mieux.

Bien je vous laisse, je vous raconterai en détails tout ce à quoi j'ai pensé avant de prendre cette grave décision. Ne travaillez pas trop, maman, et je vous embrasse bien fort. Salut à Claude et à Ladrie. Dites-lui que j'ai essayé de lui souhaiter bonne fête le 17, mais que les lignes étaient occupées entre Montréal et Québec. Lui avez-vous donné le petit clos?

G.

142

À sa mère et son frère Claude

Champlain, le 15 septembre 1969.

Chère maman et cher Claude,

C'est ma première lettre que j'adresse de Champlain⁴⁴⁷. Je devrais être heureux car c'est très beau ici et le travail y sera plaisant, mais je pense souvent aussi à l'Acadie où je ne suis plus et dont je n'écirai plus le mot. La vie nous mène où elle veut, et cela veut dire partir et mourir et souvent.

Suis bien descendu avec Mme Brousseau⁴⁴⁸. Elle parle tout le temps. Elle semblait contente que je m'occupe d'elle.

Vous donnerez à Claude ces quatre billets de hockey. Nous serons à la première rangée, mais je crois que c'est mal choisi. On aurait été mieux à la troisième ou à la quatrième. Trop près, souvent on voit mal. Mais j'espère de toute façon que nous

445. Spécialiste de l'histoire militaire canadienne, Jacques Castonguay a enseigné la psychologie puis est devenu doyen de cette faculté au Collège militaire royal de Saint-Jean. Le fonds Gatien Lapointe contient une lettre de lui datée du 30 octobre 1972, et dans laquelle il invite Lapointe au lancement à Québec de son dictionnaire de psychologie.

446. Clément Lockquell, un des correspondants.

447. Lapointe a signé son contrat d'engagement à l'UQTR le 22 août.

448. C'est possiblement la belle-mère de sa sœur Lucille, mariée à Paul-Émile Brousseau.

passerons un bon après-midi. Il y aura deux joutes pour le même prix! Claude va se régaler. Je veux qu'il en donne un à Raymond, et les deux autres à ceux qu'il choisira lui-même.

Je suis arrivé à midi après avoir flâné un peu à Québec qui était magnifique vu du bateau. J'ai fait un petit feu dans la cour. Pierrette avait l'impression de m'aider beaucoup. Elle cherche encore ses petits.

J'étais content de voir Lucille avec vous ce matin. C'est moins triste de partir quand je sais que vous n'êtes pas seule dans la maison. Ne travaillez pas trop, ménagez vos forces. Claude aussi.

G

143 À Pierre Chatillon

[5 février 1970⁴⁴⁹]

C'était beau mais depuis 4 jours, temps gris, vent froid, ciel fermé, mer forte. Ai trouvé petite pension provençale blanche, à 2 pas de la mer - tournée vers le sud, assez isolée. J'attends le soleil. Trop inquiet pour penser même aux Îles Bimini⁴⁵⁰. C'est l'Europe qui peut me guérir, pas ici. J'y vais cet été avec Claude. J'espère que tu n'es pas trop angoissé, que les cours t'apportent de la joie, que tu te sens capable de créer.

144 À Pierre Chatillon

[Floride, 9 février 1970⁴⁵¹]

Voyage qui me fait osciller de l'été à l'angoisse – *Le premier mot*, il me semble, c'est un appel au secours qui ne trouve pas ses mots. Même si je ne gagne pas, ce combat

449. Carte postale adressée de Floride le 5 février 1970. Le recto de la carte montre une photo du dauphin Flipper, personnage principal de la série télévisée américaine du même nom qui a été diffusée entre le 19 septembre 1964 et le 15 avril 1967. Fonds Pierre Chatillon, Centre d'Archives Régionales, Séminaire de Nicolet.

450. Archipel qui fait partie des Bahamas.

451. Carte postale tirée du Fonds Pierre Chatillon, Centre d'Archives Régionales, Séminaire de Nicolet.

a une valeur certaine. Connais-tu le *Trio no 2 en mi b majeur* et le *Quintette en ut* de Schubert ? Je croyais ne plus pouvoir voyager seul⁴⁵².

145

À Joseph Bonenfant⁴⁵³

Champlain, le 12 janvier 1971.

Cher M. Bonenfant,

Je reviens une seconde à mon histoire. Je reprends notre conversation que j'ai regretté l'autre soir d'avoir abandonnée si tôt puisque j'ai dû coucher à Sherbrooke – et quelle ostie de tempête le lendemain!

Ça m'intrigue cette apparition, cette naissance du poème. Comme si la terre et le temps, le souvenir et le présage, le ciel et le sol, les étoiles et les racines, l'ailleurs et l'ici, bref comme si les corps, ceux d'autrefois et ceux d'aujourd'hui, devaient s'étreindre pour que s'imprime ou que surgisse le mot, le paysage, la patrie!

Et cette vision, c'est la figure (sorte de fable aussi, et aussi de ressemblance profonde et authentique), c'est la flamme (épée également dans son geste de percer, d'éveiller et de connaître), c'est la fête (celle d'être – sans angoisse et sans fin), c'est la phrase (encerclant l'univers et le temps), c'est le feuillage-poème tout ensemble demeure et signe.

Et dans ce feuillage premier je crois voir, ancienne et future indistinctement, mon enfance (cette terre de signes et de symboles), l'univers entier et total, possédé, unifié, transfiguré, pressenti par la main et rejoint par la parole (et je sais que c'est toute la vie qu'il me faut ramener dans cette phrase), sorte d'au-delà que je dois recommencer ici et qu'à ma surprise je trouve déjà ici, comme si l'avant-vie était encore dans le présent, comme si le futur s'y profilait déjà, de sorte qu'ayant l'impression de le reconstituer ou de l'imaginer je ne fais que le reconnaître.

Reculant ainsi dans le temps, j'avance – j'avance à reculons! L'enfance, le regard premier et sauvage, l'insoutenable face-à-face n'est pas dans le passé mais à venir, toujours promis, vu parfois comme dans un éclair, palpé comme un corps qui s'exauce sous la main mais s'effaçant tout de suite, se brouillant, s'obscurcissant à l'instant même où il était le plus lumineux. La main m'indique par frissons, ai-je dit, mais est-ce le mot

452. La dernière ligne est illisible, elle se confond avec les caractères imprimés qui informent sur son recto. Celui-ci représente une carte des attraits touristiques la Floride.

453. Joseph Bonenfant (1934-2004) est un universitaire, critique littéraire, romancier et poète québécois qui a fait carrière à l'Université de Sherbrooke.

seul qui capte ? C'est au bout de mes doigts et au bord de mes mots en tout cas que je regarde comme si c'était dans cet espace privilégié que devait surgir l'événement. (*L'Avant-poème*⁴⁵⁴ dit à peu près ça).

Au fait, tout ce qui est essentiel et qu'on a vu ailleurs comme en rêve, éblouissant et fugitif, brûlant et autant indomptable qu'imprévisible, et qu'on ne retrouve plus qu'en éclats au long d'un frisson, cet essentiel, dis-je, il est bel et bien dans le temps, dans le sol, dans le sang (qui d'une manière sont eux-mêmes cet essentiel puisqu'ils l'ouvrent et le charnalisent). Et du reste comment pourrait-on le connaître céleste autrement que de forme terrestre ?

Il suffit, et c'est une grâce, d'étreindre comme il faut – d'amour et de rêve – pour qu'apparaisse cette figure, ce feuillage, cette flamme (la plus dépouillée et la plus simple qui soit) qui est la forme de beauté qui me hante et qui est en même temps (mais je dois m'égarer, tu m'expliqueras tout cela et le reste dans ton texte) le mot, l'outil, l'arme qui dévoile et qui reflète comme imprimé sur elle le chant des cieux devenu celui de la terre, la figure de l'au-delà faite chair et sang, le secret de l'inconnu reconnu dans la parole la plus limpide et la plus évidente – sorte de chant comme celui d'une source, d'une feuille, d'une flamme (dans *Le premier mot* ces passages me semblent écrits à l'encre rouge).

J'ajoute que dans cette étreinte surgit le mot dans lequel je nais, je veille, je prends corps et conscience. En dehors du mot, après chaque mot, je tombe dans le noir, dans l'inconnu, dans l'incompréhensible. L'éveil est toujours à recommencer, et il est sans fin, mais quelques éclats ont été arrachés néanmoins, et la promesse et le besoin de revoir et de retoucher se font plus pressants après chaque éclair, et deviennent aussi de plus en plus intolérables l'esclavage du quotidien, l'ordinaire du temps, le milieu du chemin. (Je le redis, seul l'extrême révèle, comme si les seuls mots immortels qu'on puisse trouver sont ceux mêmes qu'on va voler dans la bouche de la mort, id-est au creux du temps, du sang, du sol).

Ai-je trouvé tout au moins le premier mot de ce pays et de ce paysage, de cet au-delà et de cet ici-bas ? En ai-je fait une phrase (habitée et habitable) qui se déploierait en un cercle parfait et dont le point initial partirait de la terre, à mes pieds, et y reviendrait après avoir parcouru le tour du temps et le tour du monde – sorte de main-feuillage et flamme gardant l'invisible jardin⁴⁵⁵ ! Mais je ne sais trop, je m'aventure !

Enfin, chose étrange et qui m'effraie, tu le comprendras, ce feuillage dont je parle depuis si longtemps dans mes poèmes sans pourtant me répéter (« Je dis souvent la

454. Ce titre ne renvoie pas à une œuvre connue, à moins que Lapointe considère le texte « Le pari de ne pas mourir », texte en prose qui sert de préface au recueil *Le premier mot*, mentionné plus loin.

455. Composé en 1962 le poème « Le jardin invisible » devait faire partie d'un titre demeuré inédit « L'homme en marche ». Le poème paraît pour la première fois dans une anthologie de Guy Robert : *Littérature du Québec*, tome 1, Montréal, Librairie Déom, 1964, p. 220-221. Robert l'a repris en 1970 dans *Littérature du Québec : poésie actuelle* (p. 258-259), chez le même éditeur.

même chose⁴⁵⁶ » que Marcotte ne semble pas comprendre⁴⁵⁷) ce feuillage, dis-je, si j'avais pu le proférer ce jour-là, à l'hôpital, à la toute fin de mon enfance et au début de l'exil, aurait à coup sûr éloigné la mort, aurait même ressuscité. Mais il est resté pris dans ma gorge trop serrée. Le cri n'avait pu éclater de ma bouche⁴⁵⁸.

Incapable de parler, je suis allé prendre ce feuillage dans le jardin, près de la maison, – vif, vivant, vivace! – et je l'ai déposé sur la tombe de mon père. Il faut maintenant que j'invente (ou que je le réinvente) et que je le pose comme un mot souverain entre la mort et la vie sur chaque chose, sur chaque visage et qu'un jour, si je mérite d'être sauvé, qu'il me soit la céleste demeure, la terrestre éternité (dont le chant incompréhensible sera celui même de la musique de ce poème sans mort et pourtant si limpide que j'aurai pu faire) et, flamme vive, sans rive et sans fin, qu'il azure l'homme et la terre, qu'il délivre et couronne le front de la vie! Je vivrai alors à la fois dans une image, dans une parole et dans une maison enfin habitables⁴⁵⁹.

Je te laisse, je ne veux pas t'égarer dans tes propres sentiers de lecture de mes poèmes⁴⁶⁰. Comme je préférerais cependant que tu lises ceux qui viendront plutôt que ceux qui sont déjà publiés! Il me semble que j'arrive à la liberté de mon propre intime langage, que dans certains textes (inédits) je m'habite et me dépossède totalement, trouvant ainsi l'autre dans mon pauvre je, l'ailleurs dans l'ici, que je me dédouble, et cela dans un chant du corps si simple, sous la forme d'une aile si transparente et si familière qu'on croirait la connaître depuis toujours, mais une aile facilement brouillable aussi comme si le cristal dont elle est faite chantait clair et nu ou ne chantait pas du tout, comme si la ressemblance première ne pouvait que se révéler totalement ou s'éclipser.

J'y arrive, t'ai-je dit, mais l'aventure, tu le sais, n'est pas facile. La littérature est tout ou rien, dit Bataille, et que c'est vrai⁴⁶¹! J'ai juré pourtant d'en sortir vainqueur. J'ai juré de voir et de dire, alors que je sais qu'on ne peut que dire: j'ai vu, je vois

456. Ce vers est tiré de « Parier c'est garder espoir » publié dans *Le temps premier* (1962).

457. Lapointe fait référence à un passage du livre *Le temps des poètes* (Montréal, HMH, 1969), dans lequel Gilles Marcotte reprend un des vers de *Le temps premier* (« Je dis souvent la même chose ») pour conclure: « Et son œuvre, en effet, qui comprend déjà cinq recueils, se présente comme une suite de variations – tantôt gonflées presque à la mesure de l'épique, tantôt retombant dans une sorte de murmure indistinct –, sur l'affirmation du vouloir-vivre primordial. » (p. 145). C'est peut-être la phrase qui précède cette citation qui a choqué Lapointe: « mais contrariée [sa poésie] par un malaise radical, qui la conduit parfois aux frontières du balbutiement. »

458. Lapointe fait référence au fait qu'il a été incapable d'adresser la parole à son père, avant que celui-ci ne décède, le 30 août 1944. Le garçon était alors âgé de 12 ans.

459. Lapointe projetait de réunir l'ensemble de son œuvre poétique dans un triptyque qui porterait ces mêmes titres: « Une image habitable », « Une parole habitable » et « Une maison habitable ».

460. Bonenfant est en train de préparer son article de fond sur la poésie de Lapointe (voir « La passion des mots chez Gatien Lapointe », *Livres et auteurs québécois 1970*, Montréal, Éditions Juponville, p. 248-254).

461. Georges Bataille (1897-1962) est un intellectuel français qui a écrit, dans son avant-propos à *La littérature et le mal*: « La littérature est l'essentiel ou n'est rien. » Les thèmes qui traversent son œuvre (le mal, le sacré, l'érotisme) ont marqué le XX^e siècle.

étant insoutenable, puisque l’au-delà ne semble pas avoir de place ici-bas, puisque notre seulement-humaine nature ne peut tolérer l’infini céleste. C’est notre grandeur cependant, dirait Baudelaire⁴⁶², d’avoir été parfois et à peine le temps d’un éclair de nature divine, quitte à devoir par la suite vivre parmi les mortels, blessé, marqué, et comme infirme désormais.

Je t’envoie ces textes que tu connais sans doute déjà, et peut-être pas non plus.

Te répète que j’ai été content de te connaître, toi et ta famille. Il y a en toi, me semble-t-il, et douloureusement opposés, un intuitif qui ne demande qu’à voler et une sorte de « savant » qui s’obstine à marcher pas à pas et à vouloir tout ex-pliquer (sortir des plis, dirait Cécile Cloutier) – mais pourquoi au juste ? C’est aussi l’impression que j’ai eue en lisant quelques pages de ton livre pour lequel je te remercie encore⁴⁶³.

Ah, si la divine image suffisait à nos vies, et sans que nous ayons l’humain besoin de la comprendre logiquement ! Si on se contentait de franchir d’un seul coup, comme la fervente affirmation le fait, cet espace que la pensée dialectique ne peut parcourir et conquérir que très lentement et si partiellement au fond ! J’ajoute que ces forces contradictoires entre lesquelles se meut la connaissance dialectique sont déjà si proches les unes des autres, réconciliables et déjà même réconciliées, alors que le chemin du connu à l’inconnu, du terrestre au céleste, du compréhensible à l’incompréhensible est infini ! C’est toute la distance entre le réfléchi et l’instinctif, ce dernier toujours menaçant parce qu’imprévisible, inexorable, fatal ; l’autre rassurant parce qu’une raisonnable au fond. Devant l’un on se sent vulnérable et on s’inquiète comme devant la foudre toute proche ; on reste sûr et sans blessure devant l’autre. Moi aussi, j’ai besoin de comprendre. La preuve ? cette longue lettre ! Et pourtant, des fois, tu le disais l’autre soir, vivre sensoriellement (même si c’est obscurément éblouissant !), au plus vif et au plus noir tout ensemble, comble, et alors nous entrons et nous demeurons.

Salut donc, et j’espère continuer cette conversation bientôt, car j’ai tant de choses à découvrir et que tu me raconteras. Te signale le numéro 42 de *Liberté*, nov-déc 1965, où j’ai des réponses à un questionnaire qui pourraient t’intéresser peut-être au même titre que celles au questionnaire *Marcel Proust*⁴⁶⁴.

Gatien Lapointe

462. Allusion au poème « L’albatros » de Charles Baudelaire qui propose une allégorie du poète : « prince des nuées » quand il vole, mais « maladroit et honteux » lorsqu’il marche sur terre.

463. Joseph Bonenfant, *L’imagination du mouvement dans l’œuvre de Péguy*, Montréal, Centre éducatif et culturel Inc., 1969. Bonenfant a dédié un exemplaire de son livre à Lapointe, le 6 janvier 1971.

464. « Les poètes et le roman », *Liberté*, vol. 7, n° 6, novembre-décembre 1965, p. 508-521. Le témoignage de Lapointe se trouve aux pages 509-510.

146 À Joseph Bonenfant

Le 9 mars, à Champlain [1971⁴⁶⁵]

Cher M. Bonenfant,

Voici un article sur Starobinski⁴⁶⁶ qui t'intéressera, j'en suis sûr.

Lancement des 3 recueils et ouverture officielle des Éditions des Forges un peu modifiés : grand récital de mélodies et de poésie remis à octobre⁴⁶⁷, mais lancement quand même le 7 avril (mercredi) de 5 à 8 heures, et pas tout à fait ordinaire.

Vous attends. Vous ferai une chambre nuptiale!

À bientôt,

Gatien Lapointe

147 À Joseph Bonenfant

[Trois-Rivières, le 11 février 1971⁴⁶⁸]

NOTES SUR LA PASSION DES MOTS⁴⁶⁹

1.A- Intuition juste. Juste dans le sens que tu développes, et avec précision, dans ton texte.

Juste aussi par le mouvement qui me pousse à rechercher l'instant, l'instant régnant⁴⁷⁰, et, sur le plan de l'écriture, à m'approcher d'une forme aphoristique où chaque vers

465. Lettre manuscrite, Fonds Joseph Bonenfant, Archives de l'Université de Sherbrooke.

466. Jean Starobinski (1920-2019), professeur et essayiste suisse qui a fait carrière à l'Université de Genève. Il a publié cette même année plusieurs ouvrages marquants en théorie littéraire. L'auteur de l'article est Pierre Daix, mentionné dans la lettre de Joseph Bonenfant du 26 mars 1971, Fonds Joseph Bonenfant, Université de Sherbrooke, Service des Archives.

467. Le 30 octobre, Lapointe organise à l'UQTR un récital intitulé « Le vaisseau du soleil ». Il a également conçu et dessiné l'affiche du spectacle.

468. Lettre non datée, mais Bonenfant la rappelle dans l'étude qu'il consacre à Lapointe.

469. Lapointe commente dans cette dactylographie l'étude que Bonenfant lui soumet avant de la publier : « La passion des mots chez Gatien Lapointe », *Livres et auteurs québécois*, 1971, p. 248-254.

470. Un poème du recueil *Le temps premier* porte ce titre. Il n'y a pas de trace du premier intitulé.

serait entier et autonome. Le besoin d'affirmer, de risquer, de parier, basé sur cet absolu qui me brûle, ne me semble pas étranger non plus à cette recherche de l'instant qui ne peut éclore que d'un coup.

Et pourtant, et tout contradictoirement, je voudrais toute la journée, et découverte et habitée pas à pas ; je voudrais l'éternité rendue de chair et de terre au temps que nous connaissons. Et c'est alors, je crois, que le poème s'allonge, que le nœud se dénoue lyriquement, que la note retrouve toute sa mélodie. Comme si après avoir ouvert toutes les portes, j'avais le besoin de les refermer, passant ainsi des preuves rassurantes du monde extérieur à l'incertitude de la conscience, de l'enthousiasme invincible à la remise en question. Est-ce la hantise de l'échec, de la mort, qui me pousse ainsi à me replier au plus obscur de moi-même ? L'arbre aussi se replie vers la terre, tout comme la flamme sur sa source.

Mais comment unifier ces deux mouvements contraires ?

1.B- « Tout en conservant aux premières œuvres le caractère qu'on leur connaissait déjà », dis-tu. J'ai dit dans le *Pré-texte*, aussi appelé *La source et le soleil*⁴⁷¹, que je n'avais rien ajouté à ces petits tableaux de jeunesse. En effet, je n'ai que dépouillé, dé-nudé, dé-compliqué. J'ai essayé de rendre à ces textes toute la fraîcheur de sensation dans laquelle je les ai vécus mais je les ai embrouillés – et pour quelle raison donc ? – en les formulant. J'ai débarrassé ces poèmes de ces complications prétentieuses (qui ne peuvent être du reste que fausses prouesses verbales, qu'inutiles contorsions syntaxiques, qu'énervantes simagrées de la conscience!), complications qui masquaient la naïveté, la spontanéité, la simplicité qui sont celles même de la vie et du corps, et que je voudrais retrouver dans toute œuvre. Je voudrais que toute œuvre soit immédiatement lisible, qu'elle tombe sur le sens. Cette écriture simple, et linéaire en un sens, n'exclut pourtant pas la nuance, ni la complexité, ni même la contradiction, dans son cheminement vers l'inconnu. Elle est comme le frisson qui dévoile sans expliquer, qui indique sans prouver, qui rend une présence sans la justifier. Ce qui est alors éclairé et réchauffé sous-tend la part d'ombre et de mystère. Je voudrais une parole qui s'ouvre à l'infini de la sensation sans jamais qu'elle s'enferme dans un système idéologique quelconque. Écrire comme une émotion jaillit spontanément, comme un corps frissonne sans se demander pourquoi, comme les racines s'envolent et comme l'oiseau plonge, et cela au plus fort du risque parce que fait naïvement, et ce mouvement trouve l'essentiel parce qu'il risque le tout. L'EXIGENCE TERRIBLE DE LA SIMPLICITÉ QUI NE PEUT EXPRIMER QUE L'ESSENTIEL! Aussi l'image ne peut-elle sourdre que d'une sensation libre et nue, pas fracassante parce que sans promesse ni arabesque extérieures. J'affirme qu'il faut une technique mais aussi une grande naïveté pour accéder à la beauté. Et tout ce qui est beau me paraît d'une étonnante simplicité. Le paysage, ou la phrase, ou la maison que je recherche me viendra d'instinct mais d'un instinct bien sûr qui aura retrouvé une innocence perdue. Ce chemin est long. Cet éveil ne se fait pas d'un coup.

471. Ce texte, demeuré inédit, présente les deux premiers recueils de Lapointe, *Jour malaisé* et *Otages de la joie*.

2- « Une thèse, dis-tu, cherchera le sens de ces remaniements ». Je ne crois pas avoir altéré leurs significations, je ne les ai que dégagées mieux.

3- Peut-être ajouter l'étude de Pierre Morency in *La jeune poésie*, Radio-Canada, janvier 1969⁴⁷² ; celles de Jean Ethier-Blais ; *Le Devoir*, 8 septembre 1962 et *Le Devoir*, 6 mai 1967⁴⁷³ ; celle de Jacques Blais : *Le Soleil*, 4 novembre 1967⁴⁷⁴. Quant aux entrevues, peut-être ajouter celle parue dans le numéro 42 de *Liberté*, novembre-décembre 1965⁴⁷⁵ ; celle faite avec Jean-Yves Thériage dans *La Presse* du 18 novembre 1967⁴⁷⁶.

4- « Reprendre à son compte », oui, mais sensoriellement!

5- « Impossible de montrer ». Exact, me semble-t-il. Je ne procède pas par un mouvement dialectique, tu le sais, mais par affirmation (à la fois passionnée et bien fragile, cette affirmation), par défi, par pari, par saut, par soubresaut. D'où la nécessité de recommencer chaque fois à zéro. Mais chaque fois un peu plus identique à moi-même, un peu plus libre. Dévoré d'absolu, il me faut tout voir et tout avoir d'un coup, sinon j'efface et je recommence, comme si chaque fois j'épuisais le temps et mon sang dans toute la courbe de leur cycle et les reprenais à leur début, ainsi de ma vie à son premier pas et d'un instant jusqu'au terme de sa route.

J'aimerais pourtant être capable de pouvoir continuer, de m'accepter dans une continuité où l'approximatif, l'imperfection, l'erreur même auraient le droit d'exister. Si je me sauve ce sera d'un coup et, paradoxalement, ce salut sera l'addition des petites victoires que j'aurai de poème en poème gagnées. On « ressasse », oui, mais en cernant et dénudant, je pense, de plus en plus. Je trouverai d'un coup comme cet arbre un jour « se réveille(ra)⁴⁷⁷ en pleines feuilles », et plein d'oiseaux, et de fleurs, et de fruits! Pour le moment, id-est jusqu'à 64 environ, je m'assure de l'élémentaire, des racines et du tronc. Naïf et confiant, cet arbre verdra au printemps.

Mais cet arbre n'a-t-il pas déjà (avant 64) rêvé de ses feuilles et de ses branches et de tout l'azur qu'il peut porter ? Ou alors serais-je, homme, cet arbre et, poète, ce feuillage bruissant parfois de vie et d'éternité ? Pourtant non, je ne peux pas les séparer facilement. Ils forment un tout.

472. Cette émission, tirée de la série *La nouvelle poésie* (1968-1969), a été diffusée le 21 janvier 1969 à la radio de Radio-Canada. Le texte a été composé par Morency dans une réalisation de Michel Gariépy. Le fonds d'archives contient une copie des 15 pages de transcription de l'émission.

473. Jean Éthier-Blais, « *Le temps premier* de Gatien Lapointe », *Le Devoir*, 8 septembre 1962, p. 13 ; « Les lettres canadiennes-françaises : *Le premier mot* », *Le Devoir*, 6 mai 1967, p. 15.

474. Jacques Blais, « *Le premier mot* de Gatien Lapointe. La tragédie d'un homme humilié », *Le Soleil*, 4 novembre 1967, p. 26.

475. « Les poètes et le roman », *Liberté*, vol. 7, n° 6, p. 508-521 (voir p. 509-510).

476. Jean-Yves Thériage, « Gatien Lapointe : « Je cherchais à définir mon pays ». Une interview de Jean-Yves Thériage », *La Presse*, 18 novembre 1967, p. 23.

477. La mise entre parenthèses est de Lapointe.

6- L'enfant, ne dit-il pas aussi : comment cela s'appelle ? Et dans ce nom il a la réalité et l'essence. Un mot, comme tout être, a un corps et une âme bien définis. Chaque matière possède en elle le mot et la matière qui l'exprime : « À la matière même, dit Nerval, un verbe est attaché⁴⁷⁸ ». Dégager et proférer ce mot, ce verbe, cette forme qui y sommeille, c'est l'affaire de l'homme. Le monde, je le crois aussi, a besoin de l'homme : c'est l'être qui cherche dans l'existence une place, dirait Jacques Brault.

7- Davantage qu'un signe, le mot n'est-il pas la matière elle-même ? Devenant alors cette matière, c'est par le frisson dont je serai parcouru en la touchant que je trouverai ce mot qu'elle cache.

8- Bien sûr. Devenant cette matière (en soi obscure et informe), en éveillant le mot qui y dort, je deviens aussi, dans un commencement de conscience, de lumière et de chaleur, ce mot lui-même. Et alors je peux tenter une parole.

9- « Sa matière est la terre », dis-tu. Elle est le corps aussi. Et le temps aussi. Tous trois indissociables au niveau de l'aventure qui se développe et se totalise.

10- Le mot qui s'éveille de cette matière première que tu nommes justement la terre ne serait-il pas aussi le feu, n'aurait-il pas en tous cas la forme d'une flamme et, sur d'autres plans, la forme d'une aile ou d'un feuillage – toutes figures qui, me semble-t-il, se superposant, donnent la présence totale d'une main qui régnerait sur les mondes. Mais qui est elle-même parcourue de sang et de feu, d'envols et d'enracinements. Main qui ressemble, j'en suis sûr, à un arbre. C'est comme un arbre qu'un jour du reste, retournant la mappe, j'ai vu le fleuve – bras et main traversant le pays et s'ouvrant sur la mer qui ramène en moi le paysage perdu – ou qui m'y conduit. Et cela, c'est une flamme debout. C'est un arbre debout. C'est une phrase debout. C'est une main (l'homme) debout.

11- « Accord avec la terre ». Cela m'éblouit. Humus donc ! Tu me fais découvrir le corps de ce mot qui est la première matière que j'ai palpée, jeune, avec un étonnement dont je retrouve en ce moment toute la force. Tu me fais redécouvrir ce charnel frisson qui m'avait illuminé, qui m'avait ouvert un vertigineux horizon et qui aussi m'avait jeté dans cette fascinante et inapaisable nostalgie.

12- Un vers, je le répète, doit être autonome, doit pouvoir se tenir seul, bien que subissant dans son mouvement la force du précédent et poussant lui-même le suivant, exactement comme les vagues s'épaulent les unes les autres pour parvenir à la rive. Un vers doit être entier en soi. On doit pouvoir le tenir dans sa main comme un feuillage – feuillage ou flamme se mêlant à la main et la prolongeant, sang et sève mêlés, à l'infini de la vie !

13- Très belle image. Ces mots en flamme balisant cette sorte de voie royale qui me conduit vers le paysage premier, vers l'enfance retrouvée et réinstallée ici, m'éblouit.

478. Vers extraits du poème « Vers dorés », parus dans *Odelettes* (1853) de Gérard de Nerval. Ils sont reproduits dans une des épigraphes du recueil *Arbre-radar* (1980).

Chaque mot (et donc chaque matière d'ici s'éveillerait alors)⁴⁷⁹, s'ouvrirait, montrerait cela qui fut et qui devient, qui advient, le rendant palpable et visible, audible, goûtable et odorable – et cela dans la chaleur et dans la lumière sans défaut!

14- « Le mot survit à la phrase ». Oui, en un sens, mais c'est la phrase, me semble-t-il, qui organise les significations, qui unifie ou rassemble les divers éclats des mots qui s'entrechoquent, s'enlacent, s'embrasent [sic], et c'est la phrase qui règne. C'est elle qui crée le lieu indéfectible. Empruntant aux mots leurs feux c'est elle qui les allonge en un éclair durable. Les mots, eux, crépitent, éclatent, étincellent, verts et rouges tout ensemble, ou magiquement dorés! Il faut alors, me semble-t-il, en faire un faisceau, une gerbe, un feuillage. Un feuillage de flammes, cela me plaît : il donne à la fois et la chaleur et la lumière de cet été-là. Prenant appui sur la terre alors même qu'il va chercher le ciel, il est la suprême figure de ce secret (parole) volé aux dieux et rendu quotidien aux hommes. Sur le plan esthétique, ce feuillage-flamme ne garde que l'essentiel, et pousse et vit parmi les hommes, à hauteur d'homme, et peut se transmettre de main en main.

15- Un chant aussi. En tous cas un espace creusé à même le temps. Espace et temps alors unifiés comme s'unifiaient tout à l'heure les quatre éléments.

16- Très juste.

17- J'ai emprunté à la nature ce que dans mon enfance paysanne ce que j'ai d'abord vu en elle : le travail des bêtes, des sources, des plantes, des oiseaux, du feu, du soleil, du vent, des nuages, des arbres, des noyaux qui germent. Enfant, regarde, je plantais des tiges et trop impatient, je les déterrais pour voir et toucher la vie des racines, et je rentrerais en attendant le miracle. Et ce miracle il s'opérerait en moi autant que dans la terre et dans le temps. La première feuille apparue, c'était une fête, mais alors si grave, si proche des larmes! (Est-ce que c'est [sic] des mots que je regardais naître ?)

J'ai aussi emprunté ce que faisaient les miens autour de moi : planter, semer et moissonner. Mais dérocher, aussi, désherber, aplanir. Faire de ce champ une belle feuille blanche où des mots pousseraient bien. D'où une écriture disait André Major⁴⁸⁰, paysanne ; faite, j'ajoute, comme un sentier de labour – sorte d'éclair parcourant et ouvrant la terre, la mettant à vif, au plus proche du miracle qu'elle pouvait produire ; sorte de lèvres de la terre, aussi, toutes palpitantes et murmurantes, à la fois horizontales et verticales, comme un mot qui sortirait debout du sol et s'étendrait pour former un abri, comme cet arbre-éternité qui émergerait de la bouche du temps, comme le secret des dieux jaillissant en une gerbe éblouissante!

Je reprends ce que j'ai oublié en cours de route. Au fond de ce sillon se trouve le noyau, le mot, l'étincelle que je vais éveiller, et en même temps je vais l'y planter, comme si créer c'était encore se souvenir! Et ce mot poussera comme une flamme,

479. La parenthèse fermante a été omise. Je l'ai insérée à cet endroit, mais ce choix demeure hypothétique.

480. Major n'a pas publié sur l'œuvre Lapointe, à ma connaissance.

comme un feuillage, comme une main rayonnante, sorte de gerbe disant dans son plus limpide murmure le chant des cieux reconnu ici-bas parmi notre misère et qu'on va déposer immortelle sur notre tombeau.

18- Est-ce lumière ou feu ?

19- L'enfance (et l'aile d'eau ou de flamme qui m'y amène, et l'une dans l'autre indissociablement fondues) est en soi un absolu. C'est la liberté et le bonheur d'avant toute dualité, toute épreuve, tout exil. L'arbre ne m'est pas une image malheureuse. C'est l'image de l'homme dans la vie quotidienne, en pleine bataille. L'arbre me renvoie l'image de l'homme qui lutte d'abord pour ne pas mourir (moi et nous tous collectivement : personne ici ne pourra se sauver individuellement avant que le pays lui-même ne le soit, mais c'est l'artiste bien sûr qui le fera avant même le politicien qui ne peut agir que postérieurement à cet événement proprement dit), oscillant dans les vents, agressé de partout, blessé, saignant de partout mais qui s'enracine d'abord, qui s'assigne et s'assure un espace précis, qui tombe, je l'admets, à la fin du *Premier mot* (63-64), mais il n'est pas mort : il crie NON, et nous ne sommes qu'à cette date-là, j'ai encore du temps avant même de rejoindre aujourd'hui, avant même de mourir peut-être ! Cet homme se relève, si j'ai bonne mémoire, dans *Le premier mot II* que je publierai à l'automne⁴⁸¹.

Et si ce pari me semble difficile, c'est qu'enflammé d'absolu je passe du tout au rien (les deux mots essentiels de *Jour malaisé* avec le verbe glisser)⁴⁸². Mais ce pari ne m'est pas impossible, bien que je ne puisse espérer que désespérément. Plus ce pari est difficile, plus il m'exalte. Comme si le multiple et constant obstacle n'était là que pour permettre aux feuilles et aux fleurs de l'été d'éclater plus totalement.

20- Je ne l'ai jamais dénudé⁴⁸³. Je ne l'ai jamais vu encore – ou si peu souvent – en pleines feuilles. On dirait qu'il trouve ses feuilles dans la mesure où, je retrouve ou imagine mon enfance elle-même : ce lieu de dessous la coupole d'un arbre, mon enfance elle-même arbre ! (J'y arrive, je crois, à ce que je veux dire). Avançant sur l'eau, je vois surgir – futur et ancien pourtant – cet arbre-là, tout comme en faisant l'épreuve du feu, donc en traversant l'eau et en traversant le feu, id-est en me rappelant et en imaginant, condamné à ne voir qu'au bout des ténèbres. Mais attends, veux-tu ? Paysan, je m'éveille lentement. Cet arbre-enfance, je jure de le retrouver en entier ! Je l'ai déjà revu dans quelques poèmes – les meilleurs, me semble-t-il. Puis j'ai écrit depuis 64. Le périple cependant est long. Et à quoi me servirait de tricher ? En plus, plus je m'approche de mon identité propre, de ma plus intime ressemblance, et du même coup de mon propre langage, moins je me sens capable d'orienter moi-même mes poèmes. De plus en plus souvent ils se font eux-mêmes.

481. Projet non abouti.

482. Si « tout » compte de nombreuses occurrences, en revanche, on n'en trouve aucune de « rien ». En revanche, le mot « néant » est souvent présent.

483. « La poésie de Gatien Lapointe ne résiste pas toujours à la tentation de dénuder l'arbre de son feuillage. » (Bonenfant, 1971, p. 252.)

Cet arbre, je l'ai vu pour la première fois, enfant – et c'est sans doute là mon premier souvenir visuel – en été et tout en feuilles, incompréhensiblement et si simplement radieux! Mais un jour, après la mort que tu sais⁴⁸⁴ je l'ai vu, comme pour la première fois aussi, nu, en hiver, mais tenacement vivant. Je l'ai vu comme j'étais alors moi-même sans doute : seul soudain et luttant pour sortir du noir et du froid où cette mort m'avait plongé. (Ce n'est pas par romantisme ou facilité ou caprice que l'été me fascine et que j'écris surtout quand une lumière bien précise se fait en moi – celle d'espérer, d'être capable d'espérer, même désespérément, surtout désespérément – et au dehors – lumière du plein été ou du matin qui s'affirme sans être capable toutefois de bien cacher sa vulnérabilité et son incertitude ; c'est dans cette double lumière, dis-je, que je revois et que j'imagine le plus justement).

Je l'ai vu cet arbre – il faut que j'ajoute ceci – dans sa forme élémentaire, fondamentale, linéaire ; racines, tronc, branches, et dans la tempête, tel que ma pensée, peut-être, va d'instinct aux schèmes les plus fondamentaux et les plus évidents, voyant vite le caractère mortel, bien que nécessaire, de l'enveloppe, du dessus, de l'apparence. Je vais d'instinct au tragique dont cette mort en question m'a rempli et contre laquelle je me défends par des flambées d'enthousiasme, par des gestes vulnérablement affirmatifs, par des paris qui m'obligent à rassembler et multiplier mes forces. Je sais que l'essentiel, que le fondamental est tragique, mais que je dois l'habiter dans la joie – je libère un à un ses otages, crois-moi⁴⁸⁵.

J'ajoute que cet arbre, vu et reconnu en plein hiver, rêvait déjà de l'été et de toute son odorante verdure. Je t'accorde, toutefois, que je n'ai trouvé que des moments (des vers) de sensualité et de joie et que dans l'ensemble, jusqu'à 64 environ, c'est une image austère sinon tragique qui s'en dégage, malgré son apparence d'enthousiasme et de victoire. Ah! si les gens voyaient comme ce je affirmatif est vulnérable!

21- Elle a été retenue quelquefois⁴⁸⁶. Elle promet de se réaliser entièrement – et j'en ai le temps! « Je ne demande que du temps », ai-je dit dans le poème « Du sol à la première branche. / Je ne demande qu'à aimer⁴⁸⁷ ». Et pouvoir aimer c'est être capable d'abord de vivre dans cette lumière bien précise dont je t'ai parlé plus haut : celle de cet été en moi et au dehors de moi. C'est vrai, j'ai besoin de faire le point ces années-ci, et je sais que tu penses à cela sans l'écrire et je comprends même les raisons que je te vois imaginer : mais non, je ne suis pas rendu encore au bout de mon chemin : c'est une pause que mon âge et que notre histoire s'imposent. Je rebondirai car je découvre d'où je suis parti et vers où je dois obscurément aller⁴⁸⁸.

484. Allusion à la mort du père de Lapointe, en 1944.

485. Allusion au recueil *Otages de la joie*.

486. Lapointe répond peut-être à cette affirmation de Bonenfant : « Car l'arbre est la promesse qui rapatrie sans cesse l'homme vers la terre. » (1971, p. 253)

487. Poème qui fait partie de la section « J'appartiens à la terre », dans *l'Ode*.

488. Lapointe n'a pas publié de recueil depuis 1967.

22- De l'homme qui lutte, oui ; celui qui se met en marche vers l'été, qui prend feuilles mot à mot et qui s'éclaire et de ses blessures et de ses propres fleurs.

23- En ce moment précis du *Premier mot*, c'est un arbre assailli et parcouru de mort, mais dont les feuilles sont si vivement rêvées qu'elles ne peuvent pas ne pas être réelles (c'est bête, je voudrais que tu me croies sur parole, car je ne peux pas mentir en trouvant ces mots!). La vie gagnera, puisqu'un seul de ces instants, ai-je écrit, efface la mort ou tout au moins la tient en échec.

Une œuvre est un instant, une étape aussi, bien qu'à d'autres moments, je la vois comme un absolu (j'aurais dû écrire livre plutôt qu'œuvre). Un livre est un cheminement. L'image que j'ai donnée de cet arbre, si elle est âpre, ne me paraît pas malheureuse. Je la voudrais exaltante (et j'ai reçu plusieurs témoignages qui me le disaient). Je la voudrais défiante et qu'elle soit à l'exacte mesure de la force de combat que je mène et de la force de la vie qui m'appelle et me fascine.

24- Il dit NON après être tombé, et ce NON à la mort n'est-il pas un OUI à la vie ? Je n'y vois aucune défaite irrémédiable.

25- Et de recommencer.

26- Cette phrase m'a effrayé pendant plusieurs jours⁴⁸⁹. Si cet arbre meurt (c'est ainsi que tu l'as d'abord vu) c'est comme au cours des saisons et comme dans notre vie saisonnière, et pas d'une mort définitive. (Rappelle-toi, je ne me vois pas dans une continuité – sinon dans l'œuvre entièrement déployée – on me rêve dans un instant absolu.

Mais cet arbre trébuche ici, il est secoué et même renversé ; mais il n'est pas mort. Il laisse entendre, me semble-t-il, dans son entêtement à garder la parole, qu'il se relèvera. La vie déjà crie par cette ligne rouge de son dos sur le blanc inhabitable et angéliquement pur de la neige. En plus il dessine un fleuve ou une source quelconque où il ira boire, et revoir au bout (et au fond) de l'eau l'enfance et l'azur premiers. Après, il se remettra en route.

27- « Cet arbre retourne à la terre », dis-tu. Il va toucher de la main la terre pour, comme par miracle, retrouver la grâce, la force, l'espoir. Antée, a-t-on déjà dit, et c'est vrai, me semble-t-il⁴⁹⁰. Quant à la mort définitive (ou de moi ou de mes poèmes), je souhaite que ce ne soit pas d'elle que tu parles ici, car je ne peux pas mourir avant que ce faisceau de flammes vives ne soit planté, et vivacement, quelque part ici, tout près, à hauteur d'homme, et que chacun puisse le reconnaître dans de par sa familière simplicité, et le prendre dans sa main comme un drapeau, comme un soleil levant, comme une épée, comme un mot souverain qui l'empêchera de mourir ! Je déraile ?

489. « Si l'arbre souffre aussi, je suis moins seul », un vers que Bonenfant cite du *Premier mot*.

490. Maximilien Laroche, « Le pays : un thème, une forme », *Voix et images du pays*, vol. 1, n° 1, 1970, p. 109.

28- Chute momentanée⁴⁹¹!

29- Pour habiter, pour posséder, pour y installer l'éternité. Faire de cette demeure une sorte d'enfance sans mort pour l'homme futur. Un homme d'avant l'ignorance, d'avant la souffrance, d'avant cette trop malheureuse humaine histoire qui a fait de l'homme un mort qui se croit vivant.

30- Et que dans cette demeure il y ait l'éternité retrouvée⁴⁹². Car le temps, il faut me croire, c'est ma plus vive plaie.

31- Et ce lieu (sous la coupole de cet arbre-enfance) c'est une phrase, ou un poème. C'est cet arbre vivace de « J'appartiens à la terre II⁴⁹³ » – sorte d'idéal que je n'ai peut-être pas encore accompli, mais auquel j'aspire obscurément et de toutes mes forces. Et s'il était un jour le plus habitable de tous ceux que nous connaissons! J'ai fait un bout de chemin depuis ce temps où dans mes poèmes tu t'es arrêté et il y a encore, je l'espère, du temps devant moi. Mon petit sentier de montagne ou ma source s'en allant vers la mer avancent – obstinément. Je suis lent, je ne travaille que par coups, je suis paysan, la neige parfois m'arrête, d'autres fois c'est une tempête de mai qui m'abat – momentanément. Je pousse et j'écris comme un arbre.

32- Feuillages de lumière où je prends demeure. Mais lumière tempérée : en quel sens au juste ? Humanisée ? Habitable ? Sans excès ? Trouvée dans l'extrême mais rendue habitable ? D'accord.

33- Sombre intimité ? Non, lumineuse plutôt, révélée, régnante! Oui, elle est noire aussi.

34- Cette intimité c'est pour moi le lieu du secret surpris, de la ressemblance retrouvée, du je coïncidant avec l'autre exactement, de l'homme reprenant le visage de son enfance, de la terre enfin azurée, de la profonde patrie, de l'éternité rendue à son humaine figure, du dieu fait homme ou de l'homme sacré dieu.

35- Le sol, le sang, le temps, oui, font un seul et même tremblement! J'en ferai, je te le jure, une demeure d'éternité.

36- Ton texte est une demeure. Familière et secrète à la fois. Comme si j'y étais depuis toujours. Comme si tu m'avais non pas surpris mais trouvé déjà là, car tu savais que j'y étais. Comme si de loin tu m'avais regardé la bâtir cette demeure et y entrer. Je sais aussi qu'à la fin du parcours de ton texte nous y sommes entrés ensemble et comme pour la première fois, toi me racontant comment cela est fait, tes mots m'expliquant ceux que j'avais choisis pour la bâtir. Ton texte est fraternel – je ne trouve rien de plus beau pour le qualifier.

491. « Tombé, je dessine un fleuve sur la neige », que Bonenfant extrait du *Premier mot*.

492. Allusion à un vers de « L'éternité » d'Arthur Rimbaud : « Elle est retrouvée. / Quoi ? – L'éternité. »

493. Poème publié avec « La maison habitable », dans *Voix et images du pays*, vol. 3, n° 1, 1970, p. 243-246.

148
À Joseph Bonenfant

Le 9 mars, à Champlain [1971⁴⁹⁴]

Cher M. Bonenfant,

Voici un article sur Starobinski⁴⁹⁵ qui t'intéressera, j'en suis sûr.

Lancement des 3 recueils et ouverture officielle des Éditions des Forges un peu modifiés : grand récital de mélodies et de poésie remis à octobre⁴⁹⁶, mais lancement quand même le 7 avril (mercredi) de 5 à 8 heures, et pas tout à fait ordinaire.

Vous attends. Vous ferai une chambre nuptiale!

À bientôt,

Gatien Lapointe

149
À Pierre Chatillon

[Trois-Rivières] Le 25 avril 71.

Cher collègue et ami,

Un mot très court pour vous demander de bien vouloir accepter – si c'est cela est encore possible – à votre cours sur Mme Hébert une de mes étudiantes de l'an dernier, Mme Armand Guilmette, qui entrera [illisible] en septembre pour y commencer son doctorat⁴⁹⁷.

494. Lettre manuscrite, Fonds Joseph Bonenfant, Archives de l'Université de Sherbrooke.

495. Jean Starobinski (1920-2019), professeur et essayiste suisse qui a fait carrière à l'Université de Genève. Il a publié cette même année plusieurs ouvrages marquants en théorie littéraire.

496. Le 30 octobre, Lapointe organisera à l'UQTR un récital intitulé « Le vaisseau du soleil », dont il a également conçu et dessiné l'affiche du spectacle. Il reprendra cette même appellation pour dénommer la maison qu'il se fera construire au printemps de la même année.

497. Pierre Chatillon donnait un cours sur Anne Hébert. Armand Guilmette, qui était le directeur de module, mais aussi le mari de Bernadette Guilmette, a vraisemblablement demandé à Lapointe d'intercéder à sa place pour que son épouse puisse suivre le cours, malgré la fin des inscriptions.

Je lui ai raconté – en les imaginant et sans crainte de me tromper – toutes les beautés et les richesses qu’elle pourrait [trouver ?] dans ce cours, elle s’y est inscrite avec joie, et voilà que ce matin on lui apprend par lettre qu’à cause du trop grand nombre d’étudiants qui s’y sont déjà inscrits, elle ne pourra pas suivre votre cours.

Elle est bien déçue.

J’intercède donc de tout mon cœur.

Espérant que vous pourrez – sans favoritisme apparent – exaucer ses vœux et son [illisible], d’autre part, que vous accepterez l’invitation que le directeur de mon département, M. Armand Guilmette, vous a déjà faite ou vous fera de venir parler de la nouvelle critique française que vous connaissez si bien, je vous prie de croire en mes sentiments les plus cordiaux.

Gatien Lapointe

150

À Jacques de Roussan⁴⁹⁸

Champlain, le 18 mai 1971.

Cher M. de Roussan,

Voici la photo que vous avez eu l’amabilité l’autre jour pour « Vient de paraître » et quelques dates de ma vie, quelques moments.

Né le 18 décembre 1931 à Langevin (dit Ste-Justine) de Dorchester.

A suivi les cours du peintre Albert Dumouchel à l’École des arts graphiques de Montréal en 1950-1951⁴⁹⁹.

A séjourné en Europe de 56 à 62.

A publié 3 recueils de poèmes, dont *Ode au Saint-Laurent* (12^e mille) et *Le premier mot* (6^e mille).

498. Jacques de Roussan (1929-1995) est un écrivain, journaliste et critique d’art qui était le directeur-fondateur de la revue *Vient de paraître* (1965-1978), publiée par le Conseil supérieur du livre (Reginald Hamel et al., *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord*, p. 1171-1172 ; Josée Vincent et Marie-Pier Luneau (dir.), *Dictionnaire historique des gens du livre au Québec*, Les Presses de l’Université de Montréal, Montréal, 2022, p. 97).

499. C’est plutôt en 1951-1952.

A reçu cinq grands prix littéraires, dont celui du Gouverneur général en 1963 et celui du Club des poètes, à Paris, en 1962.

A publié récemment dans *Livres et auteurs québécois* un poème inédit : « La maison habitable⁵⁰⁰ ».

A fondé en avril dernier, à Trois-Rivières, une petite maison d'édition : Les Éditions des Forges⁵⁰¹.

Ce serait bien formidable que vous puissiez parler de ces éditions dans votre magazine. Merci à l'avance de votre bonne intention.

Gatien Lapointe

P.-S. Les noms des 4 étudiants qui font partie avec moi du comité des Éditions des Forges : Bernadette Guillemette [sic], André Dionne, Gérard-Claude Fournier et Gaston Bellemare⁵⁰². À ajouter aussi à l'item « Forges » : Et puis il y a le verbe forger que j'aime bien : une figure, un sens à quelque chose. Enfin, à ajouter à l'item « Animateur » : j'essaie d'éveiller l'âme, d'éveiller l'étincelle de vie, puis de donner à cela une forme.

151 À Alain Horic⁵⁰³

Champlain, le 18 mai 1971.

Cher M. Horic,

Ai bien reçu votre lettre du 2 février dernier. Si j'ai retardé à vous répondre c'est que je prévoyais toujours l'occasion de vous rencontrer.

Votre invitation à publier mes premiers recueils en un livre à l'Hexagone me fait bien plaisir. C'est là notre Pléiade québécoise. Je serais heureux d'en faire partie.

500. *Livres et auteurs québécois*, 1970, p. 246-247.

501. Un conflit légal eut lieu en 1972, à propos de la dénomination des Forges : il y avait déjà une imprimerie qui s'affichait comme Les Éditions des Forges, appellation sous laquelle avaient été publiés des recueils en 1971-1972. C'est en 1973 qu'est adopté le nom actuel, Écrits des Forges.

502. Bernadette Guilmette (née Laperrière) (née en 1934) est une chercheure et professeure qui est devenue une amie intime de Lapointe, avec son mari Armand Guilmette, avec lequel elle fondera les Éditions Zéphyr où sera publiée une édition de luxe d'*Ode au Saint-Laurent*; André Dionne (né en 1945) et Gérard-Claude Fournier (né en 1946) sont des poètes publiés par les Écrits des Forges; Gaston Bellemare (né en 1942) est un poète, éditeur et animateur culturel qui a publié le premier recueil des Écrits des Forges. Il prendra la relève de l'administration de la maison après le décès de Lapointe.

503. Éditeur à aux Éditions de l'Hexagone dès 1955 et poète, Alain Horic (1926-2022) travaille en étroite collaboration avec Gaston Miron.

Bien entendu, je laisserais tomber, sauf un poème, *Jour malaisé* (1953). Je commencerais avec un choix de poèmes de *Otages de la joie* (1955), en y ajoutant *Parier c'est garder espoir* (poème en trois parties de 1956), puis *Le temps premier* (1957⁵⁰⁴), *Lumière du monde* (1959), *J'appartiens à la terre* (1960), *Le chevalier de neige* (poème en deux parties de 1960), *Ode au Saint-Laurent* (janvier 1961), *L'arbre du temps*⁵⁰⁵ (1962) et *L'homme en marche*⁵⁰⁶ (1963), ces deux derniers recueils étant encore inédits.

Tous ces recueils trouveraient leur unité, me semble-t-il, sous le titre général d'*Une image habitable*. Je regarderai tout cela au cours de l'été et j'irai à l'automne vous en parler de vive voix.

Quant au *Premier mot* et aux inédits qui le suivent, je crois que ces poèmes se grouperaient naturellement dans un deuxième livre collectif qui porterait le titre d'*Une parole habitable*. Cette étape me semble terminée.

La troisième, à peine esquissée, encore très lointainement rêvée, que j'entrevois comme *Une maison habitable* et dont j'ai publié un extrait dans le dernier *Livres et auteurs québécois*⁵⁰⁷, fermerait enfin la boucle.

Cette division en trois parties de mes poèmes, ces trois étapes de mon cheminement, elles se sont dessinées il y a quelques années déjà et se précisent de plus en plus nettement. Aussi pourrions-nous publier bientôt *l'Image*, puis dans quelque temps la *Parole*, et beaucoup plus tard la *Maison* que j'aurai eu le temps alors d'habiter à loisir et à plaisir.

Ce groupement, cependant, n'est pas définitif. Il se peut que tous ces textes tiennent en un seul livre. Ce n'est que lorsque nous aurons le tout en main que nous pourrions voir avec exactitude. J'espère que je pourrai vous le soumettre en septembre ou octobre prochain⁵⁰⁸.

Merci encore de votre amicale attention. Si par hasard vous passez par la Nationale 2, arrêtez, le paysage ici est splendide, je serai content de vous revoir et de continuer cette conversation.

Gatien Lapointe
55, rue de Boucherville,
Hull, Québec⁵⁰⁹.

504. 1958, plutôt.

505. Ce titre ne comporte aucun manuscrit ni publication.

506. Pour consulter les poèmes qui en faisaient partie, voir *OSL*, p. 133-146.

507. « La maison habitable », *Livres et auteurs québécois*, 1970, p. 246-247.

508. Ces projets de rétrospective aux Éditions de l'Hexagone ont été abandonnés, sans doute parce que Lapointe, comme on peut le lire, souhaitait modifier les versions originales de ses premiers recueils, une décision qui n'était pas dans l'esprit de la collection de l'éditeur montréalais.

509. L'adresse de Horic est inscrite au bas de la seconde page du feuillet.

152

À Armand et Bernadette Guilmette

[Provincetown, juin 1971⁵¹⁰]

Ce n'est pas le pont de 3-R⁵¹¹! Dites à Laprise⁵¹² (rue Laurier) que je ne pourrai pas échafauder son récital, qu'il le fasse lui-même autour des mots ici et naissance avec le poème « ... je me baptise » de Guy Godin⁵¹³ et finir par « la naissance du soleil d'entre les cuisses de la mer », chapitre de Placide Martel, « ici, soleil, la mer, la mer!⁵¹⁴ »

GL Bonjour à vous 4!

153

À Jean-Yves Théberge

[Provincetown, 15 juin 71]⁵¹⁵

Voulais toujours te dire que quand tu as hissé le drapeau l'autre jour chez moi c'était très beau : c'est le Québec que tu levais au bout de tes bras – Quand allez-vous à St-Mathieu ? – Ici c'est la mer un monde fou, l'odeur grisante du H⁵¹⁶, le soleil des yeux plein de gange [?] la [illisible] céleste⁵¹⁷.

G.

510. Carte postale adressée à M. et Mme Armand Guilmette. La même année était prévu un récital de poésie (« Le vaisseau du soleil ») qui aura lieu le 30 octobre, à Trois-Rivières.

511. On suppose que le recto de la carte représentait un pont qui pouvait ressembler au pont Laviolette qui enjambe le fleuve Saint-Laurent à la hauteur de Trois-Rivières.

512. Jean Laprise, étudiant en lettres à cette époque, est un comédien et metteur en scène de Trois-Rivières, fondateur en 1970 de la troupe de théâtre pour la jeunesse *Les grands voyous*.

513. Guy Godin dont le recueil *Iom* (1971) est l'une des premières publications des Écrits des Forges. Il est également parmi les signataires de la charte de la fondation de la maison d'édition. Il travaillait alors comme directeur des relations publiques à l'UQTR.

514. Lapointe assurait la direction artistique, mais Laprise l'assistait sans doute dans la conception du spectacle.

515. Carte postale qui porte le cachet postal de Provincetown (États-Unis), adressée à Jean-Yves et Monique Théberge, 403, St-Michel, St-Jean, Québec. La copie de cette carte provient de la collection personnelle de Bernard Pozier à qui Théberge a fait don de ses lettres à Lapointe.

516. On peut supposer qu'il s'agit du haschich.

517. Deux tampons postaux empêchent de bien déchiffrer cette partie du texte.

154

À Joseph Bonenfant

Ste-Marthe-du-Cap, le 30 décembre 1971⁵¹⁸.

« Ma nuit dort sans moi »

Mon cher Joseph,

Où vers⁵¹⁹ un titre (à sens multiples) qu'envieraient Nicole⁵²⁰, Picon et Blanchot⁵²¹! Je l'emprunterais moi-même volontiers. Et il ne pourrait pas me tromper puisque les signes que je trouve en creusant le temps et la terre, la chair et le sang, me gardent toujours les mains et les yeux tournés vers le même point, puisque ces signes me viennent de mon enfance et que j'avance vers mon enfance.

Où vers mais ouvert sur quoi, vers quoi au juste ? S'en allant vers quoi ? Cherchant et recherchant quel mot de chair (assumée et habitable) ou vers quel blanc silence, quel instant total où on entendrait le chant même des absolus (qui ne peut être autre que celui de la chair et de la terre emmêlées). Serait-ce alors une fin ?

Le projet – même si parfois au long de ce manuscrit la conscience s'en distrait et s'en écarte et tente d'autres ouvertures qui ne viennent pas nécessairement épauler et compléter le projet central – est très intéressant. Et plusieurs passages me prennent, m'embarquent, certains par la pensée qu'ils expriment, d'autres par le rythme, d'autres par la chair pensante et rythmée à la fois – et alors je m'éblouis, longtemps, profondément.

Le poème de la page 72, par exemple, est tout près d'être beau, il est peut-être même plus beau que je ne le pense. En tous cas, ici, l'auteur me semble avoir totalisé une expérience poétique véritable ; il accède, ici, à l'expression proprement dite, au royaume si proche et si lointain du poème, à la création de significations. C'est dans cette page que l'auteur, je crois, peut naître et commencer. Il faut lui dire que ce texte est important. Je m'en fais une copie que j'étudierai l'an prochain à mon foyer de création. Les jeunes l'aimeront, j'en suis sûr.

518. Fonds Joseph Bonenfant, Université de Sherbrooke, Service des Archives.

519. Ce titre est celui d'un manuscrit de Denis Bachant envoyé à Joseph Bonenfant qui demande à Lapointe son avis.

520. Possiblement Nicole Brossard (née en 1943), écrivaine québécoise féministe, associée au formalisme et dont Lapointe admirait la poésie.

521. Gaëtan Picon (1915-1976) est un critique d'art français, spécialiste d'esthétique. La bibliothèque personnelle de Lapointe compte plusieurs livres de lui, dont *Introduction à une esthétique de la littérature*, t. 1 : *L'écrivain et son ombre* (1953) est abondamment annoté. Maurice Blanchot (1907-2003), dont Lapointe possédait également plusieurs ouvrages – dont *Le livre à venir* (1959), *L'espace littéraire* (1968) et *L'entretien infini* (1969) –, est un écrivain et un critique littéraire qui a exercé une grande influence sur le milieu intellectuel et littéraire de son époque.

Ailleurs, je trouve des signes, des mots qui s'en vont vers lui, n'emportant encore que des bribes de l'épaisseur du monde et du temps et ne trouvant fatalement en lui que ces reflets ou parcelles de son moi profond, et c'est pourquoi je ne m'y reconnais pas toujours et que je n'y retrouve pas non plus toute la présence du monde et de l'humaine chair, ni la profonde unité du poème non plus.

Et pourtant, et malgré cela, certains beaux commencements! Certains « possibles » déjà imaginés, presque cernés, presque exprimés (p. 2).

J'aime cette démarche amorcée (p. 3) mais pas encore, à mon humble avis, soutenue obsessionnellement tout au long du recueil : « trace(r) des mots sur la neige » « pour comprendre », dit l'auteur. (J'ai moi-même, comme d'autres d'ailleurs, écrit sur la neige – avant de le faire plus tard sur la terre et sur la chair – les 9 ou 10 mots que je sais et qui sont les seules portes par lesquelles, tu le sais, nous en avons parlé, je pourrai accéder à mon salut, si jamais salut il doit y avoir, si jamais je mérite d'être sauvé, si le but doit couronner toute la recherche, toute la longueur de ce petit sentier de montagne que j'ai commencé à tracer il y a longtemps et qui s'en va vers où).

Les tracer ces mots, leur donner des mains, des yeux, tous les sens, tous les feux, de la chair, des lèvres, de la terre, du sang, du temps des racines, des narines et puis, cher Verlaine, les assembler en un « bleu fouillis de claires étoiles⁵²²! » Rien ne m'aura donné plus de joie que d'écrire un poème, que de penser avec mes sens, que parler des cieux avec mon corps mortel, soudain trop mortel! Et là, en ce moment, tout soudainement, je voudrais te voir et dire ensemble jusqu'à l'aube, jusqu'à tous les horizons possibles de l'immobile matin. Mais on ne te voit pas, on ne te voit plus alors même que tu es plus proche, cependant même que tu es ici chaque semaine. Tu te sauves. Et le temps se met entre nous tous avec son froid et sa neige, alors qu'on devrait mettre des mots tout chauds de vie entre nous tous.

Tracer des mots, donc, sur la neige, nous dit ce jeune poète, et « puis revenir derrière ses yeux », là où tout est en « constante croissance ». Et je me prends tout à coup à attendre le « merveilleux » promis, c'est-à-dire avec mes propres mots la maison habitable. J'avance. J'espère. Je tourne les pages. La page 9, toute cérébrale et qui énumère tant de belles intentions, me fait perdre l'état de grâce, gâché mon attente : je ne peux vivre et naïvement, donc totalement, que dans la sensation et l'image! Je rêve éveillé.

témoin

fais comme moi

et dis (p. 15).

522. Lapointe cite le dernier vers du poème « Art poétique » de Paul Verlaine, tiré du recueil *Jadis et naguère* (1884).

Et ce « blanc pur » encore qui revient, et en même temps, et contradictoirement, quelques mots qui voudraient revenir « sur terre » : la tension pourrait devenir belle et création, ici entre ces pôles opposés (p. 17).

Ce poète, je crois, cherche d'abord à mettre une pensée en émotion, et je ne peux pas suivre une telle démarche pour toutes les raisons que tu sais. Et si la pensée (telle une forme) se dégageait d'elle-même, indicible et dite pourtant, de la seule sensation, voilà la certitude, tout au moins le doute que je voudrais semer chez ce jeune poète. Et des fois on est tout près de cela : « l'air devient (tout à coup) une immense main de femme » (p. 24). On revient, vite, hélas, à ce « côté-ci de la parole » (p. 28). Mais ce verbe sans cesse demande, et j'ai confiance, je reprends confiance. J'avance encore : « Il fait beau / en mon corps » (p. 31). Et si cela était « l'en-dedans / du monde » (p. 34)! Et si à ce moment justement « la terre faisait l'amour » (p. 36)! Et si l'on pouvait alors « voir le merveilleux » (p. 39) dont l'auteur nous entretient presque infiniment⁵²³! Trop vite c'est « le blanc gelé » (p. 41) qui advient, c'est le blanc silence, c'est le mot tout blanc. Comme l'auteur, j'appelle mon plein (p. 48) et je sais comme l'auteur lui-même que « c'est en-dedans » (p. 54) que je trouverai les « odorantes félicités » (p. 59), pas le blanc gelé mais ce « blanc divin » (p. 59), le merveilleux (p. 60), toute la « saveur du monde » (p. 69). Mais l'auteur avoue justement

qu'il nous faut longtemps
pour déceler
pour accomplir l'existence (p. 61)

et aussi le poème.

Donc, aller, verser « vers son centre » (p. 65) et avec tout le poids de son obscurité intérieure, avec l'obscurité totale de son sang. C'est un peu ce que je dirais à ce jeune auteur après avoir lu son manuscrit. Pour moi, il est encore « au seuil du vivre » (p. 66) et aussi et en même temps du poème. Mais si proche des fois et une fois tout dedans (p. 72). Et cela me suffit, bien qu'insatiable, bien que voulant brûler encore plus.

Et voici que j'arrive à nouveau au poème de la page 72 et que j'ai la même belle impression : l'auteur cherche et trouvera à coup sûr (en dehors de toute fabrication cérébrale) « quelque chose quelque forme », « face contre terre » (p. 74). Et vers la fin, ce curieux retour à l'eau (p. 77), curieux et à son insu, à l'insu de l'auteur, bien logique.

J'oubliais ce poème qui, dans son extrême simplicité, m'est donné tout d'un bloc et m'enfrissonne :

au début
quand je n'y étais pas
était-ce beau

523. Les soulignements font allusion à l'ouvrage de Maurice Blanchot, *L'entretien infini*.

dis-moi
dis-moi les couleurs
de ce temps
apprends-moi les joies
de ce pays
apprends-moi les nourritures
vers lesquelles
j'accoste
toi mon grand frère
toi à la sagesse
toi à l'amour
qui étais-tu
en ce temps perdu

Et encore ceci plus loin :

et moi
j'extasie ma journée
je la serre dans ma peau
j'en fais mon sang

Enfin, ce projet d'écrivain m'intéresse, je le répète, et il y a d'heureuses trouvailles, mais ces recherches, multiples et diverses, me semblent être encore davantage des coups de sonde, des curiosités, des essais, qu'une véritable expérience.

J'attends l'homme qui naîtra, et fraternellement, du poème de la page 72. L'homme et le poète. Salut, Joseph, ne fais pas trop de ravages à Trois-Rivières, et à betôt.

Gatien Lapointe⁵²⁴

524. Dans le coin supérieur gauche de la lettre, on lit, écrit à la main : « Joseph, enfin t'envoie cette lecture depuis longtemps écrite et que j'avais égarée avant de te la poster. Dois-je retourner le manuscrit en question ? ».

155
À Jacques Brault

Le 14 février 72⁵²⁵.

Mon cher Jacques,

Tu es venu quelques fois encore à Trois-Rivières et encore je n'ai pas pu te voir – et la neige qui reprend cependant qu'on était tout près de revoir la terre et tout l'azur qui s'y cache!

Quand maintenant l'occasion de créer ce moment simple et extraordinaire, de parler longtemps, fraternellement, immortellement, de presser les mots, – la dizaine à peine que je connais – jusqu'à ce qu'ils s'éclatent en feu ou en fleurs, en larmes aussi peut-être ?

T'envoie ce « Vaisseau du soleil⁵²⁶ » qui, j'en suis humblement sûr, sera longtemps futur. Je voudrais retrouver encore quelques fois dans ma vie cette vision naïve et totale, totale parce que naïve justement. Seuls les sens peuvent bien voir dans le temps, dans la chair et dans la terre.

Merci de ta « poésie ce matin⁵²⁷ » que je relirai, et à bientôt j'espère.

Salut

Gatien Lapointe

525. Lettre sans indication de lieu rédigée à la main, ce qui laisse penser que Lapointe écrit ailleurs que chez lui.

526. Le titre de ce poème, qui date de 1971, a été utilisé pour le récital organisé le 30 octobre 1971 par Lapointe. Le poème a été reproduit à titre posthume dans Gatien Lapointe, *Tard dans la nuit*, avec 6 fusains de Célyne Fortin (Écrits des Forges, Trois-Rivières, 2002, coll. « Enclume », p. 22-23); une version légèrement différente a été reproduite dans Gatien Lapointe, *Poèmes retrouvés* (2016, p. 147-148). C'est enfin par ce nom que Lapointe désigne la maison qu'il habite à Saint-Marthe-du-Cap, à proximité de Trois-Rivières, depuis 1971.

527. Jacques Brault (1933-2022) est un poète, essayiste québécois, qui a fait carrière à l'Université de Montréal. Il venait de publier *La poésie ce matin* (1971) aux Éditions Parti pris. En 1968, Lapointe avait publié un compte rendu de son essai Alan Grandbois (« [Alain Grandbois, poète d'aujourd'hui et de toujours](#) », *Le Soleil*, 15 juin, p. 37).

156
À Jacques Rancourt⁵²⁸

Ste-Marthe-du-Cap, le 18 février 1972.

Monsieur Jacques Rancourt,
a/s Éditions St-Germain-des-Prés,
Paris.

Cher Monsieur,

Voici bien en retard, mais espérant que ce n'est pas trop tard, les différents documents que vous avez eu l'amabilité de me demander.

Comme je sais que ce livre sera très important et très utile (nous l'attendons depuis longtemps dans les Collèges et dans les Universités), je me permets de joindre à cette lettre 3 poèmes très peu connus ici, absolument pas là-bas, et un inédit, poèmes auxquels je tiens beaucoup. Je serais heureux que vous les choisissiez⁵²⁹.

Je publierai au cours de l'année, aux Éditions de l'Hexagone, tous mes poèmes de 1953 à 1963 sous le titre collectif d'*Une image habitable*. Puis, plus tard, un second livre collectif sous le titre d'*Une parole habitable*, poèmes de 63 à 67 environ. Enfin, le troisième portera le titre d'*Une maison habitable*, dont vous trouverez avec cette lettre le texte principal.

Ce sont là les trois principaux moments de ce petit sentier de montagne que j'ai commencé à battre il y a longtemps. Puis-je y reconnaître aussi, et à ma manière, en annonçant plutôt qu'en dénonçant, avec la dizaine à peine de mots que je connais, les principales étapes de ce pays que nous avons imaginé, que nous exprimons et que nous habiterons. Nous ne serons plus alors une petite province repliée sur elle-même mais un pays ouvert sur le monde. En parlant de nous, nous parlerons en même temps du monde entier.

Vous remerciant à l'avance de votre bonne attention et vous souhaitant tout le succès possible, je vous prie de croire, cher Monsieur, en mes sentiments les plus fraternels.

Gatien Lapointe

Québécois

528. Jacques Rancourt (né en 1946) est un poète et traducteur né au Québec, installé à Paris depuis 1971, où il dirige la maison d'édition qui intéresse Lapointe. Il publie son premier recueil en 1974.

529. Ce sont les poèmes : « La maison habitable », « Le printemps du Québec » et « J'appartiens à la terre II ». Lapointe a aussi inséré une bibliographie de ses poèmes publiés en revue et en anthologie.

157
À Jean-Yves Thériage

[printemps 1972⁵³⁰]

Jean-Yves,

J'ai été longtemps parti. Depuis le début de janvier au fait.

Ton livre me touche beaucoup⁵³¹.

T'en parlerai ou t'écirai.

Ai reçu aussi celui de M. Colin⁵³².

Bon été, et tâchez de venir me voir.

Gatien

158
À Pierre Morency⁵³³

Le 18 octobre 72⁵³⁴.

Cher Pierre,

Ai tout de suite fait la lettre demandée⁵³⁵ – il est si facile et agréable de dire parler du grand créateur que tu es!

J'espère de tout cœur qu'on t'accordera la bourse que tu demandes.

530. Collection de Bernard Pozier. La date a été déduite de celle de la parution du livre de Thériage.

531. *Saison de feu* (1972), publié aux Éditions du Jour.

532. Marcel Colin (1913-2005) était professeur au cégep de Saint-Jean-sur-Richelieu. Il a cosigné avec Thériage des livres pédagogiques dont *Terre de Québec* (1971) et *Tout au long du fleuve* (1973). Ces deux livres contiennent des passages de l'œuvre de Gatien Lapointe. Le livre dont il est question est peut-être *Une approche de la poésie québécoise de notre temps*, publié en 1971 aux Éditions du Richelieu.

533. Pierre Morency (né en 1942) est un poète, dramaturge, essayiste et animateur de radio québécois.

534. Lettre manuscrite qui fait partie du Fonds Pierre Morency, BAnQ.

535. Il s'agit d'une lettre recommandant Morency à un programme de bourses de création.

Veinards d'être encore au soleil! Ici, il a déjà neigé 2 fois. C'est bien tôt et ce sera bien long : tant de mois sans voir les yeux de la terre, ni ~~les~~ de feuilles aux arbres ni d'oiseaux.

Salut à vous deux, revenez.

Gatien Lapointe

Voilà que je vous ai écrit ce mot et que je ne sais pas où vous le poster. J'espère qu'on fera suivre.

159 À Pierre Chatillon

Trois-Rivières, vers le 12 février 73.

Pierre,

Je t'écris ce mot à la machine, car à la main, à cause d'une vieille artériosclérose congénitale, j'engourdis.

Tu le sais, ton livre m'émeut⁵³⁶. De loin je t'ai reconnu dès septembre dernier et je te l'ai dit. Et cette intuition initiale a pris forme peu à peu dans les avants et les devenirs de nos mots le mercredi après-midi. Presque chaque page, plusieurs phrases longtemps m'enfrissonnent, et c'est à cette seule lumière, tu le sais aussi, que je peux vivre le mieux comme si cette lumière, l'exigeante, l'essentielle, l'habitable, était la terre et la chair revécues dans leur totalité.

Ta vraie vie, dis-tu, C'est de ne plus craindre les mots.

Tu te nais ici, lentement, de phrase en phrase, lyriquement, délirément, frôlant l'indécence (je veux dire, sur le plan de l'art, au bord des larmes et dans cette optique j'aimerais le relire ton livre mot à mot avec toi et te dire au fur et à mesure et passionnément) mais la repoussant cette indécence juste à temps, je crois, ravalant juste à temps tes larmes. Et cela est long et douloureux comme toute vraie naissance (il t'est sûrement très difficile de vivre désormais dans une telle lucidité de toi-même et de nous) et des fois j'ai envie de te haler d'un coup par les cheveux et que de cette manière, par exemple, tu te baptises :

Comme une bête humiliée

Je lèche le sang sur ma peau,

536. Il s'agit probablement du recueil *Les cris*. Voir plus bas la note correspondante.

Je me redonne l'état de grâce. (p. 51 du *Premier mot*⁵³⁷)

Mais je me retiens, car j'ai encore des marches à faire dedans ta tristesse, jusqu'à l'initiale, celle que je ne pourrai pas ne pas reconnaître au tremblement qui me prendra. Terrible et si rare émotion vécue à la fois dans l'épouvante et l'extrême douceur comme si elle était le seul instant par où d'un coup entrer dans la vie et du même coup mourir.

Et c'est un peu ces mardis et surtout ces mercredis après-midi qui renaissent ici transfigurés, transmués en quelque chose de durable et où je reviens comme j'avais hâte et plaisir d'aller et que j'ai à revenir. Il y a donc quelque chose qui durera.

IL Y A DONC MOYEN DE NE PAS MOURIR.

Tu me parles, tu nous parles, dans ton livre, j'ai l'impression comme des fois nous parlons le mardi ou le mercredi, après-midi. Il y a ici une forme de familiarité qui s'accorde bien, je crois, au fond même de ton livre. Ta pensée n'est pas solitaire. Tu la fais bondir sur nous comme si elle cherchait une place et de la chair où prendre appui et rebondir (on ramasse le feu dans la même mesure qu'on le provoque et qu'on le sème), ou pour y demeurer peut-être aussi. Ce mouvement particulier de ton écriture me plaît beaucoup.

AH! LA PRISON DU MOT ANGE!

Et c'est donc aussi que la vie se rend jusqu'ici, à Trois-Rivières, qu'elle naît d'ici. Et c'est vrai il y a ici un beau noyau où commence à battre le cœur du monde. Je l'entends, d'autres de loin l'entendront et le reconnaîtront bientôt.

Et je reprends ta longue phrase qui est ta propre intime tristesse que tu déplies dépliant ainsi la nôtre, brûlant nos hivers, nous réinstallant dans la chair de nos songes, dans le sentier de notre histoire, et nous ouvrant un avenir, nous obligeant à devenir ce que nous sommes.

Ta dédicace me touche, je voudrais seulement la mériter – moi qui ne peux jamais rester, qui dois toujours partir⁵³⁸.

Gatien Lapointe

537. *Le premier mot*, Montréal, Éditions du Jour, 1967, p. 51-52.

538. La seule dédicace qu'on trouve dans le répertoire de la bibliothèque Lapointe (BGL), c'est celle de la réédition en 1968 des *Cris*, qui comprend « Le livre du soleil » : « À Gatien je te dédie particulièrement le Livre du Soleil pour qu'en toi soit scellée la faille de l'horizon par où s'infiltrer la nuit, pour que le soleil, descendant à la fin du jour, rebondisse à jamais dans le ciel, pour qu'en toi flambe un éternel été. Pierre Chatillon ». Aucun des passages que semble citer Lapointe ne se trouve dans ce recueil.

160
À Jacques Rancourt

Le 18 avril 73⁵³⁹.

Cher Monsieur,

Voici, avec le texte d'Oskalanéo⁵⁴⁰ un peu retouché, les 3 derniers livres des Éditions (devenues Écrits) des Forges.

Et aussi deux autres textes inédits.

Cordialement,

Gatien Lapointe

161
À Pierre Morency

Vers le 18 avril 73⁵⁴¹.

Cher Pierre,

J'ai égaré ta lettre l'automne dernier et c'est en ouvrant un livre (ou une fenêtre) que je viens de la retrouver. Le soleil nous montre tout!

Le temps a passé et continue de passer, et les petites besognes universitaires m'en écartent et m'écartent aussi de moi. Je me ferai voleur!

539. Lettre manuscrite.

540. Sur ce titre, voir la lettre suivante adressée à Pierre Morency.

541. Lettre manuscrite.

Tu me demandais des textes récents, en voici trois qui font partie d'*Oskalanéo*⁵⁴² que je publierai probablement en septembre.

Aurai, prendrai bientôt le temps de lire la « flambée de corneilles⁵⁴³ » qui me ramènera certainement à l'essentiel.

Si tu passes dans la région, arrête, arrêtez : le fleuve ici n'est pas comme ailleurs et vous prendrez le temps d'écouter pousser les arbres (ou les mots) que j'ai plantés. Salut.

Gatien
3530, rue Notre-Dame,
Ste-Marthe-du-Cap,
Québec.

162 À Étienne Lamontagne

Ste-Marthe-du-Cap, le 24 mai 1973.
M. Étienne Lamontagne,
1065, rue St-Prospère⁵⁴⁴,
Trois-Rivières.

Cher Monsieur,

Puis-je vous demander de nouveau d'avoir la délicatesse de faire disparaître votre toilette en plein air qui, vous devez bien l'imaginer, inconmode et indispose, et cela

542. Projet de recueil qui devait s'intituler *Oskalanéo ou Le vaisseau du soleil*, suivi de *J'avance vers mon enfance*. « Le vaisseau du soleil » est aussi un poème rédigé à part qui faisait peut-être partie des trois poèmes en question. Lapointe voulait l'intégrer à la rétrospective qu'il avait accepté de publier à l'Hexagone. Finalement, ce titre, « Oskalanéo », rédigé en 1972, dont l'orthographe courante est Oskélanéo, sera réduit à un seul poème qui paraîtra dans le bulletin de la *Semaine de l'éducation*, publié par le Ministère de l'éducation, à Québec, en avril 1973. Une note au bas du texte indique que ce poème a été écrit spécialement pour cette semaine qui s'est déroulée du 7 au 14 avril 1973. Oskélanéo est un endroit en pleine forêt à mi-chemin entre le territoire Anishnabe et le territoire Atikamekw, traversé par la voie ferrée qui relie Montréal à l'Abitibi et anciennement qui conduisait en Ontario. Cette dernière information m'a été généreusement fournie par Véronique Basile-Hébert. Le poème ne fait référence ni à la Haute-Mauricie, ni à l'éducation.

543. On lit plutôt « un gros feu de corneilles » dans *Lieu de naissance* (Montréal, l'Hexagone, 1973, p. 44).

544. La rue Saint-Prospère est située au centre-ville de Trois-Rivières. Lapointe se trouve alors loin de son domicile, mais l'UQTR possédait à cette époque des pavillons au centre-ville.

les lois du Bureau de l'hygiène et s'il-vous-plait le plus vite possible, car bientôt les chaleurs de l'été rendront de nouveau ce coin de ma cour insupportable.

Il y aura bientôt deux ans que j'attends que vous fassiez disparaître cette toilette, j'espère que vous ne serez pas choqué que je vous le rappelle.

Vous remerciant à l'avance de votre bonne attention, je vous prie de croire, cher Monsieur, en mes sentiments les plus cordiaux.

Gatien Lapointe
Gatien Lapointe,
3530, rue Notre-Dame,
Ste-Marthe-du-Cap.

163 À Joseph Bonenfant

Le 3 août 73⁵⁴⁵.

Joseph,

T'envoie cet article de Blanchot⁵⁴⁶ – toujours étonnant! – que tu ne connais peut-être pas et que tu aurais du chagrin de ne pas avoir lu.

Aussi 2 articles sur les *Transes* de ton frère⁵⁴⁷ qui me réjouissent (et les *Transes* et les articles).

Aussi mon réabonnement à *Ellipse*⁵⁴⁸. (Je rage un peu de devoir lire en anglais des articles écrits dans ma langue).

Enfin, te remettrai à l'automne un Bataille et un Picon⁵⁴⁹ que j'ai gardés indécemment longtemps.

Je vous souhaite une belle fin d'été et d'être heureux.

Gatien Lapointe

545. Lettre manuscrite, Fonds Joseph Bonenfant, Université de Sherbrooke, Service des Archives.

546. Maurice Blanchot, dont a parlé Lapointe dans sa lettre du 30 décembre 1971. Voir la note à son sujet.

547. Yvon Bonenfant, *Transes-mutations*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1973.

548. Revue bisannuelle fondée en 1969 qui présentait des œuvres en traduction française et anglaise et à laquelle collaborait Bonenfant.

549. Georges Bataille, figure intellectuelle marquante du XX^e siècle et Gaétan Picon, critique littéraire, dont parle Lapointe dans sa lettre du 30 décembre 1971.

164
À Jacques Rancourt

T.-R., le 30 avril 1975⁵⁵⁰.

Cher Monsieur,

Voici les 2 derniers recueils des Écrits des Forges. S'il vous manque des titres, dites-le moi, je vous les enverrai. La collection s'épuise rapidement.

Je relis une longue lettre de vous (oct. 72) et je me demande ce que devient votre projet de *Poésie 1*. Si cela tient toujours, auriez-vous l'obligeance de m'indiquer quels textes de moi vous avez l'intention de publier, je vous ferais parvenir les versions définitives, car étant en congé sabbatique je peux enfin revoir à loisir tous mes recueils et en faire un livre pour l'Hexagone tel que Gaston Miron me l'a depuis longtemps demandé.

Cordialement,

Gatien Lapointe

165
À Jacques Parent

Trois-Rivières, le 30 septembre 1975.

Monsieur Jacques Parent
Doyen des Études avancées et de la Recherche,
U.Q.T.R.

Monsieur le Doyen,

La thèse de Lise de Grandpré sur Pierre Morency, intitulée *L'évidence entrevue*⁵⁵¹, n'a pas l'envergure ni la rigueur qu'on souhaiterait, mais elle me paraît quand même bonne.

550. Lettre manuscrite postée de Trois-Rivières.

551. Le titre complet est : *Pierre Morency ou l'évidence entrevue*. Ce mémoire de maîtrise, soumis au Département de français de l'UQTR, a été dirigé par Armand Guilmette, collègue et ami de Lapointe.

Madame de Grandpré n'a recours à aucune méthode savante. Elle privilégie l'intuition, la tendresse, le murmure du cœur. Ainsi, elle effleure, elle frôle, elle esquisse. Trop pressée ou sans souffle ni inspiration fulgurante, elle n'a qu'à peine abordé une idée, une image, un symbole que déjà, elle passe à un autre sujet ou alors s'en remet à des critiques de prestige qu'elle cite abondamment.

Sans éclat ni surprise, mais sans faute non plus, ce style correspond exactement à la pensée qui le sous-tend : le regard de l'auteur sur l'œuvre étudiée, comme du reste la phrase qu'elle emploie me semble, à l'intérieur de ses limites, toujours claire et juste. On peut même saisir, à travers cette multitude de petits commentaires, la démarche globale du poète, son paysage intérieur, l'originalité de ses images.

Somme toute, si l'œuvre de Morency n'est pas dépliée jusque dans ses plus lointaines richesses, ni éclairée ni exaltée dans toute son étendue, elle n'est pas non plus trahie. On peut exiger davantage, mais cela peut suffire. C'est honnête.

Je vous prie de croire, Monsieur le Doyen, à l'expression de mes sentiments les meilleurs.

Gatien Lapointe

166 À Joseph Bonenfant

[hiver 1976⁵⁵²]

Enfant, j'ai fait un pari avec cet arbre. Dans un grand fracas de soleil au creux de la source, nous avons mêlé à jamais nos vies. J'ai posé ma tête sur sa poitrine, amoureux, je respirais de son propre souffle. Des feuilles portant le désir dans l'espace, s'étendit dans l'air tremblant la branche d'or du délire – l'orge, les frissons, les odeurs, le noir orage du sang. Saisi de tumulte, ébloui, je me perdis dans l'infini. Aveugle, j'ai lancé des cailloux dans le cœur trop limpide du soleil. La source désormais brouillée, dans le crépitement bleu des foins, je m'allongeai sur l'autre rive, pensant comment refaire l'explicable clarté. Muet, j'entendais dans des sons neufs renaître des mots très anciens.

Blessure béante, à l'orée de l'autre harmonie, on me donnait le destin de recommencer ma vie – celle de l'homme et les formes multiples de l'univers.

Toute la vallée tintait de mauve et de gris. Le ciel bas, brouillé de larmes et de cris étouffés, je ne reconnus pas mon premier visage. Je suivais deux chevaux à dentelle

552. Il s'agit de la lettre que Lapointe a dit avoir égarée dans sa lettre à Bonenfant au printemps de la même année.

noire tirant un catafalque. Le violet du cercueil, aux deux tournants de la route, jeta par la vitre des éclats violents, qui me traversèrent les yeux comme la damnation d'un chagrin trop noir. J'ai demandé aux sept chevaliers de me rendre la vue première. Mais ils partirent par cette brèche faite à l'horizon ce 30 août 1944⁵⁵³, emportant avec eux l'unique bouquet d'images, le sceptre de musique, le candide murmure du musc et des menthes. Dévasté, déshabité, j'entraîs en exil.

Il y a longtemps, contre le temps, j'ai fait un pacte avec cet arbre. Dans le silence du matin, nous avons échangé notre vie.

Et j'ai touché les joues glacées de la mort. Sans pouvoir les ranimer, j'ai pris dans les miennes les mains glacées de la mort. Et je me suis empli le cœur d'épouvante – frissons, frimas, et toute la nuit, tout le poids de la neige.

Parfois, d'un éclair, remontant le sentier d'autrefois, j'essaie de voir par la blessure encore ouverte. Avec du sang et des mots, avec des mots de sang, j'essaie de colmater ce trou dans la poitrine du soleil. En silence j'essaie de prendre au filet des yeux les images qui remontent des fois, en fraude, dans le tumulte du ruisseau. J'essaie de capter de la main les odeurs, les pistes d'une image, la plus lointaine étoile, la boule de poils chaude d'une bête.

Et de nouveau je crois entendre dans l'heure arrêtée de certains après-midis, près du fleuve, à Champlain, ce Chant où, me semble-t-il, j'ai déjà habité. Je nomme et je touche les sept chevaliers au retour du soleil. Je prends de leurs nouvelles. Je leur parle de la maison qui m'abrite temporairement contre le temps et les tempêtes, et que j'appelle le VAISSEAU DU SOLEIL. Je suis debout sur le seuil qui scintille, et je tremble. Je leur dis que je les aime et que je les attends pour de bon, qu'il y brille parfois les cheveux blonds d'un enfant que je tiens au bout de mes deux bras, grappe de rires, pendant que des femmes de douceur au fond des chambres lisent leur pâle chevelure.

Nous prenons le temps de lire, je fume une autre cigarette, nous parlons jusqu'au bord des larmes, jusqu'au silence qui nous gèle et nous illumine. Nous nous parlons dans le vent sans rives de nos blessures, ce monde inconsolé dans nos bras⁵⁵⁴.

Il faut que j'arrête, que je parte. Pourtant je suis bien, j'écris, je sens que tu comprends, jusqu'au bout.

N'ai depuis longtemps été si absent et autant moi-même. Il neige, je regarde la neige, je sens les draps chauds en dessous d'elle. C'est un rideau qui bat, qui baille, me laissant apercevoir, entrevoir, et où j'advieus à moi-même de toujours, et pour toujours. Mon cœur bat loin, je ne suis plus étranger de n'importe qui a vu, entrevu, et celui-là non plus ne l'est de moi. Le pays, notre humanité conquise, c'est aussi le texte.

553. Date de la mort du père de Lapointe.

554. Ce paragraphe a été écrit à la main, dans la marge, vis-à-vis du précédent, mais sans qu'on puisse déterminer le point d'insertion. Je l'ai donc mis à la suite.

Toutes choses que tu sais mieux que moi, moi qui te fais cette longue lettre alors que je devrais t'adresser tout seul, tout nu, souverain, ce désir, ce plaisir.

Je suis dans le noir éclatant, éclaté. J'ai l'impression d'écrire les textes de mon éternité. Je suis presque heureux. Je touche à moi-même. Je touche à cela qu'on appelle l'âme. Je me mêle au divin, au bleu infini qui sourd de la terre, de la chair. Je ne m'envole pas, je reste ici, et c'est la vraie vie. Toute la terre vole. Là, dans le noir qui éclate, éclaire, tirant par la nuque, par la queue, le texte de l'éternel. On m'assiege, on me pille, on me vide, divine « ineffable torture⁵⁵⁵ »!

Merci de ta carte de la ville de Salzbourg, et de tes commentaires sur les auteurs nouveaux des Écrits des Forges.

Connais-tu ces femmes déjà célèbres qui se sont approprié tous les feux de la scène, de la littérature et de l'université à Paris ? Les Kristeva, Cixous, Sarraute, Finas, Duras étaient partout durant ce mois d'octobre que j'ai passé à Paris⁵⁵⁶. Pauvre Meschonnic et pauvre Jean-Pierre⁵⁵⁷ surtout, que font-ils là ? Lui encore thématique et fou de culture ! Mais quelle finesse irremplaçable ! Je ne lui vois d'adversaires sur le plan des nuances, tout au creux des nuances, que Blanchot le désespéré parfois le désespérant.

Il faut que je parte, oui, je suis pressé.

Ne jette pas cette lettre. Je n'aurai peut-être pas le temps de m'arrêter m'en faire une photocopie.

Je vais relire et reprendre, affirmer, affirmer, préciser, pousser plus loin. C'est ce qui reste d'obscur, pourtant qui, me semble-t-il, intéresse, passionne. J'écris, je repousse le noir avec des flambées de mots, et je suis encore dans l'obscur et toujours dans l'obscur, incertain, tremblant, espérant pouvoir franchir le seuil et entrer. De ce côté-ci, tout est si violemment terrestre et mortel mais des fois si tendre.

555. Formulation empruntée à Arthur Rimbaud, dans la « Lettre du voyant », du 15 mai 1871.

556. Julia Kristeva (née en 1941) est une psychanalyste, sémioticienne et écrivaine française proche des théories formalistes puis de l'engagement maoïste de la revue *Tel quel* (1960-1982). Hélène Cixous (née en 1937) est une professeure, écrivaine et dramaturge qui fait partie des grandes figures du féminisme du XX^e siècle et dont on recense plusieurs de ses ouvrages dans la bibliothèque de Lapointe. Nathalie Sarraute (1900-1999) est une écrivaine française qui a marqué la période du Nouveau roman. Lucette Finas (née en 1921) est une universitaire et critique littéraire. Marguerite Duras (1914-1996) est une écrivaine, dramaturge, scénariste et réalisatrice française, qui deviendra une des figures intellectuelles les plus connues internationalement.

557. Henri Meschonnic (1932-2009) est un théoricien du langage, essayiste et poète français. Jean-Pierre Richard (1922-2019) est un critique littéraire français et un des représentants de la critique dite thématique.

Une force qui me dépasse, plus grande que moi, moi dans l'ultime métamorphose⁵⁵⁸. Mais jamais, future advenant chair et présence, je n'ai été si totalement moi-même. Je ne mourrai plus, se peut-il ? J'ai touché, me semble-t-il, au cœur universel. Chez-moi au Pérou, au Tombouctou ou à Paris, je me retrouverais, familial, fraternel, dans ce qu'il y a d'humain. Je dirai oui maintenant à la traduction de ce livre⁵⁵⁹. Merci à ceux qui ont deviné il y a longtemps, sans preuve encore.

Lis, relis à haute voix, relie en fête du corps sémiotique et sémantique. Ce corps humain et cosmique, un aussi, androgyne familial et sacré. Entre dans le lit du texte. Donne-toi, abandonne-toi au délit. Délire étonne-toi.

La foudre dans la bouche s'étonne : fusante musique remontant à l'immémorial. Corps de feuilles qui brille, faille de la fête, rose musique du temps.

Demain, dans un mois, peut-être tantôt, cœur et corps déshabités, je retomberai dans l'ennui, dans le mortel quotidien.

De la culture, je ne regarde, je ne garde que le cul, que le chant et la chair du cul. C'est là qu'on saisit rythme et images.

Entre dans les lèvres, en fraude, en folie, du lit, prends plaisir du délire.

Ici, à 3-R, il n'y a à peu près que des trous de cul, que des rogne-rêves.

Ai passé le mois d'octobre dernier à Paris. Voyage un peu fou, ne savais jamais l'heure ni le jour.

Je me reprends d'affection pour l'*Ode*. Cette écriture, phrase simple, crue, immédiate, avec le cou, les cuisses, toute la queue – mais bandée comme sublimement, comme en rêve. Me reste à achever de briser le symbole, à trouver la musique dans la queue même.

Commet te dire que l'Europe m'a encore ravi, envoûté, mais navré aussi ?

La disposition graphique peut te paraître étrange. Pas du tout pourtant. C'est le principe, instinctif et nécessaire, naturel, de la caresse ininterrompue de la langue, de la main, etc., qui à certains moments s'attardent, ailleurs précipitent leur hâte, cherchent le feu, le retient, le vers décroché avec le bloc (séquence) qui le précède ou le suit. Mais ce décrochage est une rupture, une déviation. C'est à un autre niveau qu'on se raccroche. Tout comme dans la danse un pas prolonge ou prépare le précédent [*sic*], un pas déréglé, fou, surprenant, sans parenté apparente avec les autres. Comme la caresse qui revient déjà bondie plus loin. Et tout cela en une seule phrase sans arrêt, sans logique autre que celle du halètement plaisir/douleur. Avec des moments de

558. À partir d'ici, une lettre au contenu similaire à la précédente, que Lapointe a rédigée, peut-être parce qu'il avait égarée la précédente, comme il le confie à Bonenfant dans sa lettre adressée du Vaisseau du soleil, à Champlain, au printemps 1976.

559. Aucune traduction n'a paru.

dérapiage essentiels, souffle perdu, éperdu, sens étourdis, on ne sait plus, on a perdu le fil, mais il revient imprévisiblement, comme il se perd imprévisiblement, pour le plaisir, le corps de nouveau se rassemble dans l'unité et la totalité de sa flamme, phrase du désir, de l'incessante promesse de la jouissance toujours proche et retardée et toujours recommencée.

C'est la déflagration d'un jardin vers la mer. La sauvage déflagration.

Phrase inachevée inachevable, jamais fermée, ni close ni finie, ni définie, ni arrêtée comme si elle avait pu livrer toutes ses significations, tous ses jouirs. Elle est un désir inachevable. Comme si elle pouvait se fixer en une définition (je reproche cela à Char par exemple qui nous empêche toujours de rajouter un mot à la fin de ses textes, même reproche à Éluard qui fixe ses fins de poèmes dans une image qu'il trouve un peu trop sublime), et les queues de vers de cette phrase même typographiquement, doivent se toucher, masquer la rupture, ponter l'écart, interrompre le lien commun, comme deux corps à désir, à plaisir, ne pouvant supporter l'isolement, même d'un instant, de l'autre, c'est ici, mon cher Joseph, la phrase la plus longue, je crois, que j'aie écrite et que [je] laisse en suspens parce que je dois partir. Je la continuerai une autre fois.

Bon séjour à Paris, fais manger des épinards aux merdeux de la littérature qui ne préféreront pas ces textes à tout ce que j'ai écrit avant.

Avant c'était la phrase simple, courte, aphoristique, complète en soi, vers autonome martelé de je, vers pressés, tendus, comme autant de défis, de paris, de sauts, je ramassais tout mon corps dans un bloc dans un vers et je sautais je concentrais toute ma vigueur en un point (corps et texte) me retenant d'éclater mais inachevant de le sucer, de le puiser et de l'épuiser, l'ensemble se lisait comme un tracé de points ou de touches et de loin la figure entière se lisait, se reconnaissait⁵⁶⁰.

Aujourd'hui c'est le corps entier qu'il me faut et si proche du mien que je le deviens, rêve le plus haut et le plus difficile, celui de l'unité retrouvée dans l'androgynie. Ce corps entier que je sors de l'ombre, que j'éveille mot à mot, caresse après caresse, à lui-même et possède. (Je ne peux plus dire que je suis seul, solitaire oui, mais pas seul.)

560. J'ai respecté l'absence de virgules en certains endroits, jugeant que Lapointe reproduisait en quelque sorte dans sa prose le rythme de ses blocs vers qu'il a pratiqués dans *Arbre-radar*.

167
À Joseph Bonenfant

au Vaisseau du Soleil [Champlain, printemps 1976⁵⁶¹].

Mon cher Joseph,

J'ai traversé cet hiver une violente secousse. Cela a duré du 9 février jusqu'à la fin mars. J'ai vécu pendant tout ce temps dans une sorte d'état second, n'étant plus moi-même, n'ayant jamais été autant m/m⁵⁶². Une rafale de sons et de frissons traversant le rocheux de ma chair, cherchant les sens, les fibres et les muscles, faisant fondre jusqu'à ma moelle – folle liqueur de foudre!

Ce fut un féroce paradis.

J'ai écrit à cette époque-là, dans le noir du délire, une très longue lettre que je ne t'ai pas postée tout de suite et que j'ai égarée. En ai fait une aussi à Jacques Brault que je ne retrouve plus. (J'appelais au secours, je crois, ceux que j'admire et que j'aime).

T'envoie une feuille, au hasard prise, dans ce cahier de ma « damnation⁵⁶³ », à laquelle je ne comprends rien. Mais toi, si de Paris tu me réponds, écris violent, écris sauvage, loin.

Salut, salut aux tiens aussi.

GL

C'est du plus radieux enfer, je crois, que je reviens. Me suis, on m'a arraché le cœur. J'étais cela, comprends-tu ? la pluie et le plaisir. Je revois le quotidien quel bonheur.

Et le son du frisson, le nerf de l'énergie, le dieu du lieu⁵⁶⁴, tout cela m'aura alors abandonné.

561. La date approximative de cette lettre manuscrite est 1976, année pendant laquelle a été composé le recueil *Arbre-radar*. Lapointe précise les mois plus loin dans sa lettre.

562. M/m, c'est-à-dire : moi-même.

563. À cette époque, Lapointe travaille sur le manuscrit d'*Arbre-radar*, qui sera publié en 1980.

564. Lapointe exploite les sonorités des mots comme il l'a fait dans *Arbre-radar*.

168 À Pierre Morency

Au Vaisseau du Soleil, le 14 juillet 76⁵⁶⁵.

Pierre,

Je ne t'ai pas vu depuis longtemps. Je lis ton texte d'adieu⁵⁶⁶. Il me semble que tu es en train, une autre fois, de « passer la porte ». Tu cravaches tellement ton verbe, ton rythme (le rythme m'est important : c'est le saut, le sursaut du cœur, des nerfs – les sons, ô les sons! Et l'image! C'est le rythme qui [illisible], râcle, renâcle, va au cru, à l'essentiel.

Tu « désenvases » tout cela de notre langue commune qui, j'en ai l'impression, recommence à s'engluer, à s'apaiser, à se contenter. Je me rappelle cette autre naissance de toi-même que scandait en 70 « un jour j'aurai des mains ». « Poème sur le toit⁵⁶⁷ », c'est beau, c'est dru.

Tu es à l'estuaire⁵⁶⁸, à l'origine, vers le large de la terre et de la mer. Bon succès à votre revue. Lirai bientôt les textes des autres collaborateurs. Ai déjà envie d'écouter le « silence vert sombre des sapins » de Jean-Pierre Guay et d'entrer dans cette « heure de notre vie », à ras de quotidien, de Jean Royer⁵⁶⁹. Mais pourquoi l'absence de Suzanne Paradis⁵⁷⁰ ?

Cordialement,

Gatien L

P.-S. Donne-moi ton numéro de téléphone : frapper à ce c.p.⁵⁷¹, etc.!

565. Lettre manuscrite du Fonds Pierre Morency, BAnQ.

566. Il s'agit d'un des poèmes que Morency a publié dans le premier numéro de la revue *Estuaire*. Il s'intitulait « Ceci n'est pas un texte d'adieu », dont Lapointe cite des passages.

567. Le titre exact est « Poésie sur le toit » et il a été publié dans le premier numéro de la revue *Estuaire*.

568. *Estuaire*, nom de la revue de poésie fondée à Québec par Jean Royer, Pierre Morency, Jean-Pierre Guay et Claude Fleury.

569. Jean-Pierre Guay (1946-2011) est un poète, romancier et essayiste québécois qui a été un important agent culturel. Jean Royer (1938-2019) est critique littéraire, essayiste et poète québécois qui a réalisé de nombreux entretiens avec des figures marquantes de la littérature québécoise, Lapointe entre autres.

570. Suzanne Paradis (née en 1936), poète, romancière et chroniqueuse au journal *Le Soleil*, a collaboré à plusieurs numéros de la revue.

571. Casier postal.

169
À Pierre Corbeil⁵⁷²

Mercredi le 4 novembre 1976

Pierre,

Oui, j'ai traversé l'hiver dernier une violente tempête d'images, une rafale de sons et de frissons qui m'a tenu dans une espèce d'état second du corps et de la pensée pendant près de deux mois. On a piqué/creusé dans ma chair, mes fibres, mes os – jusqu'à la moelle. J'étais devenu un éclair de sang, un flot de foudre.

T'envoie un de ces « feuillets » de ma damnation. Au fait, c'est le premier, celui qui ouvre le livre⁵⁷³.

Ce fut un atroce paradis.

T'ai écrit une longue lettre en mai lorsque j'ai reçu le manuscrit d'Auline Aquin⁵⁷⁴, lettre que je n'ai pu te poster tout de suite (je ne trouvais pas ton adresse qui n'est plus dans l'annuaire) et que j'ai égarée. Elle doit être dans un livre quelque part.

Ton mot que je relis en ce moment me secoue et m'inquiète encore.

Quoi te dire d'une phrase et qui s'élèverait au niveau de la conscience et de la beauté où tu me portes ? C'est l'enfer mais c'est aussi la seule joie. Où et comment vivre ailleurs ? L'écriture, la conscience de parole est un désespoir mais qui, sans nous sauver, nous garde debout. J'essaie de rester, de ne pas rendre l'âme ni les armes. Avec une faim féroce, j'essaie mon désir dans les multiples formes de ce monde.

« Nous sommes importants dis-tu, par l'accumulation des autres en nous ».

Tout à l'heure je regardais passer les gens dans le couloir, il me semble que j'ai reconnu la vieille face humaine. Faudrait peut-être la détruire et en dessiner une autre.

Je me rappelle quand tu nous parlais de toi, de nous, de si loin, si discrètement et avec tant de force à la fois qu'il fallait qu'on s'approche et qu'on touche. Ça tremblait. C'était ce qu'on a appelé ta tristesse. – cela qui fait ta plaie et ton vrai plaisir. Nous avons bien dû par moments reconnaître l'essentiel. Et cela fait qu'il n'y a plus de

572. Pierre Corbeil (né en 1940), est un écrivain et dramaturge québécois qui a connu Lapointe quand il a suivi un cours de création à l'UQTR.

573. Le premier manuscrit d'*Arbre-radar* s'ouvre sur « À ras d'étincelles ».

574. Le roman *Mort d'Auline Aquin* est paru en 1975, à Montréal, aux Éditions l'Aurore. On présume que Lapointe a lu le manuscrit en mai 1974.

rupture, même si nous ne nous parlons pas souvent, ou si rarement. Tu es un de ceux que j'entends respirer, même de très loin.

Cordialement,

GL

170 À Pierre Corbeil

Dimanche⁵⁷⁵.

Pierre,

Hier soir, depuis 1956 je crois, c'était la première fois que j'osais ne pas prendre de valium, j'étais confiant, la nuit me paraissait loin, me semblait ne pas pouvoir me toucher, m'agripper, et ce fut une bien mauvaise nuit ; cette nuit c'était pas moi, comme il m'arrive souvent, que je voyais mourir et m'enterrant, mourir et capable de tenir et éprouver jusqu'à l'au-delà ce passage effrayant, toute la nuit dans un demi-sommeil gris, entre la terre froide et le noir menaçant, dangereux, sournois. C'est quelqu'un de ma famille que je voyais mourir, forçant de toutes mes forces mais incapable de l'empêcher de mourir. Suis sorti du lit avec un goût de sang dans la bouche. Sorte de cœur noir qui me remontait aux lèvres, la maison pleine de vertige et des odeurs de la mort (des phlox blancs d'un lointain août tombant de partout), suis parti vite pour Montréal essayant de me déshabiter de ces images de folie, fonçant pour faire de la lumière, pour arriver à la lumière, au commencement d'une lueur, et puis Montréal d'un coup pleins spectres et d'yeux chavirants, de gens en noir se ressemblant tous (les mêmes familiers grognements aux visages immobiles et fixes), le vent gris et fou perçant les yeux, cherchant les yeux, j'avais froid, je ne retrouvais rien ni personne ; suis revenu, ai pris ton livre, ai vu ces 2 mots revenant sans cesse sur tes/mes épaules, j'étais enterré de morts, me suis arrêté à la page 30, continuerai plus tard, ta musique m'est importante, c'est ta tristesse, et je la reconnais mot à mot, note à note et demain reviendrai aux autres qui sont, je pense, et sans qu'ils le sachent, une forme de salut parfois pour moi, demain m'approcherai d'eux, écouterai de plus près encore leurs vérités, ce qu'ils ont à dire, ce qu'ils veulent dire, ce qu'ils ont à crier et commencent à mettre en chant, et des fois en quelques mots c'est un murmure infini, c'est l'infini qui vient nous redonner notre âme ancienne sans blessure ni nostalgie encore, sans peine encore, et c'est dans la mesure où ils se diront qu'à leur insu je brûlerai ma vieille douleur, je brûlerai, me brûlerai. Et certains, les vrais, les en danger, comment les détourner d'écrire, comment leur ôter la mortelle plume des doigts⁵⁷⁶ ? Comment les empêcher de sombrer ? Il n'y a plus de consolation

575. Lettre rédigée à la main, qui semble être la suite de la lettre précédente.

576. Référence à sa classe de création littéraire à laquelle assistait Corbeil.

et je sais que chacun est inévitable, comme je sais que seul l'extrême révèle et qu'on ne commence à aimer qu'au creux d'une déchirure ~~au~~ et d'un cri. Et cette vie-ci, de ce côté-ci, tu le sais, c'est acceptable encore! Et revenir ici, revenir en songe, c'est être désormais étranger, c'est la chercher et savoir ne plus avoir de place à soi ici. Entre 2 mots habitables, on va errant dans le brouillé, dans le rouillé, dans le barbelé. Reprendrai ton manuscrit à la page 30. Si tu le peux, demain soir, mardi, 10h30, à Radio-Canada FM, Léo Illial dira mes textes. Des mots, oui, mais de chair, je crois, de tout mon corps, et simples et familiers. Auront-ils l'air d'être heureux, mes (ces ?) mots ? J'aurai passé semant des noyaux d'espoir, ouvrant en feu des mots de terre et d'azur alors que j'aurai été presque toujours épouvanté. (Pourquoi cette date : 1940-1975⁵⁷⁷ ?) Ah! Quand donc serons-nous vivants en même temps dans notre corps et dans notre âme ? Et sauvés! Et ce manque qui crie tout le temps en soi enfin comblé, apaisé! Des fois pourtant, je me le rappelle [ai-je ?]. J'ai su qu'on peut être immortels – corps voyageant à l'infini d'une caresse! Notre mal aura été d'être des bêtes vertigineusement éprises de divin. Et voilà que les mots recommencent à me tourmenter. Il faudra que je revienne encore une fois au vertige de la feuille blanche et de ma vie. Viens, quand tu le pourras aux jeudis après-midis. Gilbert Langevin⁵⁷⁸ sera ici ce jeudi-ci. Le 20, local 3095, à 6h30, Guy Robert.

Salut,

Gatien Lapointe

171 À Gaston Miron

Le 21 nov. 76⁵⁷⁹.

Gaston,

T'envoie une copie de cette lettre qui te/nous concerne.

Je t'ai présenté ce poète/traducteur/critique américain⁵⁸⁰ lors du lancement de *Bouche rouge*⁵⁸¹, de P.M.L.

577. Dates de la naissance de Corbeil et de la parution de son roman.

578. Gilbert Langevin (1938-1995) est un poète, éditeur et compositeur-interprète québécois.

579. Lettre manuscrite, Fonds Joseph Bonenfant, Université de Sherbrooke, Service des Archives.

580. Les initiales AP au bas de la lettre renvoient à A. Poulin Jr (1938-1996), lui-même poète, qui a déjà traduit des poèmes de Lapointe et, une décennie plus tard, ceux d'Anne Hébert. Le 16 novembre de la même année, Poulin a demandé à Lapointe s'il pensait convaincre Miron de faire entrer des poètes du catalogue des Éditions de l'Hexagone dans un projet d'une anthologie de la poésie québécoise traduite en anglais (Fonds Joseph Bonenfant, Université de Sherbrooke, Service des Archives).

581. Paul-Marie Lapointe, *Bouche rouge*, Outremont, L'Obsidienne, 1976.

Étudie ce qu'il propose. Irai à Montréal en fin de semaine. Essaierai de te voir.

Si ça ne marche pas de ton côté, je verrai ce que je peux faire m/m aux Écrits des Forges.

Le 15, j'ai pensé à toi comme à chacun de nous. On arrive à nous. C'est le commencement de nous⁵⁸².

Cordialement,

GL

172 À Pierre Morency

[Champlain] Le 3 mai 77⁵⁸³.

Pierre,

C'est splendide.

Quel beau travail d'imprimerie : ces fenêtres qui s'ouvrent du fond du noir! C'est tel que je le désirais.

J'y relis mon texte comme pour la première fois, sortant de la bouche d'ombre⁵⁸⁴.

Je reviendrai avec plaisir à *Estuaire*⁵⁸⁵.

Cordialement,

Gatien Lapointe

582. Le Parti Québécois a pris le pouvoir pour la première fois, le 15 novembre 1976.

583. Lettre manuscrite et seule lettre de l'année 1977.

584. Expression qui reprend le titre d'un poème « Ce que dit la bouche d'ombre » de Victor Hugo, du recueil *Les contemplations* (1856).

585. Il s'agit du numéro 3 de février 1977, non numéroté, dans lequel a été publié « Corps autre infiniment », poème qui ouvrira le recueil *Arbre-radar* (1980). Le texte est imprimé en blanc sur fond noir. Lapointe reprendra cette technique pour son recueil *Barbare inouï* (1981).

173
À Hélène Langlois⁵⁸⁶

[Trois-Rivières ou Champlain] Le 13 juin 78⁵⁸⁷.

Hélène,

Merci gros de cette belle et sobre et efficace maquette. C'est très barthésienne-ment⁵⁸⁸ suggestif.

Ces lignes qui vibrent sur trois registres différents et qui prolongent ainsi la courbe initiale du genou à toucher presque la multiplication de l'intériorisation du je jusqu'au nous universel. Le n et le s du lettrage sont très beaux.

Domage que l'incertitude de l'impression t'ait interdit de signer.

Merci encore une fois de ta collaboration et de tout ce temps que tu as bien voulu nous donner.

Gatien Lapointe

174
À Michel Lemaire

[été 1980⁵⁸⁹]

Cher Michel Lemaire,

La profondeur de votre article et toutes les nuances qu'il recèle (j'aimerais pouvoir un jour en parler de vive voix avec vous) m'assurent que des fois on n'est pas seul dans ce travail pourtant solitaire de l'écriture, qu'un autre au loin déchiffre avec la même émotion l'éclair qu'on a griffonné.

C'est là une forme de fraternité aussi belle que rare.

586. Hélène Langlois est une graphiste de l'UQTR qui a collaboré au numéro de la revue *Atelier de production littéraire de la Mauricie (APLM)* intitulé *Je/nous*. Lapointe a signé le texte de présentation.

587. Lettre manuscrite.

588. Allusion à Roland Barthes (1915-1980), théoricien français de la littérature et de la sémiologie.

589. Lettre sans date ni lieu, rédigée à la main, probablement à l'été 1980. Cette lettre réagit à l'article de Michel Lemaire consacré à *Arbre-radar*. Voir Michel Lemaire, « [Gatien Lapointe, Du Pays à l'Écriture](#) », *Lettres québécoises*, n° 18, été 1980, p. 24-26.

Merci de ce beau moment.

Gatien Lapointe

Et comment ce « je » ne devrait-il pas, traversé d'une tempête dont vous avez souligné la férocité, se transformer en e et è et ê – cette « musique sans mémoire des planètes⁵⁹⁰ », ce langage peut-être aussi de notre conscience future – et devenir une sorte de signe sonore ou des rhizomes d'ondes courant/pulsant sur la peau du corps-univers et – dans un livre encore inédit – se confondre avec la matière elle-même et ne plus alors transcrire que des beats de vie brute, que des *rudiments de sacré* (c'est le titre de ce recueil en question⁵⁹¹) d'ailleurs déjà des fois présents dans cet *Arbre-radar* lui-même ? La musique était devenue le sens même de tous ces signes, sens dont on peut jouir et dans le corps physique et dans le corps sonore. Mais nous continuerons un autre tantôt cette conversation, cet « entretien infini⁵⁹² ». GL

175 À Lucien Francoeur⁵⁹³

Le 18 août 80⁵⁹⁴.

Mon cher Lucien,

Cette « prière rock », ta dédicace, toutes ces nuances me touchent beaucoup. Je te remercie.

La « cartouche [?] » que tu dessines est belle comme une formule de chimie. Rimbaud l'aurait aimée aussi.

Téléphone-moi quand tu passeras à 3-Rivières. Ns jaserons de tout cela et de ton projet de thèse aussi⁵⁹⁵.

Content que l'*Arbre-radar* t'ait ému. Le computer de l'UQ t'a mis B pour ton magnifique travail.

Ai hâte de te voir – dès le 26 si tu le peux – et amène tous les tiens.

590. Citation extraite du poème « Corps-alambic », d'*Arbre-radar*.

591. Ce recueil ne verra pas le jour, mais on peut en consulter le brouillon dans les archives.

592. Allusion à un titre de Maurice Blanchot, *L'entretien infini*, Paris, Gallimard, 1969.

593. Lucien Francoeur (1948-2024) est un poète, compositeur-interprète et enseignant québécois dont les œuvres font partie de la contre-culture.

594. Lettre manuscrite.

595. Francoeur a sollicité Lapointe comme directeur de son mémoire en création. À la mort de celui-ci, c'est Armand Guilmette qui a pris le relais. Le mémoire s'intitule *L'instantanéité créatrice* (1984).

Cordialement,
Gatien Lapointe

176
À Jacques Rancourt

Ste-Marthe-du-Cap, le 18 juin 1980.

Mon cher Jacques,

Viendras-tu au Québec cet été ? Si oui, essaie de me téléphoner (375-0949 ou à l'UQTR 376-5778) car j'aimerais bien discuter un peu avec toi – si tu le veux bien – de ce choix que tu as fait de mes textes pour cette anthologie que tu prépares aux Éditions Saint-Germain-des-Prés.

Il me semble, soit dit très rapidement, que tu m'enfermes dans une sorte d'impossibilité d'être et de vivre que *l'Arbre-radar* en tout cas n'exprime pas tout à fait. Mais j'ai peut-être tort.

J'attends donc un mot de toi.

Cordialement,
Gatien Lapointe

Ai transmis ta lettre à Yves Boisvert⁵⁹⁶.

177
À Jacques Rancourt

Trois-Rivières, le 18 juillet 1980.

Cher Jacques,

Je reçois à l'instant ta lettre datée du 30 juin. Je te réponds à la course et sans donc toutes les nuances que je voudrais souligner.

596. Yves Boisvert (1950-2012) est un ancien étudiant de Lapointe et l'un des poètes les plus marquants du catalogue des Écrits des Forges.

Bien sûr, ton point de vue sur la poésie québécoise, qui s'axe d'emblée sur l'universel, est fort intéressant et répond aux exigences d'une anthologie de cette envergure, encore qu'il puisse assourdir sinon oublier ou nier ce feu d'une jeunesse qui est propre à notre collectivité d'aujourd'hui comme à tous les jeunes peuples du monde. Ce Québec, assuré un jour de ne pas mourir, aura bien le temps – de déplier les arcs et les arcanes de l'humain paradoxe et tous les *moi* à moitié chatoyés de l'également humaine ambiguïté.

Cependant, ce même Québec – et nord-américain de surcroît – pourrait-il dans le même texte et par la même déchirure dire et la joie aperçue et l'inévitable tremblement ? Ne pourrait-il pas s'exprimer autrement qu'« entre deux eaux⁵⁹⁷ » et sans pour autant sombrer, comme tu le redoutes, dans la béate extase ? N'existe-t-il pas un plaisir qui est déjà une douleur ? Il y a, me semble-t-il, des jours « poreux », selon ton expression, et d'autres, excessifs⁵⁹⁸. Il y a qu'un écrivain peut passer de l'apophtegme au lyrisme, du noyau incassé à la dérive, et reconnaître au cœur même du plaisir la brusque fêlure de l'âme. J'ai toujours vécu et écrit ainsi : ouvrant et refermant bien tôt la porte, buvant du noir à la bouche même du soleil – et excessivement – dépliant du rouge dans du rouge, du gris et du noir dans le même noir. Tu privilégies les « eaux troubles », et tu donneras vraisemblablement du Québec ce même ton, si je m'en tiens à ta lettre, et c'est bien ainsi : c'est un parti-pris personnel et qui se défend. Je le respecte. Si je prends la liberté de le commenter rapidement c'est pour le plaisir de poursuivre un dialogue sur un sujet qui somme toute fait notre vie.

Et c'est vrai, Jacques, qu'on a en un sens, depuis 1960 environ, surestimé une certaine poésie de l'affirmation mais tout en laissant entendre, d'une part, je le répète, que la nuit sait bien garder sa porte et que ses chiens sont féroces, et d'autre part parce que la mélancolie et la nostalgie et la solitude et cette amertume de ne pas pouvoir essayer tout de suite les premiers pas de sa liberté ont des pouvoirs tellement forts et tellement contagieux sur un peuple qui n'a pas encore rogné toutes ses vieilles peurs. (Rappelle-toi ce vain mai 80⁵⁹⁹) ! J'avancerais même que certaines œuvres de défaite devraient – sans pour autant être reniées : elles sont nos racines et une partie de notre chair et des maillons nécessaires de notre histoire – rester au purgatoire jusqu'au jour de notre vraie indépendance.

Et c'est vrai aussi qu'on a tenté de dire, et universellement des fois, un je singulier et collectif, et le plaisir de la chair et du soleil. C'est vrai qu'on a essayé – après les Amérindiens, après les Français, après les Anglais (qui ont tous échoué) – de faire de ce désert une terre où vivre un peu humainement, mais avec de tels accents – et sous

597. Dans sa lettre du 30 juin, Rancourt écrit : « J'aime beaucoup cette parole paradoxalement bien posée entre deux eaux. » (Fonds Gatién Lapointe).

598. Rancourt a écrit : « et je n'ai pas moi-même été étranger ou extérieur à cette tendance, encore que je n'ai fait que la reprendre à mon compte – à survaloriser une poésie plus poreuse au sens de la mort ».

599. Il s'agit du référendum québécois du 20 mai 1980 sur le projet de souveraineté-association que les tenants du « oui » ont perdu.

une telle résistance du sol lui-même et du bonheur lui-même – que ces textes-là ne pouvaient pas cacher la blessure fondamentale. Seule demeure, tu le sais, l’émouvante beauté d’essayer. Il n’y a pas de paradis, dit pour nous tous, le grand Frénaud⁶⁰⁰.

Et, puisque tu me demandes mon avis, je continue encore un peu. Est-ce qu’un texte, par exemple, comme « La maison habitable⁶⁰¹ », sur lequel tu m’as écrit des choses assez justes le 19 octobre 1972 et qui a fait l’objet d’un long commentaire de Joseph Bonenfant paru dans *L. et A. québécois* en 70⁶⁰², ne répond pas à cet état d’être ? Ce poème, qui devrait bientôt s’appeler « Demeure de l’enfance », ou « Demeure du feu », ou « Demeure du mot », ou « Demeure » tout court, dit, me semble-t-il, le noir qui fait le cœur du diamant. Il me suffirait bien, si seulement il t’agréait encore. (Les raccourcis me conviennent davantage que le pas à pas de l’évolution)⁶⁰³. Ce texte-là peut résumer en tous cas ce que j’ai tenté d’être. Tout comme, par exemple encore, « Corps-alambic/Corps-alphabet » surtout, mais aussi « Par l’aine des yeux », ou « Jaillir ivresse », ou « A et O », ou « Cela d’ébauche », ou « Et ces galops de courbes » (tous d’*Arbre-radar*) qui disent les mains et les yeux et la bouche de ce corps-instant – toujours pourtant sollicité par le passé et déjà assailli dans sa virginité par les vibrations de l’avenir (la ligne pousse dit Deleuze, par le milieu⁶⁰⁴) – de ce corps-univers, dis-je, qui se fait en moi.

Mais enfin je te laisse, le temps presse ici aussi. Je résumerais peut-être ma pensée en disant que c’est alternativement (et excessivement) dans une même suite ou mieux encore dans le même texte, et non dans une série de tableaux tous à peu près négatifs ou tous positifs que je tente de me re-connaître. Et c’est pourquoi, tu le comprends, Miron et moi (nous en avons discuté longuement) ne pouvons malheureusement te donner l’autorisation de reproduire ce choix de textes proposé⁶⁰⁵ et qui reprend jusqu’à la lettre ce que tu as déjà écrit dans *Poésie contemporaine*⁶⁰⁶, paragraphe que

600. André Frénaud (1907-1993), poète français, auteur du recueil *Il n’y a pas de paradis* (1962).

601. « La maison habitable », un des poèmes joints à une lettre précédente. Ce poème et « J’appartiens à la terre II » sont publiés dans la revue *Voix et images du pays*.

602. Joseph Bonenfant, « La passion des mots chez Gatién Lapointe », dans *Livres et auteurs québécois*, Montréal, Éditions Jumonville, 1970, p. 248-254. Cet article est repris dans J. Bonenfant, *Passions du poétique*, Montréal, L’Hexagone, 1992, p. 142-159. Voir à ce propos les « Notes sur *La passion des mots* » dans la lettre du 9 mars 1971.

603. Lapointe a inséré cette note : « D’autant que le texte de l’intégrale pour l’Hexagone n’est pas encore définitivement établi. »

604. La citation exacte qui définit l’image du rhizome, est la suivante : « [Le rhizome] n’a pas de commencement ni de fin, mais toujours un milieu, par lequel il pousse et déborde » (Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Mille plateaux*, 1980, p. 31). L’idée de ne laisser parler que les sensations du corps sans intervention du je fait aussi partie de l’influence deleuzienne.

605. Ce choix de textes devait être publié dans la revue *Poésie 1*, mars-avril 1982, n^{os} 96-98, dont la thématique était « Poètes de l’identité québécoise » suivi de « Voix nouvelles ». La présentation et le choix des textes étaient assumés par Jacques Rancourt. Le nom de Lapointe n’y apparaît pas, mais les poèmes de Miron, qui a sans doute changé d’idée, y occupent plusieurs pages.

606. Serge Brindeau (éd.), *Poésie contemporaine de langue française depuis 1945*, Paris, Éditions Saint-Germain-des-Prés, 1973. Brindeau et d’autres collaborateurs se partagent des études critiques sur la francophonie, dont Jacques Rancourt, qui couvrait la poésie au Québec.

tu sembles pourtant remettre en question dans ta dernière lettre et qui fait que je ne comprends plus trop.

Salue pour moi la toute neuve Place du Québec⁶⁰⁷.

Cordialement, et bon succès à ton livre.

Gatien Lapointe⁶⁰⁸

P.S. 1- Cet article sur la poésie québécoise, en passant par les Forges, comme tu me le soulignais, et qui devait paraître dans la *Quinzaine littéraire* en 1973, a-t-il jamais paru⁶⁰⁹ ?

2- Est-il trop tard – et quel serait le tarif d’une page de publicité dans cette anthologie ? J’aimerais y annoncer quelques jeunes noms et qq œuvres que j’ai publiées aux Forges et qui ont déjà, me semble-t-il le bruissement⁶¹⁰ de l’universel ?

3- Je crois que Yves Boisvert serait heureux que tu reproduises son autoportrait qui paraît sur le 1^{er} rabat de *Mourir épuise*⁶¹¹.

178 À Joseph Bonenfant

Le 25 nov. 80⁶¹².

Mon cher Joseph,

Merci de ton mot pour l’*Arbre-radar*⁶¹³, mot que j’aurais voulu recevoir plus tôt tant il me fait plaisir et que je souhaiterais que tu prolonges pour que ce même plaisir continue.

607. Cette place, inaugurée le 15 décembre 1980, est située dans le Quartier Latin, à Paris.

608. À cette lettre est joint le poème « Demeure ».

609. L’article en question n’a jamais paru dans la revue.

610. Emprunt possible à un titre de Roland Barthes, « Le bruissement de la langue », publié dans *Vers une esthétique sans entraves : mélanges Mikel Dufrenne*, Paris, Union Générale d’Éditions-10/18, 1975.

611. *Mourir épuise*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1974.

612. Lettre manuscrite, Fonds Joseph Bonenfant, Université de Sherbrooke, Service des Archives.

613. La lettre de Bonenfant date du 26 septembre 1980.

Je serais content, vrai, que tu en parles qq part, si c'est possible. Tu as si bien défriché cette « passion des mots », passion qui m'habite ici encore plus, et plus sauvagement⁶¹⁴. Quel ravage tout cela a été!

T'envoie une copie de ma lecture du mémoire de Claude, ton frère, ayant déjà vu moi-même tes propres annotations. (Où est-il, ce Claude⁶¹⁵ ?)

Nous nous reverrons-nous jamais ?

Et que deviens-tu ? How's your soul ?

Gatien Lapointe

179

À un destinataire inconnu

[Lettre sans destinataire identifié ni date⁶¹⁶]

Je me demande pourquoi tu ne me laisses pas vivre jusqu'au bout ce que j'ai à vivre avec toi.

J'ai brûlé, j'ai flambé, j'ai souffert jusqu'à la dernière étoile dans le ciel du matin ce que je pouvais souffrir. Je suis plein de rosée, le feu ne peut plus prendre.

Je te l'ai dit, suis devenu léger et loin comme le plus lointain nuage, tu ne peux plus m'atteindre si tu n'es plus avec moi.

Et ma vie je m'en fous. Ce que je veux est l'odeur sauvage de ton corps, ta poitrine où je m'endormirais pour toujours.

Demain, où serais-je ? Serai peut-être mort, serai peut-être autre, autrement, sans désir, sans plaisir de toi, sans même un souvenir.

614. Bonenfant ne publiera pas d'études sur *Arbre-radar*, mais en parlera dans l'hommage posthume qu'il rendra à son ami : « [Hommage. Gatien Lapointe : l'enfance-radar](#) », *Lettres québécoises*, n° 33, printemps 1984, p. 23-25.

615. Lapointe était le directeur du mémoire de création de Claude Bonenfant (*Le désir multiplié*, Université du Québec à Trois-Rivières, 1980).

616. Cette lettre manuscrite n'a peut-être pas été transmise à son destinataire. Ces feuillets datent sans doute de la période qui coïncide avec la rédaction du recueil *Arbre-radar*, entre 1976 et 1980. Les annotations inscrites en marge des manuscrits du recueil déposés dans les archives font vaguement état d'un sacrifice auquel se serait résigné Lapointe pour accepter de publier son recueil : « Je gagne de le finir, je perds de t'y appeler et de t'y garder. »

Je te donnerais encore une fois ce ciel qui est en toi – si tu aimes ce ciel qui est en toi et que moi seul peux déterrer et te donner. Les autres ciels qui t’habitent, aux autres⁶¹⁷. Je ne les connais pas, je n’y ai pas droit, je ne les réclame pas. Et puis je suis un christ de fou, mais j’ai l’odeur de ton corps dans mes narines et partout en moi qui me fait chavirer, et ta poitrine où je voudrais me poser, me reposer.

Salut, belle bête. Mets le feu dans ces mots, je le verrai flamber de loin. M’en consolerai. Ou bien téléphone-moi tout de suite. Ma course achève. Je dois ressembler à une fin d’orage ou à une planète qui commence à tomber dans l’infini. Sans peur du vertige.

Je m’arrête. Je sens ta tête se détourner. Je ne voulais que frôler ton oreille sans y mettre toute ma bouche, toute ma langue, toute ma salive. Et cela aura passé sans que j’en vive, sans que j’en éprouve tout le feu et le frisson, toute la folie, sans que j’en voie la fin.

Mais pourquoi ne veux-tu pas que je passe une nuit, une nuit entière avec toi ? Que je m’endorme dans tes yeux, dans ta bouche, dans tes cheveux ? Ou que demain matin tu sois la première lumière que je vois ? Le premier feu que j’allume ?

Is it that I don’t mean anything for you ? Is it that you’re afraid I’ll be more suffering tomorrow ? Please, don’t worry about me.

I have a dream I need to live. I don’t ask, I don’t want you to love me. I just want to reach the unreachable star you lighted in me.

I also want to get drunk with you, I want to see the invisible, I want to live the impossible.

Tu passes comme un éclair dans ma vie, et je ne veux pas le retenir, il est beau parce qu’il passe, mais christ laisse-moi le regarder, le toucher, m’y enflammer pendant qu’il passe et pendant que j’en ai besoin.

Voudrais aussi de tout ton corps frémir, m’étourdir, mourir encore une fois et de tout mon corps.

Then I’ll be as light as the lightest cloud in the sky, then you ’ll never be able to reach me, neither to touch me, neither to shoot me. I’ll be free, then you ’ll be my deepest closest brother.

C’est rare que cela arrive, c’est rarement ou jamais arrivé dans ma vie que qqn ait un tel pouvoir sur moi, que j’aie à vivre une si forte aventure. L’as-tu compris ? Je ne peux vivre que dans l’extrême et brièvement comme d’autres dans le milieu, sans bonheur ni danger du chemin⁶¹⁸.

Mais as-tu donc peur de moi, de mes réactions ? Mais non, aucun danger, ni pour toi ni pour moi. Je sais seulement à partir d’où la vie vaut la peine d’être rêvée.

617. Sous-entendu : je les laisse aux autres.

618. Des virgules ont été insérées pour faciliter la lecture de cette phrase.

180
À Alain Bosquet

Trois-Rivières, le 7 avril 82⁶¹⁹.

Cher ami,

Voilà bien longtemps que je vous ai vu! J'irai peut-être en France bientôt. J'aimerais vous revoir et vous parler d'un manuscrit qui m'est très important, encore plus, je crois, qu'*Arbre-radar* publiée à l'Hexagone en 80⁶²⁰.

J'aimerais bien, sans trop oser en rêver, qu'il paraisse à Paris, dans une de vos collections peut-être et en coédition, si cela pouvait faciliter les choses, avec les *Écrits des Forges* que j'ai fondées en 71. Si vous avez le temps de me répondre, donnez-moi votre numéro de téléphone, car je sais que vous êtes souvent en voyage.

Fernand Ouellette m'a demandé il y a quelque temps des textes pour votre revue. Il me dit ce matin de vous les poster. En voici donc 12, extraits de ce livre, *Instant-phénix*⁶²¹, et que j'aurai le plaisir de les voir dans votre *Nota bene*⁶²².

Je vous enverrai ces jours-ci un exemplaire de poèmes autographes de Nelligan, datés de 38, que j'ai dénichés⁶²³. C'est évidemment une grande fête pour moi.

Avec mon amitié lointaine mais toujours bien vivante.

Gatien Lapointe

La terrasse Apollinaire existe-t-elle encore⁶²⁴?

619. Lettre manuscrite. Presque deux ans se sont écoulés depuis la dernière lettre datée.

620. Il s'agit du manuscrit *Instant-Phénix*. Voir plus loin.

621. On peut consulter dans le fonds d'archives les brouillons de ce projet de recueil.

622. Nom de la revue fondée et dirigée par Alain Bosquet (1919-1998), de 1981 à 1995.

623. Émile Nelligan, *Poèmes autographes, 2 carnets d'hôpital 1938*, Trois-Rivières, *Écrits des Forges*, 1982.

624. Ajouté dans la marge de gauche.

181

Lettre de soutien pour Marc Tardif

[Ste-Marthe-du-Cap, 19 mai 1982]

« On a été injuste envers Marc Tardif⁶²⁵ »

Je trouve irréfléchi et même malhonnête les récents propos de certains journalistes de Montréal concernant Marc Tardif⁶²⁶, comme d'ailleurs je trouve irresponsable l'attitude de Bergeron⁶²⁷ devant ce fier et extraordinaire athlète.

À mon avis, Bergeron a empêché les Nordiques d'aller plus loin vers la Coupe Stanley en ne voulant pas faire jouer ce compteur-né qu'est Tardif. L'expérience de ce dernier aurait peut-être donné une ou deux victoires de plus. Tardif n'a-t-il pas été choisi cette année même dans l'équipe d'étoiles ? N'aurait-il pas compté encore 50 buts si on l'avait fait jouer durant la deuxième moitié de l'année ?

C'est triste aussi de constater comme ces gens-là oublient vite que Marc Tardif a sauvé à lui seul la concession de Québec dans l'AMH et qu'il a failli y laisser sa vie⁶²⁸!

Comme ils oublient vite aussi que Tardif a contribué, avec quelques autres, à donner au hockey nord-américain une noble et belle image (celle de la non-violence) et tout ce qu'il a accompli en dehors de la patinoire, pour notre sport national et pour la ville de Québec en particulier!

Le hockey a besoin d'un athlète de cette trempe. Sa finesse et son intuition sur la glace, tout comme sa très forte personnalité, font de Marc Tardif un joueur qu'un entraîneur consciencieux et sans parti pris aurait traité avec dignité et respect.

625. Lettre publiée dans « La tribune des lecteurs », *Journal de Montréal*, 19 mai 1982. Elle est reproduite dans Bernard Pozier, *Gatien Lapointe. L'homme en marche* (1987, p. 56).

626. Marc Tardif (né en 1949) est joueur de hockey qui compte parmi les meilleurs compteurs de l'Association mondiale de hockey (AMH) et dont faisait partie l'équipe des Nordiques de Québec. Il a pris sa retraite le 3 octobre 1983.

627. Michel Bergeron (né en 1946) est un entraîneur de hockey qui a dirigé les Nordiques de 1980 à 1987.

628. Lors des séries de l'AMH, le 11 avril 1976, Tardif a subi une fracture du crâne et des commotions cérébrales, à la suite d'une attaque délibérée de la part d'un joueur adverse.

Il serait temps que ces gens-là découvrent qu'un joueur de hockey n'est pas une machine, qu'il y a un homme dans l'athlète et parfois aussi un artiste⁶²⁹.

G. Lapointe
Ste-Marthe-du-Cap

182

À Pierre Caminade

[Trois-Rivières, été 1982⁶³⁰]

Cher Pierre Caminade,

Je relis votre lettre, je suis ébloui devant cette liste d'articles et de livres que vous avez publiés depuis 1962. Mais voilà que ce sera bientôt 20 ans que nous nous sommes vus! Des fois j'ai cru avoir bondi hors des griffes du temps, de ce temps qui me supplicie, un jour il m'a semblé avoir pour de bon sauté au coup [sic] de l'instant, et qu'alors je traçais des signes sans le sens qui vient clore, ni dialectique désormais avec sa façon de nous prendre par les cheveux et de nous remonter à fleur d'eau, ni cette logique qui étouffe et encarcane, hors du chemin, laissant le savoir aux ordinateurs, ne demandant qu'à [illisible] et [illisible] heureux si le feu est assez noir pour que la vie en moi lâche une exclamation, ou formule une autre question, et sans souci d'accumuler les réponses, ni en elles [illisible] reposer ne serait-ce qu'un moment, j'ai cru, dis-je – et c'était l'époque de *L'Arbre-radar* que j'ai reçu et livré comme une tempête – j'ai alors cru me haler hors des rails parallèles et de ses [illisible] du temps, d'un coup de mufle écrabouillant les beaux spectres de la métaphysique, là dans l'espace – tout américain – hordes traçant les territoires, flambant l'absolu non plus baraqué là-bas et inaccessible autrefois ô si idéalisé! – à l'horizon, mais dedans mes mains et beau d'être mortel, espérant déjà la bouche et le corps autrement instant, et sans qu'il ne soit une fin ni un but mais une marche pour que s'accomplissent et le plaisir et la très haute douleur, et alors je dévalais des sentiers incroyables le soleil me chauffant le sang, toute neige comme un reflet éperdu loin par-dessus mon épaule, j'allais me défaire du désespoir, je ne savais plus que les mots corps et instant, et, hors de l'histoire, remontant à l'origine boire à l'eau verte de l'autre matin. J'ai cru avoir le cœur sec, le plaisir me dévorant mais sans larmes je marchais du même pas avec elle, allant, vivace alambic laissant éclore ses [illisible],

629. Pozier fait précéder la lettre du commentaire suivant: « Pour lui, les grands athlètes sont de grands artistes et cela l'indignait quand le génie n'était pas reconnu de tous. De temps à autre, il s'enflammait et écrivait des lettres ouvertes qu'il nous lisait, mais qu'il n'envoyait pas toujours, d'autres fois, il le faisait et se rendait jusqu'au bout, un peu naïvement. » (Voir *Gatien Lapointe. L'homme en marche*, p. 55.).

630. La date et le lieu sont déduits du contenu de cette lettre rédigée à la main, qui comprend de nombreuses biffures et qui semble être restée à l'état de brouillon.

et moi la bouche pleine d'herbe ou de poil, une [illisible] poussant sur ma tempe. Et la vie alors m'aimait, et les gens de rencontre brève et totale, sans rendez-vous, sans horloge, mêlant leur corps au mien, haletant [illisible] du même impatient soleil – ô je serais resté méditerranéen – et les mots jaillissant dans des rythmes, par coups, mots par mottions – ô le mot qui tremble dans le mot émotion. Et d'autres fois ainsi aujourd'hui, une vieille plainte remonte. Je ne me suis jamais guéri de ces années passées en Europe ni de vivre sans avoir besoin d'écrire, oubliant l'atroce [illisible] d'être humain. Dites-moi, quand vous en aurez le temps, ce que vous pensez de cet arbre-radar. J'aimerais voir comment cette « tempête » a passé en vous. J'ai fait 2 cours cet été, toujours pris, ce qui m'a empêché de vous écrire plus tôt. Êtes-vous heureux ? Comment allez-vous ? Et comment vont ceux-là dont vous m'avez parlé ? Et ce paysage qui est le vôtre ? Et vos projets ? Ici c'est le noir et bref été. Tout tremble.

À vous bien affectueusement.

183 À Louis Jacob

Février 1983⁶³¹.

Louis,

Quelle profonde étrangeté, ces *Possible musics*⁶³² ! Ça parle à coups de langue, à coups de dents et ça débouche soudain sur des mugirs, des vagirs et c'est toute la gueule qui se colle sur moi ! Ça explore cela en-dedans de nous, entre les nerfs, dedans les cellules, ça laisse cela se dire, et sans donner de nom. C'est un langage de cellules en mutations, en travail, hybridement, sauvagement. Ça ouvre, ça crée du neuf. C'est en moi, avant le dire coutumier, ici, une sorte de langage primal. Je jouis de me découvrir, en écoutant cette musique, et non de me reconnaître. C'est sans complaisance, ni charme non plus, évidemment. La vie, à son état brut, doit parler comme ça : de la pulpe qui se fait, du gras qui passe à de la chair (dans le bacon, par exemple), le fil qui devient le son qu'il conduit. A et Q, dans *Arbre-Radar*, par exemple, a, à des tantôts, ici et là dans les mots, parlé une sorte semblable de seconde langue, ou plutôt d'avant-langue. Mes phonèmes non encore dressés et domptés et pris encore dans le dessin/dessein des mots. À ce moment-ci les possibles de l'écriture deviennent

631. Lettre manuscrite envoyée à Louis Jacob (né en 1954), poète des Écrits des Forges, ancien étudiant et proche ami de Lapointe (Collection de Louis Jacob). Cette lettre, qui comporte des différences avec ma propre retranscription de l'originale, est reproduite dans l'ouvrage de Bernard Pozier (*Gatien Lapointe. L'homme en marche*, 1987, p. 51-52.)

632. *Fourth world, vol I : Possible musics* est le titre d'un album composé par Jon Hassell et Brian Eno en 1980.

énormes : il faut s'y donner entièrement, et c'est alors une sorte de folie qui envahit. Les petits restes de logique courante tombent, qui jusque-là gardait vivante en nous l'illusion d'être vivants et l'illusion aussi que ce monde quotidien est le vrai. Et c'est bien que ce monde-là soit, ne serait-ce que pour l'obstacle qu'il met en travers de nos sauts vers cet avant-monde, ou cet autre monde, si tu préfères ; obstacle qui donne le muscle qu'il faut à nos écritures, et ce secouement, et cette splendeur des fois qui ressort de ce vaste maganement.

Dune, de par la profondeur de ses harmonies, ses saccades, ses sons justes et hallucinoirement précis, est une des grandes œuvres musicales que j'aie entendues!

Merci, Louis, d'avoir pris le temps de me faire connaître ces choses extraordinaires. J'en suis remué, loin, très loin.

Gatien Lapointe

ANNEXES ET INDEX

Annexe 1

[À l'automne, à Montréal]

[Destinataire inconnue⁶³³]

Ta lettre est gentille, aimable, adorable. Mais, tu le sais, elle ne peut me rendre heureux, ni même me consoler. Nous n'accordons pas aux même mots la même valeur et le même sens. Nous sommes nés, nous avons vécu, nous vivrons et mourrons différemment. Même l'éternité que toi et moi avons commencée est différente. Rien ne se ressemble, rien ne peut être jumelé. Chacun est affreusement seul. La vie est trop jalouse pour consentir à prendre deux formes identiques ; la souffrance et le bonheur aussi ; et toute mort est trop laide pour que deux visages acceptent de s'y identifier et de la partager. Chacun est affreusement égoïste aussi.

Hier soir je suis allé à la Place Ville-Marie⁶³⁴ que tu connais bien. Le soir, au sud, était tout rose, et l'air d'une douceur extrême. Je me rappelais à plaisir, à désir j'imaginai. (J'ai toujours pour toi une illusion toute proche et qui tremble). J'ai regardé longtemps, longtemps. Le ciel, un moment, s'est mis à crier en moi, et me serrer à la gorge. J'étouffais. Un sanglot m'étranglait. Je me suis retourné brusquement et j'ai marché vers la montagne qui s'assombrissait. Rue Sherbrooke, soudain, j'ai cru retrouver le sourire accueillant et sans cruauté des gens. Le monde pour la première fois depuis ton départ m'ouvrait les bras et semblait me sourire.

Aller, solitaire, jusqu'au bout de ses larmes, jusqu'au bout de son désespoir, console et délivre.

J'espère que cet été, malgré tout, t'a apporté quelque beauté, quelque joie. Il a été très important pour moi. Je n'arrive pas à l'oublier. C'est une grande partie de moi-même jusque-là ignorée que cet été m'a permis, parfois avec enchantement, souvent avec douleur, mais toujours d'une façon ardente et passionnée, de découvrir et d'ordonner. Mais qu'est-il donc arrivé pour que j'en sois à ce point marqué, comme l'étaient par le fer les esclaves, comme il reste une sorte de halo tendre et mélancolique sur le front des rois découronnés ? Je pèse avec des mains nouvelles un monde nouveau qu'on me donne pour des joies et des chagrins imprévisibles. Ferai-je ma demeure et ma maison ? Ou bien faillir et mourir m'y attendent-ils en secret ?

633. Lettre dactylographiée, sans adresse, ni signature. Rien, dans la lettre, ne nous permet de savoir à quelle période de la vie de Lapointe elle correspond, sauf le fait qu'il est à Montréal au moment de la rédaction.

634. Cette place, située au cœur de la ville de Montréal, est un gratte-ciel qui forme un immense complexe de bureaux et de commerces.

Annexe 2

RENCONTRE D'ALAIN BOSQUET⁶³⁵

Une allure bonhomme, familière, presque américaine au premier abord. Un côté direct, franc, qu'il a acquis sans doute durant son séjour aux États-Unis⁶³⁶. Il sait me mettre à l'aise. Me sert un Porto. Sa tenue physique est ce que j'avais deviné : irréprochable ; révélant un souci méticuleux d'ordre duquel se mêle un brin de préciosité, de maniérisme. Pas un poil de travers. Un ordre tout cérébral. Un homme assez mondain dans sa familiarité apparente, et qui tient l'autre à une certaine distance. Une élégance du corps qui a fréquenté les salons ; une grande aisance de la parole. Une improvisation continue et naturelle. Il ne cherche pas ses mots : ils sont sur le bout de la langue et tombent à l'instant voulu. Cette élégance extérieure s'assoupit sous l'habitude des contacts et la curiosité très humaine de l'homme. Il cherche le dialogue. Il écoute. Sa fierté un peu adolescente est une marque extérieure qui lui est probablement nécessaire. On devine une sensibilité très aigüe, une attention à l'homme.

Bosquet est très poli et sensible au compliment. Je lui apporte mon manuscrit qu'il semble avoir hâte de lire. Mais d'abord seule la page du même auteur l'intéresse : il lui fait connaissance, prend des points de repère. Il s'approche de l'étranger qui est devant lui. Nous parlons de lui, sujet qu'il accepte naturellement, de moi, du Canada surtout. Il avoue ses sympathies pour cette terre.

Il y a une goutte de Porto sur la vitre de la petite table ronde devant nous. L'imaginant minutieux, excessivement rangé, il me tarde de le voir se lever pour essuyer la tache. Deux minutes plus tard, il se lève de nouveau pour remettre sur ses quatre pieds l'appareil de téléphone. Ces deux petits détails confirment l'impression que j'ai eue de lui en lisant ses deux *Testaments*⁶³⁷ qu'il m'avaient postés quelques jours avant notre rendez-vous avec de belles dédicaces ; en suivant ses articles de journaux et ses émissions radiophoniques ; en me référant surtout aux réactions malheureuses d'un de mes amis canadiens qui l'avait déjà approché. Le caractère de l'un me laisse deviner celui de l'autre. Ils ne pouvaient pas s'entendre.

Je lui fais de gros compliments sur son œuvre et ses multiples activités littéraires. Il ne détourne pas la conversation.

635. La date approximative de cette rencontre correspond avec la rédaction manuscrite d'*Ode au Saint-Laurent*, soit en 1962, avant le départ de Lapointe pour le Québec.

636. Installé à Paris depuis 1951, Bosquet s'était engagé dans l'armée américaine en 1942 avant de devenir citoyen français en 1980. Il a traduit et publié en anthologie des poètes américains qu'il a révélés au public français.

637. *Premier Testament*, recueil de poésie paru en 1957, chez Gallimard ; *Deuxième testament* a été publié au Mercure de France en 1959. On ne les trouve pas dans la bibliothèque personnelle de Lapointe.

Me dit qu'il possède à peu près toute la littérature canadienne depuis Saint-Denys-Garneau, qu'il voudrait en faire une anthologie si seulement le gouvernement canadien lui assurait l'achat à l'avance de mille exemplaires. Il me désigne du doigt une cinquantaine de livres canadiens. J'ai l'air très étonné et j'appuie fortement : je lui dis qu'il a certainement tout ce qui fut publié. Il en est convaincu. Je lui parle cependant, et non sans malice, de quelques poètes, jeunes et très forts, qu'il avoue ne pas connaître du tout ; je lui signale certaines revues, certains groupes d'intellectuels montréalais qu'il ignore également. Il connaît le père Lamarche, Fernande Saint-Martin⁶³⁸. Il connaît surtout [Jean-Guy] Pilon qui semble être son pilote digne de foi. Mais je n'insiste pas sur ses lacunes ; au contraire, je le rassure avec un air de gentillesse exagérée. Il pourra faire une anthologie et une étude très complète de la littérature canadienne-française. Mais il ne soupçonne rien en dépit du demi-sourire que je sens sur mon visage. Et je le laisse en lui serrant amicalement la main.

Il habite une chambre d'hôtel bourgeois avenue de l'Opéra. Un très beau Max Ernst⁶³⁹ sur le mur ; et deux ou trois toiles abstraites que ma myopie et mon regard volontairement distrait m'empêchent de reconnaître⁶⁴⁰.

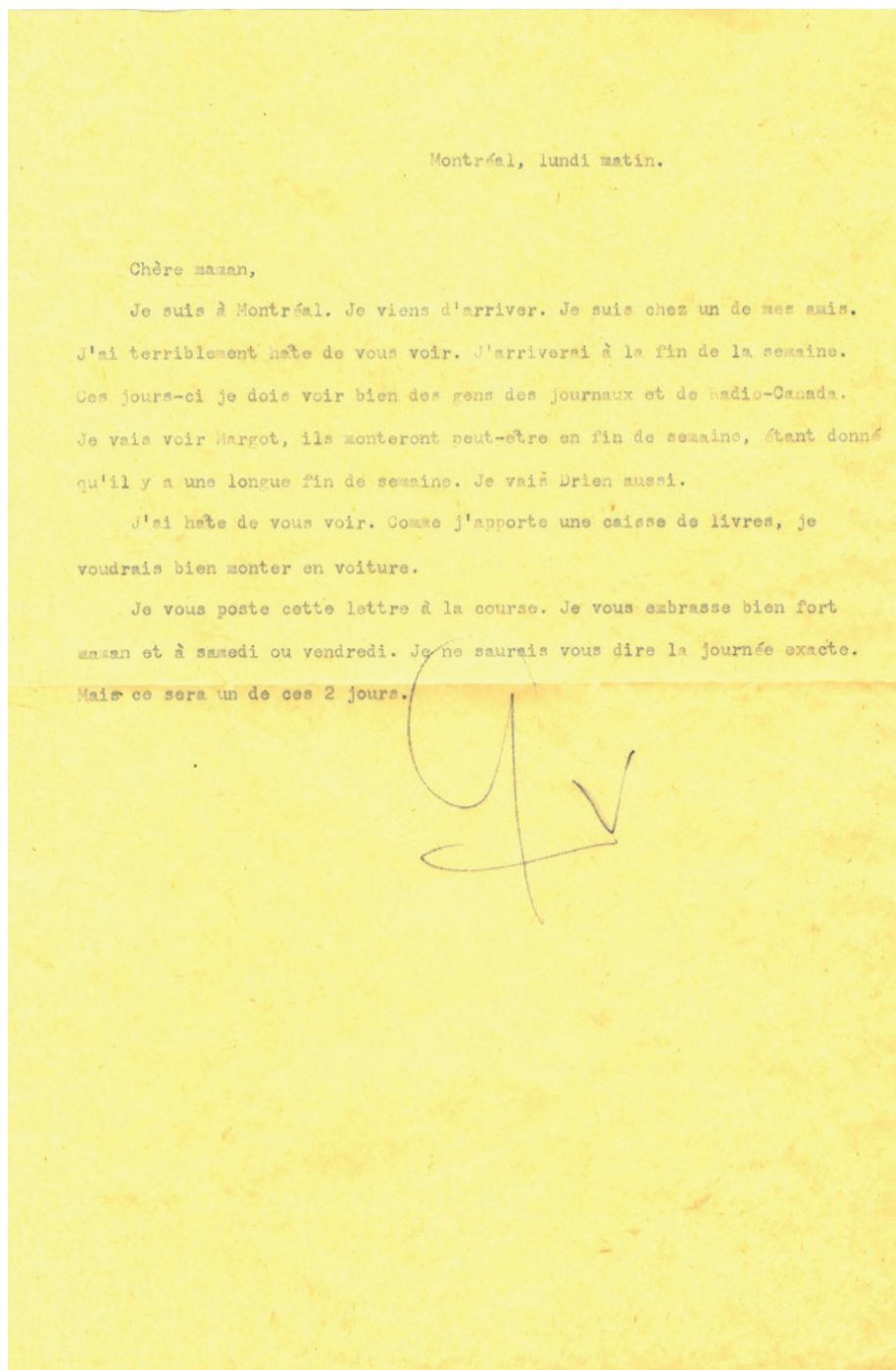
638. Gustave Lamarche (1895-1987) est un membre du clergé et un écrivain québécois. (Voir Réginald Hamel, John Hare et Paul Wyczynski (dir.), *Dictionnaire des auteurs de langue française d'Amérique du Nord*, Fides, Montréal, 1989). Fernande St-Martin (1927-2019) est une écrivaine, journaliste et théoricienne de l'art québécoise. Elle avait fait paraître, en 1958, *La littérature et le Non-verbal : essai sur la langue*, Montréal, Édition d'Orphée.

639. Max Ernst (1891-1976) est un peintre et sculpteur allemand rattaché aux mouvements dada et surréaliste.

640. Le portrait s'interrompt ainsi, sans continuité. L'opinion mitigée de Lapointe tranche avec les marques d'amitié qu'on lit dans sa correspondance avec Bosquet. On notera également, fait rare chez Lapointe, une part de duplicité.

Annexe 3

Lettre de Gatien Lapointe à sa mère, Fonds Gatien Lapointe, Archives nationales à Trois-Rivières.



Index des lettres et adresses

Numéro	Destinataire
1.	À un destinataire inconnu
2.	À Roch Carrier
3.	À René Garneau
4.	À sa mère
5.	À sa mère
6.	À Jean-Guy Pilon
7.	À sa mère
8.	À sa mère
9.	À Joseph-Roger Plourde
10.	À sa mère
11.	Au lectorat canadien
12.	À sa mère et sa sœur Adrienne
13.	À sa mère et sa sœur Adrienne
14.	À sa mère et sa sœur Adrienne
15.	À Marcel Martin
16.	À sa mère
17.	À sa famille
18.	À un destinataire inconnu
19.	À Marcel Martin
20.	À sa mère
21.	À Marcel Martin
22.	À Jean-Guy Pilon
23.	À sa mère
24.	À Clément Lockquell
25.	À sa mère
26.	À sa mère
27.	À sa mère et sa sœur Adrienne
28.	À sa mère et sa sœur Adrienne

29. À Clément Loockquel
30. À sa sœur Adrienne
31. À sa mère et sa sœur Adrienne
32. À sa mère et sa sœur Adrienne
33. À sa mère et sa sœur Adrienne
34. À sa mère et sa frère Louis
35. À sa mère et sa sœur Adrienne
36. À sa mère et sa sœur Adrienne
37. À sa mère et sa sœur Adrienne
38. À sa mère et sa sœur Adrienne
39. À sa mère
40. À sa famille
41. À Madeleine et Pierre Gagnon
42. À Marie-Jeanne Durry
43. À Jean-Guy Pilon
44. À Georges Cartier
45. À Marcel Martin
46. À Jean-Guy Pilon
47. À Alain Bosquet
48. À Fernand Ouellette
49. À un ami
50. À Pierre Caminade
51. À Claudine Chonez
52. À Joseph Rouffanche
53. À Marcel Martin
54. À Joseph Rouffanche
55. À ses amis de la Muette
56. À Jean-Yves et Monique Théberge
57. À Madeleine Gobeil
58. À Marcel Martin
59. À Anne Van Qui
60. À Jean Grassin
61. À Joseph Rouffanche

62. À Claude Mauriac
63. À Anne Van Qui
64. À Marie-Jeanne Durry
65. À Madeleine Gobeil
66. À Jean Grassin
67. À Jean Hamelin
68. À Jean Hamelin
69. À Guy Robert
70. À sa mère et sa sœur Adrienne
71. À Nicole Deschamps
72. À une femme
73. À Anne Van Qui
74. À Gérard Tougas
75. À Guy Robert
76. À Marie-Jeanne Durry
77. À Alain Bosquet
78. À Jean Hamelin
79. À Guy Robert
80. À une personne du groupe Unimuse
81. À Paul Chamberland
82. À Gilles Marcotte
83. À Guy Huot
84. À Madeleine Gobeil
85. À Cécile Cloutier
86. À Nicole Morin
87. À Nicole Morin
88. À D. P. [?]
89. À Madeleine Gobeil
90. À Jean Hamelin
91. À Jean-Yves et Monique Théberge
92. À Jean-Yves Théberge
93. À un homme
94. À sa famille

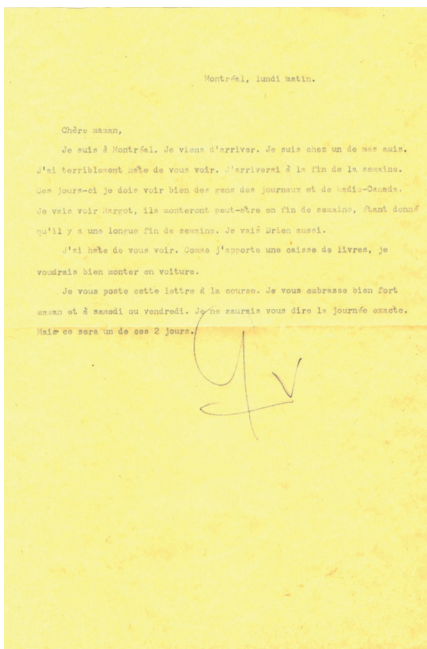
95. À Monsieur-mon-très-cher-pays
96. À Henri Tuchmaier
97. À Jean-Yves et Monique Théberge
98. À Gérard de Guire [?]
99. À sa mère et sa sœur Adrienne
100. À Jean-Charles Closson
101. À Alain Bosquet
102. À sa mère et sa sœur Adrienne
103. À Jean-Yves Théberge
104. À sa mère et son frère Claude
105. À sa mère et sa sœur Adrienne
106. À Jean-Yves Théberge
107. À sa mère et sa sœur Adrienne
108. À sa mère
109. À Jean-Yves Théberge
110. À Jean-Yves et Monique Théberge
111. À Jean-Yves Théberge
112. À Claude Daigneault
113. À John Glassco
114. Au Général de Gaulle
115. À Pierre Chatillon
116. À Jean-Yves et Monique Théberge
117. À sa mère et sa sœur Adrienne
118. À sa mère et sa sœur Adrienne
119. À sa mère et sa sœur Adrienne
120. À Cécile Cloutier
121. À Pierre Chatillon
122. À André Berthiaume
123. À Pierre Chatillon
124. À sa mère et sa sœur Adrienne
125. À André Berthiaume
126. À sa mère et sa sœur Adrienne
127. À André Berthiaume

- 128. À Pierre Chatillon
- 129. À sa mère et son frère Claude
- 130. À Pierre Chatillon
- 131. À Michel Van Schendel
- 132. À sa mère et son frère Claude
- 133. À Jean-Yves et Monique Théberge
- 134. À Pierre Chatillon
- 135. À Gilles Boulet
- 136. À sa mère et son frère Claude
- 137. À sa mère et son frère Claude
- 138. À Pierre Chatillon
- 139. À sa mère et son frère Claude
- 140. À Gilles Boulet
- 141. À sa mère et son frère Claude
- 142. À sa mère et son frère Claude
- 143. À Pierre Chatillon
- 144. À Pierre Chatillon
- 145. À Joseph Bonenfant
- 146. À Joseph Bonenfant
- 147. À Joseph Bonenfant
- 148. À Joseph Bonenfant
- 149. À Pierre Chatillon
- 150. À Jacques de Roussan
- 151. À Alain Horic
- 152. À Armand et Bernadette Guilmette
- 153. À Jean-Yves Théberge
- 154. À Joseph Bonenfant
- 155. À Jacques Brault
- 156. À Jacques Rancourt
- 157. À Jean-Yves Théberge
- 158. À Pierre Morency
- 159. À Pierre Chatillon
- 160. À Jacques Rancourt

- 161. À Pierre Morency
- 162. À Étienne Lamontagne
- 163. À Joseph Bonenfant
- 164. À Jacques Rancourt
- 165. À Jacques Parent
- 166. À Joseph Bonenfant
- 167. À Joseph Bonenfant
- 168. À Pierre Morency
- 169. À Pierre Corbeil
- 170. À Pierre Corbeil
- 171. À Gaston Miron
- 172. À Pierre Morency
- 173. À Hélène Langlois
- 174. À Michel Lemaire
- 175. À Lucien Francoeur
- 176. À Jacques Rancourt
- 177. À Jacques Rancourt
- 178. À Joseph Bonenfant
- 179. À un destinataire inconnu
- 180. À Alain Bosquet
- 181. Lettre de soutien pour Marc Tardif
- 182. À Pierre Caminade
- 183. À Louis Jacob

Table des matières

Remerciements	4
Présentation : un épistolier entier, mais intermittent	5
Clés de lecture	23
Sigles.....	24
Note éditoriale.....	25
Principaux repères chronologiques	27
Principaux membres de la famille de Lapointe	29
Lettres (1954-1983)	31
Annexes et index.....	260



En couverture : Lettre de Gatién Lapointe à sa mère, [avril 1967], Fonds Gatién Lapointe, Archives nationales de Trois-Rivières



Pour accéder à la publication numérique

« Si je peux te parler franchement »

Les lettres que rédigeait Gatién Lapointe pendant près de trente ans témoignent de ses humeurs et de ses ambitions à différentes époques de sa carrière d'écrivain. Installé à Paris, il développe des amitiés durables avec Pierre Caminade et Alain Bosquet. Malgré la distance, Lapointe est resté à l'affût de la vie culturelle et politique du Québec, entre autres, grâce à ses liens avec Clément Lockquell, Jean-Guy Pilon et Fernand Ouellette. À travers cette correspondance, on assiste à la gestation d'*Ode au Saint-Laurent* dont le couronnement lui permettra de poursuivre sa carrière de poète, d'obtenir un poste de professeur et de fonder une maison d'édition.

Lapointe est un épistolier inconstant qui omet régulièrement de répondre à ses destinataires. En revanche, c'est un ami exigeant, jamais complaisant, qui ne tolère pas les échanges superficiels. Son réseau d'amitiés (André Berthiaume, Joseph Bonenfant, Roch Carrier, Georges Cartier, Pierre Chatillon, Madeleine Gobeil, Marcel Martin et Jean-Yves Thériberge) donne lieu à des conversations toujours fécondes. Or, parmi toute ses relations épistolaires, c'est sa mère qui reste le centre de son attention. À travers l'expression de cet amour filial, on mesure à quel point le poète était attaché à sa famille et à ses origines modestes.

Les lettres de Gatién Lapointe sont traversées par un sentiment d'urgence, accentué par ses problèmes de santé. Elles alternent entre les diverses identités de l'épistolier (le fils, le frère, l'étudiant), entrelacées à celles du poète, du professeur et de l'éditeur.

Jacques Paquin

Professeur retraité de l'Université du Québec à Trois-Rivières et membre du CRILCQ, Jacques Paquin est un spécialiste de poésie qui a fait paraître une monographie sur Jacques Brault (*L'écriture de Jacques Brault*, PUL, 1997) et dirigé le collectif *Nouveaux territoires de la poésie francophone au Canada, 1970-2000* (PUO, 2012). Depuis plusieurs années, il consacre ses recherches à la mise en valeur des archives du poète Gatién Lapointe. Il a récemment publié une édition critique d'*Ode au Saint-Laurent*, précédée de *J'appartiens à la terre* (PUM, 2024) ainsi qu'un recueil de textes critiques du poète (*Avec le cœur ouvert*, PUM, 2025).

Nouveaux Cahiers de recherche

La collection « Nouveaux Cahiers de recherche » vise à diffuser les résultats de recherche des membres du CRILCQ. Elle accueille notamment des répertoires, des listes bibliographiques, des anthologies et des recueils d'articles émanant de groupes de recherche.